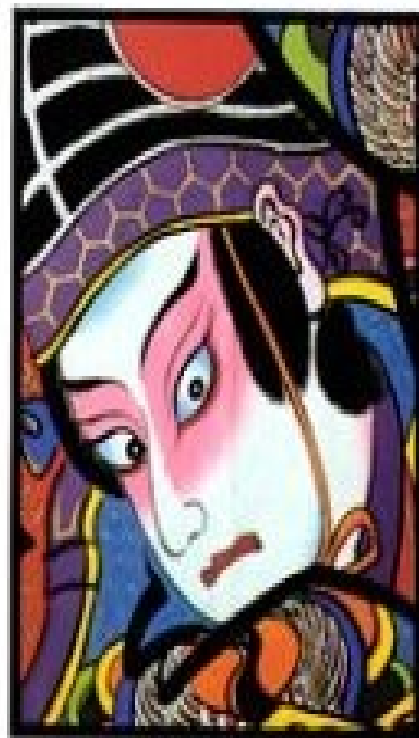




Sei Shônagon

NOTES DE CHEVET

traduction et commentaires
par André Beaujard

Connaissance de l'Orient

Gallimard / Unesco

Notes de chevet

par Sei Shônagon

TRADUCTION ET COMMENTAIRES
PAR ANDRÉ BEAUJARD

nrf

GALLIMARD / UNESCO

INTRODUCTION

La traduction que l'on trouvera ci-après suit celle qui fut publiée il y a vingt-six ans par la librairie Gustave-Paul Maisonneuve, et le remercie vivement, ici, M. Max Besson, qui dirige maintenant cette maison, pour l'agrément qu'il a bien voulu donner à la nouvelle édition. Celle-ci, presque identique pour le fond [Parmi les phrases, en assez grand nombre, que le traducteur a plus ou moins « remodelées », certaines ont pris de ce fait une signification légèrement différente. Le sens que propose la première édition n'en reste pas moins, à ses yeux, également admissible. Voir p. 23 le passage concernant l'imprécision de l'original. Dans la préface de l'édition primitive sont notées quelques réflexions sur les difficultés rencontrées par l'interprète de japonais, sur les procédés qu'il emploie pour essayer de les vaincre ou de les tourner, sur le résultat que l'on peut, dans les meilleures conditions, attendre de son travail.] *à la précédente, en diffère cependant par quelques traits.*

D'abord, afin de rendre la lecture moins malaisée, j'ai supprimé les crochets dont je m'étais servi pour isoler, dans un ouvrage en premier lieu destiné à des spécialistes, les mots ajoutés au texte. Quand ils n'ont pas paru vraiment indispensables, ces mots eux-mêmes ont été retranchés.

Ensuite, j'ai remanié les notes, j'ai laissé de côté bon nombre de celles qui, par exemple, concernent les titres, les noms de lieux, d'animaux, de plantes, de vêtements... On pourra les chercher au bas des pages dans l'édition primitive ; on pourra également consulter un livre consacré à « Sei Shônagon, son temps et son œuvre », qu'a publié il y a vingt-six ans aussi la librairie G.-P. Maisonneuve, et qui avait été spécialement écrit pour fournir, à ceux qu'intéressent les « Notes » de Sei et les œuvres de la même époque, les renseignements propres à en faciliter la compréhension : sur l'histoire, les légendes, le gouvernement, les coutumes, les religions, les littératures du japon et de la Chine ; sur les personnages que nomme l'auteur, et en général sur tout ce qui, dans ses mémoires, est étranger au lecteur français. Dans « Sei Shônagon, son temps et son œuvre », d'où j'ai tiré les éléments de la présente introduction et la substance de quelques-unes des notes qui accompagnent ma version, se trouvent en particulier le texte et la traduction d'environ deux cents poésies, pour la plupart extraites des vieilles anthologies nippones (les poèmes auxquels Sei a pu penser en écrivant ses mémoires), ainsi qu'une liste bibliographique assez abondante.

Enfin, pour éviter des disparates avec les volumes déjà parus dans la même collection, au lieu d'un système de transcription fondé sur l'usage français, j'ai employé pour les mots japonais celui que préconisa la Rômajikwai (Société pour l'adoption de l'alphabet latin). Si on ne veut pas trop les déformer, on tiendra donc compte de ce qui suit :

- **e** sera lu comme é, **u** comme ou dans sou (u bref est presque muet dans une syllabe non accentuée, surtout après s, ts, z).
- Quand **deux voyelles** se suivent, on les lira séparément, comme si la seconde portait un tréma.
- **L'accent circonflexe** indique qu'une voyelle est longue.
- **m** et **n**, après une voyelle, se font toujours entendre, comme dans le français éden.
- **g** sera lu comme dans gare (même devant e, i).
- **s** comme f (même entre deux voyelles).
- **sh** comme ch dans chat.
- **ch** comme tch.
- **w** comme ou dans oui (après g et k, w est muet dans la prononciation de Tôkyô, et beaucoup d'auteurs, en cette position, ne l'écrivent pas).

*Pour les autres langues, notons seulement que la lettre **u** représente dans les mots chinois le même son qu'en français, alors qu'on la lira comme ou dans les mots sanskrits.*

Les changements de transcription signalés ci-dessus n'ont pas manqué de compliquer le travail de M. Edmond Veau, qui a pris la peine, pour cette nouvelle édition, de recopier mon texte à la machine, et que j'ai grand plaisir à remercier.

Remarques :

I. En japonais comme en chinois, le nom personnel suit le nom de la famille ou dit clan. Fujiwara no Michitaka, ou plus simplement Fujiwara Michitaka, est le nom du seigneur Michitaka, qui appartenait à la famille Fujiwara ; le poète chinois Li Chang-yin faisait partie de la famille Li.

II. L'année, dans l'ancien Japon, commençait plus tard que la nôtre, le retard variant de dix-sept à quarante-six jours. C'était une année lunaire, de douze et parfois treize mois. Certains des noms qu'on donnait à ceux-ci rappellent curieusement notre calendrier républicain : mais pour les plus nombreux la traduction est peu sûre. C'est pourquoi, suivant l'usage moderne, j'ai désigné simplement les mois par leur numéro d'ordre. Le plus souvent, j'ai fait de même pour les jours. On doit savoir pourtant que les anciens Nippons, imitant les Chinois, comptaient parfois les jours au moyen de deux séries, l'une de dix termes, ou « troncs », l'autre de douze termes, ou « rameaux ».

Les « troncs » étaient le « frère aîné », le « frère cadet dit Bois », le « frère aîné », le « frère cadet du Feu » ; ceux de la Terre, ceux dit Métal et ceux de l'Eau. Les « rameaux » étaient le Rat, le Bœuf, le Tigre, le Lièvre, le Dragon, le Serpent, le Cheval, le Mouton, le Singe, l'Oiseau, le Chien et le Sanglier.

En appliquant aux jours les noms des « troncs » ou des « rameaux », on avait par exemple le jour du « frère aîné du Bois », ou le jour du Tigre. Pour préciser, on disait « le premier ou le deuxième jour du frère aîné du Bois, de tel mois », et le même jour pouvait être par exemple, dans ce mois, le premier jour du Tigre. On disait souvent aussi « le jour du frère aîné du Bois, et du Tigre » ; mais ainsi on fixait seulement sa position dans une période de soixante jours. (Tous les soixante jours se reproduisait une pareille combinaison.)

Le jour était partagé, de minuit à minuit, en douze « heures » valant chacune deux des nôtres, et désignées par les noms des « rameaux » [Les noms des « rameaux » servaient aussi, parfois, à désigner les divers points de l'espace. Ils sont alors remplacés dans la traduction par les mots français correspondants. C'est ainsi qu'à la page 154, tatsu-mi (littéralement « dragon-serpent ») est rendu par « sud-est ».] », l'heure du Rat s'étendant entre minuit et deux heures du matin, l'heure du Bœuf entre deux et quatre heures, et ainsi de suite. Au palais impérial, ces « heures » étaient annoncées par un nombre de coups de gong décroissant de neuf à quatre pour les six premières, et, de nouveau, de neuf à quatre pour les six dernières.

Les « Notes de chevet » furent écrites par une dame d'honneur appartenant à la cour impériale du Japon, dans les premières années du XI^e siècle, c'est-à-dire vers le milieu de la période à laquelle les historiens ont donné le nom de Heian, qui autrefois désigna Kyôto : Heiankyô, « Capitale de la paix ».

Les Nippons font commencer la période dont il s'agit en 794, quand l'empereur Kwammu établit sa résidence et son gouvernement dans cette ville nouvellement fondée, et bâtie, comme Nara, la première métropole fixe du pays, à l'image de Tchang-ngan, la capitale chinoise. On admet généralement qu'elle finit en 1183. Cette année-là, Edo, qui plus tard devait s'appeler Tôkyô, devint le siège du pouvoir réel, passé aux mains d'un gouverneur militaire, le shôgun.

C'est au temps de Heian, et plus précisément dans les sept ou huit dizaines d'années les plus proches de l'an mille, que se place l'âge d'or de la littérature nipponne, son époque classique, bien antérieure à celle que nous connaissons dans notre propre histoire.

Alors, au moins théoriquement, la domination japonaise s'étendait à tout l'archipel, excepté au nord l'île d'Ezo, où résistaient les Aïnous. Si des guerres civiles, auxquelles prenaient part même les bonzes, faisaient rage entre les divers clans, l'étendue des mers, périlleuses pour les bateaux de l'époque,

assurait à l'empire une paix extérieure qui fut rarement troublée. À peine doit-on signaler, pour le temps qui nous intéresse, une vaine tentative d'incursion par des pirates chinois, en 1019, dans l'île méridionale de Kyûshû.

À la fin du IX^e siècle, sur les conseils du célèbre ministre, et lettré, Sugawara Michizane, le Japon avait cessé d'envoyer des missions diplomatiques vers la Chine, déchirée par les désordres qui précédèrent la chute des Tang, et quand vint l'an mille, les Nippons avaient pu tout à loisir adapter à leur génie, comme ils savent si bien le faire, ce qu'ils avaient repu du continent. L'administration et le système de gouvernement, bien qu'ils eussent été copiés sur ceux de la Chine, se trouvaient animés chez eux par un nouvel esprit. Tandis qu'en Chine la carrière s'ouvrait devant le talent, seuls les enfants de l'aristocratie, dans le Japon de Heian, pouvaient acquérir quelque instruction. Quatre ministères, sur huit, s'occupaient uniquement du palais impérial, et c'est dans ceux-là qu'affluait la jeunesse dorée ; fréquemment, quand ils se voyaient assigner des postes en province, les gens bien nés en laissaient la charge à des subalternes, pour rester eux-mêmes à la capitale, près du soleil.

Au demeurant, le maître qui gouvernait effectivement, et de qui tous recherchaient la faveur, n'était pas le monarque. C'était un kwampaku (un régent ou plus exactement un maire du palais). Depuis le IX^e siècle, les kwampaku se succédaient dans l'illustre famille des Fujiwara, dont la fortune atteignit son apogée avec Michinaga, qui dirigea les affaires de 995 à 1027. Avant lui, de 990 à 995, avaient gouverné ses frères Michitaka et Michikane, le dernier durant un mois à peine.

Pour les empereurs, on gardait au moins en apparence le respect que l'on devait aux augustes descendants de la déesse solaire ; mais ils n'avaient aucune autorité. C'étaient des enfants, ou de tout jeunes hommes, que les maires du palais, dont il leur arrivait d'être en même temps les neveux et les gendres, forçaient à se retirer et à se faire bonzes quand, l'âge venu, et malgré toutes les précautions prises pour les enchaîner, ces fantoches laissaient voir quelque velléité d'indépendance.

Autour de ces empereurs, de leurs épouses et de leurs concubines, s'empressaient une foule de courtisans et de dames, dans les divers pavillons aux noms évocateurs dont l'ensemble, entouré d'une double enceinte, formait le palais de Heian. En dehors de celui-ci, certains grands seigneurs avaient des résidences particulières, souvent désignées par le nom d'une avenue.

Les dames et les gentilshommes, que les kwampaku voyaient sans déplaisir user leur activité en des choses étrangères au gouvernement, menaient une vie qui, réglée pour le dehors par une étiquette sévère et compliquée, était en réalité fort libre. Plus préoccupés d'esthétique que de morale, ils mettaient leur gloire à calligraphier de spirituelles missives qu'ils liaient, avant qu'un messenger les prît pour les emporter, à un rameau tout vert ou fleuri, dont la couleur s'accordait avec celle du papier ; ou bien, en langue japonaise pure de tout mot tiré du chinois, ils composaient, souvent impromptu, des « courts-poèmes », ou tantra (cinq vers, en tout trente et une syllabes), et se plaisaient à glisser quelque fine allusion littéraire.

Avec adresse, ils savaient employer les artifices, et placer à propos les « ornements » de la versification japonaise : « mots d'appui » (makura-kotoba), sortes d'épithètes homériques, traditionnellement appliquées à telle ou telle chose ; « mots connexes » (engo), dont l'un, s'il figure dans une poésie, y appelle pour ainsi dire l'autre ; « mots-pivots » (ken-yô-gen, kakekotoba), mots entiers ou non, qui, écrits et lus une seule fois, doivent être entendus deux fois, avec deux significations, différentes, mais ayant toutes les deux leur rôle dans la phrase. On trouve, en français, quelque chose d'analogue à ce dernier procédé dans des apostrophes plaisantes, dans des « chaînes » où ne brille pas un esprit particulièrement délicat ; mais comme elles n'ont, ni les unes ni les autres, aucun sens raisonnable, il ne s'agit pas de véritables « mots-pivots ». Au contraire c'est bien un ken-yô-gen qu'avaient introduit au siècle dernier les peintres de Barbizon dans un couplet où ils

exprimaient leur regret de ne voir sur leur table :

... pas même un misé-
Râble de lièvre en civet.

Un amoureux emploierait lui aussi un « mot-pivot » s'il écrivait à sa belle « j'irai vous attendre, amie », en espérant lui faire comprendre « j'irai vous attendre, tendre amie ».

Après avoir parlé de leur talent poétique, on pourrait dire que les gens de Heian aimaient les fleurs, la musique... et le vin de riz, dont ils abusaient parfois ; on évoquerait les banquets, les nombreuses fêtes qui les réunissaient au palais ou près des temples ; on s'émerveillerait devant la richesse et la splendeur de leurs costumes, dont les nuances étaient toujours appropriées à l'époque de l'année. Avec enthousiasme, on décrirait les cérémonies du shintô, et surtout celles, beaucoup plus somptueuses, qu'offrait à ces courtisans le bouddhisme ; mais on risquerait de donner ainsi, de la vie au palais de Kyôto, une trop belle image, si l'on ne montrait également l'envers du décor.

La cour ne restait pas indifférente aux rivalités qui mettaient aux prises les membres de la famille Fujiwara. Quand ils voyaient la puissance de tel seigneur ou la fortune de tel clan s'écrouler en peu de jours, les gens se sentaient gagner par une inquiétude qu'aggravaient les calamités, les incendies si fréquents dans l'ancien japon, les tremblements de terre, les épidémies.

Toutes ces influences agissaient ensemble sur des âmes déjà profondément modifiées par le bouddhisme et par les idées taoïstes que les ouvrages chinois avaient répandues chez les japonais de la classe supérieure. Le taoïsme s'accordait en effet avec le bouddhisme pour empreindre dans l'esprit la croyance au caractère transitoire, irréel même, de l'univers, et le sentiment de la parenté qui unit tous les êtres, emportés dans la suite des transmigrations. Ils s'alliaient pour lui donner cette tournure particulière, cette humeur romantique faite de sympathie pour la nature, de pitié pour la tristesse des êtres et des choses, qu'exprime le mot, si souvent employé par les auteurs japonais, d'aware.

Pourtant, grâce à leur tempérament naturellement gai, les Nippons ne laissaient pas de se défendre contre le fatalisme. Certains, qui avaient quitté le monde, y revenaient plus ou moins secrètement, et la plupart des gens qui vivaient au palais de Heian cherchaient à épuiser la coupe des plaisirs avant de la sentir se briser dans leur main. Ce désir de volupté semble un des traits principaux de l'esprit japonais à l'époque qui nous occupe, et si cette époque est marquée par le culte du beau plutôt que par celui du bien, c'est assurément à cause de ces tendances hédonistes ; elles nous expliquent la délicatesse poussée à l'extrême, l'excessif raffinement qu'affectaient les aristocrates.

On s'est demandé quelle place pouvait tenir la femme à la cour de Kyôto, parmi des hommes efféminés ; là-dessus les auteurs diffèrent, et la réponse ne saurait être simple : la femme, sans doute, jouait un rôle considérable ; mais sa situation n'était nullement privilégiée. On ne trouve dans l'ancien Japon rien qui ressemble à l'adoration respectueuse du chevalier pour sa dame. Les gens de Heian courtoisaient les femmes pour leur beauté ! Ils pouvaient bien, aussi, tâcher de plaire à l'épouse ou à la favorite d'un haut personnage, ou à telle autre femme près de le devenir, avec l'espoir que peut-être elles agiraient pour eux ; mais ils appréciaient vraiment celles qui brillaient par leurs talents ; ils respectaient ainsi le mérite plutôt qu'un sexe auquel ils n'accordaient aucune supériorité. Avec M. Michel Revoit, nous dirons que vers l'an mille, « la cour d'Ichijô est le royaume des femmes d'esprit », le dernier mot ne devant pas manquer d'accompagner le précédent.

Le caractère général de l'âme japonaise se trouvait alors, bien que cela n'apparût pas aux yeux des contemporains, mieux exprimé chez les femmes que chez les hommes, et il est une chose certaine : la littérature écrite dans la langue du pays à la fin du X^e siècle et dans les deux premiers tiers du XI^e est

une littérature féminine. Dès le début du X^e siècle, les femmes, comme les hommes, s'exerçaient à écrire en chinois, et prenaient pour modèle, dans cette langue, le style des essayistes. Pourtant, vers la même époque, certains auteurs employèrent leur propre idiome. Ainsi le poète Ki no Tsurayuki rédigea en 922 un véritable manifeste littéraire pour servir de préface à une anthologie fameuse, le Kokinwakashû [Ou plus simplement Kokinsbû (Recueil ancien et moderne).] (Recueil de poésies japonaises anciennes et modernes). Treize ans plus tard, en le présentant il est vrai comme l'œuvre d'une femme, le même écrivain publia son Tosa nikki (journal de Tosa). C'est également à des auteurs masculins que seraient dus les contes (monogatari) rappelant des légendes merveilleuses, ou rassemblant des anecdotes et des poésies, ou encore fondés sur des traits de mœurs, des histoires d'amour [À la première catégorie appartient le « Conte du cueilleur de bambou » (Taketori monogatari), paru vers l'an 900, sans doute après d'autres contes qui ne nous sont pas restés. À la deuxième catégorie appartiennent les « Contes d'Ise » (Ise monogatari), un peu moins anciens, et dont le héros serait le célèbre poète Ariwara no Narihira (825-880). De même les « Contes du Yamato » (Yamato monogatari, vers 950. Dans la troisième, se placent le « Conte de la cave » (Ochikubo monogatari, vers 965) et le « Conte du creux » (Utsubo monogatari, fin du X^e siècle).], qui se succédèrent dans tout le X^e siècle ; mais bientôt les hommes, absorbés en de laborieuses compositions chinoises, laissèrent, dans le domaine de la prose japonaise, le champ libre à leurs compagnes.

Habiles à profiter des facilités qu'avait procurées aux scribes l'élaboration de deux syllabaires figurant chacun quarante-sept sons simples (le katakana, formé de caractères chinois tronqués, et surtout le hiragana, représentant des caractères cursifs), les femmes se montrèrent pareillement adroites à manier une langue harmonieuse, fluide, qui n'était pas encore, comme on le verrait plus tard, fort éloignée de l'idiome employé pour la conversation, et dans laquelle les mots d'origine chinoise restaient peu nombreux.

Elles écrivirent des journaux (nikki) où sont rapportés les incidents qui marquèrent leur vie d'amante, d'épouse et de mère (« Journal d'une libellule [En voyant combien tout, ici-bas, est fragile et fugitif, l'auteur se sent pareille à l'insecte dont la vie est éphémère.] », Kagerô nikki, fin du X^e siècle, et « journal de la dame Izumi Shikibu », vers 1004) ou les péripéties d'un voyage (« Journal de Sarashina », milieu du XI^e siècle). Parfois elles notèrent, comme nous le voyons surtout dans le « journal de la dame Murasaki Shikibu » (vers 1009), les événements plus ou moins graves de la vie au palais, en attendant que vînt l'Eigwa monogatari, ou « Récit de splendeur [La splendeur dont il s'agit est celle de l'époque où gouvernait Michinaga, décrite avec un soin particulier dans un ouvrage qui s'étend sur toute la période comprenant le X^e et le XI^e siècle.] », ouvrage historique au moins pour l'essentiel, achevé environ l'an 1200, mais dont la poétesse Akaeome Emon (début du XI^e siècle) passe pour avoir écrit la première partie. Si intéressants qu'ils soient, pourtant, ces ouvrages sont loin d'avoir l'importance que tous les critiques, au Japon et ailleurs, accordent à un roman de cour, le célèbre Genji monogatari, composé vers l'an mille par la dame d'honneur Murasaki Shikibu, dont le nom vient d'être cité à propos des journaux, et qui servit une épouse de l'empereur Ichijô, la princesse Akiko, fille de Michinaga.

Murasaki raconte longuement les aventures amoureuses d'un don Juan nippon, le prince Genji. Elle peint un monde où la morale n'est guère respectée ; mais sa touche est légère, elle le fait avec beaucoup de retenue.

Le « Roman de Genji », pur chef-d'œuvre de style et de fine psychologie, occupe dans la littérature classique, et l'on peut dire dans toute la littérature japonaise, une place éminente. Avec lui, on ne peut mettre en parallèle qu'un seul ouvrage, d'un genre, au surplus, tout différent : c'est celui qu'écrivit à peu près en même temps Sei Shônagon, une autre dame d'honneur, attachée à la princesse Sadako, laquelle, fille de Michitaka, fut avant sa cousine Akiko la principale épouse d'Ichijô.

Comme ceux que nous employons pour Murasaki Shikibu, pour Akazome Emon, pour Izumi Shikibu, le nom qui désigne Sei Shônagon est seulement un surnom, tel qu'en portaient, à Kyôto les dames du palais. La seconde partie du sien est à proprement parler le nom d'une fonction. Le mot shônagon

pourrait se traduire par « troisième sous-secrétaire d'État », mais il n'a ici qu'une valeur décorative, ou peut-être rappelle-t-il qu'un parent de notre auteur avait eu cette dignité. Quant à la première partie, Sei, c'est la lecture chinoise, ou plus précisément la lecture imitée du chinois, d'un caractère exprimant l'idée de pureté, que rend en japonais la racine *kiyo* ; nous retrouvons cette racine quand nous lisons le nom de la famille Kiyowara (littéralement « Lande pure »), dans laquelle fut élevée Sei Shônagon.

Les Kiyowara descendaient du prince impérial Toneri, célèbre pour avoir été, au début du VIII^e siècle, le principal compilateur du Nihongi (Annales du Japon), un recueil de chroniques écrites en chinois. Un Kiyowara, Natsuno, avait pris part à la rédaction d'un important commentaire sur les lois (Ryô no gige, 833) ; un autre, Fukayabu, figure honorablement parmi les poètes du Kokin Wakashû, et c'est également comme poète que nous est connu son petit-fils Motosuke (908-990). Ce dernier, dont plusieurs anthologies ont recueilli les vers, fut l'un des cinq lettrés que l'empereur Murakami, les ayant réunis au Palais du jardin des poiriers (Nashitsubo) en un « bureau de poésie japonaise » (wakadokoro), chargea de fixer la lecture du Man'yôshû (« Recueil des dix mille feuilles » une anthologie poétique achevée vers 820), et de rassembler les poésies qui devaient former le Gosenshû (« Recueil choisi postérieur », 921).

D'après certains, qui s'appuient sur un écrit de son contemporain Fujiwara Yukinari, Sei eut pour père Akitada, un seigneur contemporain de la famille Fujiwara, qui gouverna les provinces de Shimotsuke et de Shimosa ; Motosuke l'aurait adoptée. Akitada, cependant, avait au moins soixante-sept ans quand elle naquit, et la plupart des auteurs pensent que Motosuke, plus jeune que lui de dix ans, fut le véritable père de Sei. Quelques mots, dans les « Notes de chevet », semblent confirmer cette opinion, et quoi qu'il en soit, l'influence de Motosuke sur la formation littéraire de Sei dut être grande ; instruite dans une famille où l'érudition et la poésie étaient en grand honneur, elle put tirer bon parti de ses dons, qu'elle les eût, ou non, hérités des Kiyowara.

Mal renseignés sur l'origine de Sei, nous ne le sommes pas beaucoup mieux sur sa vie. Les rares indications que nous fournissent les anciens auteurs sont fort vagues, et contradictoires ; c'est à peu près exclusivement par des raisonnements fondés sur son ouvrage même que nous obtenons quelque lumière. Nous voyons ainsi qu'elle naquit en 965, ou un peu plus tard ; mais nous ne savons rien de son enfance ni de sa jeunesse. Sans doute suivit-elle alors Motosuke dans ses déplacements. Il fut en effet, comme Akitada, gouverneur de diverses provinces, et cela expliquerait l'intérêt que montre Sei, dans ses « Notes », pour la vie des fonctionnaires éloignés de la capitale.

Elle dut arriver au palais impérial, où le crédit des Kiyowara l'avait fait admettre, au début de 990. Là, elle entra au service de Sadako, jolie princesse de quinze ans qui à la même époque devint l'épouse (nyôgo) de l'empereur Ichijô (lui-même âgé de dix ans seulement), avant d'accéder quelques mois plus tard au rang d'impératrice (chûgû).

Sei servit sa maîtresse avec dévouement, et Sadako, lorsqu'elle eut à se plaindre de Michinaga, ne retira pas sa confiance à la dame d'honneur, qui pourtant, pensait-elle, avait pour lui de la sympathie. Quand il eut pris le pouvoir, et qu'il eut fait accorder à sa fille Akiko le rang de nyôgo puis celui de chûgû, Sei resta fidèle à la princesse dont l'étoile pâlisait, et qui, bien qu'elle reçût au troisième mois de l'an mille le titre de kôgô (impératrice souveraine), se voyait délaissée par tous ceux qu'attirait le nouvel astre.

Nous ne savons guère ce que devint Sei après la mort de Sadako, survenue au douzième mois de l'an mille, et nous ignorons la date de sa propre fin. Suivant un auteur du XIV^e siècle, elle serait morte dans l'île de Shikoku. D'autres, qui écrivirent deux ou trois siècles plus tard, la peignent, âgée, sous les traits d'une pauvre misérable, mais toujours prompte à la repartie, ou bien ils disent qu'elle se

fit nonne, ou qu'elle épousa un gouverneur de Settsu. Tout cela ne repose sur rien ; nous pouvons seulement avancer que Sei demeura probablement au palais, oit tout au moins garda quelques relations avec la cour, jusqu'en 1013 : un passage de ses « Notes » paraît bien concerner un événement qui eut lieu cette année-là, deux ans après la mort d'Ichijô. Peut-être avait-elle trouvé dans la famille de sa maîtresse une nouvelle protectrice.

Dans les anciens textes, l'ouvrage qu'elle nous a laissé est appelé simplement Sei Shônagon no ki, « Le livre de Sei Shônagon ». Le titre que l'on emploie aujourd'hui, et que Sei n'avait probablement pas choisi, est Makura no Sôshi. On en découvre l'explication vers la fin de ses mémoires, où elle raconte comment, à l'impératrice qui lui montrait une grosse liasse de papier en demandant ce qu'il faudrait écrire là dessus, elle répondit qu'elle en ferait un makura ; d'habitude on traduit ce mot par « oreiller » ; mais à vrai dire il désigne un support, une pièce de bois plus ou moins rembourrée à la partie supérieure, et qui, soutenant la nuque, peut permettre aux élégantes de ne pas trop gâter, pendant leur sommeil, la belle ordonnance de leur coiffure : quelque chose, on le voit, qui est assez différent de notre oreiller. Aussi bien, le contexte prouve que la dame d'honneur, prenant le papier qu'on apportait, pensait l'employer à noter ses impressions, le soir, dans le silence de sa chambre. En donnant aux esquisses de Sei le titre qu'elles ont gardé, les japonais ont sans doute été heureux de mettre à profit la ressemblance du mot makura avec un autre, makkura, qui signifie « très sombre », et qui rappelle justement le début du chapitre. Ainsi entendu, le titre convient fort bien à un ouvrage qui a grand besoin d'être éclairé. Il est souvent traduit par « Notes de l'oreiller » ; pourtant j'ai préféré, me fondant sur ce qui précède, le rendre par « Notes de chevet ». Cette traduction, qui paraît moins littérale, me semble plus expressive et plus proche de la vérité ; mais elle n'est, je dois le dire, pas tout à fait exacte, car le mot sôshi, remplacé faute de mieux par « notes », s'applique en réalité à un genre littéraire bien défini, dont Sei a donné le premier et le plus parfait exemple, et qui fut représenté à différentes époques par des ouvrages de valeur tels que le Hôjôki, « Livre d'une hutte de dix pieds de côté » (1212), dû à l'ermite Kamo Chômei, et le Tsurezure-gusa (Variétés des moments d'ennui), écrit par le bonze Kenkô vers 1335 [Le Hôjôki est traduit en entier, et le Tsurezure-gusa en grande partie, dans la remarquable Anthologie de la littérature japonaise due à M. Michel Revon (Paris, Delagrave, 1910 ; 6^e édition, 1928).].

Les sôshi, comme les nikki, sont des écrits intimes ; mais, à la différence des journaux, ils ne respectent pas d'ordre chronologique ni, d'une manière générale, aucun plan. Le mot zuhitsu, qui sert également à les désigner, signifie littéralement « au courant du pinceau » ; il s'agit en effet d'esquisses dont l'auteur a jeté sur le papier, « en laissant aller son pinceau », toutes les idées, les images, les réflexions qui lui sont venues en l'esprit, et c'est bien ainsi, d'après Sei elle-même, qu'elle écrivit ses « Notes ».

Des copistes ont pu remanier son ouvrage ; mais sans même en tenir compte, on ne sera pas surpris de voir, dans les « Notes de chevet », les sujets les plus divers se succéder immédiatement. On ne s'étonnera point de trouver des passages qui se répètent et d'autres qui se contredisent, on ne s'attardera pas à chercher pourquoi l'auteur parle en tel endroit de ceci ou de cela, encore que l'on puisse deviner parfois comment se lient ses idées : un mot, dans l'une de ces énumérations auxquelles Sei accorde tant de place, lui rappelle une anecdote qu'elle prend dans ses souvenirs personnels ou dans ses lectures ; ou bien, au contraire, en faisant un récit elle pense à telle chose ou à telle personne, et dans son esprit elle en rapproche d'autres, dont elle donne la liste.

Elle arrive ainsi à parler à peu près de tout ; elle énumère les astres, les phénomènes météorologiques, les époques de l'année, les lieux et les paysages connus, les arbres, les plantes, les oiseaux, les insectes, et l'on ne voit pas pourquoi elle néglige les mammifères, alors que le cerf, notamment, joue un grand rôle dans la poésie japonaise, où il est associé à certaines fleurs comme la

valériane, et qu'en outre le blaireau, le renard et le chat sont les héros de contes merveilleux.

Sei rassemble aussi les fonctions et les rangs des hommes ; les divinités du bouddhisme et du shintoïsme, et les temples qui leur sont dédiés ; les choses fabriquées (maisons, meubles, vêtements, instruments de musique) et les productions de l'esprit (poésies, chansons, tentes sacrés, prières) ; les qualités physiques, esthétiques et morales, ainsi que les personnes qui possèdent les unes ou les autres, et les choses qui éveillent tel ou tel sentiment.

On a supposé que Sei Shônagon avait trouvé l'idée de ces « séries » dans un ouvrage attribué au poète chinois Li Chang-yin (nom lu par les Japonais Ri Shôin ; nom littéraire Li Yi-chan, jap. Ri Gisan ; 813 à 858). Cet ouvrage, intitulé Tsa-ts'ouan (jap. Zassan), ou « Collection mélangée », est compris dans les T'ang tai ts'ong chou (Écrits secondaires de la dynastie T'ang) ; mais on ne saurait affirmer qu'il fût connu au Japon à l'époque de Sei, et que celle-ci pût l'imiter. M. Georges Bonmarchand, auteur d'une savante étude publiée en 1955 par la Maison franco japonaise de Tôkyô, ne le pense pas. Après avoir soigneusement comparé le Tsa-ts'ouan, dont il donne la traduction, aux « Notes de chevet », il conclut à l'entière originalité de ces dernières.

Plutôt que Li Chang yin, l'auteur chinois qui put avoir sur Sei quelque influence est le célèbre Po Kyu-yi (jap. Hakit Kyoï ; nom littéraire Po Lo-t'ien, jap. Haku Rakuten ; 772-846), fortement imprégné par les idées taoïstes, bien qu'il s'en défendît, et dont l'auteur des « Notes », et ses contemporains, aiment à citer les vers. C'est par l'atmosphère qui les baigne, par leur « climat », que les mémoires de Sei rappellent l'œuvre du poète ; mais en notant cette ressemblance, il faut penser qu'il en est une autre, par laquelle on pourrait, au moins en partie, expliquer la première : le milieu où se développa le talent de Sei n'était pas sans analogie avec celui où Po Kyu-yi avait puisé son inspiration. Si la splendeur de la cour japonaise renouvelait le faste de Tchang-ngan, l'adversité qui avait si durement frappé les Tang et leur entourage n'épargnait pas les gens qui habitaient le palais de Heian. Cette mélancolie qu'exprime Po Kyu-yi dans le « Poème des longs regrets », où il déplore la tragique destinée de la belle Yang Kouei-fei, la favorite de l'empereur Hivan Tsong [(712-756).], Sei trouvait dans les malheurs qui affligeaient la famille de sa maîtresse bien des motifs pour la ressentir.

Après les énumérations, nous pouvons chercher dans les « Notes de chevet » des descriptions et des tableaux : Sei s'amuse à dessiner en quelques traits un véritable décor de paravent, elle évoque ainsi les paysans coupant des roseaux au bord de la rivière. Elle se plaît aussi à peindre l'aspect d'un jardin sous la rosée matinale, ou bien la nuit, quand les rayons de la lune allongent sur le sol les ombres des arbres. Ailleurs la toile est plus large, elle nous montre toute la campagne qui s'étend à perte de vue, aussi blanche sous la froide clarté lunaire que si elle était couverte de glace ; ou l'Océan avec, là-bas à l'Horizon, les barques qui semblent de petites feuilles de bambou éparpillées sur les flots. Et puis voici que le cadre de nouveau se rétrécit, et c'est le port, le soir, à l'heure où les lumières des bateaux brillent comme les étoiles.

Souvent les tableaux que nous présentent les « Notes de chevet » sont animés. Sei nous fait voir des hommes qui vont le dos courbé sous la neige, des courtisans qui passent en dérobant leur visage près du palais où sont les dames d'honneur, des enfants qui jouent le soir. Ici elle brosse une vaste composition : le cortège de l'empereur, celui de l'impératrice, les processions, les cérémonies, les fêtes de Kamo et d'Iwashimizu. Là elle traite en quelques touches rapides un agréable tableau de genre, où figurent les joueurs de trictrac, les joueurs de dames, le messenger qui se hâte, la femme qui lit un billet doux à la lueur d'une braise ardente, le chat, si joli, qui tire sur sa corde, ou encore le moineau qu'un appel fait accourir.

Parfois, c'est de vraies scènes que Sei nous régale, ou touchantes, ou gracieuses. Qu'ils sont drôles, les gamins qui cueillent des rameaux de pêcher ! Comme on envie l'enfantine gaieté des dames qui se

divertissent à l'aube, dans le jardin noyé de brume, ou qui montent à la « tour de l'heure » ! Sans doute, il est amusant de voir ce qui survient le matin, après le départ d'un galant ; mais la tristesse du jardin ravagé par la tempête de la nuit n'a pas moins de charme.

Et aussi que de scènes curieuses ! Les compagnes de Sei soignant leur toilette avant la cérémonie des Offrandes au temple Shakuzenji ; ou l'exorciste endormant la femme qui l'assiste, et s'évertuant pour faire passer en elle, à force d'incantations, l'esprit mauvais qui tourmente une malade.

À l'occasion, ce n'est plus aux yeux, mais à l'oreille que Sei veut plaire. Elle nous fait alors entendre le bruit, pareil à celui de la pluie, des feuilles qui tombent à l'automne, la plainte du vent qui passe dans la chevelure des prèles, le vacarme nocturne des corbeaux, la voix enrouée des coqs, ou le son d'une cloche lointaine, à l'aurore.

D'autres fois, même, c'est avec des parfums que Sei nous captive ; c'est avec l'agreste senteur de l'armoïse qu'une roue a brisée, avec l'arôme de l'acore desséché, avec l'imperceptible odeur d'encens qu'ont gardée, après bien longtemps, des vêtements serrés dans un coffre. La fumée des torches a une odeur qui suffit pour ravir Sei ; elle avoue qu'elle aime à sentir flotter dans l'air du soir, après le passage d'une voiture, celle qu'ont laissée les harnais des bœufs. Il est vrai qu'elle se raille elle-même bien vite, en ajoutant qu'une telle pensée est absurde.

Sei trace habilement les portraits ; elle nous donne ce que l'on pourrait appeler des portraits « moraux » : ceux de personnages qui lui sont sympathiques ou pour qui elle éprouve de l'aversion. Il peut s'agir aussi de portraits « physiques », accompagnés pour l'ordinaire de longues et minutieuses descriptions de costumes, ou même remplacés par ces descriptions : portraits d'hommes et surtout de femmes. Parmi ces derniers, celui de l'impératrice, « merveilleusement belle », nous est plusieurs fois présenté.

Souvent, il arrive que les figures ne portent point de nom. Sei nous montre ainsi les demoiselles d'honneur bien jolies avec leurs vestes à longue traîne et leurs vêtements vert tendre. Elle ne dit pas grand-chose de ses compagnes, et se critique elle-même sans indulgence.

Si nous essayons de classer un peu les personnages cités dans les « Notes », nous trouvons d'abord des types généraux, qui sont nombreux et divers. Ils comprennent non seulement des hommes, mais encore des animaux et même des végétaux, dont Sei parle ainsi qu'elle ferait d'êtres humains ; par exemple quand elle s'apitoie sur le sort d'une plante dont l'hiver a blanchi la tête, ou sur celui de l'herbe qui pousse au bord des toits.

Mais Sei, comme il est naturel, nous entretient plus fréquemment de ses semblables. De même qu'un chapitre du Genji mérite d'être intitulé « La critique des femmes », un passage des « Notes » pourrait s'appeler « La critique des hommes ». Sei exerce également sa verve aux dépens des femmes et des religieux, des prédicateurs et des exorcistes. Elle trouve des accents attendris pour parler des tout-petits, du bambin qui se traîne aussi vite qu'il peut, et ramasse quelque babiole, ou du gamin qui lit, et dont elle entend la voix juvénile. Pourtant elle n'aime guère les enfants mal élevés ; il lui déplaît qu'une femme dépourvue de charme ait beaucoup de marmots. Sei nous dépeint les jeunes seigneurs, un peu fous et d'une piété plutôt tiède, qui passent le temps, pendant les retraites dans les temples, à rôder autour des chambres où sont les dames. Elle blâme les vieillards désagréables, ceux qui ne se gênent point pour faire la sieste quand on peut les voir, ceux qui n'ont aucune retenue et ceux qui ne soignent pas leurs manières pendant qu'ils se chauffent au brasier.

Les époux et surtout les épouses, jalouses, boudeuses, prétentieuses, autoritaires, les gendres et les beaux-parents, s'offrent souvent aux critiques de Sei. Elle met encore en scène les amants dont elle raille les querelles, les séducteurs et les inconstants, les visiteurs importuns, les ivrognes et les étourdis. Les personnages qui l'intéressent sont de toutes les conditions, depuis l'empereur lui-même,

petit-fils des dieux, jusqu'au forgeron qui peine sur son enclume, et jusqu'aux plus humbles serviteurs. En parcourant ses mémoires, nous croyons rencontrer, mêlés au hasard, les préfets et les courtisans, les officiers et les gardes, les bonzes et les docteurs en littérature, les paysans, les dames d'honneur, les nourrices et les servantes.

Nombre de ses contemporains sont mentionnés dans l'ouvrage de Sei Shônagon. Comme nous l'avons vu, c'est sa maîtresse, l'impératrice Sadako, qu'elle nomme le plus souvent. Parmi les autres personnages, deux surtout méritent l'attention ; ce sont deux courtisans, Fujiwara Tadanobu et Fujiwara Yukinari, dont on a dit qu'ils avaient été les amants de Sei. Nous savons seulement, là-dessus, ce que nous apprennent les « Notes de chevet » ; si, peut-être, elles donnent à penser, on n'y découvre rien qui permette d'affirmer.

Elles nous offrent, en revanche, maintes réflexions, maintes pensées, dans lesquelles nous entendons avec un agréable étonnement l'annonce de celles que noteront, quelques siècles plus tard, nos Sévigné, nos La Bruyère, nos Montesquieu. Sei est perspicace, ne se laisse pas facilement abuser ; au besoin, elle ne craint pas de revenir sur son opinion.

Dans son ouvrage, on trouve enfin des historiettes et des récits. Certains sont consacrés à des choses dont elle a entendu parler, à des légendes ; ailleurs, Sei raconte des événements qu'elle-même a vus. Pour quelques-uns il est possible d'indiquer une date, au moins approximative. Pour d'autres, nous ignorons absolument en quel temps ils ont eu lieu. Il faut remarquer, du reste, que les « Notes de chevet » seraient d'un faible secours à l'historien qui s'occuperait des affaires importantes. À peine y trouverait-il une allusion voilée aux compétitions qui divisèrent, après la mort de Michitaka, la famille Fujiwara et toute la cour. Sei ne parle pas de l'exil où furent réduits les frères de sa maîtresse ; elle se tait sur la rivalité de cette dernière avec la deuxième épouse du souverain, la princesse Akiko.

Là encore, comme sur sa vie sentimentale, Sei dit seulement ce qui n'est point dangereux, et le silence qu'elle garde sur autre chose paraît un silence prudent. Cela nous montre que la liberté de son pinceau avait des limites, et nous conduit à examiner brièvement les conditions dans lesquelles fut écrit son ouvrage. Deux fois, Sei assure qu'elle ne pensait pas le montrer, qu'elle regrette de le voir mis au jour ; mais elle dit aussi que les gens lui ont recommandé de ne rien omettre. Donc ils connaissaient l'existence de ses « Notes », et comment aurait-elle pu longtemps les leur cacher ?

D'après le dernier chapitre, qui d'ailleurs semble apocryphe, Minamoto Tsunefusa aurait dérobé le cahier de Sei alors qu'il était gouverneur d'Ise. Nous savons qu'il occupa ce poste en 996 ; comme bien des événements postérieurs sont rapportés dans les « Notes », nous devrions donc croire qu'il s'empara seulement d'un texte incomplet. C'est peut-être à la suite de ce larcin qu'elle laissa voir ses esquisses.

Quoi qu'il en soit, si elle n'écrivit pas toujours pour elle seule, Sei le fit pour ceux qui l'entouraient. La manière dont elle cite les noms de lieux, ou dont elle désigne les personnages par leurs titres, prouve qu'elle s'adresse à des gens pour qui elle peut laisser bien des choses sous-entendues, parce qu'il les connaissent. Cela ne facilite guère l'intelligence de son texte, dont la plus grande partie, si on l'abordait sans préparation, serait aujourd'hui incompréhensible, même pour un japonais cultivé.

Sei avait peut-être fait plusieurs brouillons, et les « Notes de chevet » furent souvent transcrites avant d'être imprimées pour la première fois, au XVII^e siècle, c'est-à-dire plus de six cents ans après leur apparition. On comprend donc qu'il existe d'innombrables variantes, et que la façon dont l'ouvrage est partagé en chapitres ne soit pas la même dans toutes les éditions. Des commentateurs, depuis bien longtemps, se sont efforcés de corriger les erreurs des copistes, de pénétrer le sens des phrases, et d'éclaircir les idées après les mots.

Le plus connu est Kitamura Kigin, qui fit paraître en 1674 le *Shunshoshô*, dont le titre, qui se lit aussi à la japonaise *Haru no akebono shô*, signifie « Choix de remarques sur l'aurore du printemps », et, rappelant la première ligne des « Notes », donne à entendre que le commentaire, pareil au soleil du matin, va les illuminer. On cite également le livre, postérieur, de Katô Banzai.

Ces études ont été reprises à notre époque par des érudits japonais comme MM. Mizoguchi et Kaneko, dont les ouvrages m'ont beaucoup servi. Rien, pour moi, n'aurait pu remplacer les savantes notes jointes par ces deux auteurs, par le second surtout, aux textes du *Makura no sôshi* qu'ils ont établis et publiés avec d'excellentes traductions dans la langue d'aujourd'hui [Kaneko Motoomi, *Makura no rôshi hyôshakit* (Les Notes de chevet, texte, traduction en japonais moderne, notes critiques). Nouvelle édition en un volume. Tôkyô, 1929. Mizoguchi Hakuyô. *Makura no sôshi. Yakuchû* (Les Notes de chevet, texte, traduction en japonais moderne, notes). Tôkyô, 1927. Sauf en quelques endroits, que l'on trouvera signalés, la traduction est fondée sur le texte donné par M. Mizoguchi.]. Ces versions elles-mêmes m'ont très utilement guidé. J'ai cependant toujours veillé à fonder la mienne exclusivement sur le texte ancien, et je puis faire remarquer ici que tout en étant fort différente de la langue classique, celle qu'emploient à présent les Nippons garde avec elle un trait commun : extrêmement vagues, toutes deux laissent à imaginer beaucoup plus qu'elles n'expriment. En face d'une phrase obscure, l'auteur moderne peut en écrire une autre qui ne l'est pas moins, et qui, justement pour cette raison, la rendra le mieux possible. Le français a plus de rigueur : où le japonais se passe de pronom, il en veut toujours un ; exige que le genre et le nombre soient indiqués ; il ne souffre guère, contrairement à certaines langues européennes, qu'on emploie substantivement les infinitifs. Le traducteur doit donc pourvoir le verbe d'un sujet, qu'il a souvent bien de la peine à découvrir.

Exposer ces difficultés, c'est montrer qu'en traduisant du japonais, et particulièrement quand il s'agit du *Makura no sôshi*, on est à tout moment forcé de paraphraser. Presque toujours, en s'appuyant sur le contexte, sur tels ou tels renseignements, l'interprète doit choisir pour chaque phrase une des traductions possibles ; il n'est jamais sûr de rencontrer la pensée de l'auteur, et, dans le cas le plus favorable, il regrettera de ne pouvoir en donner qu'un aspect : de la pierre qu'il tient entre ses doigts, seule une facette ne s'éteindra pas.

Le traducteur de japonais trouverait là, sans doute, une raison suffisante pour rester humble ; mais une autre, plus forte, lui apparaît quand l'original a des beautés qu'il ne saurait se flatter de rendre. Telles sont assurément les « Notes de chevet », dont le style est un des meilleurs que l'on puisse apprécier dans toute la littérature japonaise, à la fois par sa souplesse et par sa couleur. Parfois une peu rude, et même vert, il est le plus souvent délicat, orné d'images et aussi, suivant le goût oriental, de calembours.

L'auteur se sert habilement des procédés dont j'ai parlé à propos des poèmes qu'aimaient à composer les courtisans de Heian. Quelques-unes de ces poésies, dues à Sei ou à d'autres personnages, sont insérées dans les « Notes de chevet ». À part deux ou trois (ceux, peut-être, où les flocons de neige sont assimilés à des pétales), les vers qu'elle reproduit sont pour nous ce qu'il y a de moins poétique dans son ouvrage ; mais nous devons prendre garde que leurs auteurs se sont seulement proposé de montrer leur érudition, leur finesse et leur présence d'esprit.

C'est par cette dernière qualité que Sei brille surtout, plutôt que par son savoir, dont on trouve sans difficulté l'équivalent sans quitter le cercle, assez étroit, de ses compagnes et de ses amis. En même temps que ce trait, il en est d'autres, marquant sa personnalité, qui apparaîtront aux lecteurs des « Notes ». Pour son physique, ils estimeront que La Fontaine aurait pu lui appliquer le vers fameux où il célèbre « la grâce, plus belle encore que la beauté ». Sa nature morale leur semblera singulièrement complexe : parfois ingrate et parfois reconnaissante, ici peu obligeante et ailleurs charitable, elle n'abandonna pas sa maîtresse malheureuse. Animée d'une foi bouddhique réelle, sinon très vive, et

sachant estimer les vertus d'un saint prêtre, elle n'était point bigote.

Elle appréciait un peu trop le plaisir de piquer les gens, qui ne le méritaient pas toujours, et comme elle aimait à se faire valoir, elle fut sévèrement jugée par Murasaki Shikibu ; celle-ci, à l'égard de son émule, n'était peut-être, au demeurant, pas tout à fait équitable ! Sans doute Sei craignait-elle plus d'avoir l'air suranné, ou provincial, que de donner prise à la critique par la liberté de ses allures et de sa vie privée ; en cela elle n'était pas différente de ses contemporains, au milieu desquels, de ce point de vue, Murasaki semble une exception. Les Japonais aiment à comparer l'auteur du Genji à la fleur du prunier, toute blanche, immaculée. Après avoir feuilleté les « Notes » de Sei, on sera d'accord avec eux, je l'espère, pour penser qu'elle est pareille à la fleur du cerisier, dont la teinte rosée, moins pure, a plus d'attrait.

Je laisse à chacun le soin ou, je veux croire, le plaisir de chercher, parmi les figures féminines qui ornèrent notre ancienne cour, celles que peut lui rappeler Sei, et j'achève en adressant une prière à tous ceux qui, d'aventure, parcourront cette version du Makura no sôshi. Que de temps à autre, fermant le livre, ils laissent errer leur regard ou seulement leur pensée sur l'un de ces emaki-mono richement enluminés, qui montrent, en des salles que l'artiste paraît avoir vues au travers du toit, les seigneurs et les dames dont les vêtements s'étalent comme des corolles ou comme les ailes des papillons, ou bien ces mêmes personnages près de monter dans les chars que des bœufs, lentement, vont tirer. Peut-être alors, oubliant la forme de ma traduction, mais gardant en l'esprit le souvenir des choses qu'elle évoque, pourront-ils goûter un peu du charme qui retient les lecteurs du texte japonais.

A. B.

Paris, décembre 1960.

LES NOTES DE CHEVET

1. Au printemps, c'est l'aurore...

Au printemps, c'est l'aurore que je préfère. La cime des monts devient peu à peu distincte et s'éclaire faiblement. Des nuages violacés s'allongent en minces traînées. En été, c'est la nuit. J'admire, naturellement, le clair de lune ; mais j'aime aussi l'obscurité où volent en se croisant les lucioles. Même s'il pleut, la nuit d'été me charme. En automne, c'est le soir. Le soleil couchant darde ses brillants rayons et s'approche de la crête des montagnes [Ou : « et la crête des montagnes semble s'être beaucoup rapprochée »]. Alors les corbeaux s'en vont dormir, et en les voyant passer, par trois, par quatre, par deux, on se sent délicieusement triste. Et quand les longues files d'oies sauvages paraissent toutes petites ! c'est encore plus joli. Puis, après que le soleil a disparu, le bruit du vent et la musique des insectes ont une mélancolie qui me ravit. En hiver, j'aime le matin, de très bonne heure. Il n'est pas besoin de dire le charme de la neige ; mais je goûte également l'extrême pureté de la gelée blanche ou, tout simplement, un très grand froid ; bien vite, on allume le feu, on apporte le charbon de bois incandescent ; voilà qui convient à la saison. Cependant, à l'approche de midi, le froid se relâche, il est déplaisant que le feu des brasiers carrés ou ronds se couvre de cendres blanches.

2. Les époques

[Il s'agit des époques auxquelles avaient lieu diverses fêtes.]

Parmi les époques, j'aime le premier mois, le troisième mois, les quatrième et cinquième mois, le septième mois, les huitième et neuvième mois, le douzième mois ; tous ont leur charme dans le cours des saisons. Toute l'année est jolie.

3. Le premier jour de l'an

Le premier jour de l'année, surtout, me plaît. Le ciel pur se voile d'une merveilleuse brume. Tous les hommes soignent particulièrement leur figure et leur tenue, ils présentent leurs souhaits au Prince et aussi à eux-mêmes. C'est vraiment ravissant.

Le septième jour, on va cueillir les « jeunes plantes [Ces « jeunes plantes » (*wakana*) passaient pour avoir des propriétés médicinales et magiques. Les auteurs en ont donné des listes diverses.] », vertes dans les endroits où la neige a fondu. Quelle agitation parmi les dames, charmées de trouver ces plantes si près du Palais, où l'on n'est pas habitué à les voir !

Ce jour-là, les gens qui demeurent en dehors du Palais y viennent dans des voitures magnifiquement ornées, pour admirer les « chevaux blancs [Vingt et un chevaux qu'on faisait défiler devant l'Empereur, et dont la vue portait bonheur.] ». Au moment où le véhicule passe le seuil de la porte centrale [Au milieu de la face orientale de l'enceinte extérieure.], la secousse fait rouler et se heurter les têtes des dames ; leurs peignes tombent, et si l'on n'y prend garde, ils sont brisés sous les pieds ; il est amusant d'entendre alors les rires.

Une fois que j'étais venue, ainsi, voir la procession des « chevaux blancs », de nombreux courtisans, se tenant près du poste où veille la garde du Palais, de gauche [Trois gardes veillaient au palais de Kyôto : la garde du corps, la garde impériale et la garde du palais. Chacune d'elles comprenait une division de gauche et une de droite.], prirent les arcs des hommes d'escorte ; en riant, ils s'en servirent pour effrayer les chevaux. De notre voiture, nous pouvions à peine les regarder par une des portes du Palais intérieur ; nous aperçûmes cependant des écrans de jardin, près desquels on voyait aller et venir des femmes de l'office domestique [Elles s'occupaient des lampes, du bois, du charbon...] et des dames employées au Palais. C'était bien joli. Comme je m'émerveillais, en me demandant quelles gens pouvaient être ainsi habitués à vivre à l'intérieur des « Neuf Enceintes [Expression poétique pour désigner le palais.] », les hommes d'escorte, dans la procession, passèrent à côté de nous, si près que nous voyions distinctement le plus petit grain sur la peau de leur visage. Leur fard n'avait point tenu partout, et leur figure faisait en vérité penser à un jardin couvert de neige, où celle-ci a fondu irrégulièrement, et laisse apercevoir çà et là le sol noir. C'était fort laid. Cependant, le tumulte des chevaux qui se dressaient m'effraya ; je me retirai en arrière, dans la voiture, et je ne vis plus rien.

Le huitième jour [Jour de cadeaux et de promotions pour les dames.], grande agitation : tous courent faire leurs compliments, et, ce jour-là surtout, le bruit des voitures est plus fort que de coutume ; c'est bien amusant.

Le quinzième jour, pleine lune [Nous savons que les anciens japonais avaient un calendrier lunaire.] ; c'est la fête de la bouillie [Une femme qui recevait sur les reins un coup de la baguette ayant servi à remuer certaine bouillie préparée le quinze du premier mois (la « bouillie de la pleine lune ») était assurée d'avoir un enfant mâle.]. Dans chaque maison, les dames jeunes ou plus âgées s'épiaient mutuellement. Chacune cache derrière elle une baguette ayant servi à remuer la farine délayée, il est plaisant de les voir sans cesse se retourner avec inquiétude en prenant bien garde d'être battues. Tout à coup, on ne sait comment, l'une est atteinte ; la joie est extrême et les rires éclatent. C'est splendide ; mais celle que l'on a frappée peut vraiment en ressentir du dépit.

Le matin d'une de ces fêtes, les dames attendaient avec impatience le départ pour le Palais d'un nouveau gendre, qui, depuis l'année précédente, venait voir une fille de la maison [Au moins dans les premiers temps du mariage, la femme continuait d'habiter chez ses parents, où son époux venait la retrouver la nuit.]. Rassemblées au fond de la salle, elles regardaient furtivement, et chacune espérait le battre ; mais, en avant, se trouvait une autre personne, et cette dernière, les observant et comprenant leur intention, se mit à rire. Ses compagnes l'avertirent, par signes, qu'elle faisait trop de bruit ; cependant, le seigneur gendre restait là très digne, et semblait ne se douter de rien. Alors, une des dames s'approcha en disant qu'elle voulait prendre quelque objet près de lui ; en courant, elle lui donna un coup de sa baguette, et s'enfuit. Tout le monde rit. Le seigneur lui-même n'eut aucune parole désagréable, il sourit gracieusement, sans être beaucoup effrayé ; son visage se teinta seulement d'un rose léger. C'était charmant.

Quand les dames se battent ainsi, l'une l'autre, il arrive que les hommes se mettent de la partie. Que peuvent-elles alors penser ? Elles pleurent, s'emparent, maudissent ceux qui les ont frappées, en parlent avec aversion. Que c'est amusant ! La confusion est partout au Palais et, ce jour-là, même pour les hauts personnages, il n'est plus d'étiquette.

Quel curieux spectacle on voit partout, au Palais Impérial, à l'époque où sont nommés les préfets [Du neuvième au onzième jour du premier mois.] ! Malgré la neige ou le verglas, les candidats vont et viennent, portant leurs placets. Les fonctionnaires des quatrième et cinquième rangs qui sont jeunes et gais semblent pleins de confiance. Ceux dont l'âge a blanchi la tête recherchent toutes les protections ; ils viennent jusque dans les chambres où sont les dames du Palais, et s'évertuent pour exposer leurs propres mérites. Comment donc sauraient-ils qu'après leur départ, les jeunes personnes rient en les contrefaisant ? « Ayez la bonté

de dire ceci à l'Empereur, à l'Impératrice », vont-ils répétant. S'ils obtiennent la place qu'ils désiraient, c'est bien ; mais s'ils échouent, que leur sort est à plaindre !

Le troisième jour du troisième mois [Jour de la « fête des poupées », fête des jeunes filles.], j'aime que le soleil brille dans un ciel pur et calme. Les pêchers commencent à fleurir et, pour sûr, les saules sont aussi très jolis. Leurs bourgeons sont encore enveloppés d'ouate, et c'est ravissant ainsi : quand elles sont ouvertes, les feuilles de saule sont laides. Au reste, dès que les fleurs sont tombées, tous les arbres me paraissent sans charme.

Lorsqu'on a cueilli une longue branche de cerisier, gracieusement fleurie, et qu'on l'a mise dans un grand vase à fleurs, c'est vraiment délicieux, surtout s'il se trouve là quelque visiteur en manteau de cour, couleur de cerisier, dont les manches laissent voir le vêtement de dessous ; ou même l'un des jeunes seigneurs, frères aînés de l'Impératrice. On s'assied alors tout près de ce vase fleuri, on cause de toutes choses. C'est très agréable ; et c'est encore plus charmant si, alentour, vient voler quelque oiseau ou quelque papillon aux couleurs éclatantes.

À l'époque où l'on célèbre la fête de Kamo [Le temple shintoïste de Kamo, comprenant deux sanctuaires, s'élevait au nord et à peu de distance de Kyôto. La fête régulière de ce temple, encore appelée « fêtes des roses trémières » parce que ces fleurs ornaient les sanctuaires, les voitures, les coiffures des assistants..., était célébrée au quatrième mois, le deuxième jour de l'Oiseau.], tout paraît extraordinairement joli. Les arbres ont de jeunes feuilles d'un vert tendre ; mais aucun n'en est encore abondamment garni. Sans avoir pensé d'avance à l'admirer, on est charmé par la beauté du ciel, qui n'est caché ni par la brume ni par le brouillard ; mais quel doux émoi on ressent quand, vers le soir, alors que le ciel s'est couvert de quelques nuages, ou bien dans la nuit, on entend le chant d'un coucou qui se cache, si lointain, si indistinct, que l'on doute de ses oreilles !

Quand la fête est proche, il est amusant de voir aller et venir les serviteurs, portant des pièces d'étoffe « vert et feuille-morte » ou violette, pliées, qu'ils ont enveloppées dans du papier, à la hâte, et mises dans les couvercles de « longues boîtes ». Vers ce temps, les tissus de nuances dégradées ou mélangées, ceux que l'on a teints après les avoir roulés, puis tordus, semblent plus jolis que de coutume.

Les jeunes filles qui doivent suivre le cortège ont eu leurs cheveux lavés et peignés ; mais toutes portent encore leurs vêtements ordinaires, fanés et décousus ; il en est même dont les habits sont en désordre. Cependant, quelle confusion lorsqu'on leur ordonne d'enfiler les cordons de leurs sandales ou de leurs souliers, et de battre la doublure de leurs chaussures ! J'aime à les voir courir pour tromper leur impatience, avant le jour attendu ; mais quand elles ont revêtu le costume d'apparat, il est curieux, aussi, de les regarder : elles qui d'habitude marchent en sautant drôlement, elles vont lentement de-ci, de-là, avec l'extrême gravité du bonze qui précède une procession. J'aime encore à voir les mères, les jeunes tantes, les sœurs aînées, chacune parée suivant son rang, qui accompagnent les jeunes filles, dont elles corrigent la mise tout en marchant.

4. Choses particulières

Langage de bonze. Langage d'homme et langage de femme [Les femmes emploient moins de mots d'origine chinoise que les hommes.]. Langage des gens vulgaires : leurs mots ne manquent pas d'avoir une syllabe de trop.

Il est vraiment pitoyable que des gens qui sans doute aiment leurs enfants puissent en faire des bonzes. Assurément, c'est un état qui promet beaucoup [Jusqu'à la septième génération, les parents de celui qui entrait en religion

étaient sauvés.] ; mais le monde l'estime aussi peu qu'un méchant morceau de bois [Ou : « ce sera un malheur pour lui d'avoir à regarder les choses agréables de la vie comme si c'étaient des bouts de bois »], et voilà qui est regrettable. Les bonzes font de mauvais repas d'abstinence, et dorment mal ; ils n'en ont pas moins, quand ils sont jeunes, les enthousiasmes de leur âge, et comment ne regarderaient-ils pas, sans en avoir l'air, du côté où sont les femmes ? La foule y trouve cependant à redire ! Le sort d'un exorciste [*Yaniabushi* (celui qui couche sur la montagne) ; un prêtre errant qui cherchait, en faisant des pèlerinages, des retraites, à acquérir des pouvoirs magiques.] est encore plus pénible. Tandis qu'il marche, qu'il va en pèlerinage à Mitake, à Kumano [Les dieux shintoïstes adorés dans les trois temples de Kumano, en Kii, furent regardés comme les avatars de divinités bouddhiques ; il en fut de même pour le dieu de la montagne de Mitake, en Yamato.], à toutes les saintes montagnes, sans en omettre une seule, il doit subir de terribles épreuves. Lorsque ses prières sont efficaces et que sa renommée commence à se répandre, on l'appelle de toutes parts, et plus il est à la mode, moins il a de tranquillité. Parfois, quand l'exorciste est auprès d'une personne gravement malade, il a beaucoup de peine à dompter l'esprit mauvais, il tombe de fatigue et de sommeil ; alors les gens le blâment en disant qu'il ne fait que dormir. Quel embarras pour lui ! et que peut-il penser ? Mais tout cela, c'est ce que l'on voyait jadis. Les bonzes semblent avoir, aujourd'hui, une vie plus facile.

Quand l'Impératrice [Sadako, fille aînée du maire du Palais.] se rendit [Au huitième mois de 999.] à la maison de l'Intendant Narimasa, son palanquin entra par la porte de l'est, établie pour la circonstance sur quatre piliers. Les dames d'honneur voulurent faire passer leur voiture par la porte du nord, près de laquelle il n'y avait point de poste de gardes. Celles dont la coiffure était défaite n'avaient pas pris le soin de la remettre en ordre, pensant avec dédain que, seuls, les domestiques qui feraient approcher le véhicule de la maison [La voiture, dételée à l'entrée de la cour, était ensuite tirée par des valets.] nous pourraient voir. Cependant, comme la porte que nous avions choisie était trop étroite, notre voiture, couverte de palmes, n'y put passer et resta prise. On étendit sur le sol, ainsi qu'on a coutume, des nattes pour nous préparer un chemin, et nous descendîmes. Nous étions furieuses ; mais qu'aurions-nous pu faire ? Nous eûmes même le désagrément d'être vues par des courtisans et des gens de rang inférieur qui se tenaient près du poste des gardes. Arrivées devant l'Impératrice, nous lui contâmes ce qui était advenu ; elle dit en riant : « N'y a-t-il donc pas, ici également, des gens qui peuvent vous regarder ? Pourquoi avez-vous été si négligentes ? – Sans doute, répondis-je ; mais comme tout le monde, dans cette maison, a l'habitude de nous voir, si notre toilette montrait trop de recherche, certains s'en étonneraient. Et puis, est-il possible qu'un pareil palais ait une porte trop étroite pour une voiture ? Je rirai bien quand je verrai l'Intendant ! » Juste à ce moment, il entra, portant une écritoire qu'il me pria de donner à l'Impératrice. « Voilà, lui dis-je, qui est bien mal, pourquoi habitez-vous une maison dont on a fait les portes si étroites ? – Ma maison, répondit-il en souriant, est appropriée à ma condition. – Pourtant, j'ai entendu parler de quelqu'un qui avait fait bâtir une porte très haute, autant qu'il avait été possible ! – C'est effrayant ! s'écria-t-il, surpris, vous voulez parler d'U Teikoku [Yu Ting-kouo, un Chinois qui vivait sous les premiers Han, et dont le nom est donné par Sei, comme tous ceux que nous rencontrerons, avec sa lecture japonaise. Son père, prévoyant pour lui une glorieuse destinée, voulut que sa propre demeure eût une porte assez grande pour laisser passer les équipages qu'il ne manquerait pas d'avoir un jour.]. J'aurais cru que l'on ne pouvait connaître ces choses-là si l'on n'était un vieux savant. C'est seulement parce que je me suis moi-même hasardé dans cette voie d'études que j'ai pu comprendre votre allusion. – Votre voie, répliquai-je, ne semble guère remarquable. On a étendu un chemin de nattes qui a fait tomber tout le monde, et c'était un beau désordre ! – Il pleuvait, dit-il, et sans doute était-ce en vérité comme vous l'assurez ; mais laissons cela, je ne sais ce que vous pourriez ajouter encore ; je vous quitte. » Et il s'en alla. « Qu'y avait-il ? demanda l'Impératrice. Narimasa semblait tout décontenancé. – Ce n'est rien, répondis-je alors ; je lui disais comment notre voiture n'avait pu entrer » ; puis je me retirai dans ma chambre.

Plusieurs jeunes personnes y logeaient avec moi. Nous étions toutes si fatiguées que nous nous endormîmes sans nous occuper de rien. Nous logions dans l'aile de l'est, et il n'y avait pas de verrou à la porte à coulisse, située au nord, qui ouvrait sur la salle abritée sous l'appentis de l'ouest ; mais nous ne nous étions pas même renseignées là-dessus. Narimasa, qui connaissait bien les aîtres, puisque la maison lui appartenait, vint à notre chambre ; entrebâillant la porte, il demanda plusieurs fois, d'une voix étrange, rauque « Que diriez-vous si j'entrais ? » Comme je m'éveillais et regardais, surprise, la lumière d'une lampe placée derrière l'écran [*Kichô*. Cet écran était formé d'un T de bois dont la branche horizontale supportait un rideau.] me le fit voir distinctement. Il parlait en ouvrant la porte d'environ cinq pouces. C'était fort drôle. J'avais aussi beaucoup de plaisir à penser qu'à l'ordinaire, cet homme n'aurait probablement jamais fait, même en rêve, une chose aussi déraisonnable. S'il avait ainsi agi à sa fantaisie, c'était, pour sûr, parce qu'il avait supposé, après l'arrivée de l'Impératrice dans sa maison, qu'un pareil honneur lui donnait tous les droits. J'éveillai la dame qui dormait à côté de moi, et lui murmurai : « Regardez cela ; vous n'avez, je crois, jamais rien vu de pareil. » Toutes les dames, levant la tête, regardèrent et se mirent à rire en apercevant Narimasa. « Qui est là ? demandai-je, montrez-vous franchement. – Il n'y a rien d'important, répondit-il. Le maître de la maison veut seulement discuter quelque point avec la dame qui gouverne la chambre. – Je vous avais parlé, répliquai-je, de l'entrée de votre cour ; mais vous avais-je dit d'ouvrir cette porte à coulisse ? – C'est justement à propos de ma porte que je voulais vous entretenir ; vraiment, ne puis-je entrer un instant ? » Les dames rirent en déclarant : « C'est trop désagréable. Non, il ne faut pas qu'il entre. » « Ah ! s'écria l'Intendant ; il y a là de jeunes dames ! » Après avoir fermé la porte, il s'en alla. Les rires redoublèrent quand il fut parti. Puisqu'il était venu dans l'intention d'ouvrir cette porte, il aurait mieux fait d'entrer d'abord, sans rien demander ; mais si quelqu'un s'annonce comme Narimasa avait fait, qui donc lui répondra que c'est bien, et qu'il peut entrer ? C'était vraiment amusant, et le lendemain matin, quand je fus près de l'Impératrice, je lui racontai les événements de la nuit ; elle me répondit en riant : « Je n'ai jamais entendu dire une pareille chose de Narimasa ; sans doute est-il allé vous voir parce que votre allusion d'hier soir l'avait charmé. Il me fait pitié, je suis désolée que vous lui ayez parlé si vilainement ! »

Un jour, l'Impératrice expliquait à Narimasa comment on devait faire les costumes d'apparat destinés aux jeunes filles appartenant à la suite de la Princesse Impériale [Osako, la fille (née le seizième jour du douzième mois, en 996) de Sadako.]. « Et le vêtement qu'elles mettront par-dessus le gilet [Narimasa remplace le nom du vêtement, qu'il ignore, par une périphrase.] demanda-t-il, de quelle couleur doit-il être ? » Les rires que l'on entendit étaient justifiés, cette fois encore. Narimasa dit peu après : « Si l'on présente à la Princesse de la vaisselle ordinaire, ce sera laid ; il faudrait, ce me semble, un « petit [La prononciation de l'intendant est incorrecte.] » plat et un « petit » plateau. – Il faudrait aussi, lui dis-je, qu'elle eût auprès d'elle des jeunes filles portant le vêtement que l'on met par-dessus ! » Mais l'Impératrice me tança : « Ne le raillez pas ainsi, comme font les gens ordinaires. C'est un si brave homme ! J'ai pitié de lui. »

La réprimande même me fut agréable.

Alors que j'étais occupée, ne me souciant pas de recevoir des visites, on vint m'avertir que l'Intendant était là et désirait me parler. L'impératrice, ayant entendu, me demanda : « Que va-t-il encore dire pour se rendre ridicule ? » ce qui m'amusa fort. Comme elle m'ordonnait d'aller voir, je sortis tout exprès, et Narimasa me dit : « J'ai raconté au Deuxième sous-secrétaire d'État [Taira Korenaka, frère de Narimasa.] l'histoire de ma porte, de l'autre soir, et il a beaucoup admiré votre esprit. Aussi veut-il absolument avoir, au premier moment favorable, un entretien avec vous pour discuter la question. » L'Intendant n'ajouta rien. Je me demandais, le cœur battant, s'il allait me parler de ce qui s'était passé certaine nuit ; mais il me dit

seulement, en prenant congé : « Un de ces jours, j'irai vous voir dans votre chambre, et nous pourrions causer à loisir » ; puis il s'éloigna. Quand je fus revenue près de l'Impératrice, elle voulut savoir de quoi il s'agissait. Je lui répétai fidèlement ce que Narimasa m'avait dit, et j'ajoutai en riant : « La chose n'était pas tellement urgente qu'il eût besoin de se faire annoncer pour cela, et de me prier de sortir alors que j'étais de service ; il pourrait bien venir me parler, tout simplement, quand je suis tranquille dans ma chambre. – Il aura pensé, répondit l'Impératrice, que des louanges faites par une personne dont il estime lui-même la sagesse vous seraient agréables, il aura voulu vous en informer bien vite. » Qu'elle était belle en me parlant ainsi !

L'Empereur [Ichijō, né en 980. Il régna de 986 à 1011, année de sa mort.] avait accordé le cinquième rang [Littéralement : « la coiffure de noblesse ».] à l'auguste chatte du Palais. Elle se nommait Myōbu no Omoto, et, comme elle était fort jolie, Sa Majesté voulait qu'on veillât sur elle. Un jour [Au troisième mois de l'an mille.], cependant, elle était sortie et se tenait sur la véranda, près du bord ; Uma no Myōbu, la dame qui avait charge de la soigner, l'appela : « Allons, mal élevée ; rentrez, s'il vous plaît ! » Mais la chatte ne l'écouta pas, elle s'étira au soleil, ensuite elle s'endormit. Pour l'effrayer, la dame parla du chien, et cria « Okinamaro, où es-tu ? Viens mordre Myōbu no Omoto ». Le sot entendit et crut qu'elle disait cela sérieusement ; il s'élança sur la chatte, qui se réveilla, épouvantée, puis se réfugia derrière le store, dans la salle à manger de l'Empereur, où Sa Majesté se trouvait justement. L'Empereur, en voyant la chatte accourir, fut très étonné ; il la mit sur sa poitrine, sous son vêtement, et appela les courtisans. Le chambellan Tadataka vint, et l'Empereur ordonna : « Que l'on châtie comme il faut Okinamaro, et qu'on l'envoie à l'île des chiens ! Sans délai ! » Tous les domestiques se lancèrent, en désordre, à la poursuite du coupable. L'Empereur réprimanda aussi Uma no Myōbu, et déclara qu'il lui retirait sa charge, car on ne pouvait avoir aucune confiance en elle. La dame, s'inclinant respectueusement, sortit et ne reparut pas devant Sa Majesté. Quant au chien, il fut chassé du Palais et poursuivi par des gardes appartenant au service des chambellans. Nous disions, désolées : « Hélas ! pauvre chien. Lui qui marchait avec tant de fierté ! Le troisième jour du troisième mois, alors que le Censeur sous-chef des chambellans [Fujiwara Yukinari.] le promenait, couronné d'une guirlande de feuilles de saule, avec des fleurs de pêcher sur la tête et des fleurs de cerisier sur le dos, aurait-on pensé qu'il dût avoir un sort pareil ? Au moment des repas il ne manquait jamais de venir près de nous. Quelle tristesse ! »

Trois ou quatre jours s'étaient ainsi écoulés quand, vers midi, nous entendîmes des aboiements répétés. Nous nous demandions quelle bête pouvait crier si longtemps ; et tous les chiens se précipitèrent en tumulte pour aller voir. Une femme employée au balayage des cabinets accourut en disant : « Ah ! c'est affreux, il y a là deux chambellans qui battent un pauvre chien. Sûrement il va mourir ; on le punit parce qu'il est revenu après avoir été chassé ! » Quelle triste chose ! Il devait s'agir d'Okinamaro. La femme ajouta que c'était Tadataka et Sanefusa qui battaient ce chien, et je venais d'envoyer une servante les prier de s'arrêter, quand, à la fin, les aboiements cessèrent. La servante, à son retour, nous apprit que le chien était mort, et qu'on l'avait jeté par une des portes de l'enceinte. Vers le soir, comme nous déplorions le sort de la pauvre bête, un chien horriblement enflé, qui paraissait pitoyable, s'approcha de nous en tremblant. « Serait-ce Okinamaro ? demandions-nous. Quelqu'un a-t-il pu voir, ces temps derniers, un chien comme celui-ci ? » Nous appelions : « Okinamaro ! » Mais il n'avait pas l'air de comprendre, et nous n'étions pas d'accord, les unes affirmant que c'était notre chien, les autres soutenant le contraire. L'Impératrice dit alors : « Ukon [Une fille d'honneur de l'empereur.] le connaît bien, appelez-la donc. » Ukon se trouvait dans sa chambre ; on alla aussitôt la chercher en lui assurant qu'il s'agissait d'une chose urgente, et dès qu'elle fut arrivée, l'Impératrice lui demanda si cet animal était Okinamaro. Ukon répondit qu'il lui ressemblait, mais qu'il était trop dégoûtant. « Et puis, poursuivit-elle, quand j'appelais Okinamaro par son

nom, il accourait joyeusement ; j'ai beau appeler celui-ci, il ne vient pas ; ce n'est pas lui ; du reste, on m'a dit qu'on avait tué Okinamaro à force de coups et qu'on l'avait jeté dehors ; comment pourrait-il être encore vivant, après avoir été battu par deux hommes de cette force ? » L'Impératrice en fut tout attristée. Le soir étant venu, on donna quelque chose au chien ; mais il ne mangea pas, et nous finîmes par conclure que ce n'était pas le nôtre.

Le lendemain matin, j'allai auprès de l'Impératrice pour la coiffer. Je lui présentai l'eau pour les mains, puis elle m'ordonna de tenir son miroir. Pendant que je faisais comme elle m'avait dit, j'aperçus le chien de la veille qui était humblement couché au pied d'un pilier. « Hélas ! murmurai-je, qu'il est triste de penser qu'hier on a battu si cruellement Okinamaro, et qu'il doit être mort ! Dans quel corps aura-t-il pu renaître cette fois ? Comme il a dû souffrir ! » Le chien qui était couché là, entendant ces paroles, se mit à trembler et à verser des larmes et encore des larmes. Nous restions stupéfaites. « C'était bien Okinamaro, ajoutai-je ; mais hier soir, il n'a pas osé se faire reconnaître. » Il n'est pas de mots pour dire combien nous nous sentions émues et charmées. Je posai le miroir, et j'appelai : « Alors ! Okinamaro ! » Le chien s'étira tout à plat sur le sol, il aboya joyeusement. L'Impératrice souriait en l'entendant ; toutes les dames se rassemblèrent, et Sa Majesté manda de nouveau Ukon, la fille d'honneur ; elle lui raconta ce qui s'était passé, ce qui fit rire et s'exclamer tout le monde. L'Empereur, apprenant la chose, vint et dit avec un sourire : « C'est surprenant. Penser qu'un chien a un cœur pareil ! » Les dames d'honneur de l'Empereur accoururent aussi en foule, et cette fois quand on l'appela, le chien se leva et fit quelques mouvements. Sa face, cependant, était encore gonflée. « Il faudrait lui donner à manger », dis-je ; et l'Impératrice, toute joyeuse, se mit à rire en déclarant : « À la fin, il a bien fallu qu'il se dénonçât. » Tadataka, arrivant de l'office, s'écria : « Vraiment, c'est lui ? Je ne croirai rien avant de l'avoir vu » ; mais je répondis : « Hélas ! c'est affreux, ce n'est pas lui ! – De toute façon, répliqua-t-il, je finirai par voir ce chien ; vous ne sauriez le cacher assez bien pour que je ne puisse l'apercevoir ! » Bientôt, l'ordre impérial d'expulsion fut annulé, Okinamaro retrouva son bonheur passé. Encore maintenant, je me souviens, avec une émotion sans égale au monde, du moment où, tandis que nous le plaignions, il s'approcha tremblant et pleurant mes larmes coulent lorsqu'on m'en parle.

Le premier jour de l'an [Sei énumère les dates des « cinq fêtes » (*go sekku*) : premier jour du premier mois, troisième jour du troisième mois (fête des poupées), cinquième jour du cinquième mois (fête des acores), septième jour du septième mois (fête de la tisserande céleste), neuvième jour du neuvième mois (fête des chrysanthèmes).] et le troisième du troisième mois, il convient que le ciel soit très clair. Le cinquième jour du cinquième mois, il vaut mieux qu'il reste couvert toute la Journée. Le septième jour du septième mois, j'aime que le ciel soit d'abord nuageux et qu'il s'éclaircisse vers le soir. Il faut que la lune y resplendisse, et qu'on puisse voir la forme des constellations. Le neuvième jour du neuvième mois, si dès l'aube il tombe un peu de pluie, les chrysanthèmes sont mouillés d'une abondante rosée, le duvet de soie dont on les a couverts est tout humide. On célèbre alors le parfum qui l'a pénétré ; si, la pluie ayant cessé de bonne heure, le ciel reste sombre et le temps menaçant, c'est délicieux encore.

Qu'il est amusant de voir les fonctionnaires nouvellement promus quand ils viennent, respectueusement, remercier l'Empereur et le féliciter. Derrière eux, un serviteur a relevé la traîne de leur vêtement, ils ont à la main leur tablette, et ils se tiennent en face de sa Majesté. Ils se prosternent et se trémoussent avec animation.

À la partie orientale du Palais actuel [Un incendie ayant détruit le Palais pur et frais, sa résidence, l'empereur, du sixième mois de 999 au dixième mois de l'an mille, habita le Petit palais de la Première avenue, que Sei appelle ici le Palais actuel.], on a donné le nom de « poste du nord ». Il s'y dresse un chêne si haut que l'on se demande toujours, en le voyant, combien il

de brasses. Le Vice-capitaine de la garde du corps [Minamoto Narinobu.] dit une fois : « On devrait le couper au pied et en faire un éventail pour l'Évêque [*Sôzu*, le deuxième rang dans la hiérarchie bouddhique.] Jôshô [Ou Jôchô.] » Or, il arriva que cet évêque fut nommé intendant du temple de Yamashina [à Nara, en Yamato.], et vint présenter ses hommages à l'Empereur. Le Vice-capitaine, en sa qualité d'officier appartenant à la garde du corps, se trouvait là, et comme l'Évêque avait mis de hautes chaussures, il était d'une taille effrayante. Après son départ, je demandai au Vice-capitaine : « Pourquoi cela ? Vous ne lui avez pas donné son éventail ? Vous n'oubliez rien ! » – me répondit-il en riant.

5. Montagnes

[La plupart des noms qui figurent dans des listes comme celle-ci ne sont mentionnés que parce qu'ils rappellent à Sei quelque fait particulier ou, plus souvent, quelque souvenir littéraire. Les traductions proposées pour quelques-uns de ces noms, comme toutes celles qu'on pourra trouver dans l'édition primitive, ne prétendent pas être autre chose que des « étymologies populaires ».]

La montagne d'Ogura, le mont Mikasa [« des trois parapluies » ou « des trois chapeaux » ; en Yamato, près de Nara.], la montagne de Konokure, celle de Wasure, la montagne d'Iritachi, la montagne de Kase, la montagne de Hiwa. La montagne de Katasari [« qui cède la place », endroit inconnu.] ; vraiment, il est bien amusant de se demander devant qui elle a été si réservée !

La montagne d'Itsuwata, la montagne de Nochise, la montagne de Kasatori, la montagne de Hira. Au sujet de la montagne de Toko [Poésie de l'empereur Shômu (724-748), recueillie dans le *Kokinshû*. La montagne de Toko est située dans la province d'Omi.], il est charmant de se rappeler la poésie qu'un empereur aurait, composée : « Ne divulgue pas mon nom. »

La montagne d'Ibuki [En Omi, célèbre dans la légende shintoïste. Une autre montagne du même nom s'élève en Shimotsuke.]. À propos de la montagne d'Asakura [En Chikuzen. Allusion à une ancienne poésie.], il est très amusant de penser que, sans doute, les amis d'autrefois se sont revus ailleurs ! La montagne d'Iwata. La montagne d'Ôhire [« du grand aileron », en Settsu. On appelait *hire* une pièce d'étoffe légère, attachée à l'épaule des dames. Au troisième mois, le deuxième jour du Cheval, une danse dite « du grand aileron » (*hire* désignant ici un mouvement circulaire des bras) était exécutée à la fête spéciale du temple shintoïste d'Iwashimizu (ou de Yawata, ou de Hachiman), situé à une vingtaine de Kilomètres au sud de Kyôto.] me plaît aussi : son nom ne manque pas de me faire songer aux envoyés impériaux à la fête spéciale d'Iwashimizu.

La montagne de Tamuke. La montagne de Miwa [« des trois roues », « des trois anneaux » ; en Yamato.] me charme.

La montagne d'Otowa. Les montagnes de Machikane, de Tamasaka, de Miminashi, de Sue-no-matsu, de Katsuragi [Aux confins des provinces de Yamato et de Kawachi. Un ermite du VII^e siècle ayant prié le dieu de Katsuragi de bâtir un pont entre deux montagnes, et voyant que la construction n'avancait guère, en demanda la raison. Le dieu répondit qu'il était trop laid pour se montrer pendant le jour, et qu'il travaillait seulement la nuit.]. L'auguste montagne de Mino. La montagne de Hahaso. Les montagnes de Kurai, de Kibi-no-naka, d'Arashi, de Sarashina, d'Obasute [« de la tante abandonnée », en Shinano. Le nom de cette montagne rappelle une légende rapportée dans les « Contes du Yamato » : une princesse, qui avait épousé un des descendants de la déesse solaire, regrettait d'avoir une tante dont la laideur et la méchanceté gênaient leur bonheur. Elle la persuada de monter, pour admirer la lune, sur un pic où la mégère se fondit dans les rayons de l'astre.], d'Oshio, d'Asama, de Katatame, de Kaeru, d'Imose.

6. Pics

Les pics de Yuzuruwa, d'Amida, d'Iyataka.

7. *Plaines*

Les plaines de Takawara, de Mika, d'Ashita, de Sonowara, de Hagiwara, d'Awazu, de Nashi, d'Unaiko, d'Abe, de Shino.

8. *Marchés* [ou : « Villes ».]

Le marché de Tatsu. Parmi tous les marchés du Yamato, celui de Tsuba mérite une attention particulière, car les pèlerins qui vont au temple de Hase ne manquent pas de s'y arrêter peut-être a-t-il avec Kwannon [La déesse bouddhique de la pitié, figure féminisée d'Avalokitesvara, que l'on adorait à Hase, en Yamato.] une affinité spéciale ?

Les marchés d'Ofusa, de Shikama, d'Asuka.

9. *Gouffres*

Le gouffre de Kashikofuchi [« le gouffre de la sagesse ».]. Il est très amusant de se demander quel profond esprit on a pu lui trouver pour lui donner ce nom ! Le gouffre de Nairiso [« N'entre pas », en Kawachi.]. À qui cet avis était-il destiné, par qui peut-il avoir été donné ?

Le gouffre d'Aoiro [« Vert-jaune ». Les chambellans portaient un costume vert clair, ou vert-jaune, couleur des vêtements de l'empereur.] me charme aussi beaucoup : on en aurait pu faire le costume des chambellans.

Les gouffres d'Inabuchi, de Kakure, de Nozoki, de Tama.

10. *Mers*

Le lac Biwa [« Le lac de la guitare », en Omi, ainsi appelé à cause de sa forme. On notera que le titre du chapitre doit être entendu avec un sens très large.]. Les mers de Yosa, de Kawaguchi, d'Ise.

11. *Bacs*

Les bacs de Shikasuga, de Mitsuwashu, de Korizuma.

12. *Tombes Impériales*

Les tombeaux de l'Uguisu [« du rossignol ».], de Kashiwabara, d'Arne.

La Porte de la garde du corps. Le Palais de la Deuxième avenue et celui de la Première avenue sont beaux aussi.

Les Palais de Somedono, de Seka, de Sugawara, de Renzei, de Suzaku. Le Palais où résida l'empereur qui avait abdiqué [Peut-être l'empereur Uda, qui régna de 888 à 897, puis se fit bonze.]. Les Palais d'Onu, de Kôbai, d'Agata-no-ido ; le Palais de la Troisième avenue orientale, le Petit Palais de la Sixième avenue, le Petit Palais de la Première avenue.

Sur l'écran dressé devant la baie ouverte au nord de la salle qui occupe l'angle du nord-est, au Palais pur et frais [Où résidait l'empereur. C'est ce bâtiment que désignent parfois les mots « Palais » ou « Palais Impérial » employés avec leur sens le plus étroit. Le soin que prend Sei de noter les noms des points cardinaux peut nous surprendre. Sans doute doit-il nous rappeler l'importance qu'accordaient les devins à l'orientation.], on voyait représenté l'Océan déchaîné, avec les êtres horribles qui l'habitent : des monstres aux longs bras, aux jambes démesurées. Quand la porte de la chambre où se tenait l'Impératrice était ouverte, nous voyions constamment ces affreuses peintures, et nous avions accoutumé d'en rire avec répugnance. Un jour [Probablement au troisième mois de 994.], nous nous divertissions ainsi ; près de la balustrade, on avait placé de grands vases de porcelaine verte, et on y avait mis quantité de branches de cerisier, longues d'environ cinq pieds, dont les fleurs ravissantes débordaient jusqu'à cette balustrade. Vers midi, arriva le Seigneur premier sous-secrétaire d'État [Fujiwara Korechika, deuxième fils de Michitaka.]. Il portait un manteau de cour, couleur de cerisier, à peine assoupli, et un pantalon à lacets, d'un violet sombre. Son blanc vêtement de dessous dépassait un peu et laissait voir un joli dessin cramoisi foncé. Comme l'Empereur se trouvait auprès de son Épouse, le Sous-secrétaire vint, pour parler au Souverain, s'asseoir sur le plancher, dans l'étroit espace devant la porte. Derrière le store étaient les dames d'honneur, avec leurs amples manteaux chinois, couleur de cerisier, qu'elles laissaient retomber sur leurs épaules, leurs costumes couleurs de glycine, de kerrie [*Yamabuki*. La kerrie, ou corète, a des fleurs jaune d'or.] de toutes les nuances aimées, dont beaucoup débordaient sous le store [D'ordinaire les femmes ne montraient pas leur visage. Un store les cachait, ou bien elles s'appliquaient à dérober leurs traits derrière un éventail.] qui pendait, jusqu'à mi-hauteur, devant l'entrée de la galerie du nord. À ce moment, on servit le dîner dans les appartements impériaux. Il y eut un grand bruit de pas, et nous entendîmes distinctement quelqu'un ordonner : « Faites place, faites place ! » L'aspect du ciel pur et serein était merveilleux, et quand les chambellans eurent apporté les derniers plats, le dîner fut annoncé ; l'Empereur sortit par la porte du milieu, accompagné par le Sous-secrétaire, qui revint ensuite près des fleurs. L'Impératrice écarta son écran, et s'avança sur le seuil [L'impératrice, qui se trouve dans une des salles du bâtiment principal, se dirige vers une pièce située sous un appentis.]. Tout, en cet instant, charmait les yeux, et les dames, ravies, sentaient s'évanouir dans leur esprit le souvenir de toutes choses. Alors, le Sous-secrétaire, lentement, récita la vieille poésie :

« *Les mois et les jours*

Se succèdent ; mais

Le mont Mimoro

Demeure à jamais ! »

[Poésie de *Man jôshû*.]

Je trouvai cela très joli, et vraiment, j'aurais désiré que cette splendeur durât mille années.

Avant même que les dames qui servaient eussent appelé les gens pour leur faire emporter les tables, l'Empereur passa dans l'appartement clé notre maîtresse. Il m'ordonna de frotter le bâton d'encre de

l'écritoire et, pendant qu'il me parlait, j'avais les yeux au ciel. Je ne pensais qu'à le contempler ; j'aurais voulu le regarder ainsi encore plus longtemps que, tout à l'heure, l'Impératrice. Il plia une feuille d'élégant papier blanc, et nous dit : « Que chacune écrive là-dessus une ancienne poésie, la première dont il lui souviendra. » « Comment faire ? » demandai-je au Sous-secrétaire d'État, qui se tenait au-dehors, devant le store ; mais il me répondit : « Dépêchez-vous d'écrire et de présenter à Sa Majesté ce que vous aurez fait, les hommes ne doivent se mêler de rien. » Puis, prenant l'écritoire de l'Empereur, il nous pressa en répétant : « Vite, vite, sans réfléchir, même Naniwazu [La poésie du « Bac (ou du port) de Naniwa » était bien connue à l'époque de Sei.], n'importe quoi : ce qui pourra vous venir à l'esprit ! » je ne sais ce qui m'intimida tellement ; mais un rouge me monta au visage, et je me sentis toute troublée. En s'étonnant de mon émoi, les demoiselles nobles écrivirent deux ou trois poèmes, sur le printemps, sur l'âme des fleurs... ; puis elles me dirent que c'était mon tour, et j'écrivis alors la poésie :

*« Les années ont passé,
J'ai vieilli.
Cependant,
Quand je regarde les fleurs,
Je n'ai plus de soucis. »*
[Poésie du *Kokinshû*.]

Je remplaçai toutefois l'avant-dernier vers par celui-ci :

« Quand je regarde le Prince. ». L'Empereur dit, après avoir lu : « Si je vous ai interrogées, c'est tout simplement que je voulais mettre votre esprit à l'épreuve. »

Puis il nous raconta une anecdote du temps de l'empereur En.yû [Père d'Ichijô. Après avoir régné de 970 à 984, il se retira et fut remplacé par son neveu (l'empereur Kwazan), qui l'imita en 986.]. Ce dernier ordonna un jour aux courtisans qui étaient auprès de lui d'écrire, dans un cahier, chacun une poésie. Certains s'excusèrent en disant qu'ils écrivaient très mal ; mais l'empereur En.yû leur répondit : « Que l'écriture soit laide ou jolie, je ne m'en soucie point. Peu m'importe même si la poésie n'est pas appropriée à la saison » ; et tous durent obéir, malgré leur inquiétude. Parmi eux se trouvait notre Maire du palais [Fujiwara Michitaka.], qui portait alors le titre de capitaine, dignitaire du troisième rang. Il se rappela le poème :

*« Comme la mer
Sur le rivage d'Izumo,
Quand monte la marée,
Moi, mon amour pour vous
Est toujours, toujours plus profond. »*
[Poésie inconnue.]

Mais il en modifia un vers, et il écrivit « ma dévotion pour mon Prince », ce dont l'empereur En.yû fut charmé. Pendant que l'Empereur nous disait cela, j'étais si émue que je me sentais, malgré moi, mouillée de sueur [En parlant ainsi, l'Empereur montrait qu'il avait apprécié les vers de Sei.]. Je me demande si de jeunes personnes auraient pu écrire seulement comme j'avais fait. Dans un cas pareil, même celles qui d'ordinaire écrivent très bien sont toutes malencontreusement glacées de respect ; il arrive que certaines se trompent en formant les caractères.

Après cela, l'Impératrice mit devant elle les volumes du « Recueil ancien et moderne [Le *Kokinshû*.] », et, lisant le début de chaque poésie, elle nous demanda quelle en était la fin. Parmi ces poèmes, il s'en trouvait que nous avions sans cesse à l'esprit, le nuit et le jour. Pourquoi donc, en vérité, ne nous les

rappelions-nous pas bien, et restions-nous muettes ? La dame Saishô en savait seulement dix, et encore... Les savait-elle ? Bien pis, certaines n'en connaissaient que cinq ou six. Elles auraient mieux fait d'avouer à l'Impératrice qu'elles ne se souvenaient plus ; mais elles se désolaient : « Est-il possible que nous puissions aussi vilainement accueillir les questions de Votre Majesté ? » Il était amusant de les entendre. Quand aucune des dames n'avait dit qu'elle connaissait la fin de la poésie, l'Impératrice la lisait jusqu'au bout ; elles se lamentaient : Ah ! ce sont des vers que nous savions toutes, comment pouvons-nous manquer ainsi de mémoire ? » L'Impératrice nous dit alors : « Celles d'entre vous qui ont copié bien des fois le « Recueil ancien et moderne » auraient dû se souvenir de toutes ces poésies » ; puis elle nous raconta cette histoire : « Au temps de l'empereur Murakami [Père d'En.yû ; il régna depuis 947 jusqu'à sa mort (967).], vivait une princesse [Yoshiko, fille de Fujiwara Morotada.] qu'on appelait l'épouse impériale du Palais de l'universel éclat ; elle était fille du ministre de gauche qui résidait au Petit Palais de la Première avenue, et, pour sûr, vous en avez toutes entendu parler. Au temps où elle était encore une jeune princesse, son père, le ministre, lui disait en l'instruisant : « Étudiez d'abord l'écriture ; pensez ensuite qu'il vous faut, n'importe comment, arriver à jouer de la harpe à sept cordes mieux que personne ; enfin, appliquez-vous à l'étude de façon à avoir toujours présentes à la mémoire toutes les poésies que contiennent les vingt volumes du "Recueil ancien et moderne". » L'Empereur Murakami, à qui on avait raconté la chose, s'en souvenait ; un jour d'abstinence [Un jour où il fallait faire retraite, rester enfermé dans sa demeure.], il vint chez son épouse en cachant le « Recueil ». Contrairement à l'habitude, il tira complètement l'écran derrière lui ; la princesse trouvait cela étrange mais l'Empereur ouvrit le livre, et commença de l'interroger :

« Quelle est la poésie composée par tel auteur en telle année et en tel mois, et à quelle occasion a-t-elle été écrite ? » La princesse comprit de quoi il s'agissait ; mais bien que ce fût seulement d'une plaisanterie, elle devait être terriblement émue en pensant que si sa mémoire la trompait ou lui faisait absolument défaut, elle en aurait une honte extrême. L'Empereur fit venir deux ou trois dames, savantes en ces sortes de choses ; il leur ordonna de marquer le nombre des mauvaises réponses avec les jetons de jeu de dames [Jeu de Go.], et il recommença d'interroger la princesse. Quelle scène splendide et amusante ce devait être ! En y songeant, on envie les personnes qui se trouvaient là, autour de Sa Majesté. L'Empereur pressait la dame de questions ; mais avant même qu'il eût fini de parler, toujours elle répondait avec sagacité, sans faire la plus petite erreur. L'Empereur se disait qu'il l'arrêterait dès qu'il apercevrait dans ses réponses la moindre faute ou seulement la moindre incertitude, et il se sentait même jaloux de tant de savoir. Ils parcoururent ainsi dix volumes ; l'Empereur déclara qu'il était tout à fait inutile de continuer ; il mit le signet dans le livre, et se retira dans son appartement. C'était, pour l'épouse impériale, un succès magnifique.

« Cependant l'Empereur, ayant dormi très longtemps, pensa, dès son réveil, qu'il était mauvais de cesser ainsi les questions sans faire un examen complet ; il réfléchit que s'il attendait au lendemain pour les reprendre, la princesse pourrait avant cela revoir les dix derniers volumes, et il voulut en avoir le cœur net, le soir même. Il fit donc approcher la lampe qui éclairait la chambre, et poursuivit ses questions jusqu'à une heure avancée ; mais quand il atteignit la fin du « Recueil », la dame n'avait pas eu, même une fois, à s'avouer battue. Après le départ de l'Empereur, les gens allèrent raconter au seigneur, père de la princesse, ce qui était advenu. Il en fut bouleversé. Il envoya des serviteurs dans tous les temples pour y faire réciter les Saintes Écritures [Du bouddhisme.] ; puis, se tournant vers le Palais, il passa des heures en prières. Voilà, n'est-il pas vrai, un enthousiasme pour la poésie vraiment émouvant ! »

L'Empereur, qui écoutait aussi ce récit, s'écria, charmé : « Comment donc l'empereur Murakami put-il lire tant de poésies ? Pour moi, je ne puis seulement parcourir jusqu'à la fin trois ou quatre volumes ! – Autrefois, dit quelqu'un, même les gens de la basse classe avaient tous des goûts artistiques raffinés. Je ne crois guère qu'on entende parler aujourd'hui d'une chose pareille... » Pendant que les dames formant la

suite de l'Impératrice, et les dames d'honneur de l'Empereur admises auprès d'elle, bavardaient toutes ensemble, j'étais ravie ; en vérité, il me semblait que tous mes soucis avaient disparu [Sei rappelle le dernier vers de la poésie citée plus haut.]. Avec peine, je me figurais dédaigneusement les pensées des femmes sans avenir qui veillent fidèlement sur le médiocre bonheur d'un foyer. J'aurais souhaité introduire parmi nous ces filles qui, après tout, eussent été d'un rang convenable, et leur montrer la splendeur du monde ; j'aurais voulu pouvoir les faire vivre quelque temps au Palais, au besoin, même, comme « troisièmes filles d'honneur » de l'Empereur.

Je trouve haïssables les hommes qui regardent les dames ayant quelque emploi au Palais comme des personnes frivoles et mauvaises. En réalité, pourtant, il y a du vrai dans ce qu'ils s'imaginent ! En commençant par Leurs Majestés très respectées, si j'ose parler d'Elles ; en continuant par les hauts dignitaires, les courtisans admis devant l'Empereur, les gens des quatrième, cinquième et sixième rangs, sans parler naturellement des autres dames, il y a peu de personnes qu'une dame du Palais ne voie pas. Les suivantes des dames, les personnes qui arrivent de leur province, les servantes en chef, les domestiques qui nettoient les cabinets, celles même qui sont aussi insignifiantes qu'un petit caillou, un fragment de tuile, se sont-elles jamais cachées de honte devant ces nobles personnages ? Pour les jeunes seigneurs, il n'en est sans doute pas du tout ainsi, sauf peut-être pour quelques-uns d'entre eux. Lorsque des dames ayant servi au Palais sont mariées, on leur dit « madame », on les traite avec le plus grand respect ; mais on pense peut-être qu'elles manquent de charme, parce que tout le monde les connaît, et l'on a raison. N'est-il pas, cependant, glorieux pour elles d'être appelées « deuxième fille d'honneur », de venir en toutes occasions au Palais, et d'aller comme envoyées de l'Empereur à la fête de Kamo ? Celles d'entre elles qui restent dans leur foyer sont de très bonnes épouses, et si elles viennent au Palais à l'époque où les préfets y envoient leurs filles pour danser à la Cinquième fête [Au onzième mois, le deuxième jour du Dragon. C'est la dernière des « cinq fêtes du palais » (*go sechi-e*), qu'il ne faut pas confondre avec les « cinq fêtes populaires » (*go sekku*).], elles n'auront, malgré tout, pas l'air trop provincial, elles ne questionneront pas les gens sur les choses qui leur seront inconnues [Ou : « elles ne questionneront pas des inconnus ».]. Je trouve cela charmant.

14. Choses désolantes

Un chien qui aboie pendant le jour.

Une nasse à poissons au printemps [C'est en hiver qu'on met les nasses dans les rivières, quand l'eau est basse. En les voyant au printemps, on pense à la mauvaise saison.].

Un vêtement couleur de prunier rouge [Vêtement d'hiver, vermillon, doublé de violet.], au troisième ou au quatrième mois.

Une chambre d'accouchement où le bébé est mort.

Un brasier sans feu.

Un conducteur qui déteste son bœuf.

Un savant docteur à qui naissent continuellement des filles.

Une maison où l'on n'offre pas de festin à celui qui a fait un long détour [Les devins avaient dit qu'en marchant dans telle direction, on risquait de rencontrer un esprit mauvais.] pour éviter de marcher dans une direction néfaste. Au changement de saison [Le passage du printemps à l'été, un moment où d'ordinaire on est joyeux.], c'est encore plus désolant !

Dans une lettre que l'on m'envoie de la province, il n'y a rien. Pour une lettre reçue de la capitale, on pourrait penser de même ; pourtant, comme on y trouve, avec une foule de choses amusantes, des nouvelles de la société, tout va bien.

On a envoyé chez quelqu'un une lettre que l'on avait particulièrement soignée, on voudrait déjà lire la réponse. Celle-ci tarde. On attend, on pense que le messenger aurait dû revenir bien vite, et que ce retard est étrange ; mais cette lettre que l'on avait si soigneusement nouée ou tordue [Après avoir écrit, on pliait la lettre en un fin ruban, qu'on nouait ou qu'on tortillait aux deux extrémités.] revient salie et froissée, le trait d'encre qui en assure le secret tout effacé. La messenger la rapporte en disant : « La personne n'était pas là », Ou bien : « On a répondu que c'était jour de retraite, et l'on n'a pas voulu prendre ce billet. » C'est tout à fait triste et désolant !

On encore : on attend ; à quelqu'un qui devait sûrement venir, on a envoyé une voiture. Quand au retour elle fait tapage, tout le monde s'écrie : « C'est lui ! » et sort pour voir ; mais le véhicule entre dans la remise, on entend le bruit des brancards qui tombent brusquement ; lorsqu'on lui demande ce que cela veut dire, le conducteur répond qu'il n'y avait personne aujourd'hui, que l'on ne vient pas ; puis il s'en va, n'ayant fait sortir de la voiture que le bœuf !

Ou encore : le gendre [*Muko*, gendre adopté par une famille où il n'y a pas de fils.] que l'on avait adopté avec grand remue-ménage, un beau jour ne revient plus. C'est tout à fait lamentable. On l'a laissé aller chez une personne d'un bon rang, ayant un emploi au Palais. C'est bien à contrecœur que l'on se demande quand donc il reviendra.

La nourrice d'un bébé est partie en affirmant : « C'est seulement pour un instant. » L'enfant la réclame, on tâche de le faire jouer, de le consoler ; on envoie dire : « Revenez vite » ; mais la nourrice répond qu'elle ne pourra rentrer le soir. Ce n'est pas seulement désolant, c'est follement haïssable. À plus forte raison que doit penser, s'il attend en vain, l'homme qui avait demandé à son amie de venir ?

À la porte d'une maison où une personne est dans l'attente, très tard, on frappe discrètement. Son cœur bat un peu, elle fait demander qui est là ; mais ce n'est pas celui dont elle espérait la venue ; c'est un autre, absolument étranger, qui se nomme. L'exorciste déclare qu'il va dompter l'esprit malin, il a l'air tout à fait sûr de lui, et fait apporter sa masse et son chapelet [L'exorciste maniait un chapelet, ou bien une sorte de petite massue rappelant le sceptre d'Indra, le dieu védique du tonnerre.] ; il s'assied, puis se met à lire d'une voix de fausset. Cependant, rien n'indique que le démon veuille s'en aller, la protection divine ne se fait pas sentir. Les hommes, les femmes, tous les parents du malade, assemblés, qui étaient en prière, commencent à avoir des doutes. L'exorciste se fatigue à lire durant plus d'une « heure [Rappelons-nous que cette « heure »-là équivalait à deux des nôtres.] », puis il dit à son aide que l'influence céleste n'agit pas du tout, et qu'on peut se lever ; il lui reprend son chapelet, il avoue que ses efforts restent vains. Alors il fourrage dans ses cheveux, du front au sommet de la tête ; il bâille et s'étend pour dormir.

La maison de celui qui n'obtient pas de charge quand sont nommés les gouverneurs de province. On a dit que tel gentilhomme serait sûrement désigné cette année, les gens qui appartenaient autrefois à sa maison et habitent maintenant au loin, à la campagne, accourent tous en foule. On ne cesse d'avoir devant les yeux les brancards des voitures qui entrent et sortent. Chacun veut accompagner le maître dans ses visites aux temples. On mange, on boit du vin de riz, on braille ; mais voici la fin des promotions, l'aurore du dernier jour arrive sans que personne soit jamais venu frapper à la porte. On s'étonne et l'on dresse l'oreille ; on entend crier les avant-coureurs du cortège ; les hauts dignitaires sortent tous du Palais. Les serviteurs que l'on avait envoyés aux nouvelles, et qui, depuis la veille au soir, attendaient en grelottant, reviennent lentement, comme à regret. Les gens qui étaient restés à la maison n'osent pas même les questionner ; seuls les provinciaux demandent quel est le nouveau titre du seigneur. On ne manque pas de leur répondre ironiquement. « Il est ex-gouverneur de telle province ! » et ceux qui comptaient vraiment sur la nomination de leur maître pensent que c'est lamentable. Le lendemain matin, tous ces gens qui ne laissaient aucune place libre dans la maison s'en vont à la sourdine, par un, par deux. Ceux qui ont vieilli au service du maître et ne peuvent le quitter ainsi se promènent en secouant la tête, en énumérant sur leurs

doigts les provinces qu'il faudra pourvoir l'an prochain. Quelle pitié ! Quelle désolation !

On a fait porter chez-quelqu'un une poésie que l'on croyait passable ; il ne vous envoie pas seulement de « poème en réplique ».

Si l'on reçoit un billet doux, quelle conduite tenir ? Même dans ce cas, ne pas répondre, au moins, que la saison est belle, ou quelque chose de ce genre, c'est laisser croire qu'on manque de goût.

Autre chose à quelqu'un qui vit dans une maison bruyante, à la mode, une personne surannée envoie une poésie en vieux style, sans beauté particulière, qu'elle a composée parce qu'elle avait du temps à perdre et s'ennuyait.

On attache une grande importance aux éventails pour une fête, et l'on s'adresse à un artiste que l'on croit fort habile. Cependant, quand le jour arrive, on reçoit un éventail dont le dessin est d'une laideur dépassant tout ce que l'on aurait pu prévoir.

Au messenger qui apporte un cadeau à l'occasion d'une naissance ou d'un départ, on ne donne aucune récompense. Même aux gens qui apportent une « boule contre les maladies [Les boules médicinales étaient faites avec des feuilles d'armoise et des acores (joncs odorants, *sobu*, *ayamegwa*) pour la fête du cinquième jour du cinquième mois, et avec des chrysanthèmes pour celle du neuvième jour du neuvième mois. Pour se préserver des maladies, on attachait ces boules aux piliers et aux stores des habitations.] » ou un « marteau porte-chance [On préparait les cannes et les marteaux porte-bonheur, pour le premier jour du Lièvre du premier mois, avec des rameaux de pêcher, de prunier, de jujubier, de camélia, que liaient des fils de cinq couleurs.] » de peu de valeur, il ne faut pas manquer de donner quelque chose. Le messenger doit être charmé de recevoir un pourboire alors qu'il ne s'y attendait pas. Au contraire, un domestique arrive, l'air important ; son cœur bat dans l'espoir d'une bonne récompense, mais il s'en retourne déçu. En vérité, c'est désolant !

Une maison où le maître adopta un gendre, il y a quatre ou cinq ans, et dans laquelle on n'a pas encore vu la confusion qui règne où l'on prépare une chambre d'accouchement.

Un vieux couple, qui a sans doute de nombreux enfants arrivés à l'âge d'homme et peut-être bien aussi des petits-enfants qui se traînent sur le sol, fait la sieste. Même si les enfants des deux vieillards sont les seuls qui les voient, c'est pour eux un spectacle forcément pénible.

Un bain chaud pris au réveil : impression irritante.

Une longue pluie au dernier jour de l'année [Ce jour et surtout le suivant étaient des jours de fête.].

Sans doute peut-on dire aussi que c'est désolant quand, pendant une longue période du jeûne, on a omis, un seul jour, de faire abstinence.

Un costume blanc au huitième mois.

Une nourrice qui vient à manquer de lait.

15. Choses dont on néglige souvent la fin

Les devoirs d'un jour d'abstinence.

Les affaires qui durent plusieurs jours.

Une longue retraite au temple.

16. Choses que l'on méprise

Une maison dont la façade est au nord.

Une personne dont les gens connaissent la trop grande bonté.

Un vieillard trop âgé.
Une femme frivole.
Un mur de terre écroulé.

17. Choses détestables

Un visiteur qui parle longtemps alors qu'on est pressé. Si c'est quelqu'un de peu d'importance, on peut le congédier en lui disant : « Plus tard ! » mais si c'est un homme avec qui l'on doit se gêner, la chose est très détestable.

En frottant le bâton d'encre de Chine sur la pierre de l'écritoire, on rencontre un cheveu qui s'y est introduit. Ou encore, un petit caillou était caché dans ce bâton d'encre, et il grince « gishi-gishi [Exemple des onomatopées si fréquentes en japonais.] ».

Soudainement quelqu'un tombe malade, on va chercher l'exorciste ; mais il n'est pas où d'ordinaire on le trouve ; on le cherche partout. On attend impatiemment et un long temps s'écoule. Enfin, au moment où tous sentent que leur patience est à bout, il arrive ; on l'invite avec joie à faire ses prières. Hélas ! peut-être s'est-il fatigué à dompter les démons, ces jours derniers ? À peine a-t-il pris place que déjà sa voix endormie n'est plus qu'un murmure. C'est très détestable.

Un homme sans talent, qui parle beaucoup, à tort et à travers, comme s'il savait toutes choses.

Quelqu'un qui, se chauffant au brasier rond ou carré, expose au feu la paume de ses mains, dont les rides se tendent. Quand donc a-t-on vu les jeunes gens agir ainsi ? Mais il y a des vieillards déplaisants qui mettent même le pied sur le bord du brasier rond, et l'y frottent tout en causant. Des gens de cette sorte, quand ils arrivent chez quelqu'un, balaient d'abord, avec leur éventail, la poussière de l'endroit où ils vont s'asseoir ; puis ils ne se tiennent pas tranquilles à leur place, ils s'étalent, prennent leurs aises, et ramènent sous leurs genoux le devant de leur vêtement de chasse. On pourrait croire que de telles manières se rencontrent seulement chez des personnes négligeables ; mais j'ai connu des gens d'une assez bonne condition, comme un « troisième fonctionnaire » du Protocole dignitaire du cinquième rang, un ancien gouverneur de Suruga, qui se conduisaient pareillement. De même, c'est un spectacle extrêmement détestable que celui de gens qui, après avoir bu du vin de riz, crient fort, s'essuient la bouche d'une main hésitante, caressent leur barbe s'ils en ont une, et passent leur coupe à d'autres. Sans doute s'encouragent-ils mutuellement à boire ? Ils frissonnent, branlent la tête, font la moue, et chantent des chansons comme celle de « La jeune fille qui vint aux bureaux de l'administration provinciale ». Tout cela, je l'ai vu chez des gens très bien, et je trouve que c'est répugnant.

Envier le sort des autres, geindre sur sa condition, médire des gens, se passionner pour les choses les plus insignifiantes, vouloir tout savoir, montrer du dépit contre ceux qui ne vous ont pas dit ceci ou cela, et les vilipender, ou bien, alors qu'on n'a fait qu'entendre incidemment quelque nouvelle, en parler avec force détails à un autre comme d'une chose que l'on connaîtrait soi-même depuis l'origine ; tout cela est très détestable.

Un bébé qui crie juste au moment où l'on voudrait écouter quelque chose.

Des corbeaux qui s'assemblent et croassent en se croisant dans leur vol.

Un chien qui, lorsqu'un homme vient vous voir à la sourdine, l'aperçoit et aboie contre lui. On voudrait tuer ce chien !

On a eu la folie de faire coucher secrètement un homme dans un endroit où il n'aurait jamais dû venir, et voilà qu'il ronfle.

Ou encore : un ami qui vous rend visite en grand mystère est coiffé d'un long bonnet laqué ; au moment où il s'en va, troublé par la crainte d'être vu, il accroche quelque objet qui résonne en faisant « soyo-ro ». C'est très détestable. C'est encore extrêmement déplaisant quand il soulève, en sortant, le store d'Iyo [Les stores fabriqués dans cette province étaient en vogue.] suspendu, comme s'il voulait le mettre sur ses épaules, et le fait vibrer : « sara-sara ». Si c'est un store à tête [Une bande d'étoffe en recouvrait le bord supérieur.], à plus forte raison ; comme il est plus rigide, le vacarme qu'il provoque en tombant frappe les oreilles. Pourtant, même un pareil store ne fait pas le moindre bruit quand on le soulève doucement pour entrer ou sortir. Il est très détestable aussi d'ouvrir violemment la porte à coulisse. Résonne-t-elle jamais quand, en la poussant, on prend le soin de la soulever un peu ? Mais si on ouvre maladroitement, même un châssis recouvert de papier joue et résonne.

On a bien envie de dormir, et l'on se couche ; mais un moustique s'en vient voler tout près de votre figure, en se nommant [Comme un guerrier qui attaque.] d'une voix grêle. Le vent même qu'il fait avec ses ailes est bien fort pour sa petitesse. C'est extrêmement désagréable !

Il est très détestable aussi de se dire que, peut-être, les gens qui vont dans une voiture grinçante ont des oreilles qui n'entendent point. Si c'est la voiture dans laquelle je suis moi-même qui grince, c'est son propriétaire que j'ai en horreur.

Pendant qu'on raconte une histoire, un autre prend la parole et cherche à montrer, lui-même, son esprit. Quand ils se mettent en avant, tous, enfants ou grandes personnes, sont tout à fait détestables.

Vous racontez une histoire du temps passé. Quelqu'un, à propos d'un détail qu'il connaît, vous interrompt brusquement, et vous rabaisse en démentant vos dires. C'est très détestable.

Une souris qui court partout est extrêmement désagréable.

Des fillettes, des enfants, viennent chez vous et restent là un moment. Vous les cajolez ; pour qu'ils s'amuse, vous leur donnez quelques babioles. Mais ils deviennent si familiers qu'ensuite ils entrent à chaque instant et dispersent tout. C'est très détestable !

Soit chez vous, soit au Palais où vous avez un emploi, quelqu'un vient vous voir, que vous souhaitiez ne pas rencontrer. Vous feignez de dormir ; mais les gens qui vivent près de vous accourent pour vous réveiller, ils vous tirent et vous secouent en semblant penser que vous aimez trop le sommeil. C'est très détestable !

Un nouveau venu, dépassant les plus anciens, prend l'air de tout savoir, parle en pédagogue, et se mêle d'aider les autres. Il est odieux !

Un homme, avec lequel on est en relation, se met à louer une femme qu'il a connue autrefois. Bien que le temps ait passé, ce n'en est pas moins détestable ; à plus forte raison s'il s'agit d'une intrigue qui dure encore, on peut alors s'imaginer... Cependant, il arrive que ce ne soit pas tellement déplaisant.

Celui qui murmure une prière après avoir éternué. En général, à part le maître de la maison, tous ceux qui éternuent très fort sont extrêmement désagréables.

Les puces aussi sont tout à fait détestables. Lorsqu'elles dansent sous les vêtements, on dirait qu'elles les soulèvent.

Des chiens qui hurlent longtemps, longtemps, à l'unisson, sur un ton montant. C'est sinistre et détestable.

Le mari d'une nourrice est le plus détestable. Si l'enfant est une fille, passe encore, car il n'en approche pas. Mais si c'est un garçon, il en fait sa chose, il est toujours à côté de lui, dirige tout, et le surveille comme ferait un tuteur. Il calomnie auprès du maître quiconque s'oppose, si peu que ce soit, aux augustes volontés de l'enfant ; il considère les autres serviteurs comme des animaux. Cependant, malgré l'étrangeté de sa conduite, personne n'ose prendre sur soi de l'accuser ; il a l'air triomphant, il décide de tout.

Quand on parle, à présent, du Petit Palais de la Première avenue [Il ne semble pas que ce passage, au milieu d'un chapitre consacré aux choses détestables, soit à sa vraie place. Erreur d'un copiste ?], on l'appelle le « Palais Impérial actuel ».

Du pavillon où demeure l'Empereur, on a fait un « Palais pur et frais » provisoire [C'est-à-dire : « on en a fait, pour un temps, la demeure de l'Empereur ».] et l'Impératrice habite le bâtiment qui se trouve au nord de celui-ci. À l'est comme à l'ouest, entre les deux pavillons, court une galerie ; à l'occasion, l'Empereur vient chez l'Impératrice ; mais d'ordinaire, c'est elle qui se rend près de lui.

Devant le pavillon du Nord, on voit un petit jardin, avec des plantes et des arbres, entouré d'une haie ; c'est très joli.

Le dixième jour du deuxième mois [De l'an mille. Sans doute s'agit-il du vingtième et non du dixième jour.], le soleil brillait splendidement dans un ciel pur et calme. L'Empereur jouait de la flûte dans la chambre située sous l'appentis, près de la galerie de l'ouest. Le Sous-gouverneur de Kyûshû, Takatô, qui est habile flûtiste, se tenait à ses côtés. Ils exécutèrent plusieurs fois, à deux instruments, l'air de Takasago [Une ancienne chanson populaire.], et leur musique avait un charme que ne peuvent exprimer de banales paroles. Takatô, faisant le professeur de flûte, indiquait à Sa Majesté comment il fallait jouer. C'était vraiment superbe. Les autres dames et moi, nous vînmes en foule près du store, et, pendant que nous les regardions, il me semblait n'avoir jamais cueilli de persil [Allusion possible à une poésie qui rappelait de vieux récits. Le sens est : « Il me semblait n'avoir jamais eu de peines. »]. L'Empereur joua la chanson de Suketada.

Suketada, le « troisième fonctionnaire » du service de la charpente, a obtenu le poste de chambellan. Mais comme il est extrêmement brutal, les courtisans et les dames d'honneur l'ont surnommé « le violent crocodile », et ont composé cette chanson :

*« C'est un maître qui n'a pas son pareil [Ou « à côté duquel on ne peut rester » (à cause de sa violence).]
C'est bien le rejeton
Des gens d'Owari. »*

En effet, sa mère était Fille d'un certain Kanetoki, de la province d'Owari.

L'Empereur joua donc cette chanson sur la flûte ; mais comme Takatô, à côté de lui, le pria de souffler plus fort, en assurant que Suketada n'entendrait pas, l'Empereur répondit : « Comment cela ? il pourrait bien entendre, même si je jouais de cette façon ! » et il se contenta de jouer sans faire de bruit. Pourtant, après un moment, il alla voir du côté du palais où demeurait l'Impératrice, et revint en disant : « Il n'est pas là, je peux jouer maintenant » ; puis il se mit à souffler. Que c'était joli !

Les gens qui, dans leurs lettres, emploient des termes montrant leur manque d'éducation sont vraiment haïssables. Ah ! que leur style est détestable lorsqu'ils négligent grossièrement les distinctions mondaines. D'ailleurs, il est en vérité fort mauvais de se montrer trop respectueux envers des gens auxquels on ne doit pas tant d'égards. Naturellement, on trouve détestables des lettres de ce genre quand, soi-même, on les reçoit ; mais on les juge encore telles lorsqu'elles sont adressées à d'autres.

La plupart des gens, quand ils sont en face de vous, manquent de correction ; on se demande comment ils peuvent s'exprimer ainsi, c'est insupportable. À plus forte raison est-on surpris en entendant ceux qui parlent, de la sorte, aux personnes de qualité ! De telles gens sont stupides et tout à fait détestables. Les serviteurs qui parlent sans respect de leurs maîtres sont abominables. Ceux qui, lorsqu'il s'agit de leurs propres domestiques, usent d'expressions comme « daigner être, daigner dire [Le japonais est riche en formes qui marquent l'humilité de celui qui parle, ou le respect qu'il a pour ceux dont il est question, et surtout pour ceux auxquels il s'adresse.] » **SONT** très détestables. On entend, il me semble, bien des gens assurer que les maîtres doivent, pour eux-mêmes, employer la forme « être humblement [Ici, Sei parle ironiquement.] » !

Quand une personne qui n'a point de charme se sert de termes recherchés, ceux avec qui elle s'entretient, et tous ceux qui l'entendent, en rient. Sans doute s'exprime-t-elle ainsi parce qu'elle croit bien

faire ; mais les gens qui parlent d'une manière si peu naturelle qu'ils provoquent la raillerie doivent avoir tort.

Il est tout à fait inconvenant, lorsqu'on s'adresse à des courtisans ou à des conseillers d'État, de dire leur nom propre, sans le moindre respect ; mais, à la vérité, personne ne le fait. Si l'on parle aux femmes de chambre qui servent les dames du Palais en les appelant par exemple « Cette noble proximité [Elles peuvent approcher l'Empereur.] », « Cette noble dame », elles sont surprises et ravies, elles louent extrêmement celui qui a dit cela. En s'adressant, hors de la présence de Leurs Majestés, à des courtisans ou à de nobles seigneurs, on emploie le nom de leur fonction. Autre chose : comment les grands personnages, quand ils parlent entre eux, devant l'Empereur, qui les entend sans doute, peuvent-ils dire « moi » ? Si l'on n'observe pas ces règles en parlant, c'est détestable ; et se pourrait-il qu'il y eût quelque inconvénient à les respecter ?

Un homme sans aucun charme particulier qui prend une voix apprêtée, qui fait l'élégant, est détestable.

Un encrier sur lequel le bâton d'encre glisse sans laisser de parcelles délayées.

Les dames d'honneur qui trouvent tout admirable.

Une personne qui vous était déjà complètement antipathique, alors qu'elle n'avait rien fait pour cela, et qui se rend coupable d'une chose qui vous déplaît.

Un homme qui, tout seul dans une voiture, va voir quelque spectacle. Quelle sorte d'homme cela peut-il être ? Je ne sais ; mais même si ce n'est pas une personne de qualité, il aurait dû emmener quelques jeunes gens curieux de tout voir comme il y en a tant. Hélas ! à travers les stores de la voiture, on l'aperçoit seul, l'air prétentieux, qui regarde fixement sans pouvoir échanger ses pensées avec personne.

Un homme, près de quitter son amie, à l'aube, se met en devoir de chercher son éventail, ou son cahier de notes, qu'il a posé quelque part la veille au soir. Comme il fait encore sombre, le galant tâtonne en se cognant partout dans la chambre, et en marmottant : « C'est étrange ! » Enfin, il trouve ce qu'il cherchait ; si c'est un cahier, il le fourre dans son sein avec un bruit de pages froissées : « soyo-soyo », ou bien, si c'est un éventail, il l'ouvre tout grand et avant de prendre congé, il en frappe l'air : « fusa-fusa ». Il serait banal de dire qu'une telle conduite est détestable ; elle manque tout à fait de grâce.

De même, celui qui s'en va quand la nuit est profonde n'a nul besoin de nouer solidement le cordon de son bonnet laqué. Ce cordon ne doit pas être fixé si fermement, et même, s'il le glisse doucement, sans le nouer, sous sa coiffure, est-ce une chose que l'on puisse reprendre ? Même encore, si ses vêtements sont complètement en désordre, et mal ajustés, si son manteau de cour, ou son habit de chasse, est de travers, qui donc, en le voyant à cette heure, pourrait en rire et le blâmer ?

Un homme, en pareille occasion, doit avoir, à l'aurore, de galantes manières. Je l'imagine : il semble se lever à regret, avec une peine excessive. Son amie le presse en disant : « Il fait grand jour, voyons, c'est inconvenant ! » Il soupire, on sent qu'il n'a pas trouvé la nuit assez longue, et qu'il est tout triste de s'en aller. Il ne se hâte pas de mettre son pantalon à lacets [*sashinuki*, plus long et plus vaste que le pantalon porté d'ordinaire (le *hakama*). Les hommes avaient le *saebinuki* quand ils étaient en costume de cour ; ils en attachaient le bas à leur jambe avec des lacets qui laissaient l'étoffe retomber sur le pied.] dès qu'il est assis sur sa couche ; il vient d'abord tout près de la dame, et murmure à son oreille la fin de ce qu'il lui a conté pendant la nuit. Il ne fait rien d'autre, mais on dirait qu'il boucle sa ceinture. Puis il lève la fenêtre de treillis, et bientôt ils vont ensemble à la porte à deux battants. Il lui répète encore combien la longue journée qu'il va passer loin d'elle l'inquiète, enfin il s'éloigne furtivement. Elle l'accompagne du regard, et le souvenir même de ces précieux instants doit la charmer. C'est le moment de la séparation qui restera dans la mémoire de cette femme.

Qu'il est détestable, l'homme qui se lève d'un bond, va et vient, effaré, dans la chambre, se serre la taille avec le cordon de son pantalon à lacets, retrousse les manches de son manteau de cour, de son

vêtement de dessus ou de son habit de chasse, fourre vivement dans son sein tout ce qui lui appartient, et noue solidement sa ceinture !

Celui qui, en sortant, ne referme pas la porte qu'il vient d'ouvrir est très détestable.

18. Choses qui font battre le cœur

Des moineaux qui nourrissent leurs petits.

Passer devant un endroit où l'on fait jouer de petits enfants. Se coucher seule dans une chambre délicieusement parfumée d'encens.

S'apercevoir que son miroir de Chine est un peu terni.

Un bel homme, arrêtant sa voiture, dit quelques mots pour annoncer sa visite [Ou : « ... voiture, demande qu'on lui indique le chemin. »].

Se laver les cheveux, faire sa toilette, et mettre des habits tout embaumés de parfum. Même quand personne ne vous voit, on se sent heureuse, au fond du cœur.

Une nuit où l'on attend quelqu'un. Tout à coup, on est surpris par le bruit de l'averse que le vent jette contre la maison.

19. Choses qui font naître un doux souvenir du passé

Les roses trémières desséchées [Elles rappellent la fête de Kamo.].

Les objets qui servirent à la fête des poupées.

Un petit morceau d'étoffe violette ou couleur de vigne [Pourpre clair.], qui vous rappelle la confection d'un costume, et que l'on découvre dans un livre où il était resté, pressé.

Un jour de pluie, où l'on s'ennuie, on retrouve les lettres d'un homme jadis aimé.

Un éventail chauve-souris [*Éventail* d'été, pliant, fait d'une feuille de papier collée sur des baguettes de bois. En le voyant, Sei pense à quelque fête.] de l'an passé.

Une nuit où la lune est claire [Pour les Chinois, la lune évoquait le passé. Peut-être Sei songe-t-elle à une poésie de Po Kyu-yi.].

20. Choses qui égayent le cœur

Beaucoup d'images de femmes, habilement dessinées, avec de jolies légendes.

Au retour de quelque fête, les voitures sont pleines ; on en voit déborder les vêtements des dames. De nombreux serviteurs les escortent [Ou : « pleine à déborder, avec des hommes, très nombreux. »], les conducteurs guident bien les bœufs et font courir les équipages.

Une lettre écrite sur du papier de Michinoku [Nom que portait autrefois la région nord-est de l'île principale.] blanc et joli, avec un pinceau si fin qu'il semblerait ne pouvoir tracer même le plus mince trait.

L'aspect d'un bateau qui descend la rivière.

Des dents bien noircies [On s'est demandé si les anciens Japonais se noircissaient les dents par coquetterie ou, au contraire, pour montrer qu'ils ne se souciaient pas de plaire ; il semble que la première hypothèse soit la bonne, puisque Sei place les dents bien noircies parmi les choses qui égayent le cœur.].

À « égal ou inégal », jouer souvent « égal ».

Une étoffe de soie très souple, tissée de jolis fils chinés.

Les pratiques magiques de purification, destinées à empêcher les effets des mauvais sorts, exécutées au bord d'une rivière, par un devin qui parle bien [Il ne s'agit pas de la purification shintoïste.].

De l'eau qu'on boit quand on se réveille la nuit.

À un moment où l'on s'ennuie, arrive un visiteur qui n'est ni trop intime ni trop étranger ; il fait la chronique de la société, il raconte ce qui s'est passé dernièrement, choses plaisantes, détestables ou curieuses, touchant ceci ou cela, affaires publiques et privées ; il parle sans ambiguïté, mais dit tout juste ce que l'on peut entendre. Cela charme le cœur.

Lorsqu'on visite un temple shintoïste ou bouddhique, et qu'on fait dire des prières, on est heureux d'entendre les bonzes, si c'est dans un temple bouddhique, ou les prêtres inférieurs, si c'est dans un temple shintoïste, réciter d'une voix agréable, sans arrêt, mieux même qu'on ne l'avait espéré.

Une voiture de cérémonie, couverte de palmes, qui avance avec une sereine lenteur. Si elle va vite, cela semble inconsideré, sans dignité. C'est la voiture treillissée que le conducteur doit faire courir. À peine a-t-on aperçu celle-ci qui sort d'une porte ! Elle est déjà passée, on ne voit plus que les hommes d'escorte qui la suivent en courant. Il est charmant de se demander qui ce peut être. Mais si cette voiture va lentement, si on l'a trop longtemps devant les yeux, cela ne convient plus du tout.

Les bœufs doivent avoir le front très petit, tacheté de blanc il est bien qu'ils aient le dessous du ventre et le bas des jambes blancs, ainsi que l'extrémité de la queue. Les chevaux doivent être pie alezan, ou gris, ou très noirs avec des balzanes et des taches blanches aux épaules ; ou encore aubères avec la crinière et les jambes très claires. Il faut qu'on dise en les voyant - « Pour vrai, c'est une crinière faite avec le fil que donne l'écorce du mûrier ! »

Le conducteur d'une voiture à bœufs doit être grand, avoir des cheveux décolorés par le soleil et une face bronzée. Il sied qu'il ait l'air intelligent.

Les valets de pied, les hommes d'escorte doivent être sveltes. Au reste, j'aime aussi à voir tels, au moins tant qu'ils sont jeunes, les hommes de qualité. Les gens trop gras me paraissent toujours avoir envie de dormir.

Les pages doivent être petits, avoir de beaux cheveux dont l'extrémité vienne frôler doucement leur cou. Il faut qu'ils aient une jolie voix, et parlent très respectueusement. C'est alors parfait.

J'aime qu'un chat ait le dos noir, et tout le reste blanc.

Un prédicateur doit avoir la figure agréable. Lorsqu'on tient les yeux fixés sur son visage, on sent mieux la sainteté de ce qu'il explique. Quand on regarde ailleurs, sans qu'on le veuille on oublie d'écouter ; ainsi, quand le prédicateur est laid, on craint toujours de mériter la punition du Ciel. Il me faut quitter ce sujet. Si mon âge s'y prêtait un peu mieux, j'aurais pu écrire là-dessus, au risque d'encourir le châtement céleste ; mais, maintenant, la peine serait trop effrayante. Il y a des gens qui, entendant parler d'un prêtre particulièrement vénérable et pieux, se précipitent pour arriver les premiers à l'endroit où l'on dit qu'il prêche. Il me semble que s'ils agissent de la sorte, justement dans le même esprit de péché que moi, ils feraient mieux de rester chez eux.

Les anciens chambellans, autrefois, ne chevauchaient plus à l'avant-garde du cortège, lors des sorties de l'Empereur, et à plus forte raison, l'année de leur départ, on ne voyait pas seulement leur ombre dans l'enceinte du Palais. À présent, les choses ne semblent pas aller jusque-là ; on donne de l'occupation à ces gens du cinquième rang, anciens chambellans. Néanmoins, il doit y avoir des moments où, dans le fond de leur cœur, ils souffrent de leur désœuvrement, lorsqu'ils s'ennuient et se rappellent leur vie agitée de naguère. Ils vont alors, bien vite, une fois ou deux, dans les endroits où se font les sermons. Ils commencent à écouter, puis sentent le désir d'aller continuellement aux temples. Même dans les jours les

plus chauds de l'été, ils sont là, portant des vêtements de dessous, en toile, de couleurs vives, et étalant des pantalons à lacets, violet clair ou gris bleuâtre. On en voit qui ont, fixée à leur bonnet laqué, une « étiquette d'abstinence [Ceux pour qui la journée, d'après les devins, était néfaste, s'enfermaient chez eux ; ils attachaient cette étiquette au store pour éloigner les visiteurs. S'ils étaient forcés de sortir, les hommes fixaient l'étiquette à leur coiffure, et les femmes à leur manche.] ». Ce jour devrait être pour eux un jour de retraite. Mais sans doute pensent-ils que cela ne les empêche pas de sortir quand il s'agit de faire une action méritoire. Les anciens chambellans arrivent en hâte, parlent au saint homme qui va prêcher, tout en regardant les voitures des dames, que l'on installe [Les dames restaient dans leurs voitures, dont on avait dételé les bœufs et posé les brancards sur des tréteaux.], et ils ont l'air de s'intéresser à tout ce qui se passe. Des gens qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps se rencontrent par hasard au temple ; ils s'étonnent, vont s'asseoir l'un près de l'autre, bavardent, approuvent de la tête, se racontent d'amusantes histoires, ouvrent largement leur éventail devant leur bouche, pour rire à leur aise. Ils jouent machinalement avec leur élégant rosaire, ou regardent d'un côté, puis de l'autre, louant ou critiquant les qualités, les défauts des voitures arrêtées. Ils comparent les sermons, soit les « Huit Instructions [Une suite de huit sermons consacrés à l'explication du « Sôûtra du Lotus » (*Hôkekyô* ou *Hokkekyô*) ; ces « Instructions » duraient quatre jours (cinq si l'on tient compte des séances d'ouverture et de clôture qui s'y ajoutaient).] », soit l'« Offrande des Saintes Écritures », que tels prêtres ont faits en quelque endroit ; et pendant tout ce temps, ils n'accordent pas la moindre attention au discours qu'ils sont venus écouter. Mais qu'y a-t-il là d'étonnant ? Ils sont habitués à l'entendre, leur oreille y est accoutumée ; il n'y a plus rien, dans ces paroles, qui les émerveille.

On voit aussi des gens qui, sans avoir ces façons, arrivent alors que le prédicateur est déjà là depuis un moment. Ils arrêtent leur voiture, devant laquelle les valets font un peu écarter la foule, et ils descendent. Ce sont deux ou trois jeunes hommes à la taille élancée, vêtus d'un manteau de cour plus léger même que l'aile de la cigale, d'un pantalon à lacets, d'un vêtement de soie raide, non doublé, à moins qu'ils ne soient en habit de chasse. Ils entrent dans le temple, suivis d'autant de serviteurs, et les gens, même ceux qui étaient assis depuis le début de la cérémonie, se dérangent pour leur faire place. Ils vont se mettre au pied d'un pilier, tout près, au bas de la chaire, et très naturellement, ils manient leur chapelet, se prosternent. En les voyant, le prédicateur doit se sentir glorieux. Il commence son sermon, il soigne son discours de manière que l'on ne manque pas d'en parler dans le monde. Les auditeurs s'empressent de se lever, et les révérences ne sont pas commencées que, déjà, ils songent à partir au bon moment, et regardent vers les voitures des dames. J'imagine ce que peuvent alors se dire deux amis.

De certaine personne que l'on connaît, on pense qu'elle est élégante ; à propos d'une autre que l'on ne connaît pas on se demande qui c'est : peut-être celle-ci, peut-être celle-là ! En la considérant, on fait toutes sortes de suppositions, et c'est bien amusant.

Si quelqu'un raconte : « En un tel lieu, un sermon a été prononcé ; ici on a fait les Huit Instructions », l'on ne manque pas d'entendre dire : « Cette personne était-elle là ? – Comment donc ! » C'est excessif. Pourquoi les dames de qualité ne pourraient-elles seulement regarder à la dérobée les endroits où l'on prêche, alors que même des femmes de la basse classe entendent, paraît-il, les sermons avec beaucoup de ferveur ? Cependant, quand on commença d'aller écouter les sermons, on ne voyait pas de femme y venir à pied, ou si, par hasard, quelques-unes y venaient ainsi, elles étaient convenablement, élégamment vêtues en « costume de jarre [La traduction est fondée sur un jeu de mots. Il s'agit d'un manteau qui enveloppait tout le corps, depuis la tête, et dont le bas, relevé, était serré sous la ceinture. (Le japonais *tsubo-sôZokid* se rattache à *isubomuru*, « fermer, serrer », et non à *tsubo*, « jarre », comme pourrait le faire croire le caractère chinois employé). Pardessus le manteau, était posé un vaste chapeau.] ». Dans le même costume, les femmes se rendaient en pèlerinage aux temples. Quant aux sermons, elles n'y allaient pas souvent à pied ; les exemples d'une telle conduite que j'ai entendu citer ne sont pas particulièrement nombreux. Si les gens qui ont connu cette époque avaient vécu assez longtemps pour voir le temps

présent, combien ils pourraient critiquer et blâmer !

Alors que j'étais retirée au temple de Bôdai [En Yamashiro, à l'est de Kyôto.], où l'on faisait les « Huit Instructions de la Profession bouddhique [Pour encourager les vocations religieuses.] », on m'apporta ce message de la part d'une amie : « Revenez bien vite, s'il vous plaît ; je suis, sans vous, toute désolée. » Sur un pétale de lotus [Une fleur de papier.], j'écrivis ces quelques vers :

« Même si l'on vient me chercher,

Comment, abandonnant la rosée

De pareils lotus,

Retournerai-je

Dans le monde changeant et frivole ? »

[En parlant de la rosée des lotus, Sei fait allusion à la sainteté des cérémonies auxquelles elle assiste. Le verbe traduit par « abandonner » signifie également « se poser » ; c'est un « mot connexe » de « rosée ».]

et j'envoyai ce pétale. Vraiment j'étais pénétrée en admirant la grandeur et la sainteté des cérémonies, et il me semblait que j'allais rester là, toujours. Ainsi, autrefois, Sô Chû [Siang Tchong, personnage de l'antiquité chinoise, savant taoïste, fort distrait.] devait oublier l'impatience de ceux qui l'attendaient à la maison.

Le palais appelé Koshirokawa est habité par le Seigneur commandant du Petit Palais de la Première avenue [Fujiwara Naritoki.]. Quand les « Huit Instructions de la Profession » y furent faites [En 986.] sous les auspices des hauts dignitaires, il y eut une cérémonie superbe. Tout le monde vint, en foule, écouter ces sermons. Comme on avait dit que les voitures qui arriveraient trop tard ne pourraient pas approcher, nous nous étions levées bien vite, en même temps que se posait la rosée [Le verbe de la phrase japonaise doit être traduit deux fois, par deux verbes différents, « se poser » et « se lever ».]. Au vrai, il ne restait aucun espace libre ; les voitures furent serrées, chacune étant appuyée sur les brancards de celle qui se trouvait derrière. Ainsi devait-on pouvoir entendre quelque chose du sermon jusqu'au troisième rang des voitures. On était au sixième mois, un peu après le dix, et la chaleur devint extraordinaire. Seuls ceux qui regardaient les lotus de l'étang pouvaient croire qu'ils goûtaient un peu de fraîcheur. À part les ministres de gauche [Minamoto Masanobu.] et de droite [Fujiwara Kaneie, père de Michitaka.], personne ne manquait parmi les hauts dignitaires. Ceux-ci portaient des pantalons à lacets, des manteaux de cour violets sous lesquels on distinguait la couleur jaune clair des vêtements de dessous, en toile. Ceux qui sortaient à peine de l'adolescence avaient des pantalons à lacets gris bleuâtre ou des pantalons blancs d'un aspect frais. Le Conseiller d'État Yasuchika, lui-même, était habillé comme un jeune homme, ce qui ne s'accordait guère avec le caractère sacré de la cérémonie. Quel curieux spectacle ! On avait, en les roulant, relevé bien haut les stores de la salle abritée par l'appentis, et, dessous, les dignitaires se tenaient assis en longues rangées transversales, la face tournée vers le fond de la pièce. Plus bas, les courtisans et les jeunes seigneurs, très élégants avec leur habit de chasse ou leur manteau de cour, n'avaient pas pris place, et marchaient çà et là en badinant. C'était très joli.

Le Capitaine de la garde impériale Sanekata et le Gentilhomme de la chambre Nagaakira, tous deux de la maison, entraient et sortaient encore un peu plus souvent que les autres. Il y avait là, aussi, de jeunes seigneurs, encore des enfants, absolument ravissants.

Comme le soleil allait atteindre le milieu de sa course, arriva le Capitaine du troisième rang ; c'est ainsi qu'on appelait alors notre Maire du palais [Michitaka.]. Il entra, vêtu d'un gilet d'été taillé dans un léger tissu « clou-de-girofle », d'un manteau de cour violet, d'un pantalon à lacets de même couleur passé par dessus un pantalon rouge foncé, d'un vêtement bien empesé, sans doublure, éclatant de blancheur. Ainsi, au milieu des autres seigneurs aux costumes légers, d'un aspect frais, il aurait pu sembler trop chaudement

habillé ; cependant il était d'une merveilleuse élégance.

Tous les seigneurs agitaient des éventails dont les minces baguettes laquées différaient de couleur, mais qui brillaient, uniformément tendus de papier rouge. Cela ressemblait tout à fait à un parterre d'œILLETS superbement fleuris.

Le prédicateur n'étant pas encore monté en chaire, on plaça de petites tables devant les hauts dignitaires, pour leur servir je ne sais quoi.

Le Deuxième sous-secrétaire d'État Yoshichika paraissait encore plus charmant que de coutume ; il avait, en vérité, une grâce infinie. Je ne devrais pas écrire ici les noms de personnages aussi élevés que les hauts dignitaires ; mais si je ne le faisais pas, comment saurais-je, après un peu de temps, qui était telle ou telle personne dont j'aurais parlé ?

Les nuances des costumes, se rehaussant l'une l'autre, formaient un tableau splendide, d'un merveilleux éclat. Au milieu de tous ces seigneurs, parmi lesquels on n'eût su dire qui semblait le plus beau, Yoshichika portait un gilet d'été ; mais, vraiment, on aurait cru qu'il avait seulement un manteau de cour [Car son gilet n'attirait pas l'attention.].

Il regardait sans cesse vers les voitures des dames, et leur envoyait des messages. Il n'est personne qui n'ait trouvé cela fort amusant. Comme il ne restait plus de place contre le palais, les voitures arrivées les dernières avaient été rangées près de l'étang. Voyant cela, Yoshichika dit au seigneur Sanekata : « Appelez-moi un homme qui paraisse capable de transmettre convenablement quelques mots ! » Quand Sanekata, ayant choisi je ne sais quel messenger, l'eut amené au Deuxième sous-secrétaire, seules les personnes qui étaient à côté d'eux discutèrent pour savoir ce que l'on enverrait dire, et je ne pus rien entendre.

Les gens avaient, à demi, envie de rire en voyant le messenger faire l'important, et aller près des voitures des dames. Il s'approcha, par-derrière, de l'une de ces voitures, et il sembla parler. Comme il restait longtemps, on disait en riant : « La dame compose peut-être un poème. Capitaine de la garde impériale [Fujiwara Sanekata.], préparez une « poésie en réplique » ! On se demandait quand viendrait la réponse de la dame, et, tous, même les hauts dignitaires d'un âge raisonnable, avaient les yeux tournés vers les voitures. Il était vraiment plaisant de voir tout le monde, jusqu'aux gens qui se trouvaient en dehors du palais, regarder dans cette direction. Le messenger (lui avait-on répondu ?) fit quelques pas pour revenir ; mais la dame, sortant son éventail de la voiture, l'arrêta ; je me disais : « Si elle le rappelle, ce ne peut être que parce qu'elle s'avise de quelque erreur dans un mot de sa poésie. Est-ce une chose admissible, alors qu'il lui a fallu tant de temps pour composer ces vers ? Elle ne devrait, maintenant, plus rien corriger ! » Enfin, le messenger revint, et quand il fut près du palais, tous, impatients, le questionnèrent : « Quoi ? Quoi ? » mais il garda le silence. Le Vice-deuxième sous-secrétaire [Fujiwara Yoshichika.] lui ayant ordonné d'approcher, il obéit en se donnant des airs, puis il commença de parler. « Dites vite, intima le Capitaine du troisième rang, ne cherchez pas vos mots, et ne vous trompez pas ! » J'entendis seulement que le messenger répondait : « Je dis la chose comme elle est, mais une erreur ne changerait rien. » Le Premier sous-secrétaire d'État de la famille Fujiwara [Fujiwara Tamemitsu.] montrait encore plus de curiosité que les autres et avançait la tête pour voir ; il me parut qu'il demandait ce qu'avait dit la dame, et le Capitaine du troisième rang répliqua : « En voulant courber, de force, l'arbre qui a poussé tout droit, on le brise [Allusion possible à une poésie. Michitaka pense : « Autant vouloir courber de force, pour le rendre élégant, un arbre naturellement droit, que faire porter un message par un ignorant. »]. » Le Premier sous-secrétaire d'État se mit à rire, et tous ceux qui se trouvaient là, en l'entendant, l'imitèrent soudain sans trop savoir pourquoi. Peut-être le bruit qu'ils firent parvint-il à la dame, dans sa voiture ? Le Deuxième sous-secrétaire interrogea le messenger : « Mais, avant de vous rappeler, que vous avait-elle dit ? Nous rapportez-vous là une réponse corrigée ? » L'homme repartit : « J'attendais depuis longtemps et la dame

ne me donnait rien. Je déclarai que je m'en allais, et je revenais ici, quand elle m'a fait signe. »

Yoshichika voulut savoir à qui appartenait cette voiture, et si le messager connaissait la dame ; cependant, le prédicateur monta en chaire, et tous se tinrent tranquillement assis.

Tandis que tout le monde regardait du côté où était le prêtre, la voiture disparut, ce fut comme si on l'avait effacée. Les rideaux intérieurs de cette voiture paraissaient avoir été mis ce jour-là pour la première fois, et la dame portait plusieurs vêtements sans doublure superposés, violet foncé, un habit de tissu violet, un vêtement de dessus rouge foncé, avec une jupe d'apparat ornée de dessins imprimés, qu'elle avait, en l'étalant, négligemment accrochée à l'arrière de la voiture. Qui cela pouvait-il être ? Y avait-il donc, dans sa réponse, quelque chose que l'on pût critiquer ? J'ai entendu dire qu'en vérité, il valait mieux se taire que risquer de faire une réponse imparfaite ; il me semble en effet, contrairement à ce que l'on pourrait penser, que c'est mieux ainsi.

À la cérémonie du matin, le prédicateur était Seihan [Il est resté célèbre pour son éloquence.]. Il paraissait tout glorieux en chaire, il avait une extraordinaire majesté.

La chaleur était effrayante, et pour venir à la cérémonie, nous avons abandonné différentes besognes que nous ne pouvions laisser inachevées ou remettre à plus tard. Nous pensions donc entendre seulement une petite partie de l'office, et repartir ensuite ; mais les voitures avaient afflué, comme des vagues ininterrompues, après la nôtre et il n'y avait plus moyen de s'en aller. Nous envoyâmes dire aux gens qui se trouvaient derrière nous qu'il nous fallait partir, d'une manière ou d'une autre, dès que le sermon du matin serait fini ; tous déplacèrent bien vite leurs voitures, et nous laissèrent le chemin libre. Peut-être étaient-ils charmés de pouvoir se rapprocher un peu du prédicateur ?

Tous les seigneurs, en nous regardant passer, se mirent à plaisanter, et ce fut un beau tumulte. Nous dûmes essuyer même les rires et les lazzi des hauts dignitaires d'âge raisonnable ; mais nous n'y prêtâmes pas l'oreille, et nous n'y répondîmes point. Tandis que nous nous frayions à grand-peine une voie parmi la foule des voitures, le Vice-deuxième sous-secrétaire d'État me cria en riant splendidement : « À la bonne heure, vous faites bien de vous retirer [Yoshichika et Sei se rappellent un passage du Sôûtra du Lotus : paroles adressées par le Bouddha à son disciple Sâripûtra (jap. Sharihotsu).] ! » Sur le moment, je ne pris pas garde à ses paroles, et la chaleur m'incommodait tellement que je sortis de la foule, l'esprit perdu dans un rêve ; mais ensuite j'envoyai quelqu'un lui dire : « Parmi cinq mille personnes, vous entrez sans aucun doute [Yoshichika et Sei se rappellent un passage du Sôûtra du Lotus : paroles adressées par le Bouddha à son disciple Sâripûtra (jap. Sharihotsu).] ! » et nous repartîmes.

Depuis le début des « Huit Instructions » jusqu'au dernier jour, il y eut une voiture de dame qui vint sans jamais manquer ; mais je ne vis pas une seule personne s'en approcher pour parler à celle qui l'occupait. J'étais étonnée, au plus haut point, de voir cette voiture bouger aussi peu, durant tout le temps du sermon, qu'un véhicule représenté dans un tableau, et je trouvais cela tout à la fois merveilleux, superbe et charmant. « Quelle personne est-ce donc ? Demandai-je ; comment le savoir ? » mais le Premier sous-secrétaire d'État de la famille Fujiwara, entendant mes questions, me dit : « Que voyez-vous là de magnifique ? C'est très détestable ! Pour sûr, c'est une femme tout à fait déplaisante qui ne veut pas se montrer. » Il était bien amusant de l'entendre ; mais quelle tristesse lorsque, peu après le vingt du même mois, le Deuxième sous-secrétaire d'État se fit bonze ! Que les fleurs du cerisier s'éparpillent au vent, c'est, après tout, chose ordinaire en ce monde ; mais, vraiment, Yoshichika ne paraissait pas d'un âge tel que l'on pût même dire : « Il est à la veille de la vieillesse ! »

Au septième mois, la chaleur est extrême ; on laisse tout ouvert, la nuit comme le jour, et l'on tarde à se coucher ; mais c'est ravissant, quand on s'éveille par un beau clair de lune, et qu'on regarde au-dehors. Même la nuit sombre me plaît ; il est bien inutile de vanter le charme de la lune pâle, à l'aurore. Tout près

du bord, sur le plancher bien poli de la véranda, on étend, pour un moment, une jolie natte. Il ne faut pas pousser l'écran de trois pieds au fond de la pièce, mais le dresser au bord de la galerie extérieure ; autrement, cela semblerait bien mystérieux.

Quittant son amie [Sei va décrire une scène dont elle se souvient ou qu'elle imagine.], le galant vient sans doute de partir. La dame a rabattu sur sa tête un vêtement violet clair, avec une doublure très foncée. À l'endroit, la nuance du tissu n'est pas du tout pâlie, et le lustre du damas qui le double n'est pas beaucoup fané non plus. Elle paraît dormir, elle a un « vêtement simple », couleur de clou de girofle, une jupe de soie raide, écarlate foncé, dont les cordons de ceinture sortent, très longs, de dessous son vêtement et semblent encore dénoués. Ses cheveux s'amoncellent à son côté, on se dit qu'ils doivent être bien longs quand ils ondoient librement. Mais voici qu'un homme arrive, venu on ne sait d'où, alors que le paysage d'aurore est tout couvert d'une épaisse brume. Il a un pantalon à lacets violet, une jaquette de chasse couleur de girofle, mais si claire qu'on pourrait se demander si elle est teinte, un vêtement blanc sans doublure, de soie raide, et un habit de soie foulée très brillante, écarlate.

Le brouillard a mouillé ses vêtements, qu'il laisse négligemment pendre. Les cheveux de ses tempes sont un peu en désordre ; il a l'air de les avoir, sans soin, fourrés sous son bonnet laqué. Avant que la rosée des liserons fût tombée, il quitté son amie ; il pensait à la lettre qu'il doit écrire [A celle qu'il vient de quitter.], mais le chemin lui semble long, il fredonne : « Les jeunes tiges de chanvre [Allusion possible à une poésie du *Man.yôshû*.] »

Il allait à son poste au Palais ; pourtant, comme la fenêtre de treillis n'est pas baissée, il déplace légèrement le store, d'un côté, puis regarde à l'intérieur de la chambre. Il se dit, amusé, que sans doute, ici, tout à l'heure, un homme s'est levé pour partir. Peut-être celui-ci songeait-il, comme lui, au charme de la rosée ? Après un moment, il voit près de l'oreiller [*Makura*.] un éventail étalé, fait de papier violet-pourpre tendu sur du bois de magnolia. Au pied de l'écran sont éparpillées des feuilles, étroites et longues, d'épais papier de Michinoku, les unes bleu foncé, les autres écarlates, et quelques-unes dont la nuance est un peu pâlie. La dame se doute qu'il y a là quelqu'un, elle regarde de dessous son vêtement, et l'aperçoit, souriant, appuyé sur le bord de la fenêtre. Ce n'est pas un homme avec qui elle doive se gêner ; mais comme elle n'a pas l'intention d'entrer en relation avec lui, elle regrette qu'il l'ait vue. « Oh ! quel long sommeil, ce matin, après la séparation ! » s'écrie-t-il, entrant jusqu'à mi-corps en dedans du store. « Assurément, répond-elle, vous dites cela parce que vous êtes fâché d'avoir laissé votre amie alors qu'il n'y avait pas encore de rosée [ou : « Je suis ennuyée parce que j'attends vainement une lettre de celui qui est parti alors qu'il n'y avait pas encore de rosée. »]. » Peut-être est-il superflu de noter spécialement ces jolies choses, et pourtant on ne saurait, sans en être charmé, les voir ainsi converser tous les deux.

L'homme se penche et, avec son éventail, il amène à lui celui qui est contre l'oreiller ; mais elle se demande s'il ne vient pas trop près d'elle ; le cœur battant, elle se retire un peu en arrière. Alors il prend l'éventail, le regarde, et murmure avec un soupçon de dépit : « Voilà bien de la froideur ! » Cependant le plein jour est venu, et l'on entend de nombreuses voix.

Tout à l'heure, il se hâtait, pour écrire à son amie avant que l'on pût voir se dissiper la brume, et maintenant on s'inquiète en pensant qu'il ne semble guère pressé.

L'homme qui, ce matin, a quitté cette maison-ci, a écrit une lettre (on se demande en combien de temps [On s'étonne du peu de temps qu'il a mis à l'écrire.]) et il l'a envoyée, attachée à un rameau de lespédèze [*Hagi*, petit arbrisseau à fleurs rouges.] encore tout humide de rosée. Pourtant, comme il y a quelqu'un avec la dame, le messager ne peut lui remettre sa missive. Le parfum d'encens dont elle est tout imprégnée paraît délicieux.

Lorsqu'il deviendrait trop inconvenant pour lui de rester, le visiteur s'en va. Il est sans doute amusant de se dire que, peut-être, une pareille scène s'est passée dans la maison d'où il venait lui-même !

21. Fleurs des arbres

J'aime la fleur du prunier, qu'elle soit foncée ou claire ; mais la plus jolie, c'est celle du prunier rouge. J'aime aussi un fin rameau fleuri de cerisier, avec ses corolles aux larges pétales, et ses feuilles rouge foncé.

Les fleurs de glycine, tombant en longues grappes, aux belles nuances, sont vraiment superbes.

Pour la fleur de la deutzie [*U no hava*, arbuste à fleurs blanches, voisin du seringa.], elle est d'un rang inférieur, et n'a rien qu'on puisse vanter. Cependant, la deutzie fleurit à une époque agréable ; on la trouve charmante quand on pense que, peut-être, un coucou [*Hototogisu*, assez différent du coucou qui vit en France.] se cache dans son ombre. Au retour de la fête de Kamo, dans les environs de la lande de Murasaki, que c'est joli lorsqu'on voit, autour des pauvres chaumières, les haies hirsutes, toutes blanches de ces fleurs. On dirait des vêtements blancs mis sur d'autres, verts, et aux endroits où il n'y a pas de fleurs, cela ressemble à une étoffe de couleur « feuille verte et feuille morte ». C'est ravissant.

Vers la fin du quatrième mois et le début du cinquième, les orangers, au feuillage vert foncé, sont couverts de fleurs blanches, et quand on les admire, mouillés par la pluie, de grand matin, il semble qu'ici-bas rien n'ait un pareil charme. Si parmi les fleurs on peut découvrir, se détachant très nettement, des fruits mûrs qui paraissent des boules d'or, alors le tableau ne le cède pas même à celui des cerisiers humides, le matin, de rosée. Au reste, il n'est pas besoin de dire le charme de l'oranger, peut-être parce qu'on pense qu'il a une affinité particulière avec le coucou [Ils sont associés dans de nombreuses poésies.].

La fleur du poirier est la chose la plus vulgaire et la plus déplaisante qui soit au monde. On ne la garde pas volontiers près des yeux, et l'on ne se sert pas d'un rameau de poirier pour y attacher même un futile billet.

Quand on voit le visage d'une femme qui manque d'attrait, c'est à la fleur du poirier qu'on l'assimile, et, en vérité, à cause de sa couleur, cette fleur paraît sans agrément. Pourtant, en Chine, on lui trouve une grâce infinie, on la chante dans les poèmes. Si, la jugeant laide, on réfléchit que quelque chose doit expliquer ce goût des Chinois, et si on la regarde attentivement, on croit distinguer au bord des pétales une jolie nuance rose, si faible qu'on n'est pas sûr de ses yeux. On a comparé la fleur du poirier au visage de Yô Ki-hi [Yang Kouei-fei.], lorsqu'elle vint en pleurant vers l'envoyé de l'Empereur, et l'on a dit : « Le rameau fleuri du poirier est couvert des gouttes qu'y a laissées la pluie printanière [Allusion au « Poème des longs regrets », où Po Kyu-yi montre la favorite défunte qui vient vers le magicien envoyé à sa recherche.]. » Aussi bien, quand je songe qu'il ne s'agit pas là d'un éloge médiocre, je me dis qu'aucune autre fleur n'est, sans doute, si merveilleusement belle.

La fleur violet-pourpre du paulownia est aussi très jolie. Je n'aime pas la forme de ses larges feuilles étalées ; cependant, je n'en puis parler comme je ferais d'un autre arbre. Quand je pense que c'est dans celui-ci qu'habiterait l'oiseau fameux en Chine [Le phénix.], je ressens une impression singulière. À plus forte raison, lorsque avec son bois, on a fabriqué une guitare, et qu'on en tire toutes sortes de jolis sons, les mots ordinaires suffisent-ils pour vanter le charme du paulownia ? C'est un arbre vraiment superbe !

Bien que le mélia [*Ochi*, un arbre assez grand, qui a de petites fleurs violettes.] ne soit pas un bel arbre, sa fleur est fort jolie. Chaque année, on ne manque pas de le voir, quand vient la fête du cinquième jour, au cinquième mois, avec ses fleurs déformées par la sécheresse. C'est charmant aussi.

22. Étangs

L'étang de Katsumata, celui d'Iware. L'étang de Niheno. Il est bien amusant, quand on va au temple de Hase, d'y voir les oiseaux aquatiques s'envoler sans cesse avec bruit.

L'étang de Mizunashi [« sans eau », en Yamato.]. Comme je demandais un jour pourquoi on l'avait ainsi nommé, on me répondit que, même quand il pleut beaucoup, au cinquième mois et toute l'année, on n'y aperçoit pas d'eau. Mais on ajouta que certaines années où le soleil brille splendidement, l'eau y coule en abondance au début du printemps. « Ce n'est pas sans raison, aurais-je voulu répondre, qu'on lui a donné son nom, s'il est desséché ; pourtant, comme il y a aussi des moments où l'eau y coule, il me semble qu'on n'a guère réfléchi. »

L'étang de Sarusawa. Un empereur, ayant entendu dire qu'une « demoiselle de la Cour » [L'histoire de *l'uneme* (demoiselle de la cour), qui, aimée puis délaissée par un empereur, se serait noyée, est rapportée dans les « Contes du Yamato ».] s'y était jetée, serait allé, à ce que l'on raconte, voir cet étang. Cela me charme, et il est inutile de dire combien je suis émue que Hitomaro, ait chanté les cheveux dénoués flottant sur l'eau [Poésie de Kaki no moto Hitomaro (VII^e et VIII^e siècle), recueillie dans le *Gosenshû*.].

L'étang d'Omae [« de la noble présence », en Yamato.]. Il est curieux de se demander à quoi ont pensé ceux qui lui ont attribué ce nom.

L'étang de Kagami. L'étang de Sayama. Peut-être trouve-t-on celui-ci joli parce que l'on se rappelle, charmé, la poésie sur la bardane d'eau [La bardane d'eau est citée dans diverses poésies.].

L'étang de Koinuma. Celui de Hara. Il est charmant qu'autrefois on ait dit à propos de lui : « Ne coupez pas les sargasses [Poésie populaire de la province de Kôzuke.] ! »

L'étang de Masuda.

23. Fêtes

Rien n'égale en beauté la fête du cinquième mois [Pour la fête célébrée le cinquième jour du cinquième mois, on couvrait les toits d'acore aromatique et d'armoise, dont l'odeur devait chasser les esprits mauvais.]. Les parfums de l'acore et de l'armoise se mêlent, et c'est d'un charme singulier. Depuis l'intérieur des « Neuf Enceintes » jusqu'aux demeures des gens du peuple les plus indignes d'être nommés, chacun pose ces feuilles en travers de son toit, et veut couvrir le sien mieux que les autres. C'est merveilleux aussi, et en quelle autre occasion voit-on pareille chose [C'est-à-dire une chose commune aux palais et aux chaumières.] ?

Ce jour-là, le ciel était couvert de nuages. Au Palais de l'Impératrice, on avait apporté, du service de la couture, des « boules contre les maladies » avec toutes sortes de fils tressés qui pendaient ; on les avait fixées à gauche et à droite du pilier de l'appartement central, où est dressé l'écran. On remplaça ainsi les « boules contre les maladies » qu'on avait préparées, le neuvième jour du neuvième mois, en enveloppant des chrysanthèmes dans de la soie raide ou damassée, et qui étaient restées fixées à ce pilier durant des mois, puis on les jeta. De même les boules que l'on suspend le cinquième jour du cinquième mois devraient peut-être demeurer jusqu'à la fête des chrysanthèmes ; mais comme tout le monde, pour attacher n'importe quoi, en arrache des fils, après peu de temps il n'en reste rien.

On offre les présents de la fête, les jeunes personnes fichent des acores dans leurs cheveux, elles cousent à leurs manches des « billets de retraite » [Le cinquième jour du mois était néfaste, et d'autre part les bouddhistes observaient au cinquième mois une période d'abstinence.], elles fixent, d'une manière ou d'une autre, avec une tresse aux

couleurs dégradées, à leur manteau chinois ou à leur veste, de longues racines d'acore ou de jolis rameaux. On ne peut dire que ce soit merveilleux, mais c'est bien joli ; d'ailleurs, y a-t-il personne qui songe aux cerisiers sans enthousiasme parce qu'ils fleurissent chaque printemps ?

Les fillettes qui vont et viennent aux carrefours ont attaché à leurs vêtements les mêmes choses que les dames, mais en les proportionnant à leur taille ; elles se disent qu'elles ont fait là quelque chose d'admirable, elles considèrent sans cesse leurs manches en les comparant à celles de leurs compagnes. Je trouve à tout cela un charme que je ne puis rendre ; mais il est plaisant aussi d'entendre crier ces fillettes quand les pages, qui jouent familièrement avec elles, leur prennent leurs racines d'acore ou leurs rameaux.

C'est également gracieux lorsqu'on enveloppe des fleurs de méfia dans du papier violet, ou qu'on fait, en mettant des feuilles d'acore dans du papier vert, des rouleaux minces qu'on lie, ou encore lorsqu'on attache du papier blanc aux racines. Les dames qui ont reçu des lettres dans lesquelles on avait enveloppé de très longues racines d'acore veulent, pour répondre, écrire de bien jolies choses, et se consultent entre amies. Il est amusant de les voir se montrer mutuellement les réponses qu'elles préparent.

Les gens qui ont envoyé une lettre à la fille de quelque noble, à une personne d'un haut rang, sont en ce jour d'une humeur particulièrement agréable, et charment par leur grâce jusqu'au chant du coucou qui dit son nom [Le nom du coucou (*hototogisu*) rappelle son cri (*botoio*).] vers le soir, tout est délicieux et m'émeut à l'extrême.

24. Arbres

Le cassier [Le mot *katsura*, de l'original, désigne aujourd'hui un grand arbre ; anciennement, il pouvait s'appliquer au cassier, voisin du cannelier, ou à l'olivier odorant, ou encore à l'érable. Les légendes chinoises parlent d'un cassier géant qui croîtrait sur la lune.], le pin à cinq aiguilles, le saule, l'oranger. L'aubépine de Chine semble vulgaire [à cause du nom qu'on lui donnait autrefois : *soba no ki*, « l'arbre qui est de côté ».]. Cependant, quand tous les arbres ont perdu leurs fleurs, et sont tout verts, les feuilles rouge foncé de l'aubépine, sans prendre garde à la saison [C'est au début de l'été, quand elles sont jeunes, que les feuilles de cette aubépine sont rouges.], brillent et attirent l'œil au milieu des feuilles vertes auxquelles on ne fait plus attention. C'est merveilleux.

Du fusain, je ne dirai rien. – Bien qu'on ne puisse le donner à aucun, le nom d'« arbre parasite » me peine.

La cleyère [*Sakaki*, arbre sacré du shintoïsme, toujours vert. La cleyère appartient à la même famille botanique que le camélia.] est très jolie, au moment de la danse sacrée, aux fêtes spéciales [De Kamo, le dernier jour de l'Oiseau du onzième mois, et d'Iwashimizu, le deuxième jour du Cheval du troisième mois. A l'époque où Sei écrivait, ces fêtes avaient lieu chaque année, à des dates précises, tout comme les « fêtes régulières », beaucoup plus anciennes, qui étaient célébrées à Kamo le deuxième jour de l'Oiseau du quatrième mois, et à Iwashimizu le cinquième jour du huitième mois ; mais il en était ainsi depuis assez peu de temps, et on les appelait encore, comme par le passé, « fêtes spéciales » nu « extraordinaire » (*rinji-matsuri*). Sel parle ici de la kagura, danse qui rappelle un épisode célèbre de la légende shintoïste.]. Il y a bien des arbres dans le monde, et il est particulièrement agréable de penser qu'à l'origine, on l'a trouvée digne de paraître en la Divine Présence.

Le camphrier reste à part, il ne croit pas dans les endroits où il se confondrait au milieu de nombreux arbres. Sa vue inspire des pensées effrayantes [On plante le camphrier loin des autres arbres parce qu'on sait qu'il aura de nombreuses branches (*odoro* : broussailles), et sa vue inspire des pensées effrayantes (*odoro-odoroshiki*) parce que l'esprit rapproche le deuxième mot du premier.], on y songe avec éloignement. Cependant, comme il se partage en mille branches, on en a fait l'exemple des amants [D'après une ancienne poésie, les amants ont autant de sujets d'inquiétude que le camphrier a de branches.]. Il est amusant de se demander qui aura bien pu savoir le nombre de ses rameaux, et dire une pareille chose le premier !

Le thuya n'est pas en faveur parmi les hommes [Parce qu'on en voit beaucoup.] mais on construit, avec son bois, de jolis palais à trois ou quatre faîtes. Je trouve ravissant, aussi, qu'au cinquième mois, il semble imiter le bruit de la pluie [Le cinquième mois est généralement pluvieux.].

L'érable est petit ; mais ses jeunes feuilles, sortant des bourgeons, à l'extrémité des branches, sont teintées de rouge. Ses feuilles s'étalent, uniformément orientées. Ses fleurs mêmes, toutes misérables qu'elles sont, ont l'air d'insectes desséchés ; je leur trouve du charme.

Le « thuya du lendemain [*Asu ma hinoki*, littéralement « demain, un thuya ». Il appartient au même groupe que le *hinoki*, pour lequel a été réservé le nom de thuya.] » ne se voit pas souvent auprès des habitations, et l'on ne parle guère de cet arbre. Il paraît que les pèlerins, revenant de Mitake, en rapportent des rameaux. Ses branches sont désagréables au toucher, car elles sont très raboteuses, et si on lui a néanmoins donné (je ne sais à quoi l'on a pensé) ce nom de « demain ce sera un thuya », c'est là une vaine promesse. Je me demande à qui on a pu faire espérer une telle métamorphose. Je voudrais bien le savoir, et ma propre curiosité m'amuse.

Le troène n'a pas une forme qui puisse passer pour commune mais ses feuilles étrangement fines et petites sont ce qu'il a de plus joli.

Le mélia, le poirier sauvage.

Le chêne à fruits comestibles. Bien que tous les arbres toujours verts aient la même propriété, il est curieux que ce soit justement celui-là qui est regardé comme le type des arbres dont les feuilles ne tombent pas.

L'arbre qu'on appelle le chêne blanc est un de ceux qui croissent le plus loin des hommes, au plus profond des montagnes, et l'on n'en voit guère que les feuilles, à l'époque où l'on teint les vêtements de dessus que porteront les dignitaires des troisième et deuxième rangs. Ce n'est pas un arbre que l'on puisse citer particulièrement comme une chose superbe ou jolie ; mais, en toutes saisons, il semble couvert de neige, et l'on est ému à l'extrême quand on lit la poésie que Hitomaro a composée en rêvant au séjour de Susa-no-O-no-Mikoto en Izumo [Poésie recueillie dans le *Manyôshû*. Susa-no-O, dieu de la tempête, et frère de la déesse solaire Amaterasu, fut expulsé des cieux à cause de sa violence. Il vint dans la province d'Izumo, où il fit souche de dieux.]. Lorsqu'on a entendu certaine chose qui se répète d'ordinaire dans le monde ou qui a été dite en quelque occasion, et qu'on l'a gardée dans sa mémoire en pensant que tel point en était émouvant, et tel autre curieux, on n'y peut songer avec indifférence, qu'il s'agisse de plantes, d'arbres, d'oiseaux ou d'insectes.

Les feuilles du daphniphyllé [*Yuzuriba*, - *yuzuruba*.] sont extrêmement abondantes et lustrées, toutes vertes et pures ; mais on est surpris de voir que les pétioles ne leur ressemblent aucunement, qu'ils sont rouges et paraissent scintiller. Bien que l'effet produit par ce contraste soit surtout capable de charmer le vulgaire, il faut avouer qu'il est joli. Pendant les mois ordinaires, on n'y accorde pas la moindre attention ; mais, le dernier jour de l'année, cet arbre est en honneur : on étale ses feuilles, je crois, sous les aliments que l'on offre aux défunts [à la fête des âmes (*Bon*, *Tama-matsuri*), célébrée au septième mois, du treizième au seizième jour, et au temps de *Sei*, semble-t-il, également à la fin de l'année.]. Il est triste d'y songer ; mais on assure qu'il sert aussi à présenter le « raffermissement des dents [Aliments qu'on préparait le deuxième jour du premier mois, et qui passaient pour assurer une longue vie.] », qui allonge la vie. Comment est-ce possible ? On a parlé autrefois « du temps où rougiront ses feuilles [Ancienne poésie.] », et voilà qui est plein de promesses !

Le chêne dentelé semble très joli. On le révère en pensant que le dieu qui protège les feuilles [Comme les feuilles de cet arbre durent tout l'hiver, on pourrait croire qu'elles sont protégées par un dieu. *Sei* se réfère à une poésie qu'on trouve dans les « Contes du Yamato ».] y habite, dit-on. Il est amusant aussi que l'on donne ce nom de « chêne dentelé » aux capitaines et aux lieutenants de la garde impériale [Peut-être parce qu'ils inspirent, eux aussi, une crainte respectueuse.].

Le palmier-chaivre n'a pas une forme agréable, mais il est dans le goût chinois ; et ce n'est pas un arbre que l'on puisse s'attendre à voir chez les gens de peu.

25. Oiseaux

J'aime beaucoup le perroquet, bien que ce soit un oiseau des pays étrangers. Tout ce que les gens disent, il l'imité. J'aime le coucou, le râle d'eau, la bécasse, l'étourneau, le tarin, le gobe-mouches.

Quand le faisan cuivré chante en regrettant sa compagne, il se console, dit-on, si on lui présente un miroir. Cela m'émeut, je songe avec compassion à la peine que doivent éprouver les deux oiseaux, par exemple lorsqu'un ravin les sépare !

De la grue [Comme le pin et la tortue, la grue est un symbole de longévité.], j'aurais trop à dire. Cependant, il est vraiment splendide que sa voix monte par-delà les nuages, et cela, je ne puis le taire.

Le moineau à tête rouge, le mâle du gros-bec, l'oiseau habile [Une sorte de roitelet. Son nom japonais, que l'on peut traduire par « oiseau habile » ou par « oiseau charpentier », lui a été donné à cause de la façon dont il construit son nid.].

Le héron est très désagréable à voir ; à cause de leur expression, je n'aime pas à regarder ses yeux. Il n'a vraiment rien qui charme. Néanmoins, une chose m'amuse : on a pu prétendre que le héron ne dormirait pas seul dans le bois aux arbres agités par le vent [Ancienne poésie.], et disputer là-dessus.

L'oiseau-boîte [*Hakodori*. La traduction est fondée sur un jeu de mots. Peut-être faut-il comprendre « l'oiseau qui crie *bako* ».].

Parmi les oiseaux d'eau, c'est la canard mandarin qui m'émeut le plus. Avec ravissement, je me rappelle ce que l'on a dit de l'amour réciproque du mâle et de la femelle : chacun, après l'autre, balaierait la gelée blanche qui couvre les ailes de son compagnon [Ancienne poésie. Le canard mandarin est l'emblème de l'amour conjugal.].

La mouette [*Aliyakodori*. On peut comprendre « oiseau de la capitale », comme fait l'auteur (Ariwara no Narihira ?) d'une poésie incluse dans les « Contes d'Ise ».].

Ah ! songer que le pluvier de rivière ferait égarer son ami [Ancienne poésie.] !

La voix de l'oie sauvage est d'une mélancolie délicieuse quand on l'entend dans le lointain.

Le canard sauvage me charme quand je pense qu'il balaie, à ce que l'on dit, la gelée blanche sur ses plumes [Ancienne poésie.].

Du rossignol [*Uguisu*. Ce rossignol n'est pas le nôtre (il ne chante pas la nuit) ; il est encore plus différent de l'oiseau qu'on appelle couramment à Paris le rossignol du Japon, et qui ne vient pas de ce pays.] les poètes ont parlé comme d'un oiseau ravissant. Sa voix, d'abord, puis ses manières et sa forme, tout en lui est élégant et gracieux. Il est d'autant plus regrettable que le rossignol ne chante pas à l'intérieur des « Neuf Enceintes ». Je l'avais entendu dire ; mais je croyais qu'on exagérait. Cependant, depuis dix années que je suis en service au Palais, je l'ai attendu en vain, il n'a jamais fait le moindre bruit. Et pourtant, tout près du Palais pur et frais, il y a des bambous, des pruniers rouges ; le rossignol devrait y venir à son aise. Quand on quitte le Palais, on peut l'entendre chanter d'une voix splendide, dans les pruniers, qui ne méritent pas un regard, d'une misérable chaumière. La nuit, toujours il garde le silence, il aime le sommeil ; mais que pourrait-on faire maintenant pour corriger son naturel ? En été, jusqu'à la fin de l'automne, sa voix est rauque ; les gens du commun changent son nom, et l'appellent, par exemple, « l'oiseau mangeur d'insectes ». Cela me fait une impression pénible et lugubre. On ne penserait pas ainsi à propos d'un oiseau ordinaire tel que le moineau. C'est, pour sûr, parce-que le rossignol chante au printemps que, dans les poésies et les compositions littéraires, on a célébré le retour de l'année comme une jolie chose [*Kokinshû* et diverses anthologies.]. Et encore, s'il se taisait le reste du temps, combien ce serait plus agréable ! Mais pourquoi s'indigner ? Même quand il s'agit d'une personne, perd-on son temps à médire de quelqu'un qui n'a plus l'apparence humaine, et que l'opinion des gens commence à mépriser ?

Pour ce qui est du milan, du corbeau ou d'autres oiseaux de cette sorte, personne au monde ne les

regarde, et jamais on ne les écoute attentivement. Aussi bien, quand je songe que si le rossignol est critiqué, c'est justement parce qu'on en a fait un oiseau merveilleux, je me sens désagréablement émue.

Un jour, nous voulions voir le retour de la procession [Le cortège de la Princesse consacrée revenant à sa résidence, le deuxième jour du Chien du quatrième mois.], après la fête de Kamo, et nous avions dit d'arrêter nos voitures devant les Temples Urin-in et Chisoku-in [Temples bouddhiques.]. Le coucou se faisait entendre (peut-être ne voulait-il pas rester caché en un tel jour), et le rossignol l'imitait très bien. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, c'était vraiment joli, alors qu'ils chantaient ensemble dans les grands arbres.

Je ne saurais dire non plus le charme du coucou quand vient la saison. À un moment ou à l'autre, on entend sa voix triomphante. On le voit, dans les poésies, qui s'abrite parmi les fleurs de la deutzie, dans les orangers ; s'il s'y cache à demi, c'est qu'il est d'humeur boudeuse.

On s'éveille, pendant les courtes nuits du cinquième mois, au moment des pluies, et l'on attend, dans l'espoir d'entendre le coucou avant tout le monde. Tout à coup, dans la nuit sombre, son chant résonne, superbe et plein de charme. Sans qu'on puisse s'en défendre, on a le cœur tout ensorcelé ; mais quand le sixième mois est arrivé, le coucou reste muet. Vraiment, il est superflu de dire combien j'aime le coucou !

En général, tout ce qui chante la nuit est charmant. Il n'y a guère que les bébés pour lesquels il n'en soit pourtant pas ainsi.

26. Choses élégantes

Sur un gilet violet clair, une veste blanche.

Les petits des canards [*Kari no ko*. Généralement *kari* désigne l'oie sauvage, mais dans certains textes il s'applique à un canard. D'autre part, *ko* signifie souvent « petit (d'un animal) », comme dans le *Manyôshû* ; mais ailleurs, comme dans les « Contes d'Ise », le « Conte du creux », il désigne les œufs, d'où, ici, plusieurs traductions possibles. En maints endroits des « Notes de chevet », on pourrait faire de pareilles remarques.].

Dans un bol de métal neuf, on a mis du sirop de liane [On en faisait des sorbets.], avec de la glace pilée.

Un rosaire en cristal de roche.

De la neige tombée sur les fleurs des glycines et des pruniers.

Un très joli bébé qui mange des fraises.

27. Insectes

[*Mushi*, de l'original, a un sens beaucoup plus étendu que celui d' « insecte », et s'applique aussi aux vers, aux crustacés, etc. On pourrait employer le mot « bestiole ».]

Le criquet à sonnettes, le criquet des pins, la sauterelle tisserande, le grillon, le papillon, la caprelle [Un petit crustacé.], la libellule, la luciole.

La teigne à manteau [*Minomushi*. Ainsi appelée parce qu'elle porte son nid sur sa tête.] me fait pitié. C'est un diable qui l'a engendrée ; sa mère, craignant qu'elle ne ressemblât à son père et n'eût, comme lui, un caractère effrayant, lui a mis un mauvais vêtement, puis lui a dit : « Je reviendrai bientôt, quand soufflera le vent d'automne ; attends-moi ! » Et la pauvre bestiole ne s'est pas même aperçue que sa mère s'était enfuie en l'abandonnant. Elle reconnaît le bruit que fait la bise d'automne, et quand vient le huitième mois, elle crie désespérément : « Du lait, du lait [Ou : « Mon père ! Mon père ! »] ! » Cela me fend le cœur.

La cigale du soir.

Le « scarabée qui salue [Il oscille quand il se déplace.] » m'émeut, lui aussi. On assure qu'il fait ainsi la révérence, tout en marchant, parce que, dans son cœur d'insecte, est née la foi bouddhique. Il est amusant encore de l'entendre frapper à petits coups répétés, dans quelque endroit sombre, alors qu'on ne s'y attend pas.

Pour la mouche, j'aurais bien dû la citer parmi les choses détestables, et je ne puis parler de cet insecte odieux, qui n'a aucune grâce, comme j'ai fait des personnes ; mais puisqu'il est ici question des insectes, je dois la nommer. Elle va se poser n'importe où, puis vient sur notre figure, avec ses pattes mouillées ! Il est vraiment déplaisant que l'on ait donné son nom à quelqu'un [Certains noms masculins étaient formés avec des noms

d'animaux, par exemple avec celui de la cigale, et sans doute aussi avec celui de la mouche.].

La phalène est très jolie et charmante. Lorsqu'on approche la lampe tout près, pour lire quelque roman, qu'elle est gracieuse quand elle passe, en volant, devant le livre !

La fourmi est laide, mais elle est si légère qu'il est bien joli de la voir marcher, rapide, sur la surface de l'eau.

Au septième mois, le vent souffle très fort, les averses font rage, et comme les journées sont en général très fraîches, on oublie même son éventail, inutile. Mais il est bien agréable de faire la sieste en tirant sur sa tête un léger vêtement qui garde une faible odeur de sueur.

28. Choses qui ne s'accordent pas

Une personne qui a de vilains cheveux porte un vêtement de damas blanc.

Des roses trémières fichées dans des cheveux crépus.

Une mauvaise écriture sur du papier rouge.

La neige tombée sur la maison de pauvres gens. C'est encore plus pénible à voir quand la lumière de la lune y pénètre.

Par un beau clair de lune, rencontrer une inélégante voiture découverte [Une voiture servant à transporter des marchandises.]. Ou encore, un bœuf châtain clair [La couleur préférée pour un bœuf.] attelé à un pareil véhicule.

Une femme déjà vieille, qui est enceinte et marche en s'essoufflant.

Ou bien une femme d'un certain âge, dont le mari est jeune, et qui, malgré sa laideur [Celle de la femme ou celle du mari ?], est jalouse et lui reproche d'aller voir une autre femme.

L'effarement d'un homme âgé qui s'éveille, ayant trop dormi. Ou encore un pareil homme, dont la barbe envahit la face, qui a cueilli et mange des glands.

Une femme qui n'a plus de dents mange des prunes, et fait une grimace montrant qu'elles sont sures.

Une femme d'un rang inférieur qui porte une jupe écarlate. On ne voit guère que cela ces temps-ci !

Le capitaine porte-carquois [Le capitaine de la garde du palais. Cette garde jouait le rôle d'une police ; on la redoutait. Primitivement, la jaquette de chasse (*karigini*) ne devait pas être portée à l'intérieur du palais.], lorsqu'il fait une ronde de nuit, en jaquette de chasse, a l'air tout à fait vulgaire. Ou encore, quand il a mis, mal à propos, le vêtement de dessus redouté, pour rôder çà et là du côté des appartements où logent les femmes. Si les gens le voient, ils le méprisent. « Y a-t-il par ici quelque individu suspect ? » demande-t-on par plaisanterie en le blâmant.

On considère le chambellan du sixième rang qui est officier de police, admis au Palais, comme un personnage d'une splendeur sans pareille. Les campagnards et les gens du peuple ne le prennent pas même pour un être de ce monde ; ils tremblent de frayeur devant lui, et craindraient, en le regardant, de rencontrer ses yeux. Vraiment il sied bien mal à un tel homme de se couler par un étroit corridor du Palais pour aller jusqu'à la chambre de quelque dame, où il entre et se couche sans bruit !

À un écran parfumé d'encens, on a suspendu un pantalon qui semble lourd. C'est d'un mauvais goût, et je présume qu'il en serait encore de même si ce pantalon était blanc et scintillait à la lumière.

Les hommes qui, portant, comme vêtement de dessus, un habit fendu sur les côtés, le roulent aussi fin qu'une queue de rat, et l'accrochent au paravent, ne conviennent pas pour la garde de nuit. On souhaiterait les voir, au moins tant qu'ils sont de service, prendre patience et cesser leurs visites dans les chambres

des dames.

On peut en dire autant pour les chambellans du cinquième rang [Sei veut parler des anciens chambellans qui ont été promus au cinquième rang quand ils ont quitté leurs fonctions et perdu, par conséquent, l'avantage de pouvoir approcher le souverain.].

Un jour, j'étais, avec de nombreuses autres dames, dans un couloir du Palais. Parmi les gens qui passaient, nous appelions, pour leur dire un mot, ceux dont l'air nous donnait à penser. Des serviteurs de bonne mine, de jeunes pages, transportaient des vêtements qu'ils avaient mis dans de jolies enveloppes de papier ou dans des sacs d'étoffe d'où l'on voyait sortir les cordons de ceinture des pantalons à lacets. À ceux qui portaient, dans des sacs, un arc, des flèches, un bouclier, une hallebarde ou un sabre, nous demandions à qui appartenaient ces armes. Les uns répondaient avec une gémissement : « C'est à tel seigneur », puis s'en allaient. C'était très joli mais d'autres composaient leur visage, se troublaient, puis disaient qu'ils ne savaient pas, ou bien s'éloignaient sans répondre. Ces derniers me semblaient détestables.

Une voiture découverte passe au clair de lune.

Un bel homme a une femme laide. Un homme déjà sur l'âge, auquel sa barbe noire donne un aspect déplaisant, joue avec le bébé d'une personne qui lui parle.

Les femmes de l'office domestique sont assurément d'agréables personnes ; mais comme elles appartiennent à une classe inférieure, leur condition n'est pas tellement digne d'envie... Je voudrais voir leur emploi donné à des femmes d'un rang passable, et tout irait bien ; à plus forte raison, si celles-ci étaient jeunes, avenantes, toujours joliment habillées. Les femmes d'un certain âge, qui connaissent les usages, et s'acquittent de leurs fonctions sans nul embarras, conviennent très bien aussi, et l'on a du plaisir à les voir. Je pense qu'il faudrait choisir, parmi les femmes de l'office domestique, celles qui ont une gracieuse figure, et leur faire porter des vêtements appropriés à la saison, des manteaux chinois dans le goût moderne.

Les hommes doivent avoir des gens d'escorte. Même de jeunes seigneurs, très élégants et jolis, ne m'intéressent aucunement s'ils n'en ont pas. J'ai toujours pensé que les censeurs avaient une belle et honorable fonction ; mais ce qui est très fâcheux, c'est que la traîne de leur vêtement de dessous soit si courte, et qu'ils aillent sans suite.

Une fois, je vis le Censeur sous-chef des chambellans [Fujiwara Yukinari. La scène doit se passer en 998.] qui causait très longuement avec une dame, près d'un écran extérieur, devant la face occidentale du palais où sont les bureaux des fonctionnaires qui gouvernent la Maison de l'Impératrice. Quand il l'eut quittée, j'allai le questionner, pour savoir qui était cette personne. Il me répondit que c'était la dame Ben no Naishi. « Que lui contiez-vous donc, pour bavarder avec elle aussi longtemps ? lui demandai-je encore ; si le Grand censeur vous avait vus, elle vous aurait sans doute abandonné bien vite ! – Qui a pu vous parler d'une pareille chose, répliqua-t-il en riant : je lui disais justement qu'elle ne devait pas me quitter ainsi ! »

Yukinari a beaucoup de charme, il ne fait montre d'aucun talent, il ne laisse voir, de son esprit, que ce qui apparaît naturellement, et les gens n'en savent pas davantage. Mais j'ai pu apprécier le fond de son cœur, et j'assure à l'Impératrice que ce n'est pas quelqu'un d'ordinaire. Au reste, elle-même le sait bien. Quand nous discutons, il me répète toujours : « On a dit que la femme ornait son visage pour celui qui trouvait sa joie en elle, et que le guerrier mourait pour son maître [Allusion à un passage du *Che-ki* (jap. *Shiki*), où sont

notées les paroles du Chinois Yu Jang, qui vécut cinq cents ans avant notre ère.]. » Nous nous promettons mutuellement une amitié aussi vivace que le saule de la plage, en Tôtômi [*Man.yôshû.*]. Cependant, les jeunes personnes le détestent de tout leur cœur, et disent de lui, sans ménagement, les choses les plus désagréables. « Ce seigneur, répètent ces mauvaises langues, est d'une laideur excessive. Il ne récite pas les Saintes Écritures, il ne chante pas comme font les autres. Quel esprit déplaisant ! » Le Censeur ne parle jamais à aucune d'elles. Il affirme souvent : « Même si une femme avait les yeux en long dans le visage, des sourcils lui couvrant tout le front, et un nez écarté en travers, je pense qu'on pourrait l'aimer si elle avait la bouche bien faite, le dessous du menton et le cou jolis, et si elle n'avait pas une vilaine voix. Mais, tout en disant cela, je crois qu'un visage trop laid est quelque chose de triste ! » Ces seules paroles ont fait que toutes celles qui pouvaient avoir le menton étroit, ou manquer de charme, sont devenues, à plus forte raison, ses aveugles adversaires. Elles osent même, quand elles sont auprès de l'Impératrice, parler de lui de façon désavantageuse à Sa Majesté.

Lorsqu'il veut faire dire quelque chose à ma maîtresse, il s'adresse à moi, qui ai, dès le début, transmis ses messages. Quand je suis dans l'appartement des dames, il me fait appeler au Palais, ou bien il vient me parler dans la chambre. Quand je suis à la campagne, il m'écrit, ou vient lui-même, et il me demande : « Si vous tardez à rentrer au Palais, veuillez envoyer quelqu'un répéter ce que je vous ai dit. » J'ai beau lui répondre qu'une telle personne est de service et pourrait se charger du message, il ne se rend pas à mes raisons.

Un jour, je pris un ton de pédagogue pour lui déclarer qu'il était bon de se conformer aux circonstances [Sei évoque les dernières instructions laissées par un Fujiwara à ses descendants.], et d'accepter ce qui se présentait, sans s'arrêter d'avance à une chose plutôt qu'à une autre ; mais il répliqua seulement qu'il avait toujours senti le besoin de régler sa conduite, et qu'on ne pouvait se refaire. Je m'étonnai : « On a dit, cependant, qu'il ne fallait pas hésiter à se corriger [Phrase tirée du « Livre des entretiens » (*Louen-yu*, jap. *Rongo*) de Confucius.] ; Qu'a-t-on voulu faire entendre par là ? » Tout en riant, il me répondit : « En nous voyant si bien ensemble, les gens ont dû beaucoup parler ; mais même si nous étions aussi intimes qu'on le croit, qu'y aurait-il là de honteux ? Vous pourriez bien me laisser voir votre visage ! – Comme je suis très laide, répliquai-je, je n'ose pas vous le montrer, car vous m'avez assuré que vous ne sauriez aimer une pareille femme. – Se pourrait-il vraiment, dit Yukinari, que vous fussiez laide ? S'il en est ainsi, continuez à me cacher votre figure ! » Depuis ce jour, même dans les occasions où il aurait pu, tout naturellement, me voir, il se couvrit le visage et, de fait, il ne me regarda pas. Je pensai qu'il avait parlé franchement, et qu'il ne m'avait pas menti ; mais que pouvais-je faire ?

À la fin du troisième mois, le manteau de cour, doublé, d'hiver doit être désagréable à porter. On voit même des gens en tenue pour la garde de nuit au Palais qui ont seulement le vêtement de dessus.

Un matin nous avions, Shikibu no Omoto et moi, dormi jusqu'au lever du soleil, dans la salle située sous l'appentis, quand l'Empereur et l'Impératrice ouvrirent la porte à coulisse, au fond de la chambre, et entrèrent. Ils riaient de bon cœur en voyant que nous étions toutes perplexes et restions sans savoir si nous devions nous lever. Nous mîmes rapidement nos manteaux chinois, sans prendre le temps de retirer nos cheveux de dessous. Nous avions rejeté en désordre nos effets de nuit, avec toutes les couvertures sous lesquelles nous étions ensevelies, et Leurs Majestés marchaient dessus. Elles regardaient les gens qui sortaient du poste de garde ou y entraient. Quelques courtisans, qui ne se doutaient pas de leur présence, s'approchèrent pour nous parler ; mais l'Empereur nous dit en souriant : « Ne leur faites pas voir que nous sommes là. »

Quand Leurs Majestés s'en allèrent, l'Impératrice nous ordonna de les accompagner, l'une et l'autre ;

nous répondîmes cependant qu'il nous fallait d'abord nous farder le visage, et nous ne les suivîmes pas. Elles étaient rentrées dans l'appartement central, et nous parlions encore, toutes deux, du charme de leur visite, quand, le support de l'écran étant placé à côté de la porte à coulisse qui se trouve au sud, nous aperçûmes, par une petite ouverture qu'il avait faite dans le rideau qui gênait, un homme à la face basanée. Nous pensâmes que ce devait être Noritaka, et sans y faire attention nous continuâmes à causer ; pourtant, comme il avançait son visage tout souriant, nous dîmes : « C'est sans doute Noritaka, voyons cela ! » et nous regardâmes : c'était une autre figure ! Confuses, nous nous empressâmes, en riant, de remettre l'écran à sa place, et de nous cacher. Trop tard ! c'était le Censeur sous-chef des chambellans, et il avait eu le loisir de m'observer. Je me désolais, pensant que j'avais tout fait pour qu'il ne pût me voir. Et, comme la dame qui était avec moi me faisait face, il n'avait pas même aperçu son visage ! En sortant de sa cachette, il me dit : « J'ai vu absolument toute votre figure. – Nous croyions, lui répondis-je, que c'était Noritaka, et nous ne prenions pas garde mais pourquoi donc m'avez-vous considérée si attentivement vous m'aviez dit que vous ne me regarderiez pas ! – On m'avait affirmé, répliqua Yukinari, que le visage d'une femme semblait particulièrement joli quand elle s'éveillait ; j'étais venu, songeant que je pourrais peut-être m'en assurer en regardant, par quelque fente, dans une des chambres des dames. J'étais déjà là pendant que l'Empereur vous parlait ; longtemps après son départ, vous ne vous doutiez encore de rien ! »

Depuis ce temps, il est entré, ce semble, derrière le store de ma chambre.

L'appel des gentilshommes, au Palais [Vers dix heures du soir, au Palais pur et frais.], est vraiment une jolie chose ; et il est agréable aussi de voir les officiers qui vérifient la présence, à leur place, des gens qui sont de service auprès de l'Empereur. Les autres arrivent en désordre à l'appel, leurs pas font tapage.

Quand nous sommes à la face orientale des chambres que nous occupons dans les appartements de l'Impératrice, au Palais, nous écoutons parfois, en prêtant l'oreille ; le nom d'un homme qu'elle connaît, entendu par hasard, peut faire battre le cœur d'une des dames. Et puis, bien qu'il y en ait là fort souvent, que ne pense-t-on pas en entendant appeler, en cette occasion, des gens dont on ne comprend pas bien les noms, parce qu'ils sont inconnus dans l'entourage de l'Impératrice ?

Les dames décident qu'un tel répond bien ou mal, ou qu'il est agréable à écouter. C'est amusant !

Au moment où l'on entend dire que l'appel des courtisans est terminé, les gardes envoyés par le service des chambellans font résonner la corde de leur arc [Pour effrayer les démons.] et sortent de leur poste avec un grand bruit de souliers. Cependant, au Palais, un chambellan va, d'un pas pesant et sonore, se placer près de la balustrade, au coin du nord-est, où il prend la position que l'on nomme, je crois, le « haut agenouillement ». Il est amusant de le voir, la face tournée vers l'Empereur, demander aux gardes qui sont derrière lui : « Celui-ci est-il présent, et celui-là ? » Les uns articulent leur nom d'une voix faible ; les autres, d'une voix forte. Lorsqu'il manque un certain nombre d'hommes, l'appel n'a pas lieu, le chef des gardes en rend compte à l'Empereur par l'intermédiaire du chambellan, et quand le chambellan lui en demande les raisons, il lui dit alors quelles choses ont empêché de faire l'appel. Après l'avoir entendu, le chambellan se retire. Quand c'est Masahiro, comme les jeunes seigneurs lui ont reproché de ne pas écouter le chef des gardes, et l'ont averti de ce qu'il devait faire, il prend maintenant un air furieux, il discourt sur la faute que commettent les manquants, et les gardes eux-mêmes en rient.

Un jour, Masahiro avait laissé ses souliers dans l'Office Impérial, sur la planche où l'on pose les mets. Tous s'exclamèrent et dirent qu'il fallait débarrasser la place d'objets aussi répugnants.

Les gens du service domestique, d'autres encore, ayant pitié de lui, répétaient : « À qui peuvent appartenir ces souliers, impossible de le savoir ! » Mais quel tumulte quand l'étourdi vint lui-même les

chercher en déclarant : « Ces objets malpropres sont à moi, Masahiro ! »

C'est très détestable lorsqu'un jeune homme bien né appelle une personne d'un rang inférieur en disant le nom de cette femme comme une chose dont il a l'habitude.

Même s'il connaît ce nom, il convient qu'il le prononce comme s'il avait oublié, par mégarde, la moitié des syllabes. Quand on vient la nuit près des chambres qu'occupent les dames en service au Palais ou dans quelque maison noble, il serait mal d'appeler ainsi, indistinctement ; mais ce qu'il faut, c'est emmener un homme du service domestique, ou, si l'on est ailleurs qu'au Palais, un valet ou quelqu'un des gens de service, et faire appeler par cet homme la personne que l'on désire voir. Si l'on appelle soi-même, tout le monde reconnaît votre voix. Cependant, on peut le faire quand il s'agit d'une servante inférieure ou d'une toute jeune suivante.

Il est bon que les jeunes gens et les enfants soient gras. J'aime bien, aussi, voir de l'embonpoint aux gouverneurs de province et aux fonctionnaires de cette sorte, qui sont des hommes faits et des personnages imposants. S'ils sont trop maigres et desséchés, on suppose qu'ils ont l'esprit maussade.

La chose la plus inconvenante, c'est bien d'avoir des conducteurs de bœufs qui soient mal habillés. Si les autres serviteurs sont aussi peu élégants, on s'en accommode, car, après tout, ils restent derrière la voiture. Mais on ressent une triste impression lorsque des gens qui sont en avant, et que l'on a toujours sous les yeux, ont l'air malpropres.

Au reste, c'est très laid aussi quand on fait suivre la voiture par des serviteurs n'ayant rien qui plaise à l'œil. Quand des laquais à la taille svelte, qui semblent faits pour être des hommes d'escorte, mais dont les pantalons salis ont pris l'aspect des étoffes de nuance dégradée, ou dont les vêtements de chasse semblent tous par trop usagés, vont, sans paraître se hâter, à côté de la voiture qui court, ils n'ont pas l'air d'appartenir à la personne qui est dans cette voiture.

En général, il est mauvais d'avoir à son service des gens mal vêtus.

Il arrive parfois que les domestiques déchirent leurs habits mais s'il s'agit de vêtements qui ont déjà été portés un certain temps, le mal n'est pas grand, et l'on doit passer là-dessus. Quand, dans un palais où il y a de nombreux serviteurs [ou : « Quand chez un seigneur auquel le gouvernement donne des serviteurs »], on voit de jeunes servantes qui paraissent malpropres, on pense que cela ne devrait pas être.

Quand un seigneur reçoit la visite d'un envoyé du Souverain, ou celle d'un ami, les gens même qui vivent chez lui sont heureux de voir un grand nombre de jolis pages, en service dans la maison.

Un jour, passant en voiture devant la résidence de quelque seigneur, j'aperçus un homme qui semblait un serviteur, et qui étendait des nattes sur le sol [ou : « qui donnait des ordres à un domestique inférieur. »]. Je vis aussi un jeune garçon d'une dizaine d'années ayant de jolis cheveux très longs, bien peignés, qui flottaient librement ; et encore un enfant de cinq ou six ans dont la chevelure s'entassait sous le collet de son habit, et dont les joues étaient toutes roses et pleines. Il tenait à la main un curieux petit arc et une sorte de bâton. Ces deux enfants étaient ravissants ; j'aurais voulu faire arrêter la voiture pour les prendre dans mes bras.

Je continuai mon chemin ; plus loin, l'air était parfumé d'une délicieuse odeur d'encens qui me charma.

Comme je passais devant une maison noble, la porte centrale était ouverte, et je vis une voiture couverte de palmes, toute neuve et jolie, avec des rideaux intérieurs, orangés, d'une nuance ravissante. Elle semblait superbe, avec ses brancards appuyés sur le tréteau. Quelques fonctionnaires des cinquième et sixième rangs, qui avaient passé la traîne de leur vêtement de dessous dans leur ceinture, et tenaient leur tablette, toute blanche, appuyée contre leur épaule, se croisaient en allant vers un but ou un autre. Il y

avait aussi des hommes d'escorte, en grande tenue, portant au dos le carquois en forme de cruche, qui entraient ou sortaient : tout à fait ce qui convenait en un pareil lieu. Une fille de cuisine, très joliment habillée, sortit pour demander - « Les gens du seigneur Un Tel sont-ils là ? » C'était ravissant.

29. Cascades

La cascade d'Otonashi.

À propos de la cascade de Furu, on a vraiment du plaisir à penser qu'un empereur, après avoir abdiqué, serait allé la voir [On ne voit pas de quel empereur Sei veut parler, et sans doute fait-elle ici une confusion.].

Les cascades de Nachi sont en Kumano, et j'ai, quand j'y songe, le cœur charmé [Sei pense à une poésie de l'ex-empereur Kwazan, son contemporain, qui fit un pèlerinage à Nachi, l'un des temples de Kumano.].

La cascade de Todoroki [« retentissante » ; en Rikuzen.]. Comme elle est bruyante et terrible !

30. Rivières

Qu'il est triste de penser combien, dans la rivière d'Asuka [En Yamato. Allusion à une ancienne poésie.], les gouffres et les bancs de sable sont changeants et éphémères ! La rivière d'Ôi : celles d'Izumi, de Minase.

La rivière de Mimito [« à l'oreille fine » ; en Yamashiro.]. Il est amusant, du reste, de se demander quelle chose elle a pu entendre avec une telle subtilité !

La rivière d'Otonashi [« sans bruit » ; en Kii.] est curieuse, à cause de son nom inattendu.

Les rivières de Hosotani, de Tamahoshi, de Nuki.

La rivière de Sawada [En Yamashiro.]. En la nommant, on est forcé de songer à l'air populaire d'autrefois.

La rivière de Nanoriso.

La rivière de Natori [« qui acquiert du renom » en Rikuzen.]. Je voudrais bien que l'on me dît quelle sorte de renommée elle a pu acquérir.

La rivière de Yoshino.

En ce bas monde, il y a aussi une rivière céleste [Ama no gava. Ce nom, qui désigne la voie lactée, est aussi celui d'une rivière en Kawachi.], et ce qui est encore plus joli, c'est que Narihira l'ait chantée dans ces vers : « À la Tisserande, j'emprunterai un logis [Dans sa poésie, recueillie dans le *Kokinshû*, Ariwara no Narihira fait allusion à la tisserande de la légende chinoise (une étoile), qui, séparée du bouvier, son époux (une autre étoile), ne lui est réunie que le septième soir du septième mois ; cette nuit-là, de célestes pies, se plaçant côte à côte, forment un pont qui permet au bouvier de traverser la « rivière du ciel ».]. »

31. Ponts

Les ponts d'Asamutsu, de Nagara, d'Amabiko, de Hamana [En Tôhômi.] ; Hitotsubashi [Pont fait d'une seule pièce de bois, d'un seul tronc d'arbre.].

Le pont de bateaux, à Sano.

Les ponts d'Utajime, de Todoroki, d'Ogawa ; Kakebashi [« Le pont suspendu », probablement un pont jeté sur un torrent.] les ponts de Seta, de Kisoji, de Horie, de Kasasagi [« des pies ».], de Yukiai [« de la rencontre ». Comme le précédent, ce nom rappelle peut-être la légende de la tisserande.] ; le pont flottant d'Ono ; le pont du Yamasuge [« du carex des

montagnes ». En Shimotsuke.].

Le pont de planches, qui n'a qu'une seule arche. Comme ce pont a l'esprit étroit, il est amusant d'entendre son nom [Sei plaisante à propos du peu de longueur (du peu d'esprit) de ce pont.].

Le pont d'Utatane.

32. Villages

Les villages d'Ausaka [Prononcer Osaka ; la « Montée des rencontres ». Ce village, où se trouvait un relais, était situé près de la barrière du même nom, à la limite de la province de Yamashiro.], de Nagame, d'Isame, de Hitozuma, de Tanome, d'Asakaze, de Yûhi, de Tôchi, de Fushimi, de Nagai.

Le village de Tsumatori [« de la femme prise » en Mutsu.]. Sa femme aura-t-elle été prise par quelqu'un, ou bien aura-t-il pris lui-même celle d'un autre ? Que l'on choisisse la première ou la deuxième de ces hypothèses, l'explication est fort plaisante.

33. Herbes

L'acore aromatique. L'avoine d'eau.

La rose trémière me ravit. Il est vraiment merveilleux de songer que tous en ornent leurs cheveux, à l'occasion de la fête de Kamo, depuis le temps des dieux. La plante elle-même est très jolie.

Le plantain d'eau [Omodaka, littéralement « figure hautaine ».] a lui aussi quelque chose qui me charme. C'est son nom que l'on trouve curieux lorsqu'on pense que cette plante a pu se montrer hautaine.

La bardane d'eau. Le persil des rivages. La mousse. Le lierre à pois. L'herbe verte qui pousse aux endroits que la neige laisse découverts.

L'oseille des bois est plus jolie que n'importe quoi, en dessins sur la soie damassée.

L'« herbe aventureuse [Peut-être ne s'agit-il pas d'une plante particulière, et faut-il comprendre : « Les herbes aventureuses croissent... »] » croît, dit-on, sur les falaises en vérité, cela ne donne guère confiance, et j'en suis peinée.

La « plante de jusqu'à quand [Itsumadégusa, l'orpin.] » pousse sur de vieux murs très fragiles, et j'ai pitié d'elle, car il semble que ces murs pourraient s'écrouler plus facilement encore que les falaises. Il me déplaît de penser que cette plante ne croîtrait sans doute pas sur un vrai mur bâti avec de la chaux.

L'« herbe sans tracas [Kotonashigusa. D'après certains auteurs, cette plante serait la même que la suivante, et on l'aurait portée, fixée à la coiffure, pendant les périodes de retraite, ce qui expliquerait son nom.] » ». Il est amusant de se dire qu'elle pourrait ne se soucier de rien. Peut-être aussi un malheur qui l'accablait s'en est-il allé ? L'une ou l'autre des deux explications est amusante.

L'« herbe qui endure [Shinobugusa. Aujourd'hui, ce nom peut désigner une mousse et une fougère. Au X^e siècle, il s'appliquait aussi à une orchidée.] » me fait pitié. La façon dont elle croît en abondance, au bord des toits, sur toutes les saillies des édifices, est très curieuse.

L'armoise est très jolie.

La massette en fleur est aussi très jolie, et les feuilles du carex qu'on voit sur le rivage sont encore plus belles.

Le jonc des lacs. La lentille d'eau. Les massettes poussées çà et là, quand vient l'automne. La liane verte.

La prêles d'hiver. Il est délicieux d'imaginer quel bruit le vent doit faire quand il souffle dans sa

chevelure.

La bourse du pasteur. Le gazon des chênes.

Les feuilles flottantes du lotus sont très élégantes. À la surface d'un étang calme et limpide, les grandes et les petites s'étalent et se déplacent à l'aventure. C'est charmant. Si on détache une de ces feuilles et si on la regarde après l'avoir laissée quelque temps pressée sous quelque objet, on trouve que c'est la chose la plus gracieuse du monde.

Le houblon octuple. Le carex des montagnes. La renouée des montagnes. Le lycopode commun. Le lis des rivages. Le roseau.

Quand le souffle du vent retourne les feuilles de la puéraire [*Kuzu*, une plante grimpante.], l'envers en apparaît, tout blanc, et c'est très joli.

34. Recueils de poésies

L'Ancien recueil d'une myriade de feuilles.

Le Recueil ancien et moderne.

Le Recueil choisi postérieur.

[Le *Man-yôshû*, le *Kokinshû* et le *Gosenshû*.]

35. Sujets de poésies

La capitale. La puéraire. La bardane d'eau. Le poulain. La grêle. Le bambou nain. La violette à feuilles rondes. Le lycopode. L'avoine d'eau. La sarcelle. Le canard mandarin. Les massettes poussées çà et là, en automne. Le gazon. La liane verte. Le poirier. Le jujubier. Le « visage du matin [Asagao est aujourd'hui le nom du liseron. Au temps de Sei, ce mot désignait peut-être une autre plante : une campanule ou plus probablement la rose de Saron (ketmie, guimauve en arbre).] ».

36. Fleurs des herbes

L'œillet. Pour l'œillet de Chine, il va sans dire qu'il est joli ; mais celui du Japon est superbe aussi.

La valériane. La campanule à grandes fleurs. Des fleurs de chrysanthème, dont la nuance, après la gelée, a changé par-ci, par-là. Les roseaux que l'on moissonne [Pour en couvrir les toits.].

La gentiane a des rameaux qui m'ennuient ; mais quand toutes les autres fleurs sont complètement desséchées par le froid, elle offre aux regards ses corolles aux nuances éclatantes. C'est ravissant.

Bien qu'elle ne soit pas assez jolie pour qu'on puisse la choisir exprès parmi les autres, et la vanter comme on ferait une personne, la fleur du « manche de faucille [*Kamatsuka*. Il s'agirait d'un arbuste à fleurs blanches dont le bois servait à faire les manches des faucilles.] » est aimable. Son nom, au contraire, semble déplaisant.

Le nom que porte la fleur du lychnis [*Kanii* ou *gampi*, écrit avec deux caractères qui signifient, le premier, « oie sauvage », et, le second, « être luxuriant »], écrit en caractères chinois, rappelle que l'on remarque cette plante quand arrivent les oies sauvages. Bien que la couleur n'en soit pas très foncée, elle ressemble tout à fait à la fleur de la glycine. On la voit au printemps et à l'automne, elle est gracieuse.

La violette à feuilles rondes et la violette ordinaire sont des plantes de même genre. Quand elles sont

vieilles et fanées, toutes deux sont pareilles et l'on est en peine, car on ne peut distinguer l'une de l'autre.

La spirée.

Le « visage du soir [*Yûgao*, la gourde. Ses fleurs sont blanches.] » ressemble au « visage du matin », on le cite toujours en même temps que lui. Sa fleur est jolie, pour sûr, mais c'est avec déplaisir que l'on voit la laideur de ses gourdes. Pourquoi, du reste, produit-il de pareils fruits ? Si seulement les siens étaient comme ceux des coquerets ou des plantes analogues ! Quoi qu'il en soit, il me suffit de penser au nom du « visage du soir » pour lui découvrir encore du charme.

La fleur du roseau n'a véritablement rien de remarquable. Mais quand je songe qu'on a sans doute eu de bonnes raisons pour la juger digne d'être offerte aux dieux [On en aurait offert aux dieux, en Shinano, le vingt-sept du septième mois.], je cesse de la trouver commune. Le caractère qui sert à écrire son nom n'est pas moins joli que celui qu'on emploie pour l'érianthe [*Sulaki*, une graminée qui porte des fleurs en panache.] ; mais ce qui me plaît davantage, c'est qu'il pousse au bord de l'eau.

On s'étonnera, probablement, que je n'aie pas encore parlé ici de Périanthe, et pourtant ! quand l'œil ravi trouve partout à s'émerveiller dans la lande, en automne, c'est bien lui qui en fait la beauté. Lorsque ses épis rouge foncé, humides du brouillard matinal, s'inclinent au gré du vent, y a-t-il autre chose d'aussi joli ? À la fin de l'automne, l'érianthe a perdu tout son charme. Après que se sont éparpillées, sans que rien n'en demeure, les fleurs aux mille nuances qui s'étaient épanouies pèle-mêle, il reste encore l'épi de l'érianthe, tout blanc ; on peut le voir jusqu'aux derniers jours de l'hiver. Je ne sais s'il tombe alors en enfance ; mais vraiment, quand il se penche comme s'il regrettait sa splendeur passée, sa tête brillante qui vacille ressemble tout à fait à celle d'un vieillard. Si l'on compare ainsi Périanthe à un homme capable de souffrir, on est forcé de le prendre, lui aussi, en pitié.

La fleur de la lespédèze est d'une couleur très foncée ; ses rameaux, gracieusement fleuris, s'étalent et se courbent doucement lorsqu'ils sont alourdis par la rosée du matin. On assure que le cerf la préfère aux autres plantes, et qu'il aime à venir près d'elle [Les poètes parlent souvent du cerf et de la lespédèze, ou de la valériane, comme de deux amants.] ; je ressens, quand je pense à ces choses, une étrange émotion.

Le tournesol n'a pas une beauté remarquable ; mais il s'incline, dit-on, en suivant toujours la lumière du soleil. Voilà qui ne rappelle pas le caractère des plantes et des arbres ordinaires, et qui me ravit. Bien que la fleur du tournesol ne soit pas d'une couleur foncée, il ne le cède en rien à la kerrie en fleur.

L'azalée, non plus, n'est pas particulièrement belle. Pourtant, les poètes ont dit que « l'ayant cueillie, on la regarde [*Poésie d'Izumi Shikibu.*] », et, de toute façon, je trouve cela charmant.

Quand on examine la ronce de près, on est offensé par ses rameaux ; mais la fleur en est jolie. Lorsque le ciel s'est éclairci après la pluie, au bord de l'eau, près d'un pont [ou : « près d'un escalier ».] fait d'arbres auxquels on a laissé leur sombre écorce, que les fleurs de la ronce, écloses en profusion, sont splendides, éclairées par le soleil couchant !

37. Choses peu rassurantes

La mère d'un bonze qui est parti, pour douze ans, vivre en reclus dans la montagne [Son père pouvait le voir mais non sa mère.].

On arrive, à la tombée de la nuit, dans une maison où l'on n'a pas l'habitude d'aller. Comme on ne se soucie pas de se mettre en évidence, on ne fait pas de lumière : on va pourtant s'asseoir à côté des gens qui sont là, sans les connaître.

Alors qu'on ne savait rien de son caractère, on a envoyé chez quelqu'un, en lui confiant des objets de valeur, un domestique qui vient tout juste d'entrer à votre service. Et voilà qu'il tarde à revenir !

Un bébé qui ne parle pas encore se renverse en arrière, et crie en se débattant si quelqu'un veut le prendre dans ses bras.

Manger des fraises dans l'obscurité [On risque de manger une limace.].

Une fête où l'on ne connaît personne.

38. Choses que l'on ne peut comparer

L'été et l'hiver. La nuit et le jour. La pluie qui tombe et le soleil qui brille. La jeunesse et la vieillesse. Le rire et la colère. Le noir et le blanc. L'amour et la haine. La renouée et l'arbre à liège [La première est petite, et donne une teinture bleue, le second est grand, et l'on emploie son écorce pour teindre en jaune.]. La pluie et le brouillard.

On n'aime plus une personne, c'est toujours la même, et il vous semble cependant que c'est une autre [Allusion possible à une ancienne poésie.].

Dans un jardin planté de nombreux arbres toujours verts, des corbeaux dormaient, quand, vers le milieu de la nuit, ils s'éveillent en tumulte, effrayés et troublés. L'alerte est transmise d'arbre en arbre, et les corbeaux croassent, d'une voix altérée par ce brusque réveil. Tout cela, qui diffère de leur aspect désagréable du jour, est bien joli.

Pour les rendez-vous secrets, l'été est charmant. Les nuits sont extrêmement courtes et fugitives. Déjà il fait jour et l'on n'a pas dormi un seul instant. Comme les stores sont partout restés levés, la fraîcheur pénètre dans les habitations, et on peut voir au loin, de tous les côtés. À l'aube, les amants ont encore quelque chose à se dire ; ils sont occupés à causer, quand, juste devant leur chambre, un corbeau s'envole avec un cri sonore. Ils ne doutent pas d'avoir été découverts, et c'est bien amusant !

En hiver, au moment des grands froids, alors qu'on est couchée à côté, de son ami, et que l'on écoute, enfouie sous les couvertures, il est délicieux aussi d'entendre le son d'une cloche qui vous paraît être au fond d'une fosse. De même, le premier cri des coqs semble venir d'un puits très profond et très éloigné, parce qu'ils chantent le bec enfoncé dans les plumes ; mais à mesure qu'ils se répondent, il est charmant d'entendre leur chant qui se rapproche.

Quand c'est un amant qui vient la voir, il n'est pas besoin de dire la joie qu'une femme ressent. Elle est heureuse encore, si c'est seulement quelqu'un avec qui elle est en relation d'amitié. Mais quel ennui lorsqu'un homme qui n'est ni votre amant ni votre ami vient sans motif particulier vous rendre visite ! Il entre dans la chambre, où, derrière le store, de nombreuses dames sont assises et conversent. Il ne paraît pas vouloir s'en aller bien vite, et ses hommes d'escorte, ses pages, pensent que « probablement, même le manche de la cognée va pourrir [Une légende chinoise raconte qu'un bûcheron, Wang Tche (ou Wang Che), s'attarda certain jour à regarder des génies qui jouaient aux dames, et s'aperçut, quand la partie fut finie, que le manche de sa cognée tombait en poussière : des siècles avaient passé.] ». Ils bâillent longuement d'ennui et de découragement, et bien qu'ils les murmurent sans doute en croyant qu'on ne les entend pas, c'est tout à fait déplaisant lorsque des phrases comme : « Ah ! que c'est lamentable ! Quel souci ! quelle peine ! Il doit être maintenant minuit passé » vous parviennent à l'oreille. Ces gens disent, après tout, cela sans réflexion ; mais il semble au visiteur que ces paroles détruisent tout le plaisir qu'il avait à regarder et à écouter les dames. Ou encore, lorsque les domestiques, sans aller jusqu'à parler de la sorte en manifestant clairement leur pensée, se contentent de très fort : « Ah ! Ah ! Ah ! » il est bien amusant de se rappeler la poésie de « l'eau qui coule sous terre ». Il est très détestable, cependant, d'entendre les serviteurs dire, tout près des écrans de jardin, ou de la clôture de

bambous : « Le temps est à la pluie », pour que leur maître se hâte.

Les hommes qui escortent les gens de qualité, ceux qui forment la suite des jeunes seigneurs, ne se conduisent pas ainsi ; mais on trouve cette grossièreté chez les domestiques des gens d'un moindre rang. Parmi les nombreux serviteurs que l'on peut avoir, on doit choisir, pour s'en faire accompagner, ceux dont on a éprouvé le caractère.

39. Choses rares

Un gendre loué par son beau-père.

Une bru aimée par sa belle-mère.

Une pince à épiler, d'argent, qui arrache bien [L'argent n'est pas un métal dur, et une pince d'argent est rarement bonne.].

Un serviteur qui ne médit pas de son maître.

Une personne sans la moindre manie, sans infirmité, supérieure au physique comme au moral, et qui reste sans défaut, alors qu'elle vit dans le monde.

Des personnes qui habitent ensemble gardent une réserve mutuelle, et je pense que chacune doit s'appliquer, sans la moindre négligence, à dissimuler son caractère. Il est bien rare qu'on ne finisse pas par le voir.

Ne pas tacher d'encre le livre où l'on copie des romans, des recueils de poésies, ou d'autres choses analogues. Quand c'est un beau cahier, on prend le plus grand soin pour écrire, et cependant, il paraît toujours sali.

Quand des hommes et des femmes, ou des bonzes, se sont promis une amitié profonde, il est difficile qu'ils restent en bonne harmonie jusqu'à la fin.

Un serviteur agréable à son maître.

On a donné au foulon de la soie à lustrer ; quand il vous la renvoie, elle vous semble si belle que l'on s'exclame : « Ah qu'elle est jolie ! »

Parmi les appartements qu'occupent les dames au Palais Impérial, ceux que longe la galerie sont très agréables. Quand on lève les petites jalousies du haut, le vent pénètre en soufflant très fort, et il fait bien frais, même en été. En hiver, il arrive que la neige et la grêle entrent en même temps que le vent ; cela, encore, m'amuse beaucoup. Les chambres sont peu profondes, et comme les pages, même là, non loin des appartements de l'Empereur, ont parfois des manières inconvenantes, nous nous cachons derrière quelque paravent. Nous sommes très bien en cet endroit ; on n'y entend pas, comme ailleurs dans le Palais, parler à voix haute et rire. Même le jour, nous sommes constamment sur le qui-vive, et la nuit, à plus forte raison, il n'est pas un moment où nous puissions relâcher quelque chose de notre attention ; mais cette continuelle inquiétude a pour moi du charme.

Toute la nuit, nous entendons marcher, devant les chambres, des gens chaussés de souliers. De temps en temps, les pas s'arrêtent : on frappe à quelque porte, d'un doigt seulement, et il est amusant de se dire que malgré cela, la dame qui habite cette chambre a bien reconnu tout de suite, à sa manière de frapper, celui qui est là.

Parfois, les coups durent très longtemps, et pourtant la dame garde le silence. L'homme pense sans doute qu'elle est endormie. Elle en a du regret ; le bruit d'un corps qui bouge quelque peu, le bruissement d'une étoffe font savoir au visiteur ce qui en est. La dame l'entend distinctement agiter son éventail.

D'autres fois, en hiver, bien qu'elle fasse en les maniant le moins de bruit possible, il reconnaît le cliquetis des baguettes de métal qu'elle remue doucement dans le brasier. Alors, il cogne de plus en plus

fort, il appelle à haute voix, et la dame se glisse furtivement près de la porte, pour écouter.

Parfois aussi, nous entendons une foule de gens qui récitent des poèmes chinois, ou disent des poésies japonaises. Une des dames, sans attendre, ouvre sa porte, bien que personne n'y ait frappé ; ceux même qui n'avaient pas l'intention de venir à cette chambre s'arrêtent. Comme ils sont trop nombreux pour entrer, ils passent la nuit dans le jardin, devant la véranda, et la scène n'est pas moins agréable.

Le store, tout neuf et tout vert, est superbe ; sous le rideau resplendissant de l'écran, on aperçoit un peu le bas des vêtements que porte la dame, débordant l'un sur l'autre.

Pendant, ni les jeunes seigneurs dont le manteau de cour est toujours décousu par-derrière, ni les chambellans du sixième rang, habillés de vert, ne s'approchent effrontément de la porte à coulisse. Il est charmant de les voir qui se tiennent le dos contre le mur, avec leurs manches bien ajustées.

Et puis, on doit sans doute admirer du dehors un délicieux spectacle, lorsqu'un homme portant un pantalon à lacets d'un violet très foncé, avec un superbe manteau de cour qui laisse apercevoir des vêtements de dessous dont les couleurs diffèrent toutes, entre à demi dans la chambre en poussant le store. Qu'il prenne un élégant encrier, puis se mette à écrire une lettre, ou bien demande un miroir à la dame et se peigne les cheveux des tempes, tout cela est ravissant.

Quand l'écran de trois pieds est dressé, il laisse peu d'espace libre sous le store à tête ; il est bien amusant de voir comme le store, relevé, vient frôler désagréablement, pendant qu'ils causent, le visage de l'homme qui est dehors et celui de la dame qui est dans la chambre. Qu'en serait-il donc si l'homme était très grand et la dame toute petite ? Je ne sais, mais avec des personnes d'une taille ordinaire, il n'en peut aller autrement.

Le jour de la répétition musicale [Il doit plutôt s'agir de l'examen de musique et de danse qui avait lieu au palais, le dernier jour du Mouton, au onzième mois, c'est-à-dire deux jours avant la fête spéciale de Kamo.] avant la fête spéciale de Kamo, c'est encore plus joli.

Les employés du service domestique tiennent, haut allumées, de longues torches de sapin ; ils marchent en rentrant le cou dans leurs vêtements [A cause du froid.], et en heurtant partout les extrémités de leurs flambeaux. Alors commence un délicieux concert, la flûte résonne, et l'on est étrangement charmé. Les jeunes seigneurs, en costume de cour, s'arrêtent près de nous pour bavarder, pendant que les serviteurs des courtisans, à voix basse, brièvement, chacun devant son maître, enjoignent à la foule de s'écarter. Toutes ces voix se mêlent à la musique. Cela ne ressemble pas à ce que l'on entend d'habitude, et c'est ravissant. Comme la nuit est avancée, on attend le retour, à l'aube, des danseurs et des musiciens, et lorsque les jeunes seigneurs chantent « La fleur de l'herbe de riz, nouvellement poussée », c'est encore plus agréable. Si quelque homme n'ayant pas l'usage du monde passe tout droit, et s'en va sans s'arrêter, les dames rient ; l'une s'écrie : « Attendez un peu, pourquoi perdre le charme de cette nuit si courte, et vous dépêcher ainsi ? Restez un moment, puis vous partirez. » Mais peut-être cet homme est-il mal disposé ; il s'éloigne en grande hâte, c'est tout juste s'il ne tombe pas ; on dirait qu'il craint d'être poursuivi et ramené de force.

C'était au temps où l'Impératrice demeurait au palais où sont les bureaux de sa Maison [Au huitième mois de 998.]. Là, si peu préparé que fût notre esprit, nous nous trouvions, sans y avoir pris garde, charmées par l'ombre profonde qui s'étendait sous les vieux arbres du jardin, et par la hauteur de l'édifice. Un jour, quelqu'un ayant dit qu'un démon était caché dans l'appartement central, on avait tout employé (paravents, écrans...) pour l'enclorre. On avait dressé l'écran de sa Majesté sous l'appentis du sud-est, et les dames de sa suite se tenaient sous le double appentis [*Magobisashi*, toit à une seule pente dont la partie supérieure était appuyée contre les piliers supportant la base d'un autre appentis.].

Nous entendions continuellement les serviteurs crier : « Faites place ! » devant les hauts dignitaires et les courtisans qui étaient entrés par la porte de la garde du corps, et passaient ensuite par celle que surveille la garde du Palais, de gauche [Par la première porte, ils avaient franchi l'enceinte extérieure ; par la seconde, ils entraient dans le « Palais Réservé » qu'entourait la deuxième enceinte et dans lequel se trouvaient les résidences de l'empereur, de ses épouses, du prince héritier...]. Pour les courtisans, les avertissements étaient plus brefs que pour les hauts personnages ; en écoutant, nous nous amusions fort à dire : « Celui-ci est un grand ou un petit " faites place ". » Comme nous les avions entendues bien souvent, nous connaissions toutes les voix. Parfois, quand l'une de nous affirmait : « C'est tel ou tel seigneur que l'on annonce », une autre répondait : « Ce n'est pas lui », et nous envoyions une servante voir qui venait d'arriver. Il était amusant d'entendre la dame qui avait deviné dire après cela : « J'avais donc raison ! »

Un matin, alors que la lune était encore dans le ciel, nous étions descendues dans le jardin, tout couvert d'un épais brouillard ; l'Impératrice, nous entendant, s'éveilla. Toutes les dames qui se trouvaient auprès d'elle descendirent aussi, et pendant que nous nous divertissions, le jour vint peu à peu. Comme je partais en disant que j'allais au poste de la garde du Palais, de gauche, toutes me rattrapèrent en s'écriant : « Moi aussi, moi aussi ! » Mais nous entendîmes de nombreux courtisans qui venaient vers le Palais, en récitant ensemble la poésie : « Ceci ou cela... c'est l'automne qui chante d'une seule voix [Poème, en chinois, de Minamoto Hideakira (mort en 940), et dont Sei a remplacé le début par « ceci ou cela ».]. » Les dames rentrèrent alors bien vite dans le Palais [Dans le Palais intérieur, le Palais Réservé.] pour causer avec eux. L'un de ces gentilshommes demanda si nous avions admiré la lune, et composa une poésie pour en célébrer le charme.

La nuit comme le jour, jamais les courtisans ne cessaient de venir nous voir. En arrivant au Palais comme en partant, les hauts dignitaires, à moins d'avoir quelque affaire extraordinairement urgente, ne manquaient pas non plus de venir.

40. Choses qu'il ne valait pas la peine de faire

Après avoir elle-même décidé de le postuler, une femme obtient un emploi au Palais ; mais bientôt elle prend un air ennuyé, trouve ses fonctions fastidieuses. Elle répète sans cesse qu'elle doit partir parce qu'on lui a dit je ne sais quoi, parce que le service lui déplaît. Elle s'en va, et voilà qu'elle parle de revenir, attendu qu'elle est en désaccord avec ses parents.

Un gendre adopté qui fait mauvais visage à ses beaux-parents.

Après s'être obstiné à prendre pour gendre quelqu'un qui n'y tenait guère, se lamenter en disant qu'il n'est pas tel que l'on pensait.

41. Choses dont on n'a aucun regret

[Ce titre s'accorde mal avec le texte du chapitre. Y a-t-il ici une erreur des copistes ? En changeant un seul des caractères syllabiques employés, on aurait « Choses pitoyables ».]

On entend louer une poésie que l'on a composée pour la donner à une amie, et lui permettre de la présenter comme son œuvre. Cela, pourtant, a aussi quelque chose d'agréable.

Un homme, près d'entreprendre un long voyage, demande des lettres de recommandation pour des gens qui habitent dans les endroits où il va passer successivement, et vous fait dire qu'il serait heureux d'avoir

une lettre de vous. Vous écrivez alors négligemment, pour quelqu'une de vos connaissances, une lettre que vous envoyez à celui qui va partir. Mais votre ami se fâche en la lisant, et dit que vous ne vous êtes, pour lui, pas mis en frais. Il ne donne pas seulement de réponse au voyageur, il parle de vous en mauvais termes.

42. Choses qui paraissent agréables

Le compliment adressé au Souverain quand on lui présente la canne du Lièvre [ou : « Les paroles magiques que l'on dit en tenant la canne du jour du Lièvre. »].

Le chef des acteurs qui exécutent la danse sacrée [La *kagura*].

Les lotus de l'étang arrosés par l'averse.

Celui qui dirige les chevaux à la fête de l'Auguste Esprit [L'esprit de Susa-no-O. La fête avait lieu le quatorzième jour du sixième mois.], ou encore, à cette même fête, celui qui porte la bannière, qu'il agite pour faire des signaux.

Le directeur d'une troupe d'artistes ambulants.

À l'époque où sont nommés les gouverneurs de province, celui qui obtient le meilleur poste.

Le lendemain [Le vingt-deuxième jour du douzième mois, en 993.] du jour où fut faite l'« Énumération des noms des Bouddhas [On récitait un texte contenant une liste des bouddhas des « trois mondes » (passé, présent, avenir).] », on apporta, en traversant le Palais, le paravent sur lequel est représenté l'enfer, pour le montrer à l'Impératrice. C'était une peinture tout à fait repoussante. Sa Majesté me dit de la regarder ; mais je répondis que je ne voulais absolument pas la voir. J'étais glacée d'horreur ; pour me soustraire à tous les yeux, j'allai me coucher dans notre chambre du Palais.

Il pleuvait très fort, et l'Empereur dit qu'il s'ennuyait ; sur son ordre, les courtisans vinrent aux appartements qu'occupait l'Impératrice au Palais pur et frais ; il y eut un concert. Le Troisième sous-secrétaire d'État Michimasa [Minamoto Michimasa (ou Michikata).] jouait très bien de la guitare ; le seigneur Narimasa jouait de la harpe, Yukinari de la flûte, et le Capitaine de la garde du corps, Tsunefusa, de l'orgue à bouche [L'orgue à bouche était formé d'une calebasse à laquelle s'adaptaient des tuyaux : dans l'un le musicien soufflait, et l'air s'en allait par les autres, pourvus d'anches.]. C'était ravissant, et quand la guitare se tut, à la fin du morceau, le Seigneur premier sous-secrétaire d'État [Fujiwara Korechika.] récita la poésie : « Le son de la guitare a cessé ; mais l'on tarde à causer [« Poème de la guitare », de Po Kyu-yi.]. »

J'étais couchée tout près, bien cachée ; je me levai, puis me montrai en déclarant : « La peine que j'encours est terrible ; pourtant je ne puis résister au charme de ces vers ! » ce qui fit rire tout le monde. La voix du Premier sous-secrétaire n'était, sans doute, pas remarquable ; mais vraiment, on aurait pu croire tout préparé à dessein pour que sa récitation fût à propos.

Le Capitaine de la garde du corps, sous-chef des chambellans [Fujiwara Tadanobu.], ayant écouté quelque racontage à mon sujet, disait de moi les pires choses : « Comment ai-je pu, s'étonnait-il par exemple, la considérer comme un être humain ? » Je fus mortifiée en apprenant par hasard qu'il me calomniait, sans garder de mesure, même au Palais de l'Empereur. Pourtant, je répondis en riant : « Si j'étais vraiment si détestable, ce serait un malheur ; mais il aura rectifié de lui-même son jugement après s'être renseigné. » Cependant, quand Tadanobu entendait ma voix, en passant aux environs de la Porte noire [Le nom de cette porte rappelle des récits concernant l'empereur Kôkô (885-887).], il se couvrait le visage avec sa manche, et ne m'accordait pas un coup d'œil. Mais malgré l'aversion qu'il me témoignait, je laissai le temps s'écouler, sans lui parler, ni même regarder de son côté.

Vers la fin du deuxième mois [En 995.], la pluie tomba souvent ; le temps me semblait long, quand les dames me racontèrent que Tadanobu était au Palais, où il prenait part à une retraite de l'Empereur, et qu'il avait dit : « Quoi qu'il en soit, je me sens tout triste depuis que j'ai rompu avec Sei Shônagon. Je ne sais si je ne devrais pas lui envoyer un mot. » Je répondis que je ne croyais pas cela possible ; mais je restai toute la journée dans ma chambre, et quand je me rendis près de l'Impératrice, elle s'était déjà retirée dans ses appartements de nuit.

Les dames de sa suite se trouvaient rassemblées dans la salle inférieure ; elles avaient approché une lampe, et s'amusaient à deviner des caractères chinois dont la moitié était cachée. En m'apercevant, toutes s'écrièrent : « Quel bonheur ! Enfin vous voici ! Accourez vite ! » Mais je me désolais d'être arrivée après le départ de ma maîtresse, et je ne savais pour quoi faire j'avais bien pu venir au Palais. Je m'assis à côté du brasier carré ; toutes vinrent auprès de moi, et nous causions, lorsqu'un messenger s'annonça au-dehors, d'une voix éclatante. Étonnée, j'envoyai demander ce qui s'était passé en si peu de temps, depuis que j'avais quitté ma chambre. Le messenger appartenait au service domestique. Il répondit qu'il devait me parler sans intermédiaire, et je sortis pour le questionner : « Voici, me dit-il, une lettre que vous adresse le Seigneur capitaine sous-chef des chambellans, veuillez répondre sur-le-champ. » Connaissant l'extrême aversion que le Capitaine avait pour moi, je me demandais quelle sorte de lettre ce pouvait être ; mais je la mis dans mon sein en déclarant qu'il m'était impossible de la lire tout de suite, à la hâte, que le messenger pouvait s'en aller, et que je répondrais bientôt ; puis je rentrai. Peu de temps après, alors que j'étais de nouveau occupée à écouter la conversation des dames, le même homme revint, et me dit : « On m'a ordonné de rapporter, à défaut d'une réponse, la lettre que je vous avais remise. Dépêchez-vous. »

Je trouvai la chose étrange, et pensant que c'était là un vrai conte d'Ise [C'est-à-dire une chose incroyable. Les gens de la province d'Ise passaient pour des menteurs fieffés.], je regardai la lettre. Je la vis, élégamment écrite sur du papier bleu, très fin ; mais rien ne justifiait l'émotion que j'avais d'abord ressentie.

« Dans la salle du Conseil, pendant la saison des fleurs, vous êtes sous le dais de brocart [Poésie composée par Po Kyu-yi, exilé loin de la capitale.] », avait-on écrit ; et, ensuite, « quelle est la fin de cette poésie ? »

Je ne savais comment faire. Si l'Impératrice avait été là, j'aurais pu la prier de lire cette lettre ; mais elle dormait ; je me disais que si, tout en montrant que je connaissais la fin du poème, j'écrivais ma réponse avec des caractères chinois incertains, elle serait désagréable à la vue. Et puis le messenger ne me laissait pas le temps de réfléchir, il me pressait, il me troublait. Avec un charbon éteint que je pris au brasier, j'écrivis donc seulement :

« Qui pourrait venir visiter

La chaumière ? »

[Sei écrit deux vers japonais qui rappellent le poème chinois.]

à la fin de la lettre qu'il m'avait apportée, je la lui rendis mais je ne reçus pas de réponse.

Toutes les dames passèrent la nuit au Palais Impérial, et le lendemain matin, j'étais descendue de très bonne heure à notre chambre, quand j'entendis le Capitaine de la famille Minamoto [Minamota Tsunefusa.] appeler d'une voix de tonnerre : « La chaumière est-elle ici ? La chaumière est-elle ici ? – Comment, répliquai-je, une telle personne, qui n'a pas même l'air d'un être humain [Sei n'a pas oublié ce que Tsunefusa disait d'elle.], pourrait-elle être ici ? Si vous demandiez la galerie des bijoux [Ce nom désignait un siège superbe qui servait à l'empereur de Chine. Sei choisit quelque chose de magnifique pour l'opposer à une misérable chaumière.], on vous répondrait ! – Quelle joie, s'écria-t-il, vous êtes dans votre chambre ! S'il l'avait fallu, je serais allé, pour vous voir, jusqu'au Palais Impérial ! » Il m'apprit que la veille au soir, dans la salle où se tient le Capitaine sous-chef des chambellans quand il est de service pendant la nuit, se trouvaient réunis plusieurs hommes, du

sixième rang au moins, tous gens de talent. « On causait, me dit-il, de tout le monde, et l'on racontait toutes sortes de choses, soit passées, soit actuelles, quand, dans le cours de la conversation, le Capitaine déclara : « J'ai rompu complètement avec Sei Shônagon ; pourtant cela ne peut durer ainsi. J'attendais, pensant qu'elle me parlerait peut-être la première ; elle reste indifférente, sans avoir l'air d'y songer le moins du monde, et j'en suis très mortifié. Il me faut voir, cette nuit, ce qu'elle vaut, et en finir avec cette incertitude. » Tous ceux qui étaient là discutèrent à ce propos, et l'on décida de vous écrire ; mais l'homme du service domestique nous conta comment vous étiez rentrée en disant que vous ne pouviez lire tout de suite notre missive. On le renvoya cependant en lui donnant ces instructions formelles : « Saisissez-la par la manche, et ne la laissez pas bouger avant d'avoir obtenu d'elle une réponse que vous rapporterez ; ou, sinon, reprenez au moins notre lettre. » Il pleuvait justement très fort quand on lui ordonna de repartir ; mais il revint bientôt, et sortit un papier de son sein en disant : « Voici ! » C'était notre billet ; le capitaine murmura : « Je me demande si elle l'a renvoyé tel quel », puis il ouvrit cette lettre, et s'exclama en y jetant les yeux. Tous, alors, s'approchèrent et regardèrent en s'étonnant : « C'est étrange, quelle chose cela peut-il être ? – Quelle extraordinaire friponne, s'écria le Capitaine, je ne puis vraiment rompre avec elle ! » Tous se précipitèrent pour lire votre réponse, et dirent : « Nous pourrions lui renvoyer sa poésie en y joignant un commencement [C'est-à-dire trois vers qui, placés devant ceux qu'a envoyés Sei, feront une poésie complète, un *tantra* . On verra plus loin des poésies composées de cette manière. Ailleurs, c'est le tercet qui « appellera » le distique.]. Capitaine Minamoto, ajoutez-le donc ! » Très tard dans la nuit, nous nous tourmentâmes sans résultat pour essayer d'ajouter ces premiers vers ; mais nous dûmes y renoncer, nous décidâmes que la chose méritait sûrement d'être répétée ! » Le Capitaine Minamoto, après m'avoir raconté toute cette histoire avec des éloges si démesurés que j'en étais confuse, me dit : « On vous surnomme maintenant « la chaumière » ; et comme Tsunefusa se hâtait de partir, je songeais qu'il serait pénible de garder toujours un surnom si désagréable.

À ce moment, arriva le Sous-chef du service des réparations, Norimitsu [Tachibana Norimitsu, qui durant quelque temps fut assez lié avec Sei pour se considérer comme son frère aîné.], qui me déclara : « Pensant que vous y étiez sans doute, j'étais allé au Palais Impérial pour vous marquer toute ma joie ! – Pourquoi cette allégresse ? lui demandai-je ; je n'ai cependant pas entendu dire que l'on avait nommé des fonctionnaires ? Quel poste avez-vous donc obtenu ? – Voyons, répliqua le Sous-chef il s'agit bien de cela ! Toute la nuit, j'ai attendu avec impatience le moment de venir vous parler, en songeant à votre réponse vraiment merveilleuse d'hier soir. Jamais on n'avait vu chose aussi glorieuse ! » Et il me répéta, depuis le début, tout ce que m'avait dit le Capitaine. Il ajouta que le Capitaine sous-chef des chambellans avait affirmé : « Je la jugerai d'après sa réplique, et si celle-ci ne me satisfait point, je ne me soucierai plus de son existence. » Pourtant, continua le Sous-chef, quand le messenger revint sans rien rapporter, on estima, contrairement à ce que l'on pourrait croire, que c'était bien. La deuxième fois, lorsque l'homme apporta une réponse, je sentis mon cœur battre à se rompre, pendant que je me demandais ce que vous pouviez avoir écrit. Je pensais, en vérité, que si l'on trouvait cette réponse mauvaise, ce serait désagréable aussi pour moi, votre Frère aîné. Heureusement votre réplique, non seulement n'était pas médiocre, mais avait un charme peu commun. Toutes les personnes présentes la louèrent avec enthousiasme, en me criant : « Eh ! vous qui êtes son frère aîné, écoutez donc cette réponse ! » J'étais ravi au fond du cœur ; mais je repartis : « À quoi bon, je suis tout à fait incompétent en cette sorte de choses. – On ne vous demande pas, me répondit-on, de juger ni de critiquer ; on vous dit seulement de raconter à tout le monde ce qui est arrivé ! » La réplique était un peu pénible pour un frère aîné comme moi. Cependant, après avoir discuté, tous déclarèrent : « Nous avons beau essayer d'ajouter un commencement à ces vers, il n'y a pas d'apparence que nous puissions en trouver un. Au reste, est-il rien qui nous oblige, spécialement, à composer une poésie en réponse ? Un envoyant un poème médiocre, nous ne ferions sans doute que nous attirer un grave

désagrément » ; et ils restèrent ainsi jusqu'au milieu de la nuit. Tout cela n'est-il pas très heureux pour vous et pour moi ? Si j'avais été nommé lieutenant dans la garde du corps [ou : « Si j'avais obtenu quelque poste ».], lors des promotions, ma joie ne serait rien à côté de celle que j'éprouve aujourd'hui ! » Pendant que le Sous-chef me parlait, je me sentais vraiment fâchée d'avoir répondu sans savoir que tant de gens s'étaient concertés pour m'écrire, et mon cœur se brisait à cette pensée.

Tout le monde, jusqu'à Leurs Majestés, sut l'histoire de la sœur cadette et du frère aîné ; même au Palais de l'Empereur, on n'appela plus le Sous-chef que « frère aîné », au lieu de le désigner par le nom de sa fonction.

Comme nous conversions tous les deux, une servante arriva ; elle me dit, de la part de l'Impératrice, de venir sur-le-champ. Quand je fus auprès de ma maîtresse, je vis que c'était pour me parler de cette affaire qu'elle avait désiré me voir. « L'Empereur, me déclara-t-elle, est venu par ici, et m'a raconté que tous les hommes de son Palais avaient votre distique écrit sur leur éventail. » J'étais stupéfaite, et je me demandais qui avait publié la chose ; mais, depuis ce jour-là, le Capitaine sous-chef des chambellans cessa de se servir de sa manche comme d'un écran devant son visage, et parut avoir corrigé son opinion à mon égard.

Un an plus tard [En 996.], le vingt-cinq du deuxième mois, l'Impératrice alla demeurer au palais où sont les bureaux de sa Maison. Je ne l'accompagnai pas, et je restai au Palais du jardin des pruniers. Le lendemain, le Capitaine sous-chef des chambellans [Fujiwara Tadanobu.] m'envoya ce message. : « La nuit dernière, je suis parti pour aller visiter le temple de Kurama [Temple bouddhique, à trois lieues au sud de Kyôto.], et je pensais revenir ce soir ; mais comme de mauvais présages m'interdisent de marcher dans la direction de la capitale, je change de chemin ; je compte rentrer avant le jour. Il faut absolument que je vous parle. Veuillez donc m'attendre, et ne me laissez pas frapper trop fort à votre porte. »

Pendant, la Noble Dame du service de la Toilette [Elle avait sous ses ordres des dames qui cousaient les vêtements impériaux. Sei parle ici de la quatrième fille de Michitaka, ou d'une fille de Michikane, un frère, plus âgé, de celui-ci.] me fit appeler : « Pourquoi, me demandait-elle, restez-vous seule dans votre chambre ? Venez donc ici » ; je me rendis à son palais.

Le lendemain matin, je me levai tard, et je retournai à ma chambre. La servante que j'y avais laissée me conta : « La nuit dernière, un homme heurta très fort et très longtemps à la porte. Finalement je me levai, il me pria d'annoncer à ma maîtresse que celui qui avait promis de venir avait fait comme il avait dit ; je répliquai que probablement vous n'écouteriez pas, et je me recouchai. » « Quelle chose impatientante ! » pensais-je. À ce moment il vint un homme du service domestique, qui me dit : « Le Seigneur sous-chef des chambellans vous annonce qu'il va partir à l'instant, et qu'il a cependant quelque chose à vous communiquer. » Je répondis que mon service m'appelait au Palais, et que le Capitaine pourrait m'y voir. En effet mon cœur battait ; j'étais inquiète en pensant que peut-être, s'il venait à ma chambre, il écarterait le store. J'allai donc au Palais du jardin des pruniers ; quand le Capitaine sous-chef des chambellans arriva, j'ouvris la demi-jalousie de la face orientale, et je le priai d'approcher. Il s'avança, magnifique, portant un manteau de cour d'une superbe couleur de cerisier, avec une doublure dont la nuance et le lustre avaient un charme indicible. Sur son pantalon à lacets, couleur de vigne très foncée, on voyait, brodées çà et là, des branches de glycine, plus grandes que nature. La teinte et l'éclat de son vêtement de dessous écarlate paraissaient splendides, et, dessous encore, de nombreux vêtements blancs et violet clair étaient mis l'un sur l'autre.

Comme la véranda était très étroite, il s'y assit à demi seulement, presque sous le store ; il semblait vraiment un de ces personnages que représentent les peintures, ou que célèbrent les romans.

Les fleurs des pruniers qui sont devant le palais, blanches pour celui de l'est et rouges pour celui de

l'ouest, commençaient à tomber un peu, mais elles étaient encore belles. Le soleil éclairait tout cela de ses brillants rayons, et j'aurais voulu faire contempler par tout le monde ce calme tableau. Il aurait fallu, à l'intérieur, derrière le store, une jeune dame avec de superbes cheveux, longs, répandus sur ses épaules. La scène eût alors été encore plus admirable et jolie. Mais c'était moi qui étais là : une femme vieille, ayant de beaucoup passé la fleur de l'âge, avec des cheveux que l'on pouvait croire faux [Les cinq derniers mots sont pris dans le texte donné par M. Kaneko.], crêpés par-ci, par-là, en désordre. Comme on se trouvait dans une période de deuil [A cause des malheurs qui avaient frappé les frères de l'impératrice.], où les dames portaient pour la plupart des vêtements dont la couleur différait de la teinte habituelle, j'avais des habits d'un gris souris si terne que l'on aurait pu se demander s'ils étaient, ou non, colorés. Ils étaient tous de la même nuance, on ne les distinguait pas les uns des autres. Ainsi, ma mise n'avait pas le moindre éclat ; l'Impératrice étant absente, je ne portais pas de jupe d'apparat ; j'étais assise là, en habit de dessus ; je gâtais le spectacle. Quel dommage !

Le Capitaine sous-chef des chambellans me dit : « Je vais au palais où sont les bureaux. Avez-vous une commission à me confier ? Quand irez-vous là-bas ? » Puis encore : « Je revins hier, sans attendre la fin de la nuit à l'endroit où j'étais allé pour changer la direction de ma route, car, malgré l'heure, je pensais que vous m'attendriez, puisque je vous avais prévenue. Il faisait un superbe clair de lune ; aussitôt arrivé de la capitale de l'ouest [La moitié occidentale de Kyôto. La ville présentait l'aspect régulier d'un rectangle divisé, par une large avenue allant du nord au sud, en deux parties dont l'une, celle de l'ouest, déclina de bonne heure.], je vins frapper à la porte de votre chambre. Mais à ce moment... Ah ! de quelle grossièreté furent les façons et la réponse de la servante qui s'éveilla finalement, et qui sortit, tout hébétée par le sommeil ! » Il riait en me racontant cela, et poursuivit : « Je fus complètement désappointé. Pourquoi aviez-vous laissé une telle femme dans votre chambre ? » je pensais qu'en vérité il avait pu, avec raison, être fâché ; j'en avais du regret, tout en trouvant la chose amusante. Après quelque temps, le Capitaine s'en alla. Les gens qui l'auront admiré du dehors se seront demandé, charmés, quelle jolie personne pouvait cacher le store, et ceux qui me voyaient par-derrière, du fond de la chambre, n'auront pu s'imaginer que, dehors, il y avait un seigneur aussi magnifique.

Au coucher du soleil [Le vingt-septième jour du deuxième mois, en 996.], je me rendis au palais où sont les bureaux des fonctionnaires qui gouvernent la Maison de l'Impératrice. De nombreuses dames étaient réunies auprès de Sa Majesté ; elles disputaient à propos des romans, chacune disant les endroits qui lui semblaient beaux, ou déplaisants, ou détestables ; elles en citaient des passages. L'Impératrice elle-même discutait les qualités de Nakatada [Personnage du « Conte du creux », habile musicien, héros de la piété filiale.]. « Donnez-nous vite, me dit une dame, votre opinion là-dessus ; Sa Majesté répète constamment que l'enfance de Nakatada fut bien étrange. – Quoi qu'il en soit, répliquai-je, encore qu'il ait joué de la harpe avec assez de talent pour faire descendre les anges du ciel, c'était quelqu'un de fort désagréable, et je ne sais trop s'il obtint la fille de l'empereur ! » La dame, comprenant qu'en réalité j'estimais beaucoup Nakatada, répondit alors : « Puisque vous plaisantez ainsi... » Mais l'Impératrice me dit : « Si vous aviez vu Tadanobu, quand il est venu dans la journée, je m'imagine que vous l'auriez trouvé plus beau et plus séduisant que toutes ces figures de romans ! » Et les dames ajoutèrent : « Cette fois, il semblait, en vérité, encore plus superbe que de coutume. – J'étais accourue, m'exclamai-je, dans l'intention de dire tout de suite à Sa Majesté que Tadanobu m'avait rendu visite ; mais je me suis trouvée mêlée à la discussion à propos des romans, et je n'ai pu m'expliquer. » Je racontai ce qui s'était passé. Les dames rirent alors en déclarant : « Bien que nous eussions toutes vu Tadanobu, aurions-nous pu découvrir le fil qui reliait tous les chapitres de cette histoire, en distinguant chaque détail, jusqu'aux points de la couture ? »

Elles me parlèrent ensuite de la visite que le Capitaine sous-chef des chambellans leur avait faite. Comme il leur disait : « Si quelqu'un avait vu, avec moi, la dévastation de la capitale de l'ouest, il me

semble que mon émotion aurait été plus grande encore. Les clôtures sont toutes rompues, et la mousse, en poussant, a tout recouvert », la dame Saishô lui répondit par cette question : « Y avait-il des pins sur les tuiles [Allusion à une poésie de Po Kyu-yi. Les « pins sur les tuiles » sont des mousses ou des fougères.] ? » et Tadanobu, rempli d'admiration, fredonna : « J'ai quitté la capitale, par la porte de l'ouest, et combien de pays ai-je traversés [Suite de la poésie citée par Saishô.] ? » Il était très amusant d'entendre tout le monde louer bien haut, bruyamment même, l'érudition de la dame et du Capitaine sous-chef des chambellans.

Lorsque j'étais à la campagne, pour un temps, les courtisans venaient me retrouver ; les gens de la maison où je logeais se plaignaient qu'on les importunât ainsi. Comme je n'avais, du reste, aucun sentiment à cacher profondément en mon cœur [C'est à dire : « Comme je n'attendais pas la visite d'un galant ».], je ne détestais pas ceux qui parlaient de cette façon. Et pourtant ! Comment faire répondre qu'on n'est pas là aux gens qui viennent vous voir, la nuit et le jour, et les renvoyer mortifiés ? D'autant plus que parmi ceux dont l'arrivée troublait la maison, il s'en trouvait aussi qui n'étaient pas, vraiment, de mes amis intimes ! Comme tout cela m'ennuyait réellement trop, je n'avais, une fois [En 999, au deuxième ou au huitième mois.], pas dit à tout le monde où j'allais. Seuls le savaient les seigneurs Tsunefusa, Narimasa, et quelques autres. Un jour Norimitsu, le lieutenant de la garde du Palais, de gauche, me fit visite, et dans le cours de la conversation, il me dit que la veille, le Seigneur capitaine et conseiller d'Etat [Tadanobu.] l'avait interrogé avec insistance, en lui répétant que, selon toute apparence, il n'ignorait pas où était sa propre sœur cadette. Comme Norimitsu lui répondait qu'il n'en avait pas la moindre idée, le Seigneur conseiller l'avait pressé désagréablement de le renseigner. « j'étais désolé, me conta Norimitsu, de nier une chose vraie ; je sentais que j'allais rire aux éclats. Le Capitaine de la garde du corps, de gauche [Minamoto Tsunefusa.], était assis à côté de nous, l'air tout à fait indifférent et ignorant, je n'en pouvais plus : il me semblait que si mon regard rencontrait seulement le sien, je serais forcé de rire. Pour m'en empêcher, je saisis vivement un méchant morceau d'algue [Me, algue comestible.] qui se trouvait sur la table, auprès de nous, je le fourrai, puis le retournai dans ma bouche. Les gens auront pensé, en me voyant faire, que je prenais là une singulière friandise entre les repas. Cependant je réussis, grâce à mon stratagème, à garder le silence. Si j'avais ri, tous nos efforts auraient été vains ; mais Tadanobu se dit que, vraiment, je ne devais rien savoir. C'était bien amusant ! »

Je recommandai encore plus instamment une absolue discrétion à Norimitsu, puis de longs jours passèrent.

Pourtant, une nuit, très tard, j'entendis des coups terribles la grande porte. Je me demandais qui pouvait frapper ainsi, de façon à effrayer tout le monde, alors que la porte n'était pas très éloignée de l'habitation ; j'envoyai une servante s'en informer. C'était un garde ; il apportait une lettre, et dit qu'elle m'était adressée par le Lieutenant de la garde du Palais, de gauche. Tous dormaient dans la maison, j'approchai une Lampe et je lus. « C'est demain, m'écrivait Norimitsu, la fin de la « Lecture sacrée [Lecture faite au palais par des bonzes, au deuxième et au huitième mois, du « Livre de la Grande sagesse » (*Daihan-nyakyô*).] » ; le Capitaine et conseiller d'Etat restera au Palais, car il doit assister Leurs Majestés dans leur retraite du jour d'abstinence. S'il me tourmente pour que je lui dise où est ma sœur cadette, il n'y aura pas moyen que je me taise, et je ne pourrai sûrement point dissimuler. Me faudra-t-il lui apprendre où vous êtes ? Que devrai-je faire ? Je suivrai vos instructions. » Je n'écrivis rien en réponse, j'enveloppai seulement de papier un petit morceau d'algue, et je l'envoyai à Norimitsu. Un peu plus tard, celui-ci vint me voir et me dit : « Tadanobu m'a pressé de questions toute la nuit ; il m'avait pris à part dans le premier endroit venu. C'est une cruelle chose que de se voir ainsi tourmenté parce que l'on est fidèle à une amie. Et puis, vous ne m'aviez fait aucune réponse, vous ne m'aviez envoyé, bien enveloppé, qu'un stupide morceau d'algue. Sans doute l'aviez-vous pris par erreur ! » « Singulier objet de méprise, pensais-je en l'écoutant ; a-t-on jamais vu

envelopper une pareille chose et l'adresser à quelqu'un ? » Je détestais Norimitsu en voyant qu'il n'avait absolument rien compris, et sans lui répondre un mot, j'écrivis sur une feuille de papier que je pris à côté de l'encrier :

*« Si la pêcheuse qui plonge
Vous a fait ... manger de l'algue,
... signe de l'œil,
C'est, sans doute,
Pour que vous ne disiez jamais
Que sa demeure est ... au fond de la mer. »
... là-bas. »*

[En écrivant ces vers, Sei pense peut-être à une poésie recueillie dans le *Wakanrôishû*. Les accolades, dans la traduction, marquent des calembours : certains mots de l'original peuvent être compris de deux façons.]

Je tendis ce papier à Norimitsu ; mais avec son éventail, il le repoussa en maugréant : « Ah ! vous avez daigné composer une poésie. Je ne veux pas même la regarder ! » Puis il partit bien vite.

Ainsi, sans motif réel, nous fûmes un peu brouillés, nous qui, toujours, avions été de si bons amis et nous étions protégés mutuellement. Cependant, Norimitsu m'écrivit après quelque temps : « Encore que j'aie pu faire une chose inopportune, ne rejetez pas notre pacte d'alliance ; et, même si nous restons séparés, rappelez-vous que j'étais comme votre frère aîné. » Il avait l'habitude de déclarer : « Les gens qui ont de l'affection pour moi ne doivent pas m'envoyer de poésie. Je serais forcé de les considérer tous comme mes ennemis. Si un jour, fatiguée de notre amitié, vous vouliez la rompre, vous n'auriez qu'à m'adresser des vers. » Aussi, en vérité, ne regarda-t-il peut-être pas la lettre que je lui expédiai, dans laquelle j'avais écrit :

*« Quand les montagnes
De la sœur cadette et du frère aîné s'écroulent,
On ne reconnaît plus du tout,
Entre elles deux,
En voyant leurs relations, La rivière de Yoshino.
Ces gens qui s'aimaient autrefois. »*

[Peut-être Sei s'est-elle inspirée d'une poésie du *Kokinshû*.]

Toujours est-il que je ne reçus pas de réponse, et comme, vers ce temps-là, Norimitsu obtint la coiffure de noblesse et fut nommé sous-gouverneur de Tôtômi, nous fûmes séparés sans nous être réconciliés.

43. Choses qui semblent éveiller la mélancolie

La voix de celui qui parle après avoir mouché, à la hâte, on nez qui coulait.

S'arracher les sourcils [Pour s'en peindre d'autres plus haut.].

Peu de jours après la promenade que nous avons faite vers le poste où se tiennent les gardes du Palais, de gauche, je partis pour la campagne. Je m'y trouvais depuis quelque temps, quand je reçus un message de l'Impératrice [Au douzième mois de 998.]. Elle m'ordonnait de revenir bien vite, et ajoutait : « Je ne cesse de penser au jour où vous étiez allée, à l'aurore, au poste de la garde du Palais, de gauche. Comment pouvez-

vous rester si indifférente et perdre le souvenir des choses passées ? Je m'imaginai que vous aviez été délicieusement charmée ! » Dans ma réponse, j'assurai ma maîtresse de ma respectueuse obéissance, et je lui fis dire : « Comment pourrais-je, moi, ne pas garder de ce jour un souvenir enchanteur ? Votre Majesté même, alors qu'il ne s'agissait que de nous, ses dames d'honneur, s'est rappelé que, peut-être, en nous regardant ce matin-là, elle avait cru voir les filles de l'aurore [Allusion au passage du « Conte du creux » dont il a été parlé.] ! »

La messagère que j'avais envoyée revint tout de suite, et nie rapporta ces paroles de l'Impératrice : « Votre réponse me semble demander beaucoup de réflexion. Mais pourquoi me dites-vous une chose capable de faire rougir quelqu'un [« Quelqu'un » désigne Suzushi, le rival, dans le « Conte du creux », de Nakatada. En parlant des filles de l'aurore, Sei a rappelé les talents musicaux de ce dernier, qui les fit descendre sur la terre.] ? Laissez tout ce qui peut vous retenir et revenez sans délai, ce soir même. Si je ne vous voyais pas bientôt, je vous détesterais extrêmement. » « Quand elle ne ferait, répliquai-je, que me trouver passablement détestable, je serais désolée. À plus forte raison, alors qu'elle a employé le mot « extrêmement », je donnerais ma vie pour partir à l'instant. » Je revins au Palais.

Du temps que l'Impératrice habitait au palais où sont les bureaux de sa Maison, la « Lecture ininterrompue [La lecture des Saintes Écritures faite au palais par des bonzes, et continuée jour et nuit durant un temps déterminé, chaque bonze lisant, à son tour, environ deux heures.] » fut faite dans la salle située sous l'appentis de l'ouest, et il n'est pas besoin de noter qu'on y avait suspendu des peintures du Bouddha, ni qu'il y avait là des bonzes. On était seulement au deuxième jour de la « Lecture », quand nous entendîmes quelque pauvre bredouiller, en bas de la véranda : « Il reste sans doute encore un peu des mets que l'on a offerts au Bouddha. – Comment, lui répondit un des prêtres, serait-il déjà possible de vous le dire ? » Nous nous demandions qui pouvait avoir parlé, nous sortîmes pour voir. C'était une vieille religieuse [Une religieuse mendicante.], portant une jupe qui avait l'air d'un pantalon de chasse, extrêmement sale, courte, et aussi étroite, aurait-on dit volontiers, qu'un tuyau ; avec quelque chose qu'on aurait peut-être pu appeler un manteau, également sale, dont le bas ne descendait pas à plus de cinq ou six pouces au-dessous de sa ceinture. Elle avait toute l'apparence d'un singe, et comme je demandais ce qu'elle désirait, elle répondit d'une voix apprêtée : « Je suis disciple du Bouddha, et je voudrais qu'on eût la bonté de me donner les restes de son repas ; mais ces prêtres sont trop ladres ! » Elle parlait élégamment, comme une personne distinguée ; cela faisait peine de voir une telle mendicante ainsi, à bout de forces. Cependant, je la trouvais trop gaie, je lui dis : « Vous mangez seulement les restes des offrandes, et vous ne prenez pas d'autre nourriture ! Vous méritez vraiment qu'on vous révère ! » Voyant mon air moqueur, la religieuse répliqua : « Pourquoi donc ne mangerais-je que cela ? C'est bien quand il n'y a rien d'autre que je prends ces restes. » Nous mîmes alors quelques fruits et quelques « gâteaux larges » dans une corbeille que nous lui donnâmes. Elle devint ensuite très familière et nous raconta quantité de choses. Les jeunes dames sortirent et l'interrogèrent à l'envi : « Êtes-vous mariée ? où habitez-vous ? » Elle répondait avec des plaisanteries, des allusions ; les dames finirent par lui demander si elle savait chanter et danser. Elle entonna : « Avec qui dormirai-je cette nuit ? Je dormirai avec le sous-gouverneur de Hitachi ; sa peau est douce pendant son sommeil. » La suite de la chanson était très longue. En agitant, en faisant rouler sa tête, elle chanta encore : « Les feuilles d'érable, rougies par l'automne, sur le mont Otoko [C'est là que s'élève le temple d'Iwashimizu.], en vérité, répètent son nom. » Elle était tout à fait déplaisante ; les dames, en la regardant, riaient avec dégoût, et lui crièrent : « Allez-vous-en, allez-vous-en ! » C'était comique. L'une de nous dit qu'il fallait donner à cette pauvre femme quelque bagatelle avant de la congédier ; mais l'Impératrice entendit et nous tança : « C'est affreux, pourquoi lui avez-vous fait faire une chose aussi ridicule ? Je ne pouvais l'entendre [C'est-à-dire : « Cela m'était insupportable... »], et je me bouchais les oreilles ; donnez-lui ce manteau, et renvoyez-la bien vite. » Les

dames prirent le vêtement, et le jetèrent à la pauvre en lui disant : « Voilà ce dont vous gratifie Sa Majesté ; votre manteau est sale, mettez celui-ci, qui est propre. »

La religieuse s'inclina jusqu'à terre, jeta le vêtement sur ses épaules, et commença de danser. Mais, vraiment, elle était insupportable, et toutes les dames rentrèrent. Le cadeau que nous avions fait à cette pauvre la mit peut-être en confiance : elle prit ensuite l'habitude de venir se faire voir, et nous lui donnâmes le surnom de « Sous-gouverneur de Hitachi ». Elle n'avait pas même nettoyé son manteau, il était toujours aussi sale, et nous nous demandions avec répulsion où elle avait pu mettre celui dont l'Impératrice lui avait fait présent.

Ukon, la fille d'honneur de l'Empereur, étant allée aux appartements de l'Impératrice, notre maîtresse lui parla de cette religieuse et lui dit : « On voit que les dames ont attiré, apprivoisé cette femme ; elles ont tant fait qu'elle vient à tout moment au Palais. » Sa Majesté donna l'ordre à la dame Kohyô de imiter les manières de la pauvre. « Comment pourrais-je la voir ? » s'écria Ukon en riant. Ne manquez pas de me la montrer. C'est votre favorite ; mais il est à croire que je n'essaierai point de la séduire et que je ne vous la prendrai pas. »

Peu après ce temps, il vint une autre religieuse. Celle-ci était infirme ; mais elle avait un maintien très digne ; elle nous appela au-dehors et nous demanda quelque chose. Elle semblait si honteuse de mendier que nous avions pitié d'elle. L'Impératrice lui fit donner un vêtement ; cette femme le reçut en se prosternant, et néanmoins ses façons nous plurent [On peut comprendre : « malgré son infirmité, sa révérence fut gracieuse », ou : « elle se prosterna comme l'autre religieuse ; mais ce qui nous avait déplu de la part de celle-ci, cette fois nous charma »]. Comme elle s'en allait en pleurant de joie et de reconnaissance, la religieuse que nous avions surnommée « le sous-gouverneur de Hitachi », arrivant justement, la rencontra. Elle la vit qui nous quittait, et après cela resta très longtemps sans se montrer. Mais qui aurait pu s'en soucier ?

Et puis, dans les jours qui suivirent le dix du douzième mois, la neige tomba et forma une couche très épaisse. Une fois, les dames en ramassaient et en entassaient beaucoup dans toutes sortes de couvercles. « De la même façon, s'écrièrent-elles, nous pourrions faire bâtir dans le jardin une vraie montagne de neige ! » Elles appelèrent des serviteurs et leur dirent que c'était un ordre de Sa Majesté, de telle sorte qu'ils se réunirent et se mirent à l'œuvre. Des gens du service domestique, qui allaient balayer, vinrent également, tous, et la montagne s'éleva très haut. Des fonctionnaires appartenant à la Maison de l'Impératrice arrivèrent, se joignirent au groupe, et donnèrent des avis aux travailleurs ; la montagne devint tout à fait splendide. Il vint aussi trois ou quatre employés du service des chambellans, et d'autres hommes du service domestique ; il y en eut bientôt une vingtaine. On envoya chercher, encore, les serviteurs qui étaient chez eux. « Aujourd'hui, leur dit-on, ceux qui auront pris part à la construction de cette montagne de neige recevront un salaire ; mais, au contraire, pour ceux qui ne seront pas venus, il n'y aura point de paye. » Ayant entendu cela, les gens se hâtèrent d'accourir. Toutefois, on ne put faire avertir ceux qui habitaient trop loin.

Quand la montagne fut achevée, on appela quelques fonctionnaires de la Maison de l'Impératrice, et on leur donna deux balles de rouleaux de soie, qu'ils jetèrent sur la véranda, où chacun des travailleurs alla prendre un rouleau. Tous se prosternèrent, et, après avoir attaché cette soie à leur ceinture, ils se retirèrent, à l'exception de quelques-uns de ceux qui étaient en manteau. Ceux-ci, après avoir changé de costume, restèrent, en tenue de chasse, près de l'Impératrice.

Notre maîtresse ayant demandé aux dames jusqu'à quand durerait cette montagne de neige, elles répondirent qu'elle pourrait demeurer dix jours ou un peu plus. Comme toutes celles qui étaient là indiquaient ce temps, Sa Majesté voulut savoir ce que j'en pensais, et je répliquai que la montagne durerait jusqu'au quinze du premier mois. Cependant, l'Impératrice elle-même semblait croire qu'il n'en pourrait être ainsi, et les dames se bornaient à dire que la montagne n'attendrait pas même le dernier jour

de l'année où nous étions. Je songeais, à part moi, que j'avais, hélas ! indiqué une date trop éloignée ; que, vraiment, la montagne de neige ne pourrait durer jusque-là, et qu'il m'aurait fallu parler seulement du premier jour de l'année. Mais je pensai que, de toute façon, même si la montagne ne devait pas subsister aussi longtemps que je l'avais présumé, il était trop tard pour me reprendre, et je maintins fermement ce que j'avais d'abord avancé.

Vers le vingt du douzième mois, il plut ; mais rien ne montra que la montagne de neige fût près de disparaître. C'est à peine si elle diminua un peu de hauteur, et je suppliai Kwannon de la montagne Blanche [Figure de la déesse de la pitié (Kwannon aux onze visages), adorée sur la montagne Blanche, dans le nord de l'île principale. Cette montagne est toujours couverte de neige, et Sei, tout naturellement, y pense.] de ne pas laisser fondre la nôtre. J'avais perdu la tête.

Le jour où l'on avait construit cette montagne, Tadataka, le « troisième fonctionnaire » du Protocole, était venu apporter un message de l'Empereur. Nous lui avons donné un coussin, et nous avons causé. « Aujourd'hui, avait-il dit, il n'est pas d'endroit où l'on ne bâtit une montagne de neige. L'Empereur en a fait faire une dans le petit jardin, devant son Palais. On en a, de même, élevé au Palais de l'est, au Palais de la beauté éminente et aussi au Palais de l'extrémité de la capitale [Respectivement résidences du prince héritier (le futur empereur Sanjō), de la princesse Yoshiko (fille de Fujiwara Kinsue, et l'une des épouses d'Ichijō) et de Fujiwara, Michinaga (frère de Michitaka).]. » J'avais alors composé cette poésie, que je lui avais fait dire par la dame qui se trouvait à côté de moi :

« Ah ! les montagnes de neige !

On admire seulement

Celle qui est ici.

Partout, cependant,

... On en a construit, mais elles ont vieilli. »

... Il a neigé. »

Inclinant la tête à plusieurs reprises avec admiration, Tadataka avait dit : « Je ne voudrais pas vous répondre par une poésie indigne de la vôtre. Quand je serai devant le store d'une dame distinguée, je raconterai cette histoire à tout le monde. » Et il était parti. Comme j'avais entendu affirmer qu'il aimait singulièrement la poésie, son silence m'avait étonnée ; l'Impératrice, en apprenant qu'il n'avait pas composé de poème en réponse au mien, avait déclaré : « Il aura pensé qu'il lui fallait faire quelque chose de très bien, il aura préféré y renoncer. »

Vers la fin de l'année, la montagne de neige semblait avoir un peu diminué ; mais elle était cependant encore très haute. Un jour, à midi, comme les dames sortaient et s'asseyaient sur la véranda, la religieuse que nous avions surnommée « le sous-gouverneur de Hatachi » arriva. Nous lui demandâmes pourquoi nous ne l'avions pas vue depuis si longtemps, elle répondit : « Cela mérite-t-il de vous inquiéter ? C'est qu'il m'était advenu quelque chose de bien triste. Comment cela ? Quoi donc ? » ; elle répliqua : « Voici justement ce que j'ai pensé », puis elle récita d'une voix traînante : « J'ai songé :

« Ah ! que son sort est enviable

À quelle ... pêcheuse de l'Océan

... nonne

A-t-on donné

Tant de choses,

Qu'elle ne peut plus tirer la jambe [Au dernier vers, la religieuse rappelle l'infirmité de celle qui l'a suivie. Elle insère d'autre part dans sa poésie un « mot d'appui » très imparfaitement rendu par « de l'Océan ».] ? »

Les dames riaient et la trouvaient détestable, et comme personne ne faisait plus attention à elle, la pauvre alla marcher en tous sens près de la montagne de neige ; puis elle se retira. Quand elle fut partie, on envoya quelqu'un dire à Ukon, la fille d'honneur, ce qui s'était passé. La messagère rapporta cette réponse, qui fit encore rire tout le monde : « Pourquoi ne l'avez-vous pas envoyée ici, en la faisant accompagner ? Il est vraiment lamentable que cette femme soit allée, d'une manière tout à fait inopportune, rôder jusqu'à la montagne de neige ! »

La nouvelle année arriva sans que la montagne en parût affectée. Le premier jour de l'an, la neige tomba de nouveau en abondance, et je pensais qu'elle allait s'accumuler, à ma grande joie, quand l'Impératrice dit : « Cette neige vient bien mal à propos ; laissez la première, mais grattez celle-ci, rejetez-la ! » Je couchai au Palais ; comme j'étais descendue à ma chambre, le lendemain matin, de très bonne heure, un homme ayant l'air d'un majordome arriva, tremblant de froid, avec, sur la manche de son habit de garde de nuit, vert foncé comme la feuille du citronnier, un papier vert attaché à un rameau de pin. « D'où vient ceci ? » lui demandai-je. Il me répondit que c'était un message de la Princesse consacrée [La grande prêtresse du temple de Kamo, une vierge qui, désignée par divination au début de chaque règne parmi les jeunes princesses impériales, se vouait au service des dieux adorés dans ce temple. Sei parle ici de la princesse Nobuko (ou Senshi), fille de l'empereur Murakami.] ; joyeusement surprise, je pris la lettre, et partis pour aller auprès de l'Impératrice. Ma maîtresse était encore enfermée dans sa chambre, et je voulus lever, seule, le panneau treillissé qui séparait l'appartement central de la salle située sous l'appentis. Je le tirai à moi, en y mettant tout mon courage ; c'était très lourd. Comme je soulevais ce panneau d'un seul côté, il fit du bruit et l'Impératrice, étonnée, s'éveilla : « Pourquoi faites-vous cela ? » me demanda-t-elle. « Il est arrivé, répondis-je, une lettre qui vient, paraît-il, de la Princesse consacrée ; comment ne se hâterait-on pas de l'ouvrir ? – Vraiment, me dit alors Sa Majesté, on l'a apportée de bien bonne heure ! » Puis elle se leva, et quand elle eut ouvert la missive, nous vîmes que celle-ci renfermait deux « marteaux porte-chance », longs d'environ cinq pouces, placés de telle façon qu'on aurait cru voir une seule « canne porte-bonheur ». La tête en était enveloppée de papier ; le tout élégamment orné de brins d'oranger sauvage, de lycopode, de carex des montagnes ; mais il n'y avait pas de lettre. « Se pourrait-il qu'il n'y eût que cela ? » dit l'Impératrice ; et en regardant plus attentivement, nous vîmes que ces vers étaient écrits sur le papier entourant l'extrémité des maillets :

*« On s'informait
Du bruit de hache
Qui se répercutait dans la montagne
Et c'était le bruit
De la canne de fête. »*

[L'original offre un exemple de « mots connexes » : *yoki* signifie « hache » ; mais il pourrait se traduire aussi par « bon, beau, heureux », et il s'accorde ainsi avec le mot *roui*, rendu par « fête ».]

L'Impératrice prépara sa réponse ; et je l'admirais, charmée par sa grâce. (À partir de ce jour, elle écrivit régulièrement à la Princesse consacrée.) Sa Majesté voulut que sa lettre fût aussi élégante que celle qu'elle avait reçue ; elle s'appliqua de tout son cœur et jeta de nombreux brouillons. Je voyais qu'elle mettait beaucoup de soin à ce qu'elle faisait. Le messenger emporta, comme récompense, un habit non doublé, de tissu blanc, et un autre vêtement rouge foncé. On aurait cru voir un costume couleur de

prunier [Ce vêtement était blanc, doublé de rouge.]. J'eus du plaisir à regarder l'homme s'en aller sous la neige, avec ces vêtements qu'il avait jetés sur son épaule.

Cette fois-là, je ne pus savoir ce qu'avait répondu l'Impératrice, et j'en fus toute désappointée.

Pour la montagne de neige, on aurait vraiment pu penser, en la voyant, que c'était la montagne du pays de Koshi [La montagne Blanche mentionnée plus haut.] ; elle n'avait pas seulement l'air de fondre ; elle était toute salie, et n'avait plus aucun charme. Je me sentais déjà fière d'avoir gagné ; je priais le Ciel de faire durer, d'une manière ou d'une autre la montagne jusqu'au quinze. D'autres dames assuraient qu'elle ne pourrait pas même passer le sept ; et tout le monde se disait que nous verrions bien, à la fin, ce qu'il arriverait, quand brusquement, le trois, l'Impératrice dut rentrer au Palais de l'Empereur. C'était extrêmement contrariant. Sincèrement, je pensais que nous ne saurions pas comment finirait cette montagne ; les autres dames, et l'Impératrice elle-même, répétaient aussi : « C'était pourtant fort agréable, en vérité ! » le songeais que si la neige demeurait telle, je la ferais voir à l'Impératrice pour lui montrer que j'avais prédit juste ; mais ces réflexions étaient inutiles ; profitant du tumulte extraordinaire causé par tout le déménagement, j'appelai, près de la véranda, un jardinier qui avait bâti sa cabane contre le mur de terre [La clôture du palais impérial : un mur construit en recouvrant de terre un bâti de planches.], et je lui fis ces recommandations : « Prenez bien soin de cette montagne, ne laissez pas les enfants monter dessus et disperser la neige dont elle est formée, empêchez qu'ils ne la détruisent, et faites en sorte qu'elle demeure jusqu'au quinze. L'Impératrice a l'intention de vous donner une magnifique récompense si, grâce à votre vigilance, la montagne dure jusqu'à ce jour-là. Moi-même, je vous témoignerai une extrême reconnaissance. » Comme je l'avais gratifié de beaucoup de gâteaux, et de je ne sais quoi encore que donnent toujours les gens de la cuisine et les servantes quand on le leur demande, le jardinier me dit en souriant : « C'est une chose bien facile, je veillerai sans doute fidèlement sur cette montagne ; mais les enfants et les autres personnes monteront peut-être dessus malgré moi. – Si quelqu'un, répondis-je, ne tient pas compte de vos remontrances, avertissez-moi [Ou : « dites-lui ce qui en est ».]. » Puis je suivis l'Impératrice au Palais Impérial, et mon service m'y retint jusqu'au sept. Pendant ce temps, même, j'étais si anxieuse au sujet de la montagne de neige que j'envoyais sans cesse des servantes inférieures, des balayeuses, des femmes du vestiaire, rappeler au jardinier ce qu'il devait faire. Le sept, je lui fis porter quelques reliefs du festin donné pour la fête [Du septième jour du premier mois.] ; et les messagères rirent entre elles, après leur retour, de l'air d'adoration avec lequel l'homme avait reçu ces présents.

Après que j'eus quitté le Palais pour aller à la campagne, la montagne de neige resta le principal objet de mes soucis, et chaque matin, dès la pointe du jour, j'envoyai une servante voir ce qu'elle devenait.

Le dix, la messagère me déclara que notre montagne avait bien encore cinq ou six pieds. Je m'en réjouis ; mais dans la nuit du treizième jour, il plut très fort ; et je me désolai en pensant que, sans doute, cette pluie devait avoir fait fondre la neige. Je me disais que la montagne, après cela, ne durerait pas même un jour ; je ne dormis pas de la nuit. Les gens qui entendaient mes lamentations riaient en assurant que j'étais folle. Dès que quelqu'un fut debout dans la maison, je me levai moi-même et voulus réveiller une servante ; mais elle ne bougea point, et je m'emportai contre cette détestable fille ; je donnai l'ordre d'aller voir la montagne à une autre servante, qui était levée. Celle-ci me dit à son retour : « La montagne est maintenant à peu près aussi épaisse qu'un coussin rond, le jardinier l'a gardée avec intelligence, et n'a pas laissé les enfants s'en approcher. Elle doit pouvoir durer encore demain et même après-demain. Le jardinier affirme qu'on lui donnera sa récompense. » Ma joie était extrême, et je pensais que dès qu'arriverait ce lendemain tant attendu, je composerais bien vite une poésie, et mettrais cette neige dans quelque objet pour la présenter à l'Impératrice. Cependant, j'étais rongée d'impatience et d'anxiété ; le lendemain matin, alors qu'il faisait encore sombre, je commandai à une servante de prendre une grande boîte à coins pliés, je l'envoyai à la montagne de neige après lui avoir donné ces instructions :

« Rapportez-moi cette boîte pleine de neige. Vous en prendrez aux endroits où elle sera propre. Vous raclerez ce qui sera sale et vous le rejetterez. » Mais bientôt, en balançant au bout de son bras la boîte que je lui avais ordonné d'emporter, la femme revint et me dit qu'il n'y avait déjà plus rien. J'en fus stupéfaite. Aurais-je alors dû réciter, avec des soupirs, une poésie joliment composée, en pensant qu'elle serait répétée ? Cela même eût été absurde et inutile, et je demandai, perdant courage : « Comment une pareille chose aura-t-elle pu se faire ? Comment cette neige, qui avait hier l'épaisseur dont on m'a parlé, aura-t-elle pu fondre en une nuit ? » La servante, très agitée, me répondit que le jardinier avait dit, en battant des mains de désespoir : « Hier soir, alors qu'il faisait fort sombre, la neige était encore là. J'espérais bien recevoir ma récompense ; mais, hélas ! maintenant on ne me donnera rien ! »

À ce moment, un message arriva du Palais Impérial. L'Impératrice me faisait demander si la neige avait duré jusqu'à ce jour. Bien que ce fût pour moi très mortifiant et très pénible, je répliquai : « Apprenez à Sa Majesté que cette neige, dont tout le monde avait dit qu'elle ne durerait pas jusqu'à la fin de l'année dernière ou jusqu'au premier jour de celle-ci, était encore là, hier soir, au coucher du soleil. On peut penser que j'avais sagement parlé ; si la neige avait tenu jusqu'aujourd'hui, c'eût été trop de précision. Mais je suppose que peut-être, cette nuit, quelqu'un, par jalousie, l'aura enlevée, puis jetée. »

Je rentrai au Palais le vingt, et je parlai de la montagne de neige dès que je fus devant l'Impératrice. Je lui racontai combien j'avais été désappointée quand la servante, à peine partie, était revenue en déclarant que tout était fondu et en balançant au bout de son bras le couvercle seul de la boîte, qu'elle avait mise sur sa tête en guise de chapeau. Je dis également à ma maîtresse que j'avais eu l'intention de faire une jolie montagne de neige dans quelque couvercle, et de la lui présenter avec une poésie élégamment écrite sur du papier blanc [Nous savons que la couleur du papier devait s'accorder avec celle du rameau (fleuri ou non) auquel on attachait une lettre. De même, cette couleur serait, ici, pareille à celle de la neige que la lettre accompagnerait.]. Impératrice se mit alors à rire de bon cœur, et comme les dames qui étaient auprès d'elle riaient aussi, Sa Majesté me répondit : « Vous qui pensiez à cette montagne avec tant d'anxiété, vous avez été bien déçue, et sans doute ai-je mérité que le Ciel me punisse. À vous dire le vrai, le soir du quatorze [L'original a ici « le quatre » ; mais il s'agit sûrement du quatorze.], j'ai envoyé là-bas des serviteurs avec l'ordre d'enlever cette neige et de la jeter. Il est bien amusant que, dans votre réponse à mon message, vous ayez tout juste parlé de quelque chose de ce genre. Le vieillard auquel vous aviez demandé de garder la montagne de neige, sortant de sa cabane, vint à mes gens, et les implora en joignant les mains mais ils lui répondirent : « C'est un ordre de l'Impératrice ; ne rapporte rien à ceux qui pourront venir, car si tu parlais, nous démolirions ta maison. » Ils prirent toute la neige et ils la jetèrent par-dessus le mur de terre, au sud du bâtiment où la garde du corps, de gauche, a ses bureaux. Ceux que j'avais envoyés ont déclaré que la neige était encore très haute et qu'il y en avait encore beaucoup. Elle aurait, en vérité, pu durer jusqu'au vingt, et peut-être la première neige de cette année serait-elle venue s'y ajouter. L'Empereur lui-même, entendant parler de cette histoire, a dit aux courtisans que nous avions discuté au sujet d'une chose bien difficile à prévoir. Ainsi donc, récitez-nous la poésie que vous aviez composée. À présent, je vous ai tout révélé, votre victoire est aussi complète que si la neige était restée. Allons, dites-nous votre poème ! »

Les dames parlaient comme l'Impératrice ; mais je répondis, sincèrement triste et désolée : « Pour quoi faire vous réciterais-je cette poésie, maintenant que j'ai appris une pareille chose ? » À ce moment, l'Empereur arriva dans les appartements de son Épouse, et il me dit : « Vraiment, pendant des années, je vous avais considérée comme une personne ordinaire, mais après ce qui s'est passé là, j'ai pensé que vous étiez étonnante. » Pendant que je l'écoutais, il m'était encore plus douloureux de songer que l'Impératrice avait fait jeter la neige ; il me semblait que j'allais pleurer. « Hélas ! murmurai-je, quelle pitié ! Nous sommes dans un monde bien cruel. Je me réjouissais en voyant tomber, puis s'accumuler la deuxième neige. Mais voilà que l'Impératrice ordonna de la racler, de la rejeter, en disant qu'elle venait

mal à propos ! » Alors, en riant, l'Empereur s'écria : « Pour vrai, l'Impératrice n'aura pas voulu vous laisser l'avantage ! »

44. Choses splendides

Du brocart de soie apporté de Chine.

Un sabre dont le fourreau est décoré.

Les veines du bois dans une statue du Bouddha.

De longs rameaux fleuris de glycine, d'une nuance exquise, accrochés à un pin.

Un chambellan du sixième rang est aussi tout à fait superbe. Il est splendide avec son costume vert-jaune, quand il porte, comme il lui plaît, des vêtements faits de damas et de jolis tissus, que même un jeune prince d'excellente maison ne pourrait mettre. Les employés inférieurs du service des chambellans qui sont du sixième rang et ceux qui n'ont pas de rang, les hommes, fils de gens du commun, qui n'ont aucune apparence lorsqu'ils servent sous les ordres des seigneurs des quatrième, cinquième et sixième rangs, pourvus d'une fonction officielle, peuvent devenir chambellans. On ne saurait dire combien on est alors stupéfait devant leur splendeur.

Celui qui transmet un ordre du Souverain, ou qui vient, en qualité de messenger impérial, apporter les châtaignes douces du grand banquet [Au banquet donné quand un ministre était nommé, un chambellan apportait au nouveau dignitaire, de la part de l'empereur, du lait et des châtaignes.]. Quand on voit avec quel empressement le maître de la maison l'accueille et lui offre un festin, on se demande d'où il vient ; on croirait volontiers qu'il est descendu des cieux.

À l'époque où elle vit dans la maison de son père, alors qu'on l'appelle encore « princesse », un chambellan arrive, comme messenger du Souverain, auprès d'une fille noble qui sera plus tard épouse impériale ou impératrice. Avant même de prendre la lettre qu'il apporte, la dame, pour qu'il s'asseye, fait passer un coussin par-dessous le store ; à ce moment, il aperçoit le bas de sa manche, d'où sortent de riches étoffes. Je ne pense pas qu'il ait l'habitude de voir, du matin au soir, une chose aussi jolie. Si le chambellan appartient à la garde impériale ou à la garde du Palais, il est encore plus gracieux qu'un autre lorsqu'il tire et étale, pour s'asseoir, la traîne de son vêtement de dessous. Quelle impression peut-il ressentir en son cœur, quand le maître de la maison daigne lui présenter lui même une coupe de vin de riz ? Le chambellan va de compagnie avec les jeunes princes, fils de nobles familles, qu'il respectait tant autrefois, qui s'asseyaient à part, et dont le seul aspect l'emplissait de crainte et de vénération. C'est lui-même qu'on jalouse, en voyant comme son service le tient tout près de l'Empereur. C'est lui qui frotte le bâton d'encre de l'écritoire quand le Souverain veut écrire une lettre ; c'est lui qui manie l'éventail de Sa Majesté. Le chambellan ne reste en fonction que trois ou quatre années [En réalité six ans.] ; mais pendant ce temps, il peut se mêler aux plus hauts seigneurs, sans soigner particulièrement sa toilette ni son costume. Ce sont là des choses qu'il est inutile de rappeler.

Assurément, les chambellans doivent être encore plus désolés que s'ils allaient perdre la vie, lorsque approche le moment où ils recevront la coiffure de noblesse et cesseront d'être admis devant l'Empereur [Quand ils quittaient leurs fonctions, les chambellans devenaient dignitaires du cinquième rang ; ils recevaient la « coiffure de noblesse » (*kôbitri* ou *kaejmuri*), une petite calotte ronde, ornée d'une protubérance antérieure, et d'un long ruban noir, plat et rigide en arrière. Les prêtres shintoïstes portent encore de semblables coiffures.]. Mais ce que je trouve regrettable, c'est la précipitation avec laquelle ces gens vont demander au Souverain de leur accorder une juste récompense de leurs services.

« Les chambellans du temps passé commençaient à se lamenter » dès le printemps de l'année où ils

allaient quitter leurs fonctions ; ceux de notre époque rivalisent de hâte pour courir réclamer un bon poste, et pour se préparer au départ.

Quand un docteur en littérature est savant, il est superflu de dire combien c'est merveilleux. Même s'il est fort désagréable à voir et, en outre, d'un rang inférieur, on le considère dans le monde comme une personne très honorable. Il approche les princes révérends ; c'est lui le professeur de littérature qu'ils consultent sur les choses de son ressort. Vraiment, je pense que sa fonction est splendide. Quand il a écrit une prière que l'Empereur adresse aux dieux, ou la préface de quelque poème, on le loue, et c'est magnifique.

Il est tout à fait inutile de dire combien c'est superbe lorsqu'un bonze est érudit. Son savoir paraît encore plus beau quand, avec de nombreux prêtres assemblés, il fait la lecture des Saintes Écritures, pendant le temps fixé [Durant une des six périodes qui se succédaient en vingt-quatre heures (petit jour, milieu du jour, coucher du soleil, première veille, milieu de la nuit, dernière veille).], que lorsqu'il lit, tout seul, son bréviaire [Il s'agit du « Soûtra du Lotus ».]. Dès que le jour s'obscurcit, le soir, tous les bonzes demandent où est celui qui doit s'occuper de l'éclairage, et trouvent qu'il tarde bien à leur apporter la lampe pour la lecture sainte. Ils cessent de lire ; mais, à voix basse, le savant prêtre continue à dire, de mémoire, les paroles sacrées.

Le cortège de l'Impératrice quand elle sort du Palais pendant le jour.

La chambre préparée pour l'accouchement de l'Impératrice.

Les rites et coutumes pour l'élévation d'une nouvelle impératrice. On apporte les « lions », les « chiens de Corée [Statues d'animaux, qui devaient éloigner les esprits mauvais.] », les petites tables, et on les dispose devant le dais ; les employés du service de la cuisine apportent l'auguste fourneau [Plus exactement un chaudron représentant le dieu de la cuisine, pour montrer quelle place la nouvelle impératrice va tenir auprès de son époux.]. On ne peut absolument pas croire, en voyant tout cela, que la nouvelle impératrice ait naguère été une personne ordinaire, que l'on appelait simplement « princesse ».

Le cortège du Premier Dignitaire [Le maire du palais.].

Un pèlerinage du Premier Dignitaire au temple de Kasuga [Temple shintoïste, près de Nara ; on y adorait les dieux protecteurs de la famille Fujiwara.].

Un tissu couleur de vigne.

Tout ce qui est violet-pourpre est bien joli ; peu importe ce dont il s'agit : des fleurs, du fil, du papier. Cependant, parmi les fleurs violettes, celle de l'iris me déplait quand j'en considère la forme ; mais la couleur en est superbe ! Si je trouve du charme au costume que portent pour la garde de nuit les fonctionnaires du sixième rang, ce doit être à cause du violet.

Un grand jardin, tout couvert de neige.

Le fils aîné [Le prince Atsuyasu, fils d'Ichijô et de Sadako, né au onzième mois de 999.] de notre Empereur est encore un enfant. Mais qu'il a de grâce quand il est dans les bras de hauts dignitaires jeunes et élégants, ses oncles [Korechika et Takaie, frères de l'impératrice.] ! Les courtisans le servent, et il s'amuse à regarder son cheval, qu'il s'est fait amener. Il semble à ceux qui le voient qu'aucune peine, en ce monde, ne puisse exister pour lui.

45. Choses qui ont une grâce raffinée

Un jeune gentilhomme, à la mine agréable, à la taille élancée, en manteau de cour.

Une jolie jeune fille a mis, sans y prendre garde, une jupe de dessus. Elle porte une veste largement fendue sur les côtés, et des « boules médicinales » sont attachées par de longs fils à ses vêtements. Elle

est assise près de la balustrade et dérobe son visage derrière un éventail.

Une jeune et charmante dame relève le rideau blanc, au bas de l'écran d'été, et l'accroche à la traverse du haut. Sur un vêtement sans doublure, de damas blanc, elle a passé un vêtement de dessus fait d'une légère étoffe violette. Elle s'exerce à l'écriture. Les minces feuilles de son cahier sont élégamment reliées par un fil violet de nuance inégale.

Une lettre écrite sur du papier vert, très fin, fixée à un rameau de saule couvert de bourgeons.

Un panier rustique, à barbe, teint d'une jolie couleur, attaché à une branche de pin à cinq aiguilles.

Un éventail dont les branches externes sont faites, chacune, de trois planchettes accolées. Si elles en comprennent cinq, éventail est trop lourd, et la partie où se trouve l'axe est laide. Une petite boîte à provisions, en bois de thuya, artistement faite.

Une mince tresse blanche.

En travers du toit, sur une maison couverte avec l'écorce du thuya, et qui n'est pas neuve, ni trop vieille non plus, on a placé, de gracieuse façon, des feuilles d'acore [Pour la fête du cinquième jour du cinquième mois.].

Par-dessous un store encore tout vert, on voit un écran dont le rideau lustré, d'une teinte éclatante, a des dessins imitant le vieux bois. Le vent fait ondoyer le cordon brodé de cet écran, et c'est joli aussi.

Un jour, près de la balustrade, devant le store à tête, d'une couleur splendide, que l'on suspend en été, je vis un très joli chat, avec un collier rouge garni d'une étiquette blanche. Il marchait en tirant sur la corde fixée à son cou, à laquelle on avait attaché quelque objet pour l'empêcher de s'enfuir. C'était charmant.

Les dames-chambellans qui distribuent les acores à la fête du cinquième mois. Elles ont sur la tête une guirlande d'acore ; elles portent un ruban de taille et un ornement d'épaule [*Hire.*] dont la couleur n'est pas rouge comme celle du ruban qui tombe sur le vêtement de petite abstinence [Les seigneurs qui devaient jouer un rôle dans les cérémonies shintoïstes de la Nouvelle Gustation, le deuxième jour du Lièvre, au onzième mois, se soumettaient à des purifications spéciales, et revêtaient le costume de « petite abstinence », orné à l'épaule droite de deux rubans rouges. Les danseuses qui figuraient à cette fête portaient les mêmes rubans, à l'épaule gauche.] ; mais dont la forme ressemble à celle de ce ruban. Quel délicieux spectacle on admire lorsqu'elles présentent les « boules contre les maladies » aux princes du sang et à tous les hauts dignitaires, qui se tiennent en file ! Ceux-ci prennent des boules, les attachent à leur ceinture, puis se trémoussent et se prosternent. C'est tout à fait joli.

Les jeunes filles qui portent les brûle-parfum, à l'arrivée des danseuses, à la Cinquième fête.

Les jeunes seigneurs de la petite abstinence sont aussi très élégants.

Le costume vert-jaune que mettent, pour la garde de nuit, les chambellans du sixième rang.

Les danseurs aux fêtes spéciales de Kamo et d'Iwashimizu.

Les jeunes filles qui accompagnent les danseuses de la Cinquième fête sont charmantes.

À la Cinquième fête [Au onzième mois de 992.], c'est l'Impératrice qui envoyait les danseuses ; il fallait aussi douze suivantes, et j'entendis quelqu'un dire qu'il ne convenait pas de prendre des femmes au palais où résidait l'épouse du Prince héritier [Genshi (la deuxième fille de Michitaka), épouse du futur empereur Sanjō.] pour qu'elles allassent ailleurs remplir cet office. Je ne sais ce qu'en pensa notre maîtresse ; mais elle envoya dix de ses dames d'honneur. Pour les deux autres, l'une était dame de l'Impératrice douairière [Senshi (ou Akiko), sœur de Michitaka, et mère d'Ichijō.], et la seconde appartenait à l'épouse du Prince héritier [Littéralement : « au Palais de la belle vue » (résidence de cette princesse).]. Il se trouvait justement que ces deux personnes étaient sœurs.

Le jour du Dragon, l'Impératrice fit mettre des manteaux chinois ornés d'impressions bleues à toutes ces femmes, et des vestes pareillement décorées aux jeunes filles qui devaient accompagner les danseuses. On laissa ignorer, même aux autres dames, comment étaient les costumes ; et à plus forte raison, pour sûr, on le cacha soigneusement aux courtisans. Quand tout le monde eut commencé de se préparer, alors que la nuit était venue, on apporta les habits, puis on les fit revêtir aux dames et aux jeunes filles. Celles-ci étaient encore les plus ravissantes, au milieu des dames vraiment superbes avec les rubans rouges

joliment noués qui retombaient sur leurs habits blancs merveilleusement lustrés et décorés de dessins bleus imprimés, mis par-dessus leurs manteaux chinois de brocart.

Lorsque tout le cortège fut passé, jusqu'aux servantes inférieures des danseuses, les hauts dignitaires et les courtisans, surpris et charmés par tant de splendeur, donnèrent aux dames le surnom de « dames de la petite abstinence [Parce que leurs vêtements blancs ornés de bleu et leurs rubans rouges rappelaient le costume de « petite abstinence ».] ».

Un peu plus tard, comme les jeunes nobles, en costume de petite abstinence, se tenaient au-dehors, devant les chambres des danseuses, et causaient avec les dames, l'Impératrice dit : « Si l'on dérange, avant le coucher du soleil, toute l'installation des chambres occupées par les danseuses de la Cinquième fête [Le jour du Dragon était le dernier jour des solennités qui se déroulaient depuis celui du Rat.], tous les regards y pénétrèrent ; c'est très inconvenant, et d'un fort mauvais goût. Il serait, sans doute, bien plus élégant de laisser tout en place jusqu'à la nuit. » On épargna donc ce trouble aux danseuses. Quand, pour nouer le bas des rideaux formant les écrans, on les souleva, ils s'écartèrent et les manches des dames qui accompagnaient les danseuses débordèrent au-dehors. L'une de ces femmes, nommée Kohyôe, dont le ruban rouge s'était délié, déclara qu'il fallait le rattacher ; le Capitaine de la garde du corps Sanekata vint auprès d'elle et, pendant qu'il rajustait ce ruban, il se mit à dire, en donnant à son visage une expression particulière :

*« L'eau dit puits de la montagne,
Où l'on tire la jambe,
Est gelée !*

... Quelle glace

... Quel cordon

... À donc pu fondre

... À donc pu se dénouer [Le mot traduit par « où l'on tire la jambe » est un « mot d'appui » de celui qui signifie « montagne ». D'autre part yama-i, « puits de la montagne », rappelle yazzia-ai, nom de la renouée qui a donné la teinture bleue des dessins dont est décoré le vêtement de la dame. Enfin celle-ci, à cause de sa réserve, est comparée au puits glacé.] ? »

La jeune personne ne composa pas même une poésie pour lui répondre ; sans doute craignait-elle de parler devant tant de monde. Les dames plus âgées qui étaient à côté d'elle ne l'aidaient point, et aucune ne répliquait, ni d'une façon ni d'une autre. Un fonctionnaire de la Maison de l'Impératrice tendait l'oreille et se tenait prêt à écouter ; mais, comme le temps passait, il songea que ce silence semblait ridicule, et il entra dans la chambre, d'un autre côté que celui où était Sanekata. Il s'approcha des dames, et leur demanda en chuchotant pourquoi elles restaient ainsi, sans prononcer une parole. Quatre personnes environ me séparaient de Kohyôe ; même si j'avais composé de jolis vers, il m'aurait été difficile de les dire. Bien plus, je me sentais troublée en pensant qu'il s'agissait de répondre à une poésie d'une rare beauté, due à un homme dont le talent était connu ; et cela me gênait beaucoup.

Cependant, il était bien amusant de regarder le fonctionnaire de la Maison de l'Impératrice, qui marchait de long en large et donnait aux dames des chiquenaudes en leur répétant : « Peut-on voir hésiter ainsi des personnes qui sont habituées à composer des vers ? Pensez combien il serait ennuyant pour vous de rester muettes, et dites une poésie, même si elle ne doit pas être superbe ! » je fis alors transmettre ce poème à Sanekata, par une dame du nom de Ben no Omoto :

« La mince glace !

... Comme elle est aussi

... Comme le nœud du cordon est aussi

Fragile que l'écume,

... Elle fond
... Il se dénoue
... Au moindre rayon du soleil qui force les gens à se couvrir la tête. »
... Comme la guirlande de lycopode qu'on met sur sa tête. »

Ben no Omoto était si confuse qu'elle ne pouvait seulement parler. « Quoi donc ? quoi donc ? » demandait Sanekata en tendant l'oreille ; mais elle bégayait un peu, et au moment où, faisant tous ses efforts, elle pensait parler à merveille, elle n'arrivait pas à dire deux mots de suite. Contrairement à ce que l'on aurait pu croire, tout cela, qui me permettait de cacher mon propre embarras, m'était bien agréable.

Plusieurs dames, qui ne voulaient pas venir escorter les danseuses quand elles se rendraient au Palais de l'Empereur ou en reviendraient, s'étaient d'abord retirées dans leur chambre en prétextant quelque indisposition ; mais notre maîtresse avait dit qu'elles devaient faire comme les autres, et toutes les dames de l'Impératrice, sans exception, se trouvaient rassemblées. À voir cette foule, je n'eus pas autant de plaisir que j'en éprouvais d'ordinaire en pareille occasion, et je pensai que le tumulte était par trop fatigant. Parmi les danseuses envoyées par l'Impératrice à la Cinquième fête, était la fille de Sukemasa, le chef des écuries impériales, et de la quatrième Princesse, sœur cadette du Prince du sang, ministre du Protocole, qui résidait au Palais Samedono [Le prince Tamehira, fils de l'empereur Murakami.]. Elle avait douze ans, elle était fort jolie. La dernière nuit de la fête, elle ne se troubla pas quand elle se vit entourée, dans le cortège, par tant de gens.

Après avoir passé par le Palais de bonté et de longévité, la procession s'approcha du Palais pur et frais, et, de la véranda qui borde celui-ci à l'est, nous la vîmes se diriger, suivant les danseuses, vers les appartements que l'Impératrice et ses dames d'honneur occupent dans ce palais. Le tableau était magnifique.

Un homme élégant passe ; on aperçoit le « ruban plat [Quelque chose d'analogue à une dragonne.] » de son sabre d'apparat, et c'est tout à fait charmant.

On enveloppe une lettre de papier violet-pourpre, on la cache, et on l'attache à un rameau de glycine, aux longues grappes. C'est aussi très joli.

Le Palais de l'Empereur, à l'époque de la Cinquième fête, a vraiment un charme particulier ; sans y prendre garde, ceux même qui le voient seulement en passant sont ravis.

Les femmes de l'office domestique avaient fixé à leurs vêtements, comme des « étiquettes d'abstinence », toutes sortes de bibelots diversement coloriés. C'était un merveilleux spectacle. Sur le pont arqué [Un pont jeté provisoirement entre le Palais pur et frais et le Palais des offrandes de parfums.] du Palais pur et frais, le violet inégal des papiers qui liaient les cheveux attirait le regard. Les femmes de l'office domestique qui étaient venues à cet endroit avaient attaché ces papiers de diverses façons, mais il n'en était aucune qui ne fût jolie.

Les jeunes filles que leur service tenait auprès de Leurs Majestés pensaient que la Cinquième fête était une solennité magnifique, elles avaient bien raison.

Avec ravissement, je regardais passer d'anciens chambellans, anoblis, portant dans des paniers d'osier de l'indigo sauvage et du lycopode.

Les courtisans, qui avaient ôté à moitié leur manteau de cour, et le laissaient négligemment retomber, battaient la mesure avec leur éventail ou quelque autre chose, et chantaient : « Les messagers se succèdent sans interruption, comme les vagues, et annoncent les promotions. » Lorsqu'ils passèrent devant les chambres, les dames qui se trouvaient derrière le store durent sentir leur cœur battre bien fort, et ce fut encore plus effrayant quand ils se mirent, soudainement, à rire tous à la fois.

Ce qui charmait surtout les yeux, plus que tout le reste, c'étaient les vêtements de soie brillante des chambellans qui dirigeaient les cérémonies. On avait étendu pour eux des coussins devant nos chambres ; mais, contrairement à ce que l'on avait pensé, ils ne purent venir s'y asseoir. On louait ou l'on critiquait les manières des dames que l'on voyait arriver.

À cette époque de l'année, on ne songe qu'à la Cinquième fête, il semble que rien d'autre n'existe.

La nuit où eut lieu la répétition des danses devant le dais impérial [Le deuxième jour du Bœuf, au onzième mois, au Palais de la paix éternelle.], les chambellans de service traitaient les gens avec rigueur, et les empêchaient de pénétrer dans la salle, en répétant d'une voix dont la rudesse était fort désagréable : « Personne ne doit être admis, hors deux suivantes [Peut-être des coiffeuses.] et les filles d'honneur. » « Laissez-moi entrer, disait chaque courtisan, moi seul... » ; mais les chambellans répondaient fermement : « Les autres seraient jaloux. Il est absolument impossible que vous entriez ! » Cependant, une vingtaine des dames de l'Impératrice vinrent en un groupe compact ; avant que les chambellans qui parlaient si fort eussent pensé à s'y opposer, elles ouvrirent la porte, puis firent bruyamment irruption dans la salle. Qu'il était drôle de voir les chambellans se dresser, stupéfaits, en s'exclamant : « Ah ! par exemple ! quel âge sans principes ! » D'un air désolé, ils regardaient les suivantes qui entraient toutes à la suite des dames. L'Empereur lui-même, qui était sous le dais, aura dû trouver la scène fort amusante.

La nuit où dansèrent les jeunes filles, le spectacle fut ravissant. J'étais charmée en admirant leurs gracieux visages tournés vers la lampe.

L'une de nous ayant dit que l'Empereur était allé chez l'Impératrice en emportant la guitare appelée « Sans nom [Ou plutôt « Sans renom ». Nous sommes en 999.] », et qu'il en jouait devant les dames, nous courûmes voir dans les chambres du Palais ; mais personne ne jouait. Une dame, en passant la main sur les cordes de la guitare, demanda comment on l'appelait, et notre maîtresse répondit : « Ce n'est qu'un objet de peu de valeur, qui n'a pas même de nom. » J'admirai plus que jamais son esprit.

La Princesse du Palais de la belle vue étant venue chez l'Impératrice, elle dit dans le cours de la conversation : « J'ai chez moi un orgue à bouche très joli que je tiens du défunt Seigneur [Michitaka, son père, mort le dixième jour du quatrième mois, en 995.] » « Donnez-le-moi, lui répondit le Seigneur évêque [Ryûen, le quatrième fils de Michitaka.], j'ai dans ma maison une harpe superbe, que vous prendrez en échange. » Cependant la Princesse ne fit point semblant d'avoir entendu, elle parla d'autre chose. L'Evêque réitéra sa demande, pensant qu'elle finirait bien par lui répondre ; mais elle garda le silence, et l'Impératrice s'écria :

Ah ! Elle ... s'est dit qu'elle ne l'échangerait pas. »

... a pensé que c'était la flûte appelée « Non, je ne l'échangerai pas. »

La remarque était infiniment agréable ; mais comme, justement, le Seigneur évêque ne connaissait pas le nom de cette auguste flûte, il parut avoir seulement du dépit.

Cela se passait alors que l'Impératrice habitait au palais où sont les bureaux de sa Maison, et si notre maîtresse avait pu faire un agréable jeu de mots, c'est que l'Empereur possédait une flûte appelée « Non, je ne l'échangerai pas ».

Aux instruments qui appartiennent au Souverain, aux harpes, aux flûtes, à tous, on a donné des noms étranges.

Pour les guitares, on les appelle par exemple : « Au-dessus du mystère », « Le pâturage des chevaux », « Le dessus du puits », « Le pont sur la rivière [La Wei, rivière chinoise, affluent du fleuve Jaune.] ! », « Sans nom ».

Les harpes japonaises se nomment : « L'œil mourant », La chaudière à sel », « Les deux percées ».

J'ai entendu aussi des noms tels que « Le dragon d'eau », « Le petit dragon d'eau », « Le bonze Uda [L'ex-empereur Uda.] », « Un coup sur un clou », « Deux feuilles », et toutes sortes d'autres que j'ai oubliés.

« Ce sont des objets à mettre sur le premier rayon, au Palais du bon soleil [Il y avait dans ce palais un magasin pour les instruments de musique et les objets précieux.] », avait coutume de dire le Capitaine sous-chef des chambellans [Fujiwara Tadanobu.] quand il voulait louer de précieux instruments.

Les courtisans avaient passé la journée à jouer de la harpe et de la flûte devant le store des appartements qu'occupent, au Palais l'Impératrice et sa suite ; chacun se retirait de son côté. On n'avait pas encore fermé les fenêtres de treillis, lorsqu'on alluma la lampe de la chambre, et comme tout était ouvert on pouvait voir dans la salle. L'Impératrice tenait sa guitare devant son visage, et il serait banal de dire la beauté de son vêtement écarlate. Elle avait aussi un habit de dessus recouvrant de nombreux vêtements taillés dans une étoffe bien tendue. La manche de sa robe retombait gracieusement sur sa guitare, toute noire et luisante. On voyait seulement un peu son front, si blanc, si clair, tout près de la guitare sombre, et ce contraste avait un charme incomparable. Je m'approchai d'une dame qui se trouvait à côté, pour lui murmurer : « Non, celle qui avait, dit-on, caché à moitié son visage ne pouvait être aussi jolie. C'était sans doute une personne du commun [Allusion au « Poème de la guitare », de Po Kyu-yi.] ! » Ayant entendu ces paroles, sans toutefois en saisir le sens, elle se fraya de force un passage parmi les autres dames, et alla répéter à l'Impératrice ce que j'avais dit. Sa Majesté sourit et lui demanda si elle savait ce que j'avais voulu lui faire comprendre. La dame m'amusa lorsqu'elle me rapporta la question de notre maîtresse.

La Dame du cinquième rang, nourrice de l'Impératrice, partait aujourd'hui pour la province de Hyûga. Parmi les éventails que lui avait donnés Sa Majesté comme cadeaux de séparation, l'un portait, joliment dessinée sur une de ses faces, une maison pareille à celles où logent les voyageurs, quelque chose comme le manoir du capitaine d'Ide [Un héros de roman ?], illuminée par un soleil resplendissant. Sur l'autre face était représentée la capitale sous une pluie battante, avec une personne contemplant ce paysage morose, et l'Impératrice avait, de sa propre main, écrit ces mots :

« Même quand vous aurez en face

Le soleil éclatant, couleur de garance,

Pensez que sans doute,

À la capitale,

... *Votre impératrice contemple tristement le ciel qui ne s'éclaircit pas.* »

... *Il pleut toujours et le ciel ne s'éclaircit pas.* »

C'était d'une mélancolie délicieuse. Je ne pourrais pas quitter une maîtresse comme la nôtre, pour m'en aller au loin.

46. *Choses contrariantes*

On envoie soi-même un poème à quelqu'un, ou bien on répond par une poésie à celle qu'un autre vous adressa, puis, après que l'on a écrit et envoyé ces vers, on pense à corriger un ou deux mots.

On a cousu quelque chose à la hâte, on croit avoir fini ; mais quand on tire le fil de l'aiguille, on s'aperçoit qu'on n'avait pas noué, en commençant, le bout du fil.

C'est, aussi, bien contrariant quand on a cousu un morceau en le mettant à l'envers.

Un jour, alors que l'Impératrice habitait au Palais du Sud [Résidence du maire du palais. Nous sommes au douzième mois de 992.], elle se trouvait dans l'aile occidentale, où était aussi le Seigneur. Nous étions réunies dans la chambre à coucher, abandonnées à nous-mêmes. Nous nous amusions, et comme nous étions sorties en foule dans le corridor, quelqu'un arriva en disant : « Voici un ouvrage qu'il faut faire bien vite. Que tout le monde s'y mette, et qu'on rapporte ceci cousu avant le changement de l'heure ! » C'était un costume de soie unie, à la trame plate, que nous envoyait l'Impératrice.

Nous nous assîmes toutes vers la face méridionale de l'appartement ; chacune des dames prit un morceau du costume en défiant ses compagnes de coudre plus vite qu'elle. Nous étions assises tout près les unes des autres ; mais comme nous n'étions pas face à face, nous cousions comme des folles, car chacune ignorait ce que faisaient ses rivales. Myôbu, la nourrice, eut bientôt fini sa tâche et posa son ouvrage. Elle avait cousu la partie du vêtement qui correspond aux épaules ; mais elle n'avait pas fait attention qu'elle mettait l'une des pièces de tissu à l'envers, et sans même nouer son fil en terminant, elle s'était empressée de poser son étoffe et de se lever. Cependant, quand on voulut réunir les morceaux du dos, on vit tout de suite qu'il y avait une erreur. Toutes les dames s'écrièrent, en riant et en raillant la nourrice : « Rectifiez cette couture ! » Mais elle répondit : « Si l'on savait quelle est la dame qui a mal cousu, peut-être réparerait-elle sa méprise. En vérité, si c'était de la soie damassée, il faudrait, pour sûr, que celle qui aurait cousu sans distinguer l'envers de l'endroit corrigeât son ouvrage ; mais, ici, nous avons une étoffe sans dessins ; y a-t-il un signe qui permette de reconnaître les deux côtés du tissu ? Dans ces conditions, qui donc pourrait avoir à rectifier quelque chose ? Au surplus, qu'on fasse donc réparer ce que l'on trouve mal fait par celles qui n'auront pas encore fini de coudre leur part ! » L'entêtée ne voulut pas céder. Il était vraiment amusant de voir le visage des dames Genshônagon et Shinchûnagon pendant qu'elles discutaient avec la nourrice en disant : « Croyez-vous que de telles explications vont suffire. »

Tout cela était arrivé parce que l'Impératrice, pensant qu'elle devait, à la brune, se rendre auprès de l'Empereur, avait eu besoin de ce costume, et avait déclaré : « Celle qui aura cousu bien vite, je saurai qu'elle m'aime ! »

C'est bien ennuyant quand un messenger va porter une lettre, que l'on envoyait ailleurs, à une personne à laquelle il n'aurait pas fallu la montrer. C'est surtout désagréable quand ce messenger, au lieu d'avouer franchement son erreur, discute et soutient fermement qu'il s'est borné à exécuter les ordres qu'on lui avait

donnés. Si je ne craignais alors d'être vue, je ne pourrais m'empêcher de poursuivre et de battre cet homme !

On a planté des lespédèzes ou des érianthes, très jolis mais lorsqu'on va les admirer, on voit quelqu'un, portant une « longue boîte », et muni d'une bêche ou d'un autre instrument, qui vient les arracher à la hâte et s'en va. C'est ennuyant et lamentable ! Si un homme d'un assez bon rang était là, le fripon n'agirait pas ainsi ; mais malgré toutes les remontrances qu'on peut lui faire, il s'éloigne en répondant qu'il a seulement pris quelques plantes. Il est inutile de dire combien c'est désagréable !

Un gouverneur de province ou quelque fonctionnaire de cette sorte vient à vous, et parle rudement. Il est tout à fait mortifiant de l'entendre pendant qu'il a l'air de se dire : « On pensera si l'on veut que je suis impoli ; mais que pourrait-on me faire, à moi ? »

Quelqu'un, à qui on ne voulait pas la montrer, vous arrache une lettre, et va la lire dans le jardin. C'est si ennuyant qu'on se lamenterait volontiers. On poursuit le voleur ; mais le store vous arrête ; en regardant cet homme, on voudrait pouvoir se précipiter sur lui.

Une dame, qui s'est fâchée à propos de quelque bagatelle, ne s'endort pas à côté de son galant, elle s'agite et finit par le quitter pour aller s'étendre ailleurs. L'homme s'approche d'elle tout doucement, il essaye de la faire revenir ; mais elle est encore déraisonnable, et d'humeur étrange ; et comme elle se montre trop entêtée, il lui dit : « À votre aise » ; puis il va, plein de ressentiment, s'envelopper dans ses couvertures. Après qu'il s'est couché, comme on est dans la saison froide, la dame, qui n'a qu'un vêtement non doublé, se sent transie. Malheureusement, tout le monde dort ; sans doute, l'homme qu'elle a laissé seul dort également, elle ne sait ce qu'elle fera si elle se lève. La nuit est profonde, et la dame reste couchée, pensant qu'elle aurait mieux fait, puisqu'elle voulait se fâcher, de quitter beaucoup plus tôt son ami. À l'intérieur de la maison, au-dehors aussi, elle entend des choses qui résonnent, elle a peur. Alors, elle se glisse doucement vers son amant, elle tire et soulève la couverture qui le protège contre le froid ; mais il fait semblant de dormir, c'est bien mortifiant pour elle. Et quand il lui dit : « Faites donc encore un peu l'obstinée ! »

47. Choses gênantes

On reçoit un visiteur, et, pendant qu'on cause avec lui, on entend les gens qui parlent, sans aucune réserve, à l'intérieur de la maison. On ne peut les faire taire, on se sent tout gêné.

Un homme que l'on aime s'enivre complètement, et répète toujours la même chose.

Parler de quelqu'un sans savoir qu'il vous écoute ; même s'il s'agit d'un serviteur qui n'a pas d'importance, c'est gênant.

Quant je voyage, ou lorsque je suis non loin du Palais, pendant un congé, je me sens gênée si je vois mes servantes folâtrer avec celles de l'endroit où je me trouve.

Des parents choient un enfant qui est laid, mais qu'ils trouvent beau en leur cœur ; ils imitent sa voix, pour répéter à tout le monde ce qu'il dit.

Un ignorant, devant une personne instruite, prend un air pédant, et cite des noms d'hommes célèbres.

Un homme récite ses propres poésies, que l'on ne trouve pas particulièrement belles, et rapporte les louanges que les gens en ont faites. C'est insupportable !

La nuit, quelqu'un qui s'est réveillé raconte une histoire ; à côté de lui, un autre dort avec un sans-gêne

stupéfiant.

Devant une personne qui est habile musicienne, quelqu'un, l'air satisfait de soi-même, joue d'une harpe qu'il n'a pas seulement su accorder.

Un gendre, qui a cessé de bonne heure de venir près de sa femme, rencontre son beau-père dans un endroit public, où l'un et l'autre devaient aller.

48. Choses qui frappent de stupeur

En nettoyant un peigne, on est arrêté par quelque chose, et il se brise.

La voiture dans laquelle on se trouve est renversée ! On pensait qu'une machine aussi lourde, bien établie sur ses roues écartées, resterait toujours debout, et tout à coup on croit rêver ; on se demande, avec stupéfaction, comment la chose a pu se faire.

Quelqu'un, enfant ou adulte, dit sans précaution, en présence d'une certaine personne, des choses dont il devrait éviter, par respect, de parler devant elle.

On a, toute la nuit, attendu un ami qui, pensait-on, devait sûrement venir. À l'aube, on oublie un moment cet homme, on s'endort ; mais tout près, un corbeau croasse « kô », et l'on se réveille brusquement. Le jour est venu. On est frappé de stupeur.

En jouant à « égal ou inégal », on se fait prendre le cornet [Parce qu'on a eu deux dés de valeur inégale.].

Quelqu'un, en face d'une autre personne, parle avec assurance de choses qu'il ne connaît pas, qu'il n'a ni vues ni entendues, sans que son interlocuteur puisse le contredire. Stupéfiant aussi !

Au concours de tir à l'arc, on tremble, on tremble, on hésite longtemps ; enfin la flèche, déplacée, part dans une mauvaise dilection.

49. Choses pénibles

Lors d'une fête ou quand on fait l'« Énumération des noms des Bouddhas [Au douzième mois.] », il ne neige pas ; mais il pleut tellement que le jour en est obscurci.

Il y a, juste au moment d'une fête ou en quelque autre occasion de réjouissance, « abstinence au Palais [Les devins ont dit qu'il fallait faire retraite.] ».

On se préparait, on se demandait quand arriverait le jour attendu, et voici qu'un empêchement, tout à coup, arrête les apprêts.

Voilà longtemps qu'on a pris pour épouse la femme que l'on aimait par-dessus tout, elle n'a pas encore d'enfant.

En pensant qu'il viendrait sûrement, on a envoyé chercher quelqu'un avec qui on désirait faire de la musique, ou bien à qui on voulait montrer ceci ou cela ; mais il répond qu'il est empêché, il ne vient pas. C'est irritant.

Des personnes de même rang, en service au Palais, vont ensemble, homme et femmes, visiter un temple ou voir quelque chose. Leurs vêtements débordent gracieusement de la voiture, et le spectacle, sans beaucoup d'apprêt, qu'ils offrent ne doit pas être trop désagréable. Cependant, des gens de la bonne société, à cheval ou en voiture, les rencontrent sans les regarder. C'est tout à fait pénible. Les personnes qui espéraient être remarquées se désolent. Elles voudraient avoir été vues par des gens capables de raconter ensuite la chose, ne fût-ce que par des serviteurs qui les auraient considérées avec curiosité. Je

ne crois pas qu'une telle pensée soit étrange.

À l'époque de l'abstinence, au cinquième mois [En 995. Il s'agit d'une des « trois purifications de l'année », prescrites par la loi bouddhique : au premier, au cinquième et au neuvième mois.], l'Impératrice habitait au palais où sont les bureaux des fonctionnaires qui gouvernent sa Maison. On avait orné spécialement la salle à la double longueur [Salle longue d'environ six mètres.] qui se trouve devant la chambre de réserve à l'épreuve du feu. Son aspect différait de l'ordinaire, et pourtant nous charmait.

Depuis le premier jour du mois, le temps était pluvieux, le ciel nuageux et sombre ; nous ne savions que faire. Un jour, je dis que je souhaitais aller entendre le chant du coucou, et toutes les dames, après cela, s'écrièrent bien vite : « Moi aussi ! moi aussi ! » L'une d'elles ajouta que très loin, du côté de Kamo, il y avait un pont dont elle ne pouvait se rappeler le nom ; ce n'était pas le « pont de la Tisserande [La tisserande céleste, fêtée le septième jour du septième mois.] », il avait un nom plus désagréable que cela. « Chaque jour, affirmait-elle, le coucou chante dans le voisinage de ce pont. » Une autre lui répondit que la bestiole dont on pouvait entendre là-bas la musique était une cigale. Nous décidâmes d'aller à cet endroit, et, le matin du cinq, nous donnâmes des ordres, pour une voiture, à des fonctionnaires appartenant à la Maison de l'Impératrice. Nous partîmes du poste du nord [C'est-à-dire : « par la porte qui se trouve près du poste des gardes, au milieu du côté septentrional de l'enceinte extérieure ».] en disant : « Nous sommes au cinquième mois, à la saison des pluies ; on ne nous blâmera pas [Sei pense qu'on ne les blâmera pas (parce qu'elles peuvent craindre la pluie) d'être sorties en voiture par cette porte.] ! » Quand on amena la voiture, il n'y monta, moi comprise, que quatre dames ; les autres répétaient avec envie : « Si nous prenions une autre voiture, et si nous faisions comme elles ? » Mais l'Impératrice refusa, et nous partîmes sans les plaindre, sans même écouter leurs lamentations. En longeant le terrain des courses, nous vîmes une foule en tumulte. Nous demandâmes ce qui se passait ; on nous répondit que les archers s'exerçaient au grand arc, et que nous devions rester là un moment pour les regarder. Nous fîmes donc arrêter la voiture. On nous assura aussi que tous les officiers [Dans le texte donné par M. Mizoguchi, on a « les capitaines ».] de la garde du corps, de droite, étaient arrivés ; mais nous ne vîmes personne de cette sorte. Il y avait là seulement quelques fonctionnaires du sixième rang qui marchaient de côté et d'autre, à l'aventure. Nous dîmes que ce n'était pas intéressant, et qu'il nous fallait bien vite continuer notre route. Nous allions, nous allions. Le chemin que nous suivions nous rappelait l'époque de la fête de Kamo. C'était ravissant. La maison du seigneur Akinobu [Takashina Akinobu, oncle maternel de l'Impératrice.] se trouvait par là. « Allons-y voir tout de suite ! » s'écria l'une de nous. Nous en fîmes approcher la voiture, et nous descendîmes.

La maison était rustique et très simple. Les panneaux ornés de peintures représentant des chevaux, les paravents de bambou tressé, les stores de jonc, tout semblait fait à dessein pour copier les choses du passé. L'édifice, lui-même, était de style commun, petit et mesquin ; il avait cependant son charme, et nous pensions que la voix des coucous qui se répondaient était vraiment assourdissante. Mais, hélas ! l'Impératrice ne l'entendait pas ! C'est seulement en écoutant ces chants que nous pensâmes aux dames qui auraient voulu nous accompagner.

« Quand on est quelque part, nous dit le seigneur Akinobu, il faut voir ce que l'on y fait. » Il envoya chercher beaucoup de riz en épis, et l'on amena près de nous quelques jeunes personnes qui n'étaient pas déplaisantes, filles des maisons du voisinage. Le Seigneur fit égrener le riz par cinq ou six d'entre elles, pendant que deux autres faisaient fonctionner une machine que je n'avais jamais vue, et qui tournait comme un dévidoir. Tout en la mouvant, ces jeunes filles chantèrent en mesure, d'une si étrange façon que cela nous fit rire et oublier les poésies que nous devions composer à propos du coucou.

On apporta des tables démontables, pareilles à celles qu'on voit figurées dans les peintures chinoises, et l'on nous offrit à goûter ; mais aucune de nous ne fit attention à ce qui nous était présenté, le maître de

la maison nous dit : « Je vous offre quelque chose de très grossier, à la campagnarde. Quand les visiteurs, dans un endroit comme celui-ci, ne trouvent pas bon ce que l'on donne, ils n'ont d'autre ressource que de presser leur hôte pour qu'on les serve à leur goût. Vraiment, les personnes qui viennent ici ne font pas, d'ordinaire, comme vous ! »

Pour nous engager à prendre quelque chose, il ajouta : « J'ai cueilli moi-même ces pousses de fougère » ; mais je lui répondis : « Comment pourrions-nous, comme des servantes, nous installer côte à côte autour des tables ? » Ordonnant alors de desservir, il reprit : « Vous avez raison, vous êtes accoutumées à l'étiquette habituelle en présence de Leurs Majestés. » Pendant que les serveurs s'empressaient d'ôter les mets de dessus les petites tables, et de les présenter convenablement, un valet de pied vint nous avertir qu'il allait pleuvoir, et nous montâmes bien vite en voiture.

« Je voudrais cependant, dis-je, composer ici cette poésie ! » mais les autres répliquèrent : « Laissez cela, vous la ferez aussi bien en chemin. » Nous cueillîmes des branches de deutzie, toutes fleuries, et nous couvrîmes la voiture de longs rameaux, en plantant ceux-ci dans les stores et dans les côtés. On aurait cru voir un manteau, blanc comme la fleur de deutzie, étendu sur notre voiture. Les hommes qui nous escortaient se mirent, en riant aux éclats, à ficher des fleurs dans chaque interstice des stores de bambou tressé. « Il en manque encore ici, et encore là ! » criaient-ils. Ils en couvrirent complètement la voiture. Nous espérions rencontrer des gens qui admireraient notre équipage ; mais nous ne vîmes personne, excepté quelques misérables bonzes et deux ou trois hommes du commun qui ne valaient pas qu'on en parlât. C'était vraiment dommage.

Comme nous approchions de notre résidence, l'une de nous déclara : « Nous ne pouvons, pourtant, terminer notre promenade sans qu'on nous ait vues. Il faut faire en sorte que les gens vantent la beauté de notre voiture. » Nous nous arrê tâmes donc près du Palais de la Première avenue, et nous envoyâmes demander si le Seigneur gentilhomme de la chambre [Fujiwara Kiminobu.] était là ; nous lui fîmes dire, en même temps, que nous étions allées entendre le coucou, et que nous rentrions. Le serviteur rapporta les paroles de son maître : « Je viens tout de suite, mesdames, mesdames... » Il ajouta que Kiminobu, qui s'était mis à l'aise dans la salle des vassaux, passait un pantalon à lacets. Nous répondîmes qu'il nous était impossible d'attendre, et la voiture partit, en courant, vers la Porte de la Terre [La porte la plus rapprochée du coin nord-est, sur la face orientale de l'enceinte extérieure.]. Cependant le Gentilhomme nous poursuivait en grande hâte. Il s'était habillé, je me demande en combien de temps, et bouclait sa ceinture en chemin. Plusieurs de ses suivants et de ses valets couraient avec lui, sans avoir pris le temps de se chausser. Nous dûmes au conducteur d'aller plus vite [« ou : « Bien que la voiture allât vite, quand nous fûmes arrivées, en nous hâtant, à la Porte de la Terre, Kiminobu nous rejoignit. »], et nous étions arrivées, en faisant diligence, à la porte de la Terre, quand Kiminobu nous rejoignit, essoufflé, hors de lui. Là seulement [ou : « Tout d'abord »], il remarqua la façon dont notre voiture était décorée. « Quand je la regarde, s'écria-t-il en riant, je ne puis absolument pas croire qu'il y ait dedans des personnes réelles. Descendez donc, que je voie un peu ! » Les hommes qui l'avaient suivi se mirent à rire de sa plaisanterie. « Et vos poésies, ajouta-t-il, comment sont-elles ? je voudrais bien les entendre. » Mais je répliquai que nous devions en donner la primeur à l'Impératrice. Pendant que nous parlions, il commença de pleuvoir, fort, et Kiminobu déclara : « Je me demande pourquoi cette Porte de la Terre n'est pas comme les autres, et pourquoi on n'y a pas mis de toit. Aujourd'hui, c'est vraiment désagréable », et ensuite : « Comment vais-je rentrer chez moi ? J'ai couru jusqu'ici en me souciant seulement d'arriver à temps, sans prendre garde qu'on pouvait me voir. Maintenant, il faut que je m'en retourne. C'est terrible ! – Ça ! lui répondis-je, venez avec nous au Palais. – Comment, s'exclama-t-il, pourrais-je y aller avec un bonnet laqué ? – Envoyez chercher une autre coiffure ! » lui dis-je alors. La pluie continuait de tomber à verse, et nos hommes, qui n'avaient pas de chapeaux de pluie [Kara. Ce mot, qui désigne un grand chapeau de paille, signifie également « parapluie »], tirèrent notre voiture aussi vite qu'ils purent, pour la

faire entrer. On apporta, du Palais de la Première avenue, un parapluie à Kiminobu. Il le prit, et s'éloigna en regardant à tout moment en arrière. Cette fois, il marchait à pas lents, et semblait mélancolique. Il emportait seulement, pour garder le souvenir de la rencontre, un rameau de deutzie. Qu'il était amusant de le voir !

Quand nous fûmes arrivées devant elle, notre maîtresse nous demanda comment tout s'était passé. Les dames qui, d'un œil d'envie, nous avaient vues partir, boudaient et restaient maussades ; mais toutes rirent quand nous racontâmes de quelle manière le Gentilhomme de la chambre, de la famille Fujiwara, avait couru sur la grand'route de la Première avenue.

« Eh bien ! demanda l'Impératrice, où sont vos poésies ? »

Comme nous lui narrions notre promenade, et lui confessions que nous n'avions rien fait, Sa Majesté nous dit : « C'est bien regrettable. Les courtisans peuvent entendre parler de votre excursion. Comment leur avouer que vous êtes revenues sans rapporter un joli poème ? Vous auriez dû en composer un là-bas pendant que vous écoutiez le coucou ; mais vous avez voulu faire trop de cérémonies, et le charme qui vous enivrait s'en est allé. Cela ne vous ressemble guère ! Maintenant que vous êtes ici, composez quelque chose. Je n'ai pas besoin d'insister ! » Nous pensions qu'elle avait raison, nous étions désolées. Cependant, alors que nous nous consultations mutuellement pour faire une poésie, on nous apporta celle-ci, écrite par le Gentilhomme de la chambre, de la famille Fujiwara, sur une mince feuille de papier, blanche comme la fleur de deutzie, et attachée au rameau qu'il avait emporté en nous quittant :

*« Si j'avais su
Que vous alliez
Entendre le chant
Du coucou, mon cœur
Vous aurait accompagnées. »*

Je pensai que le messenger attendait sans doute une réplique, et j'envoyai chercher un encrier dans notre chambre ; mais l'Impératrice m'ordonna : « Prenez vite celui-ci, et dépêchez-vous de répondre » ; après avoir mis du papier dans le couvercle, elle me passa son écritoire. Je dis à Saishô d'écrire ; elle me répondit que c'était à moi de le faire. Pendant ce temps, le ciel s'était obscurci ; la pluie se mit à tomber, le tonnerre gronda de façon si effrayante que nous ne pensâmes plus à rien. On descendit bien vite les stores. Au palais où sont les bureaux des fonctionnaires qui gouvernent la Maison de l'Impératrice, on rabattit même les jalousies par-dessus les fenêtres de treillis, et, dans notre affolement où nous étions, nous oubliâmes la réponse que nous devons faire à la poésie de Kiminobu.

Le tonnerre gronda si longtemps que le soir était venu quand il fit mine de se calmer. Nous reprenions pourtant notre papier, en pensant composer cette fois notre réplique, lorsqu'une foule de gens, de hauts dignitaires, vinrent parler de l'orage ; nous allâmes vers la façade de l'ouest pour les saluer, puis nous songeâmes à notre poésie. Les autres dames déclarèrent que c'était la personne à laquelle on avait adressé un poème qui devait s'occuper de la réponse, et ne s'en soucièrent plus. « Il faut croire, m'écriai-je en riant, que ce jour n'a pas été destiné à la poésie dans les mondes antérieurs [On ne s'explique guère comment une journée aurait pu recevoir, « dans un monde antérieur », une destination quelconque ; mais la phrase est dite en riant.]. C'est triste ! Nous n'avons plus, maintenant, qu'à garder un silence absolu sur notre excursion d'aujourd'hui ! » Mais l'Impératrice dit d'un air fâché : « Même à présent, aucune de celles qui sont allées là-bas ne va-t-elle rien dire ? Vous pourriez cependant trouver quelque chose. C'est sans doute que vous vous êtes mis en tête de ne pas composer de poème ! » C'était bien amusant. « Pourtant, fis-je remarquer, il est maintenant terriblement difficile pour nous d'imaginer une poésie ! » L'Impératrice repartit : « Est-ce vraiment si

terrible ? » Nous renonçâmes à composer quoi que ce fût.

Deux jours plus tard, nous vînmes à parler de ce qui s'était passé ce jour-là, et Saishô demanda : « Comment trouviez-vous ces pousses de fougère que notre hôte affirmait avoir cueillie, lui-même ? – Voilà ce dont vous vous souvenez ! » dit en riant l'Impératrice ; elle écrivit ces deux vers sur une feuille volante :

*« Elle pense avec amour
Aux pousses de fougère. »*

Puis elle nous ordonna de composer un début pour cette poésie. C'était ravissant. J'écrivis ces lignes, que je présentai à Sa Majesté :

*« Plus même qu'au chant
Du coucou
Qu'elle était allée entendre. »*

« Vous n'avez pas honte ! dit ma maîtresse en riant de nouveau, comment osez-vous seulement parler du coucou ? » Malgré mon embarras, je répondis : « Que pouvez-vous me reprocher ? Je pense que jamais plus je ne composerai de ces poésies. Si, chaque fois que les gens prépareront des poèmes, à propos d'une chose ou d'une autre, vous devez m'ordonner d'en écrire un, il me semble que je ne puis rester à votre service. Comment donc, alors qu'il ne m'est pas même possible de compter les syllabes, pourrais-je composer au printemps une poésie sur l'hiver ; en hiver, un poème sur le printemps ; ou chanter les chrysanthèmes quand fleurissent les pruniers ? Je suis la descendante d'hommes qui ont mérité d'être appelés des poètes, et si je tourne quelques vers qui surpassent un peu ceux des autres, les gens déclarent : « Parmi les poésies composées en cette circonstance, c'est vraiment la sienne qui est la meilleure ; mais il faut ajouter qu'elle est la fille d'un ici ! » Voilà, sans doute, qui peut m'encourager ! Si, bien qu'on n'ait aucune disposition spéciale, on se croit quelque chose comme un poète, et si l'on se hâte de griffonner force vers dès que l'occasion s'en présente, c'est triste pour la mémoire des ancêtres défunts ! » Comme je parlais de la sorte, sincèrement, à l'Impératrice, elle se mit à rire, puis elle répliqua : « S'il en est ainsi, faites à votre idée. Je ne vous demanderai plus de rien composer » ; je me sentis soulagée d'un grand poids. « Maintenant, me dis-je, je ne me tourmenterai plus pour imaginer des poésies ! »

Or le Seigneur ministre du centre [Fujiwara Korechika.] faisait, à ce moment-là, de grands préparatifs pour la nuit du Singe [Plus exactement : « nuit du frère aîné du Métal, et du Singe » (nous savons que ces deux termes coïncidaient tous les soixante jours). Il était prudent de veiller toute cette nuit-là, où des vers, pénétrant dans le corps des dormeurs, pouvaient, croyait-on, surprendre leurs secrets.]. Comme la nuit s'avancait, il dit aux dames d'écrire des poèmes sur un sujet qu'il proposa. Toutes furent dans la joie, et en composèrent à l'envi. Pendant ce temps, j'étais auprès de l'Impératrice, avec laquelle je causais. Je ne lui parlais pas des poésies ; mais le Ministre, en me voyant, m'interpella : « Pourquoi restez-vous ainsi à l'écart, sans composer de poème ? Prenez donc le sujet ! » Je répondis : « J'ai obtenu la permission d'agir à ma guise, et comme je n'ai pas à écrire des vers, je ne m'inquiète plus de tout cela ! – Voilà, s'écria-t-il, qui est étrange ! En vérité, une pareille chose est-elle possible ? Comment l'Impératrice a-t-elle pu vous accorder cette permission ? Cela ne peut absolument pas être ! Peu importe, je ne me soucie pas de ce que vous ferez une autre fois ; mais ce soir, il faut que vous composiez quelque chose ! » Bien qu'il me pressât ainsi, je ne fis pas la moindre attention à ce qu'il me disait.

Cependant, alors que les autres dames présentaient ce qu'elles avaient fait, et qu'on jugeait leurs compositions, l'Impératrice écrivit ce court billet, puis me le donna :

*« Allez-vous manquer,
Vous que l'on nomme
La descendante
De Motosuke,
Au concours de poésies de ce soir ? »*

C'était vraiment d'un charme sans pareil, et comme je riais très fort, le Ministre me demanda : « Qu'est-ce là, qu'est-ce là ? » Je répondis par ce poème :

*« Si je n'étais celle
Qu'on appelle
Sa descendante,
J'aurais, la première,
Composé ce soir une poésie. »*

Et je dis à l'Impératrice : « Si je n'avais pas à garder cette réserve, je vous présenterais, de moi-même, mille poésies ! »

Un jour où il y avait, auprès de l'Impératrice, de nombreuses personnes, des parents de Sa Majesté, des princes, des gentilshommes, j'étais appuyée contre un pilier de la chambre située sous l'appentis, et je causais avec les dames, quand ma maîtresse me jeta un billet. Je l'ouvris et je lus. « Dois-je vous aimer, oui ou non, me demandait-elle. Si je ne puis vous donner la première place dans mon cœur, que dois-je faire ? » Sans doute m'écrivait-elle cela parce qu'une fois, devant Sa Majesté, j'avais dit dans le cours de la conversation : « Que peut valoir d'être aimée si l'on n'est pas la première de toutes ? Je préférerais me voir haïe ou maltraitée. Si je devais être la deuxième ou la troisième, j'aimerais mieux mourir pour éviter une telle disgrâce. Il faut que je sois la première ! » Les dames, en riant, s'étaient écriées « C'est la règle de la doctrine unique que vous nous récitez là [Allusion au « Sôutra du Lotus ».] ! »

L'Impératrice m'ayant donné un pinceau et du papier, j'écrivis ces lignes, que je lui présentai :

« Parmi les sièges de lotus des neuf degrés, même le dernier me suffirait [Sei pense aux lotus où sont conçus les bienheureux, divisés en neuf classes, qui naissent au paradis d'Amita.]. »

« Il faut croire, déclara l'Impératrice, que vous êtes complètement découragée ! C'est très mal ainsi. Continuez donc plutôt à penser comme vous aviez d'abord dit. – Mon sentiment, répliquai-je, varie avec la situation des gens qui peuvent m'aimer. » Mais Sa Majesté ajouta : « C'est fort mal répondu ; vous préférerez assurément être la première, même dans le cœur des plus nobles personnes », et j'en fus ravie.

Un jour [En 995 ou en 996.], le Seigneur deuxième sous-secrétaire d'État [Fujiwara Takaie.] était venu voir l'Impératrice. Il lui présenta l'éventail qu'il tenait, en lui disant : « Cette fois, j'ai trouvé une merveilleuse carcasse d'éventail. Je désirerais la faire recouvrir ; mais je ne veux pas d'un papier ordinaire, et j'en cherche un qui puisse convenir. – Comment est donc cette carcasse ? » demanda l'Impératrice, et Takaie répondit, avec de l'orgueil dans la voix : « Elle est tout à fait superbe, les gens assurent qu'on n'a encore jamais vu une carcasse comme celle-ci, et vraiment une pareille chose n'a jamais existé. – Alors, m'écriai-je, ce n'est pas une carcasse d'éventail, c'est une carcasse de méduse [C'est-à-dire une chose qui n'existe

pas.] ! - Voilà, répliqua-t-il en riant, ce que je voulais dire. »

J'aurais pu placer une telle histoire parmi les « choses gênantes [Plus précisément : « gênante pour ceux qui sont à côté » (pour les compagnes de Sei).] ». Sans doute ferais-je mieux de la taire ; mais tout le monde m'a recommandé de ne rien omettre : comment donc ne la noterais-je point ?

C'était pendant une période de pluies continuelles, et il pleuvait aussi ce jour-là. Le Troisième fonctionnaire du Protocole, Nobutsune, vint au palais de l'Impératrice pour apporter une lettre de l'Empereur, et comme d'habitude, on sortit un coussin. Il s'assit sur le plancher, après avoir rejeté le coussin encore plus loin qu'à l'ordinaire [En présence de l'Impératrice, le messenger, par respect, ne s'asseyait pas sur le coussin.]. « À quoi donc est destiné ce coussin ? » demandai-je, ce qui fit rire Nobutsune. « Si l'on montait dessus alors qu'il pleut tellement, dit-il, on le salirait, la trace des pieds y resterait marquée, ce serait fort déplaisant. »

— Quoi, m'écriai-je,

... il n'est pas là pour qu'on s'essuie les pieds ? »

... ce n'est pas un coussin [La phrase de Sei est à double sens.] ? »

Cependant, il me répondit que ce n'était pas mon esprit qui m'avait fait parler, que si lui, Nobutsune, n'avait rien dit de la trace des pieds, je n'aurais pas imaginé ce jeu de mots. Il était vraiment amusant de l'entendre répéter cela ; mais les louanges exagérées qu'il s'accordait lui-même finissant par m'importuner, je racontai l'histoire suivante à ma maîtresse :

« Il y a bien longtemps vivait, au palais de la Grande Impératrice [Épouse de Murakami.], une servante fameuse, appelée Enutagi [Enutagi paraît signifier « vomissement de chien ».]. À l'époque où Fujiwara no Tokikara [Tokikara signifie « suivant le temps ».], qui devait mourir gouverneur de Mino, était encore chambellan, il passa un jour dans un endroit où se trouvaient plusieurs servantes, et dit : « Alors ! c'est celle-ci la célèbre Enutagi ; pourquoi son apparence ne répond-elle pas à son nom ? – D'après le vôtre, répliqua-t-elle, votre aspect doit dépendre du temps ; » On pouvait choisir ses adversaires, Enutagi se tirait avec honneur de toutes les difficultés. Les courtisans et les hauts dignitaires eux-mêmes disaient que c'était quelque chose d'amusant. Au reste, l'histoire est vraisemblable ; elle a été transmise ainsi jusqu'à nous [La traduction de la dernière phrase est fondée sur le texte donné par M. Kaneko.].

Nobutsune reprit alors : « Il en est, de ceux dont vous venez de parler, comme de nous deux. C'est Tokikara qui avait fourni à Enutagi, d'avance, sa réponse. Pour moi, je suis capable de composer un poème, chinois ou japonais, quel que soit le sujet qu'on me propose. – En vérité, répliquai-je, c'est à ce point ! Puisque vous êtes si habile, je vais vous donner un sujet ; vous composerez, s'il vous plaît, une poésie japonaise. – C'est parfait, répondit-il ; mais que ferais-je d'un seul thème ? Je composerais, tout aussi bien, quantité de poèmes ! »

Comme il parlait ainsi, l'Impératrice lui proposa un sujet ; mais il s'en alla, en déclarant que c'était terrible, et qu'il se retirait.

« Il a, dit quelqu'un, une affreuse écriture, qu'il se serve des caractères chinois ou qu'il emploie le syllabaire japonais ; les gens en rient. C'est pourquoi il s'est enfui comme il a fait. » Cela nous amusa encore.

Un jour, au temps où Nobutsune était intendant du service chargé, au Palais, des fabrications, il envoya porter à je ne sais quel ouvrier un croquis représentant certain objet à exécuter, « Voici comment ce doit être fait », avait-il ajouté en caractères chinois. Jamais je n'avais vu un pareil griffonnage, quand cette horreur me tomba sous les yeux, et j'écrivis à côté : « Si l'on travaille de cette façon, le résultat ne peut manquer d'être singulier [En 995.] » J'envoyai le croquis aux appartements de l'Empereur, où les gens se le

passèrent de l'un à l'autre, et en firent des gorges chaudes, ce qui mit Nobutsune fort en colère, et m'attira son ressentiment.

Quand la Princesse du Palais de la belle vue devint l'épouse du Prince héritier, il n'y eut aucune des cérémonies qui ne fût splendide.

Elle était entrée au palais du Prince le dix du premier mois elle avait envoyé de nombreuses lettres à notre maîtresse mais les deux sœurs ne s'étaient pas rencontrées. Cependant, le dix du deuxième mois, un message annonça que la Princesse allait venir voir l'Impératrice. On décora les appartements encore mieux que d'ordinaire, on nettoya, on arrangea tout avec un soin particulier, et les dames firent, elles aussi, de grands apprêts. La Princesse arriva au milieu de la nuit, et bientôt le jour vint. On avait préparé la chambre à la double longueur, à l'est du Palais de la gloire ascendante. Le lendemain matin, de très bonne heure, on releva les fenêtres de treillis ; à l'aurore, le Seigneur maire du palais et son épouse arrivèrent, dans la même voiture.

La place de l'Impératrice se trouvait dans la partie méridionale de la salle. Un paravent haut de quatre pieds avait été dressé de l'est à l'ouest, la face tournée vers le nord ; derrière, on avait mis, pour Sa Majesté, un coussin sur une natte, et l'on n'avait apporté qu'un seul brasier, destiné à notre maîtresse. Au sud du paravent, devant le dais, se tenaient des dames en foule.

C'est là qu'on coiffa l'Impératrice, et pendant ce temps, elle me demanda si je connaissais la Princesse du Palais de la belle vue. « Comment aurais-je pu la voir, répondis-je ; c'est à peine si je l'ai aperçue de dos, le jour des Offrandes, au Temple Shakuzenji [Au deuxième mois de 994.]. – Venez donc, me dit alors Sa Majesté, près de l'intervalle qu'il y a entre le pilier et le paravent, et regardez en vous mettant derrière moi. N'est-elle pas bien jolie ? » Je fus ravie, et sentant croître le désir que j'avais de voir la Princesse, je me demandais quand je pourrais l'admirer à mon aise.

On venait de mettre à l'Impératrice des manteaux couleur de prunier rouge, l'un d'étoffe façonnée, le deuxième de tissu broché, puis un autre écarlate, de soie foulée, par-dessus un vêtement fait de trois étoffes superposées. « Vraiment, murmura-t-elle, l'écarlate foncé va bien avec la couleur de prunier rouge ? En ce moment, on ne devrait pas porter des vêtements de cette dernière nuance [Aux diverses époques de l'année, convenaient, pour les vêtements, telles ou telles couleurs.] ; j'en ai mis cependant, parce que je déteste le vert clair et les couleurs de cette sorte ; mais la teinte ne convient pas avec l'écarlate ! » Malgré ces paroles, je ne découvrais en elle rien qui ne fût superbe. La nuance de son teint s'accordait justement avec celle des habits qu'on lui avait passés ; tout en la contemplant, j'étais impatiente de voir si l'autre jolie princesse [Genshi, la princesse du Palais de la belle vue.] me charmerait autant qu'elle.

L'Impératrice se glissa près du paravent, jeta un coup d'œil sur la salle, et déclara : « Ces préparatifs semblent mal faits. Voilà un travail dont vous ne devez pas être contentes. » Il était amusant d'observer les dames tandis qu'elles l'écoutaient avec attention. La chambre était largement ouverte, et l'on voyait tout, très bien.

La Noble Dame [L'épouse de Michitaka.] portait un manteau blanc avec, l'un sur l'autre, seulement deux vêtements de soie écarlate, empesée. On aurait dit qu'elle avait une jupe d'apparat comme en mettent les dames d'honneur. En relevant cette jupe, elle alla vers le fond de la pièce, et comme elle était tournée vers l'est, je n'apercevais que son costume.

La Princesse du Palais de la belle vue se trouvait un peu plus loin, au nord, et regardait le sud. Elle avait de nombreux vêtements de dessous, couleur de prunier rouge, les uns foncés, les autres clairs ; un vêtement de damas violet foncé ; un habit de tissu grenat, tirant un peu sur l'écarlate, et un manteau vert clair, d'étoffe façonnée, qui la rajeunissait encore. Elle gardait le visage caché derrière son éventail, et me semblait tout à fait jolie. Vraiment, elle était ravissante.

Le Seigneur maire du palais portait un manteau de cour violet clair, un pantalon à lacets de tissu vert tendre, et un vêtement de dessous écarlate. Il était tourné de notre côté, le dos appuyé contre un pilier de la chambre située sous l'appentis, et attachait les cordons fixés au collet de son manteau. Il souriait de plaisir en voyant combien les princesses, ses filles, étaient belles, et il plaisantait comme il avait coutume de faire.

La Princesse du Palais de la belle vue était assise là, aussi jolie que les figures des tableaux. Mais avec son air calme, avec la grâce de son visage déjà moins juvénile, dont la couleur écarlate de son vêtement faisait valoir la nuance, l'Impératrice paraissait merveilleusement belle, et je pensais encore, après avoir vu la Princesse, que, pour sûr, en ce monde, on ne pouvait comparer personne à Sa Majesté.

On apporta l'eau pour les mains. Pour la Princesse du Palais de la belle vue, cette eau fut apportée, je crois, par deux demoiselles d'honneur et quatre servantes, qui passèrent par le Palais de l'universel éclat et par celui de l'honorable apparence.

Dans la galerie qui était en deçà de la salle située sous l'appentis à la chinoise, se tenaient seulement six dames. À cause de l'étroitesse de la galerie, la moitié de celles qui avaient escorté la Princesse étaient ensuite retournées au palais de leur maîtresse.

Les demoiselles d'honneur semblaient extraordinairement jolies, avec leurs vestes couleur de cerisier, leurs vêtements de dessous vert tendre ou prunier rouge. Leurs vestes avaient de longues traînes, et il était ravissant de les voir prendre la bassine d'eau, des mains des servantes, puis la présenter à la Princesse. Près de celle-ci, se tenaient les dames Shôshô, fille du chef des écuries Sukemasa, et Saishô, dont le père était le Dignitaire du troisième rang, de Kitano. Les manteaux chinois de ces deux dames débordaient sous le store, et je les regardais, charmée par leur beauté.

En même temps, des « demoiselles de la Cour » présentaient l'eau à l'Impératrice ; elles avaient des jupes de tissu bleu [Ou peut-être : « vert ».], plus foncé vers la bordure, des manteaux chinois, des rubans le taille et des ornements d'épaule, et leurs visages étaient bien poudrés de blanc. Les servantes leur passaient les ustensiles nécessaires. Tout cela, fait suivant les règles de l'étiquette, à la mode chinoise, avait beaucoup de grâce.

Quand approcha le moment du déjeuner, vint une coiffeuse ; elle arrangea les cheveux des dames-chambellans et ceux des femmes qui devaient servir le repas de Sa Majesté. Mais, pendant ce temps, on poussa de côté le paravent qui partageait la salle en deux, et moi qui regardais furtivement, cachée derrière ce paravent, j'étais de la même humeur qu'un sorcier à qui l'on eût enlevé son manteau d'invisibilité. Je ne me sentais pas rassasiée par le spectacle que j'avais pu voir, j'étais désolée. J'allai me mettre auprès d'un pilier, et j'épiaï par l'intervalle que laissaient entre eux le store et l'écran ; cependant la traîne de mon habit, ma jupe d'apparat, mon manteau chinois, débordaient devant le store. Le Seigneur maire du palais vit qu'il y avait là quelqu'un, et dit d'un air de blâme :

« Quelle est donc cette personne que j'aperçois comme au travers d'un brouillard [Allusion possible à une poésie.]. C'est sans doute, répondit l'Impératrice, Shônagon qui sera venue admirer notre réunion » et le Seigneur s'écria : « Ah ! j'en suis honteux ; Shônagon est une de mes vieilles connaissances ; elle a pu penser, en les voyant, que j'avais des filles très laides ! » La fierté épanouissait son visage.

Après le déjeuner de l'Impératrice, on apporta aussi celui qui était destiné à la Princesse du Palais de la belle vue, et le Seigneur dit encore : « Il y a de quoi être jaloux ; je crois que toutes ces dames sont servies. Qu'elles mangent bien vite, et donnent seulement les restes de leur repas au vieillard et à la vieille femme [Michitaka lui-même et son épouse.] ! » Il ne fit que plaisanter ainsi toute la journée. Le Premier sous-secrétaire d'État et le Capitaine du troisième rang [Korechika et Takaie.] arrivèrent, amenant Matsugimi [On appelait ainsi, dans son enfance, le fils de Korechika, Fujiwara Michimasa.]. Le Seigneur, qui les attendait avec impatience, prit l'enfant dans ses bras, et le fit asseoir sur ses genoux. C'était ravissant. Sur l'étroite

véranda, les deux jeunes gentilshommes se trouvaient gênés ; le vêtement de dessous de leur costume de cour traînait et s'étendait sur le sol. Le Seigneur premier sous-secrétaire était d'une beauté merveilleuse, le Seigneur capitaine avait un air dégagé qui me charmait [Takaie avait seize ans, son frère Korechika vingt et un.] ; en les considérant, superbes tous les deux, je pensais que si une telle splendeur était naturelle pour le Seigneur maire du palais, il fallait vraiment que la vie antérieure de son épouse eût été exemplaire [Michitaka appartenait à une famille illustre. Celle de son épouse (les Takashina) l'était beaucoup moins.].

Le Seigneur dit à ses fils de s'asseoir sur des coussins de paille ; mais ils répondirent qu'ils devaient se rendre où les appelait leur service, et ils se levèrent bien vite.

Un peu plus tard vint, comme messenger de l'Empereur, un « troisième fonctionnaire » du Protocole ; je ne sais comment il se nommait. On mit un coussin dans la chambre qui était au nord de la salle où l'on rangeait les tables, et le messenger alla s'y asseoir. Ce jour-là, l'Impératrice envoya sans tarder sa réponse. On n'avait pas encore rentré le coussin, quand arriva le Lieutenant de la garde du corps, Chikayori [Sixième fils de Michitaka.], apportant un message du Prince héritier à la Princesse du Palais de la belle vue. Il donna sa lettre, et, comme la véranda de la galerie était étroite, on étendit un coussin sur la véranda située de ce côté du palais [A l'est du Palais de la gloire ascendante.].

Le Seigneur, son épouse, l'Impératrice, prirent la missive ils lurent l'un après l'autre. Le Seigneur déclara qu'il fallait répondre à l'instant ; mais la Princesse du Palais de la belle vue ne se hâtait pas de le faire, et son père lui dit : « Sans doute n'écrivez-vous pas parce qu'on vous regarde ? Autrement, vous auriez répondu sur-le-champ, de vous-même ! » J'étais ravie de le voir, souriant doucement pendant que la Princesse rougissait un peu. Puis, la Noble Dame lui ayant, elle aussi, dit de se dépêcher, la Princesse se tourna vers le fond de la salle, et se mit à écrire. La Noble Dame s'approcha de sa fille, elles préparèrent toutes deux la réponse ; la Princesse en semblait encore plus gênée. On avait fait passer, par-dessous le store, de la part de l'Impératrice, un habit de dessus et un pantalon de tissu vert clair destinés à récompenser le messenger ; le Capitaine du troisième rang les lui donna ; mais l'homme en parut fâché, il s'en alla. Matsugimi racontait toutes sortes de choses, gentiment, et tout le monde le caressait. « On pourrait sans doute, dit le Seigneur maire du palais, le présenter comme l'enfant de l'Impératrice ! » À la vérité, je me demandais, en l'écoutant, pourquoi Sa Majesté n'avait pas encore eu le bonheur de donner le jour à un Prince Impérial, et cela m'emplissait le cœur d'inquiétude [Atsuyasu, fils de Sadako, naquit seulement au onzième mois de 999.].

Vers l'heure du Mouton, avant qu'on eût seulement eu le temps de dire que les serviteurs étendaient un chemin de nattes, l'Empereur entra dans la salle, avec un bruissement d'étoffes [ou : « un frémissement courut parmi les assistants, et l'Empereur entra. »]. L'Impératrice vint à lui, et ils allèrent directement. Sous le dais. Les dames, aux robes bruissantes, sans doute se retirèrent [Ou : « Sans doute, la foule des dames s'écoula. »], par respect, dans la chambre qui est à la face méridionale du palais. Dans la galerie, se tenaient des courtisans, fort nombreux ; le Seigneur maire du palais fit venir des fonctionnaires appartenant à la Maison de l'Impératrice, et leur donna l'ordre d'apporter des fruits et différentes choses pour prendre avec du vin de riz. « Que tout le monde s'enivre ! » dit-il ; et, en vérité, tous s'enivrèrent. Pendant que les courtisans discutaient avec les dames, ils se trouvaient mutuellement comiques.

Alors que le soleil se cachait à l'horizon, l'Empereur se leva et fit appeler le Premier sous-secrétaire d'État du puits de la montagne [Michiyori, fils aîné de Michitaka. Il n'était pas né de la même mère que l'impératrice et les autres enfants du maire du palais qui ont été mentionnés.] ; Sa Majesté ordonna qu'on la revêtît de son costume de cérémonie, puis repartit. Avec son manteau de cour, couleur de cerisier, son vêtement de dessus écarlate avait la splendeur du soleil couchant... Mais le respect arrête mon pinceau, et je n'ose continuer à décrire son costume.

Le Premier sous-secrétaire du puits de la montagne ne frayait guère avec ses frères plus jeunes ; Il n'en

avait pas moins belle allure. Pour l'élégance, il surpassait son frère, l'autre Premier sous-secrétaire d'État [Korechika.], et j'étais peinée d'entendre constamment les gens le rabaisser.

Le Seigneur maire du palais, le Premier sous-secrétaire du puits de la montagne et l'autre Premier sous-secrétaire d'État, le Capitaine du troisième rang [Takaie.], le Grand trésorier [Yorichika, cinquième fils de Michitaka.], escortèrent tous l'Empereur à son départ, et revinrent ensuite près de l'Impératrice. La Deuxième fille d'honneur dont le père appartenait au service des écuries vint dire à notre maîtresse que l'Empereur la demandait. Sa Majesté répondit en rechignant qu'elle ne pouvait aller, le soir même, au Palais de l'Empereur ; mais, l'ayant entendue, le Seigneur déclara qu'il ne fallait jamais s'opposer aux désirs du Souverain, et qu'elle devait bien vite rejoindre son Époux.

Comme il arrivait aussi, continuellement, des messagers envoyés par le Prince héritier à la Princesse du Palais de la belle vue, l'agitation était grande ; des dames d'honneur appartenant aux Maisons de l'Empereur et du Prince héritier vinrent chercher l'Impératrice et sa sœur, et les pressèrent de partir. « S'il en est ainsi, dit alors l'Impératrice, accompagnez d'abord cette dame, et conduisez-la au palais du Prince héritier » ; mais la Princesse fit observer qu'elle ne pouvait pourtant passer avant l'Impératrice, et comme notre maîtresse répétait qu'il fallait d'abord reconduire sa sœur, c'était très amusant. Elles convinrent que celle qui habitait le plus loin partirait la première, et ce fut la Princesse du Palais de la belle vue.

Le Seigneur maire du palais et les autres personnes s'en allèrent, et l'Impératrice se rendit auprès de l'Empereur. En chemin, les gens riaient tellement des plaisanteries du Seigneur que l'on aurait pu craindre de les voir tomber quand ils passèrent sur le pont provisoire.

Un messenger apporta un jour, des appartements de l'Empereur, un rameau de prunier complètement défleuri, en demandant ce que l'on en pensait. Je répondis seulement : « Les fleurs sont tombées de bonne heure [Poésie, en chinois, de Ki Haseo (845-912).]. » Des courtisans, très nombreux, qui étaient près de la Porte noire, récitèrent le poème chinois auquel j'avais fait allusion, et l'Empereur, ayant entendu, déclara : « Voilà qui est encore mieux que si elle avait composé une jolie poésie japonaise. Elle a bien répliqué ! »

Le dernier jour du deuxième mois [En 999.], le vent soufflait très fort, le ciel était extrêmement sombre, et il tombait un peu de neige. Un homme du service domestique vint à la Porte noire en déclarant : « Voici pourquoi je suis ici. » Me donnant une lettre, il dit qu'elle m'était adressée par le seigneur Kintô [Fujiwara Kintô. Renommé pour ses talents littéraires ; il composa un « Recueil des plus beaux chants japonais et chinois » (*Wakanrôishû*), et il fut, dans les deux langues, un habile poète.] et le Seigneur capitaine et conseiller d'État [Fujiwara Tadanobu.]. Je la regardai, je vis seulement ces mots, sur du papier pareil à celui que l'on emporte dans son sein pour y noter au besoin quelque chose :

*« Il me semble que je ressens
Un peu le charme du printemps, »*

Vraiment, ces paroles s'accordaient bien avec le temps qu'il faisait ce jour-là ; mais j'étais perplexe, et je me demandais comment ajouter un début à ces vers. J'interrogeai le messenger pour savoir quels seigneurs étaient présents quand on m'avait écrit, et cet homme me répondit qu'il y avait celui-ci et celui-là. Il ne me citait que des courtisans lettrés, aux yeux desquels j'aurais eu honte de paraître malhabile ; pourtant, parmi eux, c'était surtout au Capitaine et conseiller d'État que j'eusse été désolée d'envoyer une réponse médiocre. Je me trouvais seule et bien embarrassée. Je pensai à montrer ce que j'avais reçu à l'Impératrice ; mais l'Empereur étant venu la voir, elle restait enfermée dans son appartement. L'homme du

service domestique me pressait ; je me dis qu'en vérité, si je tardais, ce n'était pas encore cela qui pourrait donner du prix à une mauvaise réponse. Il valait mieux laisser aller les choses, et j'écrivis en tremblant d'émoi :

« *Quand dans le ciel glacé
La neige s'éparpille,
Imitant les fleurs.* »

Après avoir donné ma lettre au messenger, je fus très inquiète, et je me demandai comment on la jugerait. J'aurais voulu le savoir et, pourtant, il me semblait que si mes vers devaient être critiqués, il valait mieux pour moi ne pas l'apprendre.

Cependant, le Capitaine de la garde impériale, qui était alors capitaine de la garde du corps [Fujiwara Sanenari ?] et se trouvait là quand on lut ma poésie, me raconta que, justement, le Capitaine de la garde du corps Toshikata et les autres assistants avaient déclaré qu'après cela il fallait me faire nommer fille d'honneur.

50. Choses qui sont loin du terme

Le jour où l'on entre dans une période d'abstinence qui doit durer mille jours.

Celui où l'on commence à tordre le cordon d'un gilet sans manches [Ce cordon avait trois mètres de long.].

Le moment où un voyageur qui va au pays de Michinoku passe la barrière, à la Montée des rencontres

[Au contraire du pays de Michinoku, la barrière n'était pas éloignée de la capitale.].

Le temps qu'il faut à l'enfant nouveau-né pour devenir un homme.

Entreprendre de lire, seul, le Saint livre de la parfaite sagesse [*Daihanigakyô*. Ce livre comprenait six cents fascicules.].

Le jour où gravit la montagne celui qui va y faire une retraite de douze années.

Ah ! comme tout le monde se rit de Masahiro, et quelle impression peuvent ressentir ses parents quand ils entendent ces railleries ! S'il y a dans sa suite un homme convenable, les gens l'appellent, lui demandent en riant pour quoi faire il sert un tel maître, et à quoi il pense !

Masahiro vit entouré de choses élégantes, et qu'il s'agisse de la couleur dont est teint son vêtement de dessous, de son manteau, on peut penser qu'il est mieux habillé que personne ; mais les gens disent en le voyant : « Ah ! si c'était porté par un autre ! »

À la vérité, Masahiro s'exprime parfois d'une étrange manière. Un jour, il donna l'ordre à deux valets de porter chez lui les effets qui lui avaient servi pour la garde de nuit au Palais. Comme un seul se préparait à partir, en assurant qu'il suffirait bien pour la charge indiquée, Masahiro lui déclara : « Vous êtes un homme bizarre ! Comment pourriez-vous porter les effets de deux personnes ? Dans un vase d'une mesure, en mettrait-on deux [Masahiro veut-il qu'on emporte les vêtements d'un autre seigneur en même temps que les siens ? Le terme qu'il emploie (*manu*) désignait une mesure contenant environ 1,80 l.] ? » Nul ne comprit ce qu'il voulait dire mais on rit à gorge déployée.

Un autre jour, un messenger apporta une lettre à Masahiro de la part de quelqu'un, en le priant de répondre aussitôt ; mais il s'exclama : « Ah ! quel homme détestable vous êtes ! A-t-on mis des haricots dans le fourneau [On comparait le bruit produit par les haricots qui éclatent dans le feu à celui que font les gens qui se hâtent.] ? Et

puis, quelque individu a donc pris et caché l'encre et les pinceaux qu'il y avait dans ce Palais ? Si c'était du riz ou du vin, on pourrait les convoiter et les voler ; mais de l'encre ! » Cela aussi fit rire tout le monde.

Une fois, alors que l'Impératrice douairière était malade, l'Empereur envoya Masahiro près d'elle. Quand il fut revenu, on le pria de dire quels gentilshommes appartenant à la Maison de la Douairière il avait vus. Il nomma celui-ci et celui-là, en tout quatre ou cinq personnes seulement, et comme on lui demandait : « Et qui encore ? » il répondit : « Il y en avait d'autres ; mais ils étaient partis. » On s'étonne que les gens aient pu rire, une fois de plus, de sa réponse [Tellement ils avaient l'habitude de l'entendre dire des sottises.] !

Un jour que j'étais seule, Masahiro vint à moi, et me déclara « Madame, il faut que je vous parle tout de suite ; je veux vous répéter une chose que je viens d'entendre à l'instant. » Je lui demandai de quoi il s'agissait, et, quand il fut à côté de l'écran, il reprit : « Quelqu'un vient de dire : « Approchez vos cinq membres [Expression employée par les bouddhistes : les mains, les genoux, la tête.] "au lieu de dire simplement Venez donc plus près". » Cela me fit rire encore.

La nuit, au milieu de la période des nominations, c'est Masahiro qui mit de l'huile dans les lampes. En s'acquittant de cette fonction, il marcha sur le napperon huileux placé sous le piédestal d'une lampe. Comme ce napperon était neuf, le pied du maladroît fut retenu fortement par l'étoffe, à laquelle l'huile le fit adhérer, et quand Masahiro voulut s'en aller, le piédestal, soudain, se renversa. En vérité, en marchant avec le napperon collé à son bas et entraînant le piédestal, il faisait tout trembler sur son chemin.

Un jour, le sous-chef des chambellans n'étant pas encore arrivé, il n'y avait personne à la table du Palais Impérial. Masahiro y prit un plat de haricots, qu'il alla manger en cachette derrière un petit écran ; cependant, quelqu'un ayant tiré cet écran, Masahiro fut découvert ; il y eut des rires sans fin.

51. *Barrières* [Établies à la limite des provinces.]

Les barrières d'Ausaka, de Suma, de Suzuka, de Kukida, de Shirokawa, de Koromo.

Pour la barrière de Tadagoe [« que l'on franchit immédiatement »], il me semble que l'on ne peut la comparer à celle de Habakari [« de la crainte », en Rikuzen.].

Les barrières de Yokobashiri, de Kiyomi, de Mirume. La barrière de Yoshina-yoshina [« *C'est inutile.* »]. Je voudrais bien savoir à quoi on a pensé en lui donnant ce nom. C'est sans doute cette barrière qu'on appelle aussi la barrière de Nakoso [« Ne viens pas », en Iwashiro.].

À propos même du nom qu'a reçu la Montée des rencontres [Ausaka. La promesse qu'il y a dans son nom peut être vaine, car on n'y rencontre pas toujours celui qu'on espérait voir.], si l'on songe que la promesse en est vaine, on se sent désolé. La barrière d'Ashigara.

52. *Bois*

Les bois d'Ôaraki, de Shinobi, de Kogoi, de Kogarashi, de Shinoda, d'Ikuta, d'Utsugi, de Kikuta, d'Iwase, de Tachigiki, de Tokiwa, de Kurubeki, de Kaminabi, d'Utatane, d'Ukita, d'Ueki, d'Iwada.

Le nom que porte le bois de Kôdate [« du divin palais », en Yamashiro.] m'est étrangement resté dans l'oreille. On n'aurait pas dû lui donner le nom de bois. Pourquoi a-t-on appelé ainsi un endroit où il n'y a qu'un arbre ?

Les bois de Koi, de Kowata.

Le dernier jour du quatrième mois, en allant visiter le temple de Hase, nous traversâmes le fleuve Yodo sur un bac. On avait placé la voiture sur le bateau ; pendant que nous allions ainsi, le haut des acores et des avoines d'eau nous paraissait court ; mais quand nous en faisons cueillir par les serviteurs, nous voyions que les tiges étaient très longues. Nous regardions passer des barques chargées d'avoine d'eau ; je trouvais à tout cela un charme merveilleux. Il me semblait que le spectacle était précisément celui dont on avait célébré la beauté dans le poème consacré au Remous de Takase [« du haut banc de sable », en Kawachi. Le poème dont parle Sei accompagnait la danse sacrée (kagura).].

En revenant, le troisième jour du mois suivant, nous vîmes, sous une pluie battante, des hommes et des enfants qui coupaient des acores ; ils avaient de tout petits chapeaux de jonc, et leurs vêtements étaient retroussés très haut sur leurs jambes. Le tableau ressemblait tout à fait à une peinture de paravent.

53. Sources chaudes

Les sources de Nanakuri, d'Arima, de Tamatsukuri.

54. Choses que l'on entend parfois avec plus d'émotion qu'à l'ordinaire

Le bruit des voitures, au matin, le premier jour de l'an. Le chant des oiseaux. À l'aurore, le bruit d'une toux, et, il va sans dire, le son des instruments.

55. Choses qui perdent à être peintes

Les œillets ; les fleurs de cerisier, de kerrie. Le visage des hommes ou des femmes dont on vante la beauté dans les romans.

56. Choses qui gagnent à être peintes

Un pin. La lande en automne. Un village dans la montagne. Un sentier dans la montagne. La grue. Le cerf. Un paysage d'hiver, quand le froid est extrême. Un paysage d'été, au plus fort de la chaleur.

57. Choses qui émeuvent profondément

Un enfant plein de piété filiale. La voix du cerf.

Un jeune homme bien né qui fait une retraite d'abstinence dans la montagne de Mitake. Il vit séparé des siens, il se livre à tous les pieux exercices, et se prosterne à l'aube. Cela me touche le cœur. Quand elle s'éveille, celle qui l'aime s' imagine qu'elle entend sa voix, elle n'ose se demander comment il passera le

temps du pèlerinage. Cependant, quelle joie lorsque à la fin cet homme revient tranquillement ! Il n'y a que son bonnet laqué, déformé, qui déplaît un peu. Au reste, j'avais entendu dire que même une personne d'un très haut rang s'habillait le plus pauvrement possible quand elle allait visiter un temple ; mais Nobukata [Dans le texte donné par M. Kaneko, on lit ici Nobutaka, il s'agirait d'un Fujiwara, père de Takamitsu qui va être nommé.], le Capitaine de la garde du Palais, de droite, déclara certain jour : « Tout cela est sans intérêt, quel inconvénient pourrait-il y avoir à ce qu'on aille en pèlerinage avec des vêtements corrects ? Le dieu de Mitake n'a probablement jamais dit qu'il ne fallait pas manquer d'être mal habillé ! »

Le dernier jour du troisième mois [Peut-être en 991.] il mit un pantalon à lacets, d'un violet très foncé, un habit de dessus blanc, et un vêtement de dessous couleur de kerrie, le tout très éclatant ; Takamitsu, le sous-chef du service domestique, l'accompagnait, vêtu d'un habit vert-jaune passé sur un autre, écarlate, et d'une robe parsemée de dessins, en guise de pantalon. Ainsi habillés, ils partirent pour le temple, et sur la route les pèlerins qui allaient ou revenaient étaient frappés de stupeur devant un spectacle aussi merveilleux et aussi étrange. Ils se disaient qu'ils n'avaient jamais vu, dans ce sentier de montagne, des gens d'une telle apparence.

Cependant, les deux originaux revinrent le dernier jour du quatrième mois, et dans les jours qui suivirent le dix du sixième mois, le gouverneur de Chikuzen étant mort, Nobukata le remplaça. Les gens dirent qu'en vérité, les événements n'avaient pas démenti ses paroles.

Cette histoire n'a rien d'émouvant, et si je l'ai néanmoins racontée ici, c'est que je venais de penser à la montagne de Mitake.

À la fin du neuvième mois ou au début du dixième, la musique des grillons qui vous parvient, si faible qu'on ne sait si on l'entend ou non.

Une poule étalée sur ses poussins, pour les protéger [ou : « qui couve ».].

Tard en automne, les gouttes de rosée qui brillent comme des perles de toutes sortes sur les roseaux du jardin.

Le soir, quand le vent souffle dans les bambous, au bord de la rivière.

S'éveiller à l'aube, et aussi s'éveiller la nuit, c'est toujours émouvant.

Deux jeunes amoureux lorsqu'ils sont gênés par quelqu'un, et ne peuvent faire ce qu'ils voudraient.

Un village dans la montagne, sous la neige.

Des hommes et des femmes, d'agréable figure, qui portent de sombres vêtements de deuil [Ou : « des vêtements sales ».].

Le vingt-six ou le vingt-sept du mois [Rappelons-nous que les anciens Japonais avaient un calendrier lunaire.], à l'aube, après avoir passé la nuit en causeries, on regarde le ciel, on voit la lune, près de la crête des montagnes, si pâle que l'on doute de ses yeux et que l'on sent son cœur défaillir. C'est d'une tristesse ravissante.

La lande en automne.

De très vieux bonzes qui font leurs pieux exercices.

Une chaumière délabrée où grimpe et s'accroche le houblon, avec un jardin où croissent à l'envi l'armoise et les herbes folles, lorsque la clarté de la lune les illumine sans laisser un coin sombre, et que le vent souffle doucement.

Quand je me retire pour quelques jours dans un temple, au premier mois, j'aime qu'il fasse un très grand froid, qu'il tombe beaucoup de neige, et que tout soit gelé ; mais si le temps est à la pluie, c'est détestable.

Une fois, nous étions allées en pèlerinage au temple de Hase ; pendant qu'on nous préparait des chambres, on avait tiré notre voiture jusqu'au bas de l'escalier fait de troncs d'arbres qui mène au temple. Quelques jeunes prêtres, qui ne portaient du costume religieux que la ceinture, chaussés de hautes galoches, montaient et descendaient sans la moindre précaution, en disant les fragments des livres saints

qui leur venaient à l'esprit, ou en récitant quelques lignes des Stances qu'on peut lire dans le « Traité de Métaphysique [*Gitsa*. Un livre bouddhique.] ». Cela semblait tout à fait approprié à un tel endroit et c'était bien joli. Sur cet escalier, que nous allions gravir avec crainte, en nous approchant du bord pour nous cramponner à la rampe, ils étaient aussi à leur aise que sur un plancher. Quelle chose curieuse !

Quelqu'un vint nous avertir que nos chambres étaient prêtes ; on nous apporta des pantoufles, et l'on nous aida quand nous descendîmes de voiture.

Parmi les dames qui se trouvaient au temple, certaines s'étaient contentées de mettre leurs vêtements la doublure en dessus ; mais d'autres portaient des costumes de cérémonie, et avaient des jupes d'apparat, des manteaux chinois d'un éclat très voyant. C'était encore un spectacle amusant que celui des gens qui, chaussés de pantoufles ou de sandales, marchaient en traînant les pieds dans les corridors, et cela me rappelait le Palais.

De jeunes hommes qui avaient accès partout dans le monastère et dans ses dépendances, et des acolytes, nous accompagnaient et nous disaient : « Ici on descend, ici on monte. » Plusieurs personnes, je ne sais qui c'était, marchaient tout près derrière nous, et certaines d'entre elles voulurent nous pousser de côté pour nous dépasser ; mais nos guides leur crièrent : « Un instant ! Il y a là des dames de qualité auxquelles il ne faut pas vous mêler ainsi. » Quelques-unes répondirent que c'était juste, et reculèrent un peu ; mais il s'en trouva d'autres qui ne tinrent pas compte de ce que l'on disait, et se précipitèrent comme si chacune avait voulu arriver la première en face du Bouddha. Pour aller à nos chambres, nous passâmes devant les gens assis en rangs ; c'était fort désagréable. Mais quand je regardai dans le chœur, par-dessus la barrière destinée à empêcher les chiens d'y entrer, je fus saisie de respect ; je me demandais comment j'avais pu laisser écouler des mois sans venir au temple, et je sentais se réveiller mon ancienne piété. On ne voyait pas, dans le chœur, les lampes qui s'y trouvent d'ordinaire. Elles étaient remplacées par d'autres, apportées par les dévots comme offrandes. Celles-ci brûlaient avec tant de clarté que l'on était effrayé ; au milieu du sanctuaire, le Bouddha resplendissait.

L'un après l'autre, des prêtres venaient, avec un air de fervent respect, devant la chaire, et chacun lisait une supplique en tenant dans ses mains son papier bien haut ; le temple était si plein de tumulte que l'on ne parvenait à comprendre ni ce qu'ils expliquaient ni ce qu'ils promettaient. À un certain moment, pourtant, je pus distinguer la voix d'un bonze qui criait à tue-tête, et entendre ces paroles : « Mille lampes sont offertes à l'intention de... » ; mais le nom qui suivit ne me parvint pas.

J'avais passé les bretelles de ma jupe d'apparat par-dessus mes épaules, et je m'inclinai pour adorer le Bouddha, lorsqu'un prêtre, ayant cueilli un rameau d'anis [Destiné aux offrandes.], me l'apporta, l'air très digne, et déclara : « Je suis venu pour vous donner cette branche. » J'en fus charmée. Un autre prêtre, qui se tenait à côté de la « barrière contre les chiens », s'approcha ; il nous assura qu'il avait très bien récité les prières que nous l'avions chargé de dire, et nous demanda combien de jours nous devions rester au temple. Il nous apprit que telles et telles personnes y faisaient à cette époque une retraite, puis il s'éloigna.

Sans tarder on nous apporta le brasier, des fruits et tout ce qu'il nous fallait. On avait mis l'eau dont nous pouvions avoir besoin dans un baquet, on nous donna aussi une cuvette sans poignée. Le prêtre nous indiqua dans quelles cellules les gens de notre suite seraient logés, il nous quitta pour les appeler ; tous allèrent les uns après les autres où il leur dit. Une cloche annonça la récitation des Écritures ; il me semblait qu'elle sonnait pour moi, et je l'écoutais avec espoir. Dans la chambre voisine, il y avait un homme d'un assez bon rang qui se prosternait constamment, dans le plus grand secret. En prêtant l'oreille, je pensai d'abord qu'il agissait ainsi parce qu'il savait qu'on l'entendait ; mais il paraissait tout à fait absorbé ; sans dormir un instant, il continuait ses dévotions. J'en avais vraiment pitié. Quand il se reposait de ses exercices, il lisait avec ferveur les textes sacrés, à haute voix, pas assez fort, cependant,

pour que l'on pût comprendre ce qu'il disait. Au moment où nous aurions souhaité qu'il lût plus haut, il s'arrêta pour renifler ; mais il se moucha discrètement, et non d'une façon déplaisante, avec éclat. Je me demandais quelle chose il pouvait implorer avec tant de piété, je souhaitais qu'elle lui fût accordée.

En général, lorsque nous séjournions dans un monastère, les jours et surtout les matinées s'écoulaient sans beaucoup d'événements. Les hommes et les garçons qui nous accompagnaient allaient faire visite aux prêtres dans leurs cellules, et le temps nous semblait long ; mais parfois le son d'une conque dans laquelle on soufflait avec force, tout près, nous effrayait soudainement. Ou bien un messenger, avec une élégante « lettre tordue », apportait quelques étoffes, en paiement d'une lecture religieuse. En mettant sa charge à terre, il appelait les serviteurs, et sa voix retentissait, éclatante, dans la montagne.

D'autres fois, le bruit de la cloche résonnait plus fort que d'habitude, nous écoutions en nous demandant qui faisait faire la prière, et nous entendions citer le nom de quelque noble famille, et dire qu'on célébrait un service pour l'heureuse délivrance de la dame de cette maison. Involontairement, nous nous sentions impatientes de savoir ce qu'il en serait, et nous joignons, avec anxiété, nos oraisons à celles des bonzes.

Sans doute, tout ce que je viens d'écrire s'applique aux périodes ordinaires ; mais au premier mois, par exemple, il y a beaucoup de tumulte. Sans cesse des curieux viennent au temple, et pendant qu'on les regarde, on néglige les exercices religieux.

Un jour, des pèlerins arrivèrent alors que le soleil se couchait, et l'on pensa qu'ils resteraient quelque temps. Les petits acolytes, pour leur préparer un logement, apportèrent de hauts paravents qu'on ne les aurait pas crus capables de soulever. Ils s'y prenaient avec beaucoup d'adresse. Ils apportèrent aussi des nattes roulées qu'ils déposèrent bruyamment. Pendant que je regardais ces acolytes, les pèlerins furent conduits directement à leur chambre, et l'on suspendit, au-dessus de la « barrière contre les chiens [Il ne s'agit pas de la barrière, mentionnée plus haut, que l'on voyait devant le chœur ; mais d'une autre, placée sur le côté du sanctuaire, entre celui-ci et les chambres des pèlerins.] », un store qui résonna. Les serviteurs, habitués à ce travail, semblaient le faire avec une extrême facilité. À ce moment, de nombreuses dames descendirent de leurs chambres, avec un doux bruissement d'étoffes. C'étaient des dames d'âge moyen, ayant une apparence distinguée, des façons discrètes ; sans doute des personnes qui quittaient le temple. « Ces salles sont dangereuses, dit l'une d'elles, faites attention au feu ! » Un petit garçon de sept ou huit ans les accompagnait. Il était plaisant de le voir, de l'entendre interpeller les serviteurs et leur parler d'une voix élégante, hautaine. Il y avait encore, avec ces femmes, un enfant d'environ trois ans qui paraissait mal réveillé, qui toussait. Celui-ci était ravissant aussi. Nous aurions bien voulu que la mère ou quelqu'une des dames appelât la nourrice par son nom ; peut-être aurions-nous su qui étaient ces personnes.

Les cérémonies durèrent toute la nuit ; nous entendions un vacarme extraordinaire, et nous ne pouvions nous endormir. Cependant, je m'étais assoupie - après la fin du service du matin, quand un bruit parvint à mon oreille : des prêtres lisaient les textes saints consacrés à la divinité honorée dans le temple [Kwannon aux onze visages.]. Leurs voix étaient rudes et fortes, ils ne semblaient rechercher aucun effet de grandeur. Sans doute entendais-je là quelques-uns de ces bonzes voyageurs qui parcourent le pays, et j'écoutais avec émotion ces voix qui fortuitement m'avaient surprise.

Au nombre des gens qui assistaient aux offices, il y avait un seigneur qui paraissait distingué, mais dont, la nuit, je ne reconnaissais pas le visage. C'était un jeune homme superbement habillé ; il portait un pantalon à lacets gris bleuâtre, d'étoffe bien tendue, avec de nombreux vêtements blancs mis l'un sur l'autre ; il avait l'air d'être le fils de quelque noble famille. Des pages l'accompagnaient, j'aimais à voir comme ses nombreux serviteurs l'entouraient avec respect. Pour lui, on avait dressé provisoirement un paravent, et il ne sembla que ce seigneur faisait quelques prosternations.

Il était tout à fait charmant de se demander qui étaient les gens que l'on ne connaissait pas, et bien amusant aussi de se dire, en apercevant ceux que l'on avait déjà vus : « Ce doit être Un Tel ou Un Tel. »

Les jeunes gens s'avisait toujours d'un prétexte pour venir rôder à l'entour des chambres réservées aux dames, et ne regardaient pas du côté du Bouddha. Ils appelaient les prêtres chargés des divers services du monastère, et racontaient quelque histoire en chuchotant, puis s'en allaient. Je ne les trouvais cependant pas insupportables.

À la fin du deuxième mois et au début du troisième, alors que les cerisiers étaient en pleine floraison, je fis encore un agréable séjour au temple. Deux ou trois hommes de bonne mine qui semblaient voyager incognito arrivèrent un jour, élégamment habillés de vêtements couleur de cerisier, de saule vert. Ils avaient attaché le bas de leur pantalon à lacets, en le retroussant, et cela leur donnait un air de distinction. Un de leurs serviteurs, un homme que l'on avait du plaisir à voir dans son emploi, portait un sac à provisions joliment décoré. Les pages étaient vêtus d'habits de chasse « prunier-rouge » ou vert tendre, de vêtements de dessous diversement teints et de pantalons parsemés de dessins imprimés. On leur avait fait cueillir des rameaux fleuris qu'ils tenaient à la main. Des hommes à la taille élancée, qui paraissaient les serviteurs de hauts personnages, accompagnaient ces gentilshommes. Quel joli coup d'œil, lorsqu'ils frappèrent le gong à la porte du temple !

Parmi ces seigneurs, il y en avait un que je pensais avoir déjà vu ; mais comment eût-il pu savoir que je me trouvais près de lui ? Je ne souhaitais pas le rencontrer et, pourtant, quand il fut passé, je me sentis toute triste : je me disais que j'aurais dû lui faire connaître ma présence. C'était curieux !

Quand on fait ainsi une retraite dans un couvent et, en général, lorsqu'on séjourne dans un endroit où l'on n'a pas l'habitude de vivre, cela semble sans intérêt si l'on n'a que des serviteurs avec soi. Avant de quitter la capitale, une femme ne devrait pas manquer d'inviter une ou deux ou même de nombreuses autres dames à l'accompagner dans son voyage. Avec des personnes de son rang, ayant les mêmes idées qu'elle, cette femme pourrait avoir toutes sortes d'agréables conversations à propos des choses qui l'intéresseraient. Parmi les servantes que l'on a près de soi, il en est qui ne sont pas déplaisantes ; mais forcément on les connaît trop. Les hommes semblent penser comme moi, car ils prennent soin, avant de partir, d'aller chercher leurs amis. C'est une excellente habitude.

58. Choses qui paraissent pitoyables

Au sixième ou au septième mois, à l'heure du Cheval ou à l'heure du Mouton, une charrette malpropre, attelée d'un misérable bœuf, qui s'en va, cahotant.

Un jour qu'il ne pleut pas, une voiture pourvue de nattes contre la pluie. Un jour qu'il pleut, une voiture où l'on n'en a pas mis.

Un vieux mendiant, que l'on soit dans la saison très froide ou qu'il fasse chaud.

Une femme du peuple, très pauvrement vêtue, qui porte un enfant sur son dos.

Une cabane au toit de planches, noire et sale, que la pluie a mouillée.

Un cavalier, monté sur un petit cheval, précède un cortège, un jour qu'il pleut très fort. Son chapeau est aplati ; ses vêtements de dessus et de dessous, collés par la pluie, ne font plus qu'un. Quel aspect pitoyable ! En été, cependant, la vue en est agréable [Parce que cela donne une impression de fraîcheur.].

59. Choses qui donnent une impression de chaleur

L'habit de chasse que porte le chef de l'escorte impériale. Une étole faite de morceaux divers.

Le lieutenant de la garde du corps qui surveille les concours d'archers et de lutteurs, et qui escorte le Souverain.

Une personne très grasse, qui a beaucoup de cheveux.

Les sacs dans lesquels on met les harpes.

Un chanoine, en prière au sixième ou au septième mois, qui fait ses pieux exercices à midi.

Ou encore, au même moment, un forgeron qui travaille le cuivre.

60. Choses qui font honte

Ce qu'il y a dans le cœur d'un homme.

Un prêtre du service de nuit qui a le sommeil léger [Il ne craint pas qu'on le surprenne endormi, et il en profite pour négliger ses prières.].

Un voleur est entré furtivement, et s'est accroupi, pour se cacher, dans quelque coin propice. Comment peut-il voir autour de lui ? Mais qui saurait qu'il est là ? Cependant, il y a dans la chambre une personne qui profite de l'obscurité pour dérober quelque chose, qu'elle glisse dans son sein. Le voleur, qui a des sentiments semblables, doit sans doute trouver cela drôle.

Les prêtres qui doivent, la nuit, réciter les prières, ont bien souvent honte ; les jeunes personnes viennent en foule autour d'eux, elles rient, médisent des gens ; elles en parlent avec ressentiment, et les bonzes, qui entendent tout cela, ont le cœur rempli de confusion. « Ah ! c'est trop de tapage ! » disent avec des mines sévères les dames plus âgées qui sont de service auprès de l'Empereur ; mais les jeunes dames n'y prennent pas garde, elles continuent à bavarder ; quand, à la fin, elles se sont endormies sans aucune réserve, les prêtres se sentent tout honteux.

Devant une femme qu'il juge ennuyeuse et déplaisante, un homme, sans montrer qu'il la déteste, se met en frais pour la flatter et fait tant qu'elle le croit. C'est une honte.

Bien plus, s'il est connu pour être aimable et tendre, il se garde de tout ce qui pourrait inciter cette femme à penser qu'il agit ainsi sans avoir aucune intention particulière. Non seulement il trompe les femmes en son cœur ; mais on peut croire qu'il dit, à l'occasion, du mal de l'une à l'autre, et inversement de celle-ci à celle-là. Il songe que chacune, ignorant ce qu'il raconte d'elle-même, s'imaginera, en écoutant ses médisances, qu'il la trouve supérieure à toute autre. Quel honteux calcul !

Hélas ! il en est qui n'éprouvent aucun embarras lorsqu'ils rencontrent celui, ou celle, qu'ils pensaient ne plus revoir, et lui montrent un visage indifférent. Mais quel cœur a donc l'homme qui abandonne une femme sans être, même un instant, pénétré de pitié, de tristesse, en pensant à tout ce qui rend leur séparation douloureuse ? Une pareille insensibilité me stupéfie. Pourtant, s'il la rencontre, il lui dira du mal des autres hommes, il lui parlera, tout à fait à l'aise !

Et celui qui séduit une femme en service au Palais, n'ayant personne au monde pour la soutenir, et cesse toutes relations avec elle, sans s'occuper de son sort, quand les choses semblent se compliquer !

61. Choses sans valeur

Un grand bateau, à sec dans une baie, à marée basse.

Le temps qu'une femme dont la chevelure est courte met à se peigner après avoir ôté ses faux cheveux.

Un grand arbre renversé par le vent et couché sur le sol, les racines en l'air.

Le dos du lutteur qui se retire après avoir été battu.

Un homme sans grande autorité qui réprimande un serviteur.

Un vieillard qui découvre sa chevelure.

Une femme s'est fâchée à propos de quelque bagatelle, puis est allée se cacher. Elle pensait que son mari ne manquerait pas de se précipiter à sa recherche ; mais il ne s'inquiète pas tant qu'elle l'avait espéré, il se conduit d'une façon blessante à son égard. Cependant, comme elle ne peut, hélas ! rester toujours dehors, elle quitte d'elle-même sa retraite, et revient à la maison.

Pendant la danse du « chien de Corée », ou celle du « lion [Danses exécutées par deux hommes qui se cachaient sous une dépouille, vraie ou fausse, d'animal.] », le bruit que font les pieds des danseurs lorsqu'ils prennent plaisir à leur jeu, et sautent, emportés par la cadence.

Parmi les prières que disent les bonzes [M. Kaneko fait de ce paragraphe un chapitre spécial.], j'aime surtout à entendre réciter la « Formule magique de l'Oeil des Bouddhas » ; en les écoutant, en les voyant, je suis charmée, pénétrée de vénération.

62. Choses embarrassantes

On appelle une personne, et une autre se présente, croyant que c'était elle qu'on demandait. La chose est encore plus désagréable lorsqu'on apporte un cadeau.

On a parlé plus qu'il ne convenait d'une personne, on l'a critiquée ; un enfant, qui a entendu et retenu ce que l'on avait dit, va le répéter devant elle.

Quelqu'un vous raconte, en sanglotant, une histoire pitoyable ; on l'écoute avec une sincère compassion. Cependant, il se trouve justement qu'on ne peut verser une larme. On se compose le visage comme si l'on était près de pleurer, on prend un air de circonstance ; mais tout cela ne change absolument rien.

D'autres fois, sans qu'on le veuille, en entendant rapporter quelque chose d'heureux, on sent, soudain, ses pleurs couler et couler !

Quand l'Empereur revint [Au dixième mois de 995.] du Temple de Yawata [Ou Iwashimizu.] il fit arrêter son palanquin avant de passer devant la tribune où se tenait l'Impératrice douairière, et il lui dépêcha un messenger. Je fus étrangement ravie en voyant l'Empereur, dans toute sa gloire, rendre ses hommages à sa mère. Le spectacle était d'une beauté sans pareille, et pourtant, mes larmes débordèrent, je puis vraiment l'écrire, et lavèrent le fard de mon visage. Comme je devais être laide !

Ce fut splendide quand Tadanobu, le Capitaine et conseiller d'État, messenger de l'Empereur, se dirigea vers la galerie. Il n'était escorté que par quatre officiers de sa suite, magnifiquement habillés, avec des hommes qui couraient, bien pris dans leur costume, et il allait en grande hâte, pressant son cheval sur la superbe route de la Deuxième avenue, large et nette. Le Capitaine mit pied à terre à quelque distance de la tribune, puis il attendit devant le store qui pendait sur le côté de celle-ci. Le majordome gouvernant la Maison de l'Impératrice douairière transmit à sa maîtresse le message impérial, et quand le Capitaine eut reçu la réponse, il revint, pressant de nouveau sa monture. Je n'ai pas besoin de dire quel plaisir j'avais à le voir, contre le palanquin de Sa Majesté, cependant qu'il rapportait au Souverain ce qu'avait dit l'impératrice douairière.

Je me figurais les pensées de celle-ci, qui, sans doute, regardait passer le cortège de l'Empereur, son

fil, et il me semblait qu'elle devait être transportée de joie. Les gens riraient bien s'ils savaient que j'ai pleuré longuement en songeant à cela.

En ce monde, c'est un grand bonheur, même chez les gens d'un rang ordinaire, de voir la fortune de ses enfants ; mais quand on pense à l'Empereur, on est rempli de vénération en imaginant quelle peut être la fierté de sa mère !

Quelqu'un avait dit [Au quatrième mois de 993.] que le Seigneur maire du palais allait sortir par la Porte noire, et les dames se tenaient, en foule serrée, dans la galerie. Le Maire du palais se fraya un passage parmi elles, en disant : « Ah ! quelle multitude de dames d'honneur ! Vous riez sans doute en pensant combien le vieillard est sot ! »

Les dames qui se trouvaient près de la porte levèrent le store, en laissant voir, par les ouvertures de leurs manches, leurs vêtements de diverses couleurs ; le Vice-premier sous-secrétaire d'État [Korechika.] prit les souliers du Maire du palais pour le chausser. Il était superbe, élégamment habillé. Son costume paraissait justement celui qu'on eût souhaité, avec une longue traîne à son vêtement de dessous. Il se tenait ainsi, dans l'étroit espace, et je regardais en pensant : « C'est d'abord la splendeur du Maire du palais qu'il faut admirer. Faire porter ses chaussures par un homme tel que le Premier sous-secrétaire ! »

Le Premier sous-secrétaire d'État du puits de la montagne [Michiyori.], les frères des deux sous-secrétaires, et d'autres seigneurs, étalant leurs vêtements noirs, étaient assis côte à côte, depuis le pied du mur qui entoure le Palais des glycines jusque devant le Palais de la gloire ascendante. Le Maire du palais, très élégant, la taille élancée, s'arrêta un moment, pour ajuster le sabre qu'il portait à la ceinture, avant de passer devant eux. Cependant, le Chef des fonctionnaires attachés à la Maison de l'impératrice [Michinaga.] était debout devant le Palais pur et frais ; je l'observais et je songeais que, sans doute, il ne s'assiérait [Le verbe « s'accroupir » rendrait mieux l'idée d'humiliation que veut exprimer Sei.] point, quand, soudainement, le Maire du palais ayant fait quelques pas, son frère s'assit. « Quelle conduite merveilleuse, pensais-je encore, aura donc tenue, autrefois, le Maire du palais, pour mériter d'avoir un tel prestige en ce monde ? » Quel magnifique spectacle !

Comme la dame Chûnagon disait que c'était jour d'abstinence [Sans doute un des six jours durant lesquels, chaque mois, les bouddhistes faisaient abstinence.] et apportait à ses prières une attention digne de louanges, les autres dames, venant en foule auprès d'elle, lui demandèrent en riant : « Donnez-nous un instant ce chapelet. Voulez vous donc, à force d'oraisons, devenir, vous aussi, un être béni du Ciel ? » La haute position qu'occupait le Maire du palais n'en était pas moins remarquable. Quand nous rapportâmes toutes ces choses à l'Impératrice, elle répondit en souriant : « Le sort de l'homme qui deviendrait un Bouddha serait encore plus magnifique que celui du Maire du palais ! » je contemplai Sa Majesté avec admiration.

Je racontai plusieurs fois à ma maîtresse comment le Seigneur qui dirigeait sa Maison s'était assis devant le Maire du palais ; elle me dit en riant : « Et voilà l'homme que vous préférez toujours ! » Si elle avait pu le voir plus tard, dans toute sa gloire, sans doute aurait-elle alors pensé, encore plus volontiers, que j'avais eu raison de m'émerveiller en admirant la puissance du seigneur Michitaka, devant lequel il s'était incliné.

Un jour du neuvième mois, la pluie qui avait tombé toute la nuit cessa quand vint l'aurore. Quel ravissant tableau ! Sous les rayons éclatants du soleil matinal, les chrysanthèmes du jardin, devant la maison, laissaient couler goutte à goutte la rosée dont ils étaient mouillés.

Sur les clôtures à claire-voie, sur les rameaux entrelacés, sur les tiges d'érianthe, je voyais, en lambeaux, des toiles d'araignée ; çà et là, aux fils rompus, étaient suspendues des gouttes de pluie qui semblaient des perles blanches enfilées. Je me sentais, en admirant tout cela, délicieusement triste.

Quand le soleil fut un peu haut dans le ciel, comme la rosée qui avait fait paraître les lespédèzes si lourdes était tombée, les rameaux se mirent à remuer, puis se redressèrent tout à coup, sans qu'aucune main les eût touchés. Plus tard, je dis à d'autres personnes combien j'avais été charmée. Mais le curieux, c'est que certaines gens puissent penser que la rosée n'est pas jolie !

Le sixième jour du premier mois, des gens vinrent, en tumulte, apporter les « jeunes plantes » pour le septième jour, et pendant que l'on répandait ces herbes sur le sol, je demandai aux enfants qui l'avaient apportée comment s'appelait une plante dont je ne connaissais pas le nom, et que je n'avais même jamais vue. Comme ils ne se hâtaient pas de répondre, je les pressai de le faire. Ils se consultèrent du regard, puis l'un d'entre eux déclara qu'on nommait cette plante « l'herbe sans oreilles [Le nom japonais du myosotis, *mimi-na-gusa*, paraît signifier « herbe sans oreilles » ; mais sa forme primitive voulait probablement dire, au contraire, « herbe qui a des oreilles ».] ». « C'est juste, répliquai-je en riant ; elle a bien l'air de ne pas entendre ! »

Ils avaient apporté aussi une jeune tige de chrysanthème, très jolie, et j'aurais volontiers dit cette poésie :

... « Quoiqu'on le cueille,
... « Quoiqu'on les pince.
*Le myosotis reste indifférent ;
Ceux qui sont comme le myosotis restent indifférents ;
Cependant, comme il y a de nombreuses ... plantes,
... personnes,
Il peut aussi se trouver, mêlés aux autres,
... Des chrysanthèmes. ;
... Des gens qui entendent. ;*

Mais il n'y avait là personne qui pût comprendre mon poème.

Au deuxième mois, dans le bureau du Grand Conseil, a lieu ce qu'on appelle l'examen des fonctionnaires. Je ne sais ce que cela peut être.

Qu'est-ce, aussi, que l'adoration de Confucius ? Cela doit consister à accrocher aux murs les images de Confucius et des autres Sages. On présente à l'Empereur et à l'Impératrice un vase de terre cuite, plein de choses étranges. C'est ce que l'on appelle les aliments divins [Les offrandes (gâteaux, châtaignes) qui avaient été présentées au philosophe et à ses disciples.].

Un jour [Le douzième jour du douzième mois, en 995.], un homme du service domestique m'apporta, de la part du Censeur sous-chef des chambellans [Yukinari.], quelque chose qui me parut un rouleau peint, enveloppé dans du papier blanc, et attaché à un rameau de prunier couvert de fleurs ravissantes. Je pris bien vite le paquet en me demandant si c'était une peinture qu'il renfermait, je regardai. Il contenait deux de ces gâteaux qu'on appelle des « gâteaux carrés », placés l'un à côté de l'autre. Une « lettre tordue » était jointe, dans laquelle on avait écrit, en imitant la façon des pétitions officielles :

« À la dame Shônagon.
*Je vous présente un paquet de gâteaux carrés,
Comme on en offre selon l'usage. »*

Ensuite venaient la date et la signature : « Mimana no Nariyuki [Nariyuki n'est pas autre chose que Yukinari

renversé. Quant à Mimana, qui est ici donné comme un nom de famille, c'était en réalité celui d'un royaume coréen.] », et pour finir on avait ajouté : « Celui qui vous envoie ces gâteaux avait l'intention d'aller, lui-même, vous les porter ; mais il pense qu'il est trop laid pour se montrer en plein jour [Allusion au dieu de Katsuragi.], il n'y va pas. » Tout cela était écrit très élégamment. Je courus auprès de l'Impératrice, et je lui fis voir ce que j'avais reçu. « Quelle superbe écriture, s'écria-t-elle, charmée, quelle excellente idée ! » Sa Majesté prit la lettre. « Que dois-je répondre, lui demandai-je ; et puis, faut-il donner une réponse au messenger qui vient d'apporter ces « gâteaux Carrés » ? Si seulement il se trouvait là une personne ayant l'expérience de ces choses ! » L'Impératrice, m'ayant écoutée, repartit : « Je viens d'entendre la voix de Korenaka ; faites-le appeler, demandez-lui un conseil. » J'allai sur la véranda, tout près du bord, et j'envoyai une servante informer le Grand censeur de gauche [Taira Korenaka.] que j'avais à lui parler. Il vint, très gracieux, et je lui dis : « Ce n'est pas pour le service de ma maîtresse que je vous ai mandé, mais pour une affaire qui m'est personnelle. Si un domestique apporte des gâteaux ou autre chose de ce genre à l'une de nous, Ben ou Shônagon, doit-elle lui donner une récompense ? – Non, déclara Korenaka, ce n'est pas l'habitude. On se contente, en pareil cas, de garder les gâteaux et de les manger. Mais pourquoi me demandez-vous cela ? Quelqu'un, parmi les fonctionnaires du Conseil d'État, vous en aurait-il adressé ? – Comment aurait-on eu cette idée ? » répliquai-je.

Pour répondre au billet que j'avais reçu, j'écrivis seulement ces lignes sur du papier très fin, d'une jolie nuance rouge : « Le serviteur qui n'est pas venu, lui-même, apporter les gâteaux me semble avoir une bien mauvaise conduite. » J'expédiai cette lettre, après l'avoir attachée à un superbe rameau de prunier rouge, et, bientôt, le Censeur sous-chef des chambellans arriva en s'écriant : « Le serviteur est ici, à votre disposition. » Je sortis, et il me dit : « Je pensais bien qu'en recevant ces gâteaux, vous composeriez une poésie pour me l'envoyer ; mais avec quelle élégance vous m'avez répondu ! Une femme un peu fière de son propre talent prendrait un air inspiré, pour composer des poèmes à propos de rien ; mais qu'il est agréable d'entretenir d'amicales relations avec une personne qui n'a pas cette vanité ! Contrairement à ce qu'elle pourrait croire, celle qui m'adresserait de pareilles poésies ne m'inspirerait aucun intérêt. »

Quelqu'un me raconta plus tard qu'un jour, alors qu'une foule de gens entouraient le Seigneur maire du palais, le Censeur sous-chef des chambellans ayant dit que Norimitsu, Nariyasu et les autres ne riaient plus [Nous avons vu que Tachibana Norimitsu n'appréciait pas les poésies. Sans doute en était-il de même pour Nariyasu (personnage inconnu). Cette fois-là, comme Sei n'avait pas composé de poème, ils ne pouvaient la railler.], le Seigneur avait déclaré que ma réponse était excellente. Sans doute trouvera-t-on déplaisant que je cite ces faits à ma louange ; mais je dis ce qui est.

« Pourquoi, pour faire les tablettes dont se servent les chambellans du sixième rang qui entrent en fonction, prend-on les planches du mur de terre, au palais où sont les bureaux de la Maison de l'Impératrice, toujours au coin du sud-est ? Rien n'empêcherait que l'on prît, pour faire ces tablettes, des planches à l'est ou à l'ouest, et l'on pourrait aussi fabriquer, avec les planches du sud-est, celles qu'emploient les gens du cinquième rang ! » Les dames commençaient de parler ainsi ; mais quelques-unes s'exclamèrent : Tout cela n'a guère d'intérêt. Ce qui est très curieux, c'est que l'on n'ait pas réfléchi lorsqu'on a choisi les termes destinés à désigner les vêtements. Parmi les noms des habits, celui qu'a reçu le « vêtement étroit et long » est convenable ; mais pourquoi le nom de la veste ? On devrait l'appeler « longue-traîne » comme le vêtement que portent les jeunes garçons. Pourquoi le nom du « manteau chinois » ? Il faudrait le nommer « manteau court ». Il est vrai, toutefois, que si on lui a donné le nom par lequel on le désigne d'ordinaire, c'est qu'il était porté par les habitants de la Chine. Le « pantalon de dessus » est bien nommé, aussi le « vêtement de dessous » ; de même le « pantalon à grande ouverture », puisque la largeur de la ceinture est plus grande que la longueur. Le nom du pantalon n'a aucun intérêt.

Pourquoi encore le nom du « pantalon à lacets » ? On devrait l'appeler « vêtement pour les jambes » ou bien, ce qui conviendrait pour un pareil objet [Le « pantalon à lacets » était très ample.], « sac pour les jambes ».

Ainsi les dames discutaient avec animation à propos de toutes sortes de choses. « Allons, dis-je, voilà bien du tapage ; je n'ajoute plus rien, dormez ! » ; mais nous entendîmes, surprises, un bonze du service de nuit qui se prit à murmurer, avec la voix de quelqu'un que notre bavardage aurait fâché : « Ce serait dommage, continuez donc à parler toute la nuit ! » ce qui nous amusa encore plus.

Le dix de chaque mois, à l'intention du défunt Seigneur, notre maîtresse faisait faire des offrandes de livres saints et d'images des Bouddhas. Le dix du neuvième mois [En 995. Michitaka était mort depuis huit mois.], on célébra ce service au palais où sont les bureaux de la Maison de l'Impératrice. Il y avait là beaucoup de hauts dignitaires et de courtisans. Ce fut Seihan qui prêcha, et son sermon parut si triste que tous pleurèrent, même les jeunes gens qui, d'ordinaire, ne ressentent pas très profondément la mélancolie des choses. À l'issue de la cérémonie, les gens burent du vin de riz et récitèrent des poèmes chinois ; le seigneur Tadanobu, capitaine sous-chef des chambellans, commença de déclamer la poésie : « La lune et l'automne reviennent au rendez-vous ; mais où est-il, lui [Poésie, en chinois, de Sugawara Fumitoki (vers 975).] ? » C'était splendide.

Comment ces vers avaient-ils pu lui venir à l'esprit si bien à propos ? En fendant la foule, j'allai près de l'Impératrice. Elle sortait justement, et me dit : « N'est-ce pas superbe ? Le Capitaine s'est rappelé là quelque chose de très joli ! – Je voulais vous en parler, répondis-je, et je suis venue après avoir jeté un coup d'œil sur la réunion. Plus je pense à cette poésie, et plus j'en suis charmée ! – Vous devez l'être plus que personne [Tadanobu passait pour être dans les meilleurs termes avec Sei.] », répliqua Sa Majesté.

Le Capitaine sous-chef des chambellans avait envoyé, vainement, quelqu'un tout exprès pour me demander ; et un jour que je le rencontrai par hasard, il me dit : « Pourquoi ne voulez-vous plus que nous soyons comme deux bons amis ? J'en suis surpris, car je sais que, pourtant, vous ne me trouvez pas désagréable. Il n'est pas possible qu'une amitié de tant d'années finisse ainsi, et que nous vivions comme deux étrangers. Si jamais je devais cesser de venir jour et nuit au palais de l'Impératrice, et ne plus vous voir, quel souvenir garderais-je de vous ? – Assurément, lui répondis-je, nous pourrions sans difficulté redevenir amis. Mais après que nous aurions repris nos anciennes relations, je ne pourrais plus dire du bien de vous à Leurs Majestés ; ce serait dommage. Quand les dames sont réunies devant l'Empereur [Ou plutôt l'impératrice.], je vous loue avec autant de zèle que si c'était là ma fonction ; comment Pourrais-je encore le faire ? Pensez-y seulement ! Ce serait ridicule ; je sentirais, en mon cœur, un démon qui m'empêcherait de parler. » Le Capitaine se mit à rire, et repartit : « Pourquoi vous imaginer cela ? Il y a bien des amis qui se louent mutuellement, plus que ne font les autres. – Libre à eux de continuer, répliquai-je, s'ils ne pensent pas que ce soit désagréable. J'ai une triste opinion des gens, hommes ou femmes, qui sont enclins à favoriser injustement ceux qu'ils aiment, ou qui s'emportent quand on critique ceux-ci le moins du monde. » J'entendis, avec plaisir encore, le Capitaine me répondre : « Voilà qui me laisse sans espoir ! »

Une fois [Au deuxième mois de 999.], le Censeur sous-chef des chambellans [Fujiwara Yukinari.] était venu au palais où sont les bureaux des fonctionnaires qui gouvernent la Maison de l'Impératrice ; nous avions bavardé, la nuit était avancée. « Demain, dit-il, est un jour d'abstinence pour l'Empereur ; je dois l'assister dans sa retraite. Il ne faut pas que je reste ici jusqu'à l'heure du Bœuf ! » et il s'en alla.

Le jour suivant, de bonne heure, on m'apporta de sa part une lettre comprenant plusieurs feuilles du papier grossier qu'on emploie au service des chambellans. « Ce matin, le lendemain de notre entretien, avait écrit le Censeur, mon cœur est plein du souvenir de notre rencontre. J'allais passer la nuit à vous

dire des contes du temps passé ; mais le chant du coq m'a fait hâter mon départ... » Il y avait ainsi beaucoup de choses, très gracieusement écrites à l'endroit et à l'envers des feuilles. C'était superbe, et je répondis : « La voix du coq qui chantait dans la nuit profonde était peut-être celle qui sauva le prince Mô Sô-kun [Allusion à l'histoire de la Chine. Vers 270 avant J.C., le prince Mong Tch'ang-kiun, ministre du roi de Ts'in, fut accusé de trahison et emprisonné. Il put s'échapper, mais arrivant une nuit à la barrière de Han-kou, il la trouva fermée, et il aurait été repris, si l'un de ses serviteurs n'avait imité le chant du coq, et fait croire ainsi au gardien du passage que l'heure était venue d'ouvrir la barrière.]. » Le Censeur me renvoya cette lettre : « On rapporte bien que, le coq de Mô Sô-kun ayant fait ouvrir la barrière de Kankoku, trois mille compagnons, sur le point d'être pris, purent s'échapper ; mais il s'agit ici de la barrière que l'on voit à la Montée des rencontres [Le nom de cette barrière rappelle à Yukinari et à Sei leur « rencontre », leur entretien de la veille.]. » Je lui écrivis alors :

*« Bien que l'on puisse être trompé,
Lorsque la nuit vous enveloppe,
Par le chant imité du coq,
La barrière, à la Montée des rencontres,
Ne laisse passer personne. »*

« Il y a, paraît-il, un gardien prudent. » Le Censeur m'adressa score les vers suivants :

*« J'ai entendu dire, si je ne me trompe,
Que les gens passaient facilement la barrière, à la Montée des rencontres,
Et qu'on la laissait ouverte,
Alors même que le coq ne chantait pas,
Pour attendre quelqu'un. »*

[Yukinari semble faire allusion aux nombreuses visites que recevait Sei.]

Après cet échange de lettres, il arriva que le Seigneur évêque [Ryûen.] prit, en s'inclinant jusqu'à terre, la première de celles que j'avais reçues ; l'une après l'autre, elles furent montrées à l'Impératrice.

Un peu plus tard, le Censeur me dit en riant : « Vous avez dû vous avouer battue, quand il a fallu composer des poésies à propos de la Montée des rencontres, et vous avez fini par ne plus pouvoir répondre. C'était très mal. Et puis, tous les courtisans ont vu les lettres que vous m'aviez écrites. – J'ai connu par là, répondis-je, que vous m'estimiez vraiment. On ne doit jamais manquer de répéter à tout le monde les belles choses qu'on a lues. Comme vos lettres, à vous, n'étaient pas jolies, j'ai pris grand soin de les cacher, je ne les ai montrées à personne. Si on compare nos intentions, on verra qu'elles se valaient. – Il me semble, reprit Yukinari, que votre façon de parler, en jugeant sainement de tout, ne ressemble pas à celle des autres, et, cependant, j'avais pensé que vous diriez sans doute, comme les femmes ordinaires, en parcourant mes lettres : « Il n'y a nulle part, là-dedans, de sens profond à découvrir, c'est mal fait », ou autre chose de ce genre » ; et il éclata de rire. « Pourquoi, lui demandai-je, parler avec cette aigreur ? Vous devriez me remercier ! – Il est encore heureux, répliqua Yukinari, que vous ayez caché mes lettres. Combien cela m'aurait semblé triste et pénible si vous les aviez montrées à quelqu'un ! Je vous prie de continuer à les celer. »

Plus tard, le Capitaine de la garde du corps Tsunefusa me demanda : « Avez-vous su que le Censeur sous-chef des chambellans vous avait louée avec enthousiasme ? Il m'a dit comment vous aviez échangé des lettres, l'autre jour, et m'a raconté ce qui s'en était ensuivi [Ou : « M'ayant écrit l'autre jour, il m'a raconté ce qui s'était passé. »]. C'est un grand bonheur que d'entendre louer ceux qu'on aime ! » J'étais charmée en l'écoutant parler ainsi franchement, et je lui répondis : « Il m'arrive donc deux choses heureuses : d'abord,

le Censeur a fait mon éloge, et ensuite, je me vois au nombre des gens que vous aimez ! – Ah ! s'écria-t-il, c'est merveilleux. Vous vous en réjouissez comme d'une nouveauté !

Vers le cinquième mois [En 999.], par un soir sans lune, très sombre, nous entendîmes de nombreuses voix qui demandaient : « Y a-t-il ici une dame ? » « Allez voir, m'ordonna l'Impératrice, quels sont donc ceux qui parlent ainsi, d'une façon inaccoutumée ? »

Je sortis, et m'avançant sur la véranda, je demandai : « Qui fait ce bruit ? Quelles sont ces voix perçantes qui nous effraient ? » mais personne ne répondit. On souleva le store, et l'on fit entrer doucement quelque chose. C'était une branche de bambou, de la variété qui nous est venue du pays de Kure [L'État de Kure (chinois Wou, sinico-japonais Go) était dans la partie inférieure du bassin du fleuve Bleu.]. Ah ! dis-je, c'est ce seigneur [Sei se rappelle une composition, en chinois, de Fujiwara Atsushige, qui est elle-même fondée sur l'histoire de la Chine : le prince You aimait passionnément le bambou, et l'appelait « ce seigneur ».] ! »

Après m'avoir entendue, les gens qui avaient apporté ce rameau s'écrièrent : « Ça ! Allons raconter au Palais comment elle nous a répondu. » Et ceux qui étaient là, le Capitaine de la garde du corps, le nouveau Capitaine, des chambellans du sixième rang et d'autres encore, se retirèrent. Cependant, le Censeur sous-chef des chambellans resta en arrière, et déclara : « Voilà des gens qui partent bien drôlement. Ils avaient cueilli des branches de bambou, devant le Palais Impérial [C'est-à-dire devant le Palais pur et frais.], et ils s'apprêtaient à composer des poésies ; quelqu'un ayant alors fait observer qu'ils pourraient tout aussi bien aller au palais où sont les bureaux des fonctionnaires qui gouvernent la Maison de l'Impératrice, et appeler les dames d'honneur pour échanger des poèmes avec elles, ils sont venus ici ; mais vous leur avez bien vite dit le surnom que l'on a donné au bambou de Kure, j'ai ri quand je les ai vus quitter aussitôt la partie, et s'éloigner. Je ne sais qui vous a enseigné cela : vous avez parlé là d'une chose que l'on ne peut s'attendre à voir généralement connue – J'ignorais complètement ce surnom du bambou [Sei peut répondre ainsi parce que le japonais *kono kimi* signifie aussi bien « ces seigneurs » que « ce seigneur ». Si on l'entend au pluriel, on pensera que son exclamation s'appliquait aux gentilshommes qui sont venus la voir, et qu'elle n'a rien dit d'intéressant ; mais sans doute eût-elle été fâchée que Yukinari la crût.], lui répondis-je, et pourtant, on m'aura sans doute jugée odieusement pédante. – C'est vrai, répliqua le Censeur, on ne peut savoir ! » Pendant qu'il était là, causant sérieusement avec moi, des courtisans revinrent, nombreux ; en récitant le passage : « On l'appelle ce seigneur », et il leur demanda : « Pourquoi êtes-vous repartis, tout à l'heure, sans faire ce que vous aviez projeté quand vous étiez au Palais Impérial ? J'ai trouvé cela bien étrange ! – Que pouvions-nous répondre à un si joli trait ? Répliquèrent-ils ; tout ce que nous aurions pu dire eût été superflu. L'histoire a fait beaucoup de bruit au Palais, et l'Empereur lui-même, l'entendant raconter, y prit un plaisir extrême. » Ils récitèrent de nouveau plusieurs fois, avec le Censeur, le passage auquel j'avais pensé ; les autres dames sortirent pour les voir. Tous parlèrent, pendant quelques instants, de diverses choses, puis les courtisans déclarèrent qu'ils s'en allaient. Ils partirent en répétant encore les mêmes vers, tous ensemble, et nous les entendîmes jusqu'au moment où ils entrèrent dans le poste où se tiennent les gardes du Palais, de gauche.

Le lendemain matin, de très bonne heure, la dame qu'on appelait Shônagon no Myôbu, ayant apporté à l'Impératrice une lettre du Souverain, raconta l'affaire à notre maîtresse. Celle-ci m'envoya chercher dans notre chambre, et me demanda si ce qu'elle avait appris était exact. « Je ne sais, lui dis-je ; c'est une réponse que j'avais faite sans réflexion ; mais peut-être le seigneur Yukinari a-t-il présenté la chose à mon avantage ! » Sa Majesté sourit, en murmurant : « Même si l'histoire a été embellie... » Lorsque l'Impératrice entend dire que les courtisans ont loué l'une de nous, elle en est heureuse et félicite celle dont ils ont parlé ; c'est charmant.

Quand une année se fut écoulée [Au deuxième mois de 992.] après la mort de l'empereur En'yû chacun quitta ses vêtements de deuil. C'était très émouvant. Depuis Sa Majesté jusqu'aux serviteurs de l'empereur

défunt, tous pensaient alors au temps à propos duquel le poète a parlé des habits resplendissants [Poème de l'archevêque Henjô (816-898), qui fut récité en 851, un an après la mort de l'empereur Nimmyô.]. Or un jour qu'il pleuvait très fort, un enfant que son manteau de paille faisait ressembler à l'insecte à capuchon vint à la chambre de la dame Tôzammi. « J'apporte ceci », dit-il, en présentant une « lettre tordue » attachée à un grand rameau tout écorcé. « D'où vient cette lettre ? demanda la servante ; aujourd'hui et demain sont pour ma maîtresse des jours de retraite, et la jalousie n'est pas même relevée. » Comme cette jalousie était fixée par en bas, la femme en poussa un peu la partie supérieure, et prit la missive ; mais elle n'expliqua pas à sa maîtresse comment était le messenger, et Tôzammi ficha la branche, avec la lente, en haut de la fenêtre, assurant qu'elle ne pouvait rien lire en un jour d'abstinence. Cependant, le lendemain matin, la dame se lava les mains, elle demanda et prit respectueusement le « compte de prières [Un ruban de papier, roulé, sur lequel était noté le nombre des formules magiques et des textes sacrés récités en offrande. On l'envoyait du temple, au fidèle qui les avait fait lire pour attirer sur lui la faveur du ciel. Tôzammi croit que ce qu'elle a reçu la veille est une chose sainte, et prend avec respect ce qui est, en réalité, une lettre.] » de la veille, puis, se prosternant, l'ouvrit. C'était, faite de beau papier couleur de noix, une lettre très épaisse, qui lui parut bien étrange, et qu'elle acheva de déplier avec précaution. D'une écriture toute menue comme celle d'un vieux bonze, on avait écrit cette poésie :

*« Quoiqu'on pense que la manche
Teinte avec l'écorce du chêne vivace
Est le dernier souvenir
Qui nous reste du défunt empereur,*

A-t-on changé de vêtements à la capitale [On trouve dans cette poésie une question plaisante, adressée par l'auteur (probablement l'impératrice) à la dame Tôzammi, qui, naguère dignitaire du quatrième rang, vient d'être promue au troisième. En effet, le nom du shii, le chêne dont l'écorce est employée pour teindre les sombres vêtements de deuil, peut, différemment écrit, servir à désigner le quatrième rang. Notons aussi que le mot *hagae*, évoquant ici le changement de costume, signifie littéralement « changement de feuilles » ; il est donc lié par le sens au nom du chêne.] ? »

« Ah ! la sotte et méchante chose, se dit la dame. Cette lettre vient sans doute de l'archevêque du Temple Ninnaji [Kwanchô, un Minamoto. Le temple Ninnaji s'élève en Yamashiro, à l'est de Kyôto.] ! » Cependant, elle songea que l'Archevêque n'aurait jamais écrit cela. Qui donc alors pouvait avoir envoyé ce billet ? Probablement le Premier sous-secrétaire d'État de la famille Fujiwara [Personnage inconnu.], car il avait été intendant de l'empereur défunt. Tôzammi aurait voulu raconter bien vite l'histoire à Leurs Majestés, le temps lui semblait long ; mais elle prit patience, et attendit que fût terminée cette période de retraite, dont les devins lui avaient parlé comme d'une chose si rigoureuse.

Le matin du troisième jour, elle écrivit une réponse à la poésie dont il s'agissait, et la fit porter chez le Premier sous-secrétaire d'État de la famille Fujiwara. Aussitôt, celui-ci composa une réplique qu'il lui envoya. Prenant alors les deux lettres qu'elle avait reçues, la dame se rendit en grande hâte auprès de l'Impératrice, chez laquelle se trouvait justement l'Empereur. Elle raconta devant le Souverain ce qui s'était passé ; mais l'Impératrice regarda les lettres d'un air complètement indifférent, et déclara : « Ce n'est pas ainsi qu'écrit le Premier sous-secrétaire d'État de la famille Fujiwara, on croirait plutôt reconnaître la main d'un bonze. – Alors, demanda Tôzammi, qui donc a fait ce billet ? Lequel, parmi ces hauts dignitaires civils et religieux qui se mêlent de tout ? Peut-être celui-ci ! Peut-être celui-là ! » L'Empereur, voyant sa perplexité, son désir de savoir, murmura en souriant doucement : « Votre lettre me paraît ressembler tout à fait à quelque chose que j'ai aperçu par ici », et tirant d'une petite armoire une feuille de papier, il la lui montra. La dame le supplia de lui apprendre la vérité. « Que c'est triste ! répétait-elle avec dépit ; daignez me dire ce qui en est. Ah ! que j'ai mal à la tête. De toute façon, il faudra que l'on me renseigne ». Puis elle se mit à rire, et l'Empereur lui répondit à la fin : « L'enfant du démon

[Allusion à la légende concernant le *minomushi*.] qui a servi de messenger est un aide des femmes, à la cuisine ; mais c'est, il me semble, la dame Kohyôe qui lui a fait la leçon, et l'a envoyé chez vous. »

L'Impératrice rit aussi, et Tôzammi lui dit, en tirant et en secouant la manche de notre maîtresse : « Pourquoi m'avez-vous ainsi trompée ? Sans rien soupçonner, je me suis lavé les mains, et je me suis prosternée ! » Elle riait, en prenant un air fâché ; il était ravissant de la voir, toute fière de l'aventure, et si charmante !

Il y eut des rires et du vacarme à la cuisine du Palais quand on y apprit ce qui était arrivé. Après que Tôzammi fut revenue à sa chambre, elle envoya chercher l'enfant dont on lui avait parlé, puis elle le fit voir à la servante qui avait reçu la missive. Cette femme répondit qu'elle croyait le reconnaître ; mais comme la dame demandait à l'enfant de qui était cette lettre, et quelle personne la lui avait donnée, il sourit d'un air niais, sans rien dire, puis il s'enfuit en courant.

Le Premier sous-secrétaire d'État de la famille Fujiwara, quand il entendit plus tard raconter la chose, en rit, la trouvant fort plaisante.

63. Choses qui emplissent l'âme de tristesse

On est parti de chez soi, pour une période d'abstinence [Pour faire une retraite dans un monastère.].

Au jeu de trictrac [*Sugoroku*. Les pièces sont posées au croisement des lignes tracées sur le plateau, et le mot « case » devrait donc être remplacé pour plus d'exactitude par un autre (intersection ?).], on a jeté les dés ; mais le chiffre qu'ils donnent ne permet pas de prendre la case dont on espérait s'emparer.

La maison de l'homme qui n'a obtenu aucune fonction quand on a nommé les préfets.

C'est quand il pleut à verse qu'on s'ennuie le plus.

64. Choses qui distraient dans les moments d'ennui

Les romans, le jeu de dames [Go.], le jeu de trictrac.

Un bambin de trois ou quatre ans qui parle gentiment ; ou encore un tout petit enfant qui babille et sourit.

Les fruits.

Un homme facétieux et bavard est venu me voir, et bien que ce soit pour moi un jour d'abstinence, je l'ai fait entrer.

65. Choses qui ne sont bonnes à rien

Une personne laide qui a le cœur mauvais.

De l'empois pour les étoffes, dans lequel on a mis de l'eau.

Je dis là des choses bien mauvaises [Des choses indignes d'intéresser les gens de qualité.], mais je ne dois pas m'arrêter en pensant que les gens sont d'accord pour trouver cela désagréable. Pourquoi, encore, ne parlerais-je pas ici des bâtonnets dont on se sert pour attiser les feux qu'on allume après la fête des âmes [Ces bâtonnets ne serviront plus.] ? Ce ne sont pas des choses qui n'existent point, et tout le monde les connaît

sans doute.

À la vérité, tout cela ne devrait être ni écrit ni montré mais je ne pensais pas que personne dût voir ces notes, et je les ai rédigées en me proposant d'y mettre absolument tout ce qui me viendrait à l'esprit, même les choses étranges, même les choses déplaisantes.

66. Choses qui sont les plus belles du monde.

Est-il rien d'aussi beau que les cérémonies célébrées en présence de l'Empereur, à la fête spéciale d'Iwashimizu ?

Les répétitions de musique et de danse [Il s'agit en réalité de l'épreuve de musique et de danse qui avait lieu le deuxième jour du Dragon du troisième mois, l'avant-veille de la fête.] furent aussi très jolies. On était au printemps, le soleil resplendissait dans un ciel calme. Dans le jardin, devant le Palais pur et frais, les employés du service qui s'occupe du mobilier avaient étendu des nattes ; l'envoyé impérial [Un officier de la garde du corps, chargé de porter au temple les offrandes du souverain.] se tenait assis, le visage tourné vers le nord, tandis que les danseurs étaient en face de Sa Majesté. Il est possible, au reste, que je commette ici quelque erreur de mémoire [C'est ce qui semble se produire. Iwashimizu est au sud de la capitale, et l'envoyé impérial regardait dans cette direction.].

Des hommes appartenant au service des chambellans prirent de petites tables, et allèrent en mettre une devant chaque dignitaire. Ce jour-là, même les musiciens qui devaient jouer pendant les danses furent admis en l'Auguste Présence.

Tour à tour, les dignitaires et les courtisans prirent une coupe, et, à la fin, une foule de gens voulurent s'emparer des coquillages de Yakushima [Une île.] dans lesquels on avait bu. Je ressentais déjà une impression pénible en voyant des hommes se disputer ces coupes, quand des femmes arrivèrent devant l'Empereur pour en prendre. Je n'avais pas fait attention aux huttes des gardes qui veillent sur les feux la nuit [Feux allumés dans les jardins.], et je ne pensais pas qu'il pût se trouver personne dans ces cabanes. Cependant, des femmes en sortirent brusquement. Certaines se bousculèrent dans l'espoir d'emporter beaucoup de choses mais, contre leur attente, elles ne firent que tout renverser ainsi elles eurent moins que d'autres, qui vinrent, en un clin d'œil, saisir prestement ce qui se trouva sous leur main.

Il était bien amusant d'observer ces femmes fourrant leur butin dans les cabanes des veilleurs, comme en des magasins appropriés.

On ne savait si le service du mobilier allait envoyer ses gens pour enlever les nattes ; ils tardaient, et les employés du service domestique, prenant tous un balai, se mirent à aplanir le sable du jardin.

Lorsque les musiciens furent à peu près devant le Palais des offrandes de parfums, je les entendis jouer de la flûte et battre la mesure. Je les attendais, souhaitant les voir bientôt venir ; mais quand je les aperçus qui arrivaient, en chantant l'air du « Rivage d'Udo », près de la haie de bambous, et que la harpe résonna, il me sembla que je ne pourrais supporter ma joie.

Pour le premier ballet, deux hommes accoururent en réunissant leurs manches, tout à fait selon les règles, et ils se tinrent la face tournée vers l'ouest [C'est-à-dire vers l'empereur.]. L'un après l'autre, les danseurs vinrent, frappant du pied suivant la cadence de la musique ; ils ajustèrent les cordons de leur gilet sans manches, leur coiffure, ou le col de leur vêtement de dessus, et ils se mirent à danser en chantant : « Sans raison », « La montagne de Korna » et d'autres choses analogues. Tout cela était magnifique.

Puis vint la « danse du grand aileron [Ô-hire.] », je ne me serais pas lassée de la regarder toute une journée ; quand elle fut finie, je me sentis bien triste ; mais je me réjouis, l'instant d'après, à la pensée qu'une autre danse allait suivre. Cependant, on emporta les harpes, et, là, les acteurs sortirent directement, en dansant, de derrière les bambous ; ils avaient ôté la manche droite de leur habit de dessus, et la laissaient pendre. C'était d'un charme merveilleux. Les traînes de leurs vêtements de dessous faits d'une soie brillante, se rencontrant au hasard, s'étendaient et se repliaient. Mais tout cela, quand on le raconte, semble quelque chose d'ordinaire !

Sans doute parce que je songeai que, cette fois, il n'y aurait plus de danse après celle-ci, je fus toute désolée lorsqu'elle se termina.

Quand les hauts dignitaires sont partis à la suite des danseurs, on ressent une impression de tristesse et de peine. À la fête spéciale de Kamo, on peut se consoler, car, revenus au Palais, les acteurs exécutent encore la pantomime sacrée [*Kagura*. Sans doute, à leur retour d'Iwashimizu, beaucoup plus éloigné de la capitale que ne l'était Kamo, les acteurs étaient-ils trop fatigués pour recommencer leurs danses.].

Le soir, après le retour de Kamo, pendant que la fumée des feux allumés dans les jardins s'élevait en de minces rubans, j'écoutais le son de la flûte qui accompagnait la danse sacrée trembler délicieusement et mourir peu à peu. Les voix des chanteurs me charmaient aussi. C'était ravissant. Je ne prenais pas garde qu'il faisait froid [Sei parle de la fête spéciale, célébrée à la fin du onzième mois.] et qu'il gelait sous le ciel clair. Je ne pensais ni à mon vêtement de soie foulée, si léger, ni à mes doigts, engourdis sur mon éventail.

Chaque fois que l'homme qui dirigeait les artistes appelait les chanteurs, ils volaient vers lui, et il était superbe de voir avec quel air satisfait leur chef les regardait accourir [La plupart d'entre eux étaient d'un rang supérieur au sien, et il pouvait donc être fier de les voir lui obéir.].

Si je suis en congé, à la campagne, lorsque est célébrée la fête de Kamo, le spectacle de la procession qui revient de là-bas ne me suffit point, et je vais parfois jusqu'au temple. On arrête la voiture sous les grands arbres, la fumée des torches s'étire en longues traînées. À la lueur des feux, les cordons des gilets sans manches et les vêtements lustrés des danseurs paraissent plus jolis encore que pendant le jour, et ils me semblent plus beaux que tout au monde.

C'est ravissant quand les danseurs font résonner sous leurs pas le pont de bois [Devant le temple.], en suivant la cadence des chants. Cependant, le bruit de l'eau qui coule s'unit au son de la flûte, et le dieu lui-même doit être charmé [Allusion possible à une poésie de Fujiwara Tadafusa.] !

Parmi les acteurs, il y avait eu un homme appelé Shôshô, et j'avais été chaque année pénétrée d'admiration en le voyant danser ; mais il était mort, et j'avais entendu dire que son âme hantait les environs du premier pont, devant le temple supérieur. Cela m'était pénible, j'avais peur de ne pouvoir goûter pleinement le charme des ballets. Quand je les vis, pourtant, il ne m'eût pas été possible de songer à autre chose qu'à la beauté du spectacle.

« Que c'est triste lorsque la fête spéciale de Yawata est terminée ! disaient les dames ; pourquoi les artistes, après leur retour au Palais, ne dansent-ils pas encore ? Ce serait si joli ! On a tant de déplaisir quand on voit chacun d'eux, dès qu'il a reçu sa récompense, s'éloigner de ceux qui attendent, après lui. »

L'Empereur entendit ces propos, et déclara : « Demain, quand les acteurs seront revenus, je les ferai appeler, puis leur ordonnerai de danser ! — Serait-il vrai ? s'écrièrent les dames ; quelle chose splendide nous verrions ! » Elles s'en faisaient une telle fête qu'elles allèrent en foule implorer l'Impératrice, et lui dire : « S'il vous plaît, demandez à l'Empereur qu'il les fasse danser. » Grâce à leur insistance, nous fûmes charmées, cette année-là, par les ballets que les artistes exécutèrent après avoir regagné le Palais.

Avant de les admirer, pourtant, les dames se disaient que la promesse de l'Empereur ne serait pas tenue ; elles y pensaient avec moins d'ardeur, lorsqu'elles apprirent fortuitement que Sa Majesté avait fait appeler les danseurs. Que dire de leur état d'esprit ? Elles se bousculaient si fort qu'elles heurtaient contre tous les objets ; elles avaient perdu la tête. Et l'aspect de celles qui étaient dans leur chambre, et se précipitèrent en désordre au Palais ! Sans s'occuper des hommes d'escorte, des courtisans, de tous ceux qui pouvaient les voir, elles accoururent, la jupe d'apparat relevée sur la tête ; les gens qui en rirent eurent bien raison.

Quand le défunt Seigneur ne fut plus là [Après la mort de Michitaka (le dixième jour du quatrième mois, en 995).], il y eut dans le monde bien des événements, et beaucoup d'agitation. L'Impératrice ne venait plus au Palais Impérial, elle habitait le Petit Palais de la Deuxième avenue, et comme, sans que j'eusse rien fait, il s'était passé des choses désagréables pour moi [Des intrigues avaient forcé Sadako à s'éloigner, et certains disaient que Sei prenait le parti de ses adversaires.], je restai longtemps à la campagne.

Cependant, je ne savais pas ce que devenait ma maîtresse, et je ne pouvais demeurer plus longtemps dans cette incertitude, quand [Au huitième mois de 996.] le Capitaine de la garde du corps, de gauche [Personnage inconnu.], qui s'était rendu au Palais de la Deuxième avenue, me fit ce récit : « Je suis allé aujourd'hui voir l'Impératrice, et tout avait, là-bas, un charme pénétrant. Les costumes de cour que portaient les dames, leurs jupes d'apparat, leurs manteaux chinois, appropriés à la saison, n'avaient rien perdu de leur élégance. Le store était relevé d'un côté ; comme je regardais à l'intérieur du palais, j'aperçus huit ou neuf dames gracieusement assises côte à côte, vêtues de manteaux chinois couleur de feuille morte, de jupes d'apparat violet clair, d'habits couleur d'aster ou de lespédèze. En voyant que l'herbe était très haute dans le jardin qui se trouve devant le palais, je demandai : « Pourquoi laisse-t-on croître ainsi cette herbe ? On devrait l'ôter ! » Mais on me répondit (c'était la voix de la dame Saishô) : « On la laisse à dessein, pour que nous puissions admirer la rosée qui s'y pose ! » Quelle pensée délicieuse ! Plusieurs des dames me dirent : « Il est bien triste que Sei Shônagon reste chez elle, en ce moment où l'Impératrice demeure dans une pareille retraite. Pourquoi, sans raison, tarde-t-elle à nous rejoindre, elle que Sa Majesté considère comme une de celles qui ne devraient pas manquer, maintenant, de venir à ses côtés, alors même qu'elles seraient retenues par quelque chose d'extraordinaire ? » Cela semblait vouloir dire : « Racontez tout à Sei Shônagon. » Allez donc voir là-bas. Le palais, par son charme, vous prend le cœur, et, je vous assure, les pivoines qu'on a plantées devant la terrasse, à la mode chinoise, sont ravissantes. — Non, répondis-je, j'ai pris en aversion ces gens qui m'ont trouvée détestable. — Soyez généreuse ! » repartit le Capitaine en riant.

Quand je me rendis à la Deuxième avenue, l'Impératrice ne me fit rien voir qui pût me laisser imaginer ce qu'elle pensait réellement de moi ; mais j'entendis des dames à son service qui chuchotaient : « Elle est en relation avec les gens qui soutiennent le Ministre de gauche [Michinaga.]. » Comme elles s'étaient rassemblées, continuant à causer, elles m'aperçurent qui arrivais de ma chambre ; elles se turent et chacune s'en alla de son côté. Je n'étais pas habituée à me voir, de la sorte, mettre à l'écart. Cela me fut

pénible, et je n'obéis pas quand Sa Majesté, plusieurs fois, me fit dire de revenir.

En vérité, un long temps s'écoula ensuite ; sans doute, dans l'entourage de l'Impératrice, on devait me représenter comme une amie de ses adversaires, et raconter à propos de moi toutes sortes de fables.

Contre l'habitude, je ne recevais pas un mot de ma maîtresse ; le temps passait, je sentais mon cœur se serrer. Un jour, cependant, alors que j'étais perdue dans mes pensées, une « première servante » m'apporta une lettre. « Voici, me dit-elle, un message que Sa Majesté vous fait tenir en secret, par l'intermédiaire de la dame Sakyô. » Auprès de moi, cette femme continuait, bien inutilement, de parler avec mystère. En songeant que la lettre ne semblait pas de celles que l'Impératrice faisait écrire par une autre personne, je l'ouvris, la poitrine palpitante. Cependant, ma maîtresse n'avait rien mis sur le papier ; elle s'en était servie pour envelopper un simple pétale de kerrie, sur quoi elle avait écrit ces mots : « L'amour de celui qui se tait [Allusion à une ancienne poésie célébrant l'amour de celui qui se tait alors qu'il croit sentir en son cœur le bouillonnement de l'eau coulant sous la terre. En envoyant à Sei un pétale de kerrie, l'impératrice rappelle en même temps une autre poésie, du *Kokinshû*, dans laquelle est nommée cette fleur, et dont quelques mots peuvent faire penser, encore, à l'amour silencieux.]. » Après les avoir lus, je sentis mon cœur miraculeusement consolé, lui qui avait exhalé tant de plaintes pendant ces longs jours où l'Impératrice m'avait laissée sans nouvelles.

La « première servante » me considérait, et me voyant faire, dans ma joie, ce que l'on connaît d'abord [C'est-à-dire pleurer (poésie du *Kokinshû*).], elle me dit : « Les dames s'étonnent que vous restiez ici, alors que Sa Majesté pense à vous en toutes occasions, et avec quelle anxiété ! Il n'en est aucune, je crois, qui ne trouve singulier votre long séjour à la campagne. Pourquoi ne revenez-vous pas ? » Elle partit, je voulus écrire une réponse et l'envoyer ; mais j'avais complètement oublié les premiers vers du petit poème dont l'Impératrice m'avait adressé une ligne. « Que c'est étrange ! m'écriai-je. Y a-t-il jamais, quand on parle d'anciennes poésies comme celle-ci, quelqu'un qui les ignore ? Je l'ai dans l'esprit, et je ne puis la dire. Comment cela se fait-il ? » Cependant, un petit garçon qui était assis devant moi m'entendit, et il me souffla : « Écrivez donc : "l'eau qui coule sous terre ". » Comment ces vers avaient-ils pu s'effacer ainsi de ma mémoire ?

Il était amusant que cet enfant me les eût rappelés. J'expédiai ma réponse, et, quelque temps après, je me rendis chez l'Impératrice. Je ne savais de quelle manière elle allait m'accueillir. Je me sentais embarrassée comme je ne l'avais jamais été. L'écran me cachait à moitié, ma maîtresse demanda d'abord en riant si j'étais une nouvelle venue, puis elle me dit : « Je vous ai envoyé une méchante poésie ; mais j'avais pensé qu'en l'occurrence il fallait vous écrire quelque chose de cette sorte. Aussi bien, quand je ne vous vois pas, rien ne peut distraire un seul instant ma peine. » Elle semblait toujours la même. Je lui narrai comment le petit garçon m'avait enseigné quelques mots du poème. Sa Majesté en rit beaucoup, et déclara : « Une pareille chose est possible, cela ne manque point d'arriver pour les vieilles poésies qu'on a trop dédaignées. »

À ce propos, l'Impératrice raconta cette histoire : « Des gens se préparaient, quelque part, à faire un concours d'énigmes ; L'un d'eux, qui n'était naturellement pas sot, et auquel une laborieuse pratique avait donné une grande habileté dans les choses de ce genre, dit aux joueurs de son camp, celui de gauche : « C'est moi qui parlerai le premier de notre groupe. Veuillez y penser ! » Les autres, ayant entendu sa requête, songèrent : « Même si nous nous en rapportons à lui, sans doute ne fera-t-il pas de question maladroite », et ils le choisirent comme champion. « Dites-nous les énigmes que vous avez en tête. Quelles sont-elles ? » lui demandèrent-ils ; mais il répondit : « Fiez-vous entièrement à moi. Certes, après vous avoir parlé comme j'ai fait, je n'avancerai rien qu'on doive amèrement regretter ! » Ses partenaires supposèrent qu'il disait vrai.

« Pourtant, quand le jour du concours fut tout proche, ils reprirent : « Apprenez-nous quand même ce que vous avez l'intention de proposer. Et si c'était quelque chose d'extraordinaire ! – Eh ! répliqua cet

homme, en colère, je n'en sais rien ; si vous avez tant de crainte, ne vous fiez pas à moi ! » Ils étaient très inquiets.

« Cependant, le jour du concours arriva. Tous les joueurs, hommes et femmes, prirent place, les deux camps étant séparés ; il y avait là, assis en rangs, un grand nombre de courtisans et de gens bien nés. Quand vint le moment d'échanger les énigmes, notre homme, dans le groupe de gauche, se trouvait le premier. On voyait à son air qu'il s'était préparé avec un soin extrême, et qu'il se sentait prêt à la lutte. Il paraissait si sûr de lui qu'on se demandait ce qu'il allait dire ; tous, ses adversaires comme ses partisans, le considéraient avec inquiétude, et répétaient : « L'énigme ? L'énigme ? » Quelle impatience ! Enfin, cet homme proposa : « Un arc tendu dans le ciel [Il n'est pas question de l'arc-en-ciel, comme nous pourrions le penser, mais d'un quartier de la lune.] ? » Les gens du groupe adverse trouvèrent la chose très agréable, ils croyaient déjà avoir gagné ; quant à ceux de gauche, ils restèrent d'abord sans pensée, comme stupéfiés ; puis, en un instant, ils se dirent que leur partenaire était détestable, odieux ; qu'il prenait les intérêts de leurs adversaires et qu'il allait, à dessein, faire perdre son propre camp. Cependant, le joueur qui lui était opposé eut un rire moqueur. « Non, je ne sais pas du tout ce que c'est ! » répondit-il en faisant la moue, et il commença de plaisanter ; mais celui qui avait proposé l'énigme s'écria : « Mettez la marque, mettez la marque ! » et fit attribuer un point à son groupe.

« Les joueurs de droite s'y refusaient et répétaient : « C'est absurde ! qui donc ne saurait pas répondre à cette question ? Il ne faut absolument pas mettre la marque. » Notre joueur répliqua : « Mon adversaire a dit qu'il ne savait pas ; pourquoi donc n'aurait-il pas perdu ? » Pour les énigmes suivantes, il donna de même, par ses arguments, la victoire à son parti.

« Après le concours, le joueur de droite qui avait voulu plaisanter fut accablé de reproches. Il est vrai qu'il s'agissait, lui dit-on, d'une chose que tout le monde savait bien ; même en un pareil cas, il arrive pourtant que, faute de mémoire, on soit forcé de répondre justement comme vous avez fait. Pourquoi avez-vous déclaré que vous ne pouviez pas savoir. Il lui fallut reconnaître son erreur ! »

Quand l'Impératrice eut terminé son récit, les dames qui l'entouraient s'écrièrent : « Les partenaires du perdant pouvaient bien, vraiment, le maudire. Ils se trouvaient assurément désappointés ; mais de quelle détestable humeur avaient dû être les gens qui appartenaient au groupe du plus habile, en entendant ses premiers mots ! » Elles se mirent à rire. Serait-il possible qu'on eût oublié cette histoire [Sei espère que personne n'aura oublié cette histoire comme elle-même avait fait pour la poésie dont sa maîtresse lui adressa quelques mots.] ? Tout le monde, je pense, s'en souvient encore.

Le dix du premier mois [Date voisine du 15 février.], on voyait dans le ciel d'épais nuages sombres, et pourtant le soleil resplendissait.

Derrière une pauvre chaumière, dans un champ inculte dont le sol n'était pas gracieusement aplani, je regardais un pêcher. C'était un jeune arbre, tout couvert de rameaux. D'un côté, son feuillage semblait vert, alors que les feuilles foncées et brillantes, des branches opposées, paraissaient teintées en rouge sombre.

Un jeune garçon à la taille élancée, aux cheveux superbes, mais dont l'habit de chasse avait des accrocs, grimpa dans l'arbre. Cependant, un bambin portant un vêtement de dessous, couleur de prunier rouge, et un habit de chasse blanc, retroussé, Avec des souliers bas, se tenait au pied du pêcher et demandait : « Coupe-moi une jolie branche, donne vite ! » Il vint encore trois ou quatre fillettes. J'admirais leurs beaux cheveux ; leurs gilets étaient déchirés ; mais leurs jupes, fanées, avaient encore de jolies couleurs. « Coupe et jette-nous, dirent-elles au garçon, des branches qui puissent convenir pour faire des « marteaux porte-bonheur ». On en a besoin par ici. »

Le garçon jeta des rameaux ; les enfants se précipitèrent en tous sens, chacun s'efforçant de saisir plus de branches que les autres, et criant : « Donne-m'en beaucoup, à moi ! » C'était ravissant ; mais un homme, avec un pantalon sale, arriva en courant ; il voulait, lui aussi, des rameaux de pêcher ; comme le gamin qui les cueillait lui disait d'attendre, il vint à l'arbre et se mit à le secouer. Quel spectacle amusant : le jeune garçon, effrayé, s'accrochait aux branches comme un singe !

À la saison des prunes aussi, on voit de pareilles scènes.

Des hommes de bonne mine ont joué tout le jour au trictrac, et sans doute n'en sont-ils pas encore fatigués, car on vient d'allumer une lampe basse, à la brillante lumière.

Comme son adversaire, en les maniant, essaye de donner aux dés une vertu magique, et ne se presse pas de les mettre dans son cornet, l'un des joueurs pose le sien tout droit sur le plateau, et il attend. Il rentre, d'une main, le col de son habit de chasse qui lui couvrait le visage ; il ôte son bonnet, dont l'étoffe n'est pas rigide ; il l'agite ; puis il dit : « Si vous perdez, après toutes ces incantations... » D'un air impatient, il regarde fixement son adversaire, il paraît tout glorieux.

Pour jouer aux dames, un homme de qualité a dénoué le cordon de son manteau de cour, et négligemment il ramasse les pions ou les pose sur le damier. Cependant, son adversaire, qui est d'une condition inférieure, se tient assis respectueusement, le dos courbé, à quelque distance du damier ; de sa main libre, il en écarte, tandis qu'il joue, le bas de sa manche. C'est ravissant.

67. Choses effrayantes

L'écorce d'un gland [On l'employait pour teindre en noir.].

Un endroit où l'incendie a tout brûlé.

Le lotus épineux.

La châtaigne d'eau.

Un homme qui a beaucoup de cheveux, et qui les fait sécher après s'être lavé la tête.

L'écorce d'une châtaigne.

68. Choses qui semblent pures

Un vase de terre cuite non vernissée.

Une cruche de métal, neuve.

Le dessus des nattes, fait d'avoine d'eau.

La lumière qui passe au travers de l'eau qu'on verse.

Une « longue caisse » neuve.

69. Choses qui paraissent malpropres

Un nid de rats.

Quelqu'un qui tarde, le matin, à se laver les mains.

De la morve blanche.

Des petits enfants, morveux, qui marchent en reniflant.

Les vases où l'on met de l'huile.

Les petits des moineaux [Quand ils n'ont pas encore de plumes.].

Une personne qui reste longtemps sans prendre de bain, pendant la saison chaude.

Tous les vêtements fanés, quels qu'ils soient, semblent malpropres ; mais parmi eux, ce sont surtout les habits de couleur luisante qui paraissent sales.

70. Choses qui semblent vulgaires

Un « troisième fonctionnaire » du Protocole qui a été anobli [Malgré cet anoblissement, il n'était pas admis en la présence de l'empereur.].

De gros cheveux noirs.

Un paravent de toile, lorsqu'il est neuf. Quand il est vieux et sali, c'est un objet qui ne mérite plus qu'on en parle, et, contrairement à ce que l'on pourrait croire, on n'y accorde plus la moindre attention.

Un paravent de toile sur lequel, dès qu'il est fabriqué, on fait s'épanouir, en les dessinant, quantité de fleurs de cerisier, et que l'on colorie avec de la craie et du cinabre.

Qu'il s'agisse des portes à coulisse, des petites armoires, ou de toute autre chose, on peut dire que ce que l'on voit en province manque d'élégance.

Le dessus d'une voiture recouverte de nattes.

Le pantalon que portent les gens de police.

Un store d'Iyo fait avec des joncs trop gros.

Un petit bonze, encore enfant, qui engraisse.

Une véritable natte d'Izumo.

71. Choses qui remplissent d'angoisse

Regarder les courses de chevaux.

Tordre un cordon de papier, pour attacher ses cheveux [En tordant ce cordon de papier, on a peur de le casser.].

Avoir des parents ou des amis malades, et les trouver changés. À plus forte raison, quand règne une épidémie, on en a une telle inquiétude qu'on ne pense plus à rien d'autre.

Ou bien, un petit enfant qui ne parle pas encore se met à pleurer, ne boit pas son lait, et crie très longtemps, sans s'arrêter, même quand la nourrice le prend dans ses bras.

Lorsque, dans un endroit fréquenté d'ordinaire, on a soudainement l'oreille frappée par les paroles de quelqu'un dont on ne reconnaît pas bien la voix, il est naturel qu'on sente son cœur battre ; mais il palpite bien davantage si l'on entend alors une autre personne qui, sans savoir que la première est là, vient à parler d'elle.

Quand une personne que l'on déteste s'approche de vous, on ressent, de même, un trouble indicible.

Un homme qui est venu la nuit dernière voir une dame tarde à lui écrire ce matin. Celles même qui, sans y être directement intéressées, entendent parler d'une pareille chose, sentent battre leur cœur.

On se sent encore défaillir quand une autre femme, devant vous, montre une lettre qu'elle a reçue de

celui qu'on aime.

72. Choses ravissantes

Un visage d'enfant dessiné sur un melon [Ou : « qui a la forme ovale d'une graine de melon ».].

Un jeune moineau qui vient en sautillant dès qu'on imite le cri du rat.

Ou bien ce même moineau quand on le place dans un endroit convenable, après lui avoir mis un peu de fard rouge sur la tête.

Il est ravissant de voir les parents de cet oiseau lui apporter des insectes et des vers, qu'ils lui mettent dans le bec.

Un enfant d'environ trois ans qui se traîne le plus vite qu'il peut, et dont les yeux perçants sont attirés par quelque babiole menue, qu'il trouve sur son chemin. Il la saisit avec ses jolis petits doigts, il la montre aux grandes personnes. C'est ravissant.

Une enfant, coiffée à la façon d'une nonne [Nous dirions « à la Jeanne d'Arc ».] qui penche la tête pour regarder quelque chose, au lieu d'écarter, de la main, les cheveux qui retombent sur ses yeux et la gênent. Charmant tableau !

Il est ravissant aussi d'admirer le haut des cordons blancs qui retiennent la jupe, si jolis, attachés devant les épaules.

Un jeune page du Palais, pas très grand, qui passe, en tenue de cérémonie. C'est charmant.

On prend un joli bébé dans ses bras, un moment, et pendant qu'on le cajole il se suspend à votre cou, puis il s'endort. C'est délicieux.

Les objets employés pour les poupées [Pour la fête des poupées, le troisième jour du troisième mois.].

On cueille, dans un étang, une feuille flottante de lotus, toute petite, et on la regarde. Les roses trémières sont ravissantes aussi quand elles sont petites. Qu'il s'agisse d'une chose ou d'une autre, peu importe, on peut dire que tout ce qui est petit est délicieux.

Un bébé d'environ deux ans, très potelé, à la jolie figure claire, qui vient à vous en se traînant, et dont le vêtement, de gaze violette, trop long, est retroussé. C'est ravissant.

Un petit garçon de huit ou neuf ans, à la voix juvénile, qui lit un livre.

Des poussins, hauts sur pattes, tout blancs et jolis, qui ne sont pas encore complètement couverts de plumes, et paraissent avoir des vêtements trop courts. En faisant tapage : « hyo, hyo », ils suivent les gens, ou marchent tout près de la mère poule. C'est un délicieux spectacle.

Les petits des canards [*Kari no ko.*].

Une urne à reliques.

Les fleurs des œillets.

73. Choses sans retenue

Un enfant qui n'a aucune qualité particulière et qui est habitué à être choyé.

La toux.

Alors qu'on va dire quelque chose à une personne qu'on voit embarrassée, elle parle la première.

Un enfant de quatre ou cinq ans, dont les parents habitent quelque part dans les environs, entre chez

vous et commence à faire mille malices ; il s'empare de ceci, de cela ; il disperse, il abîme tout. D'ordinaire, on lui ôte des mains ce qu'il a pris, on le gronde ; il n'en peut faire à sa tête. Mais quand sa mère vient, il se sent fort ; en la tirant, en la secouant, il la supplie de lui donner ce qui l'intéresse. Cependant, elle lui répond qu'elle parle à de grandes personnes, elle ne tient aucun compte de ce qu'il dit. Alors, il remue tout, lui-même, pour atteindre l'objet convoité ; il s'en saisit et le regarde. C'est vraiment détestable. La mère, qui le voit faire, se contente de lui crier : « Vilain ! » et sans lui reprendre cet objet pour le cacher, elle ajoute seulement avec un sourire : « Ne fais pas ainsi, tu vas détériorer cela. » Elle aussi, elle est détestable !

Quelle anxiété on éprouve lorsque, chez soi, on voit cet enfant se conduire de la sorte, sans qu'on puisse lui adresser la moindre remontrance !

74. Choses dont le nom est effrayant

[On ne voit pas bien par quoi Sei a été guidée en écrivant ce chapitre. De certaines des choses qu'elle énumère, on pourrait dire simplement, sans parler de leur nom, qu'elles sont effrayantes. Il est aussi des noms pour lesquels on peut proposer une explication (le fer, en japonais, est le « métal noir, sombre » ; le mot *kure*, « motte », a un homonyme qui signifie « crépuscule », et de plus, dans le caractère qui le représente, on trouve le symbole d'un démon) ; mais pour d'autres... ?]

Un gouffre vert. Une caverne dans un ravin. Une clôture de planches. Le fer. Une motte de terre. Pour le tonnerre, ce n'est pas seulement son nom qui est effrayant ; il est lui-même épouvantable. L'ouragan. Un nuage de mauvais augure. L'étoile du Bouvier. Le loup [*Ô-kami* signifie « loup » et « gande divinité »]. *L'ushi-hasame* [Peut-être un insecte. Dans le texte de M. Kaneko, on a : *ushi* (le bœuf), *kasame* (le crabe)]. La prison. Le geôlier.

Le sanglier. Pour celui-ci encore, ce n'est pas son nom seul qui est effrayant ; il est, aussi, terrible à voir.

Une natte de corde.

Un voleur est terrible pour toutes sortes de raisons.

La pluie soudaine [Littéralement : « la pluie du chapeau du coude » : l'averse surprend les gens qui n'ont pas le chapeau de pluie (*kasa*) ; ils se protègent la tête avec le bras.]. Le fraisier-serpent. L'âme d'une personne vivante, qui vient vous tourmenter. L'igname du diable. La fougère du démon [*Onidokoro* et *oniwarabi*. Pourquoi cette igname et cette fougère ont-elles des noms de démons ?]. La ronce. Le citronnier épineux. Du charbon de bois très sec, pour allumer le feu. La pivoine. Le geôlier des enfers qui a une tête de bœuf [L'un des deux gardiens qui veillent aux portes de l'enfer bouddhique. L'autre a une tête de cheval.].

75. Choses qui n'offrent rien d'extraordinaire au regard, et qui prennent une importance exagérée quand on écrit leur nom en caractères chinois

[Sei s'étonne sans doute, qu'on emploie, par exemple, trois caractères chinois pour écrire un nom aussi simple que celui de la fraise.]

La fraise. La fleur d'un jour [La commeline. Son nom japonais, *tsuyugusa*, semble composé de deux mots signifiant « rosée » et « herbe ». Les caractères qui servent à l'écrire signifient « canard sauvage », « tête », « herbe »]. Le lotus épineux. La noix. Un professeur de style. Le Vice-chef des services qui gouvernent le palais de l'Impératrice souveraine. Le myrte rouge [Plus exactement le galé.].

Pour l'oseille sauvage, l'impression qu'on ressent est encore plus forte, sans doute parce que l'on écrit le nom de cette plante comme s'il s'agissait de la canne du tigre. Ce dernier a, cependant, une figure à

pouvoir se passer de canne !

76. Choses qui ont un aspect sale

L'envers d'une broderie.

L'intérieur de l'oreille d'un chat.

Une foule de rats, dont le poil n'est pas encore poussé, qui sortent du nid, tout grouillants.

Les points des coutures, à l'envers d'un vêtement de fourrure qu'on n'a pas encore doublé.

Quand il fait sombre dans un endroit qui ne semble pas particulièrement propre.

Une femme qui n'est pas très jolie, et qui a une foule d'enfants, dont elle prend soin.

Lorsqu'une femme qu'il n'aime pas très profondément tombe malade et languit longtemps, un homme, en son cœur, doit s'en sentir dégoûté.

77. Occasions dans lesquelles les choses sans valeur prennent de l'importance

Le radis [Longues raves qu'on préparait le deuxième jour de l'année, et qui devaient assurer une longue vie.] du premier mois.

Les dames qui escortent, à cheval, l'Empereur quand il sort de son palais.

Les dames-chambellans qui, à la fin du sixième mois et à celle du douzième, rompent une tige de bambou pour mesurer la taille de l'Empereur [Avec ce bambou, elles prenaient les mesures utiles pour la confection d'un costume dont on revêtait un mannequin figurant l'empereur, et auquel celui-ci, dans un souffle, transmettait ses impuretés. Lors de la cérémonie shintoïste de la Grande purification, le dernier jour du sixième et du douzième mois, ce mannequin était lavé, dans le cours d'une rivière, des souillures dont l'empereur l'avait chargé.].

Le prêtre chargé de surveiller le maintien des bonzes qui récitent les livres sacrés, aux deux saisons. Quand, portant une étole rouge, il lit la liste des bonzes, il a l'air de savoir parfaitement ce qu'il doit faire.

Les gens du service des chambellans qui ornent les salles où doivent avoir lieu les cérémonies, pour la « Lecture des livres sacrés » ou pour l'« Énumération des noms des Bouddhas ».

Les gardes du corps qui escortent l'envoyé de l'Empereur à la fête de Kasuga [Le premier jour du Mouton du deuxième mois ; la fête était célébrée le lendemain.].

La marche solennelle lors des grands festins.

Les jeunes filles qui goûtent l'élixir de longue vie au premier mois [Le premier jour de l'an. Elles faisaient l'épreuve de l'élixir (du vin de riz) qu'on présentait à l'empereur.].

Les bonzes qui apportent les « bâtons porte-bonheur ».

Les coiffeuses au moment des épreuves de danse, avant la Cinquième fête.

Les « demoiselles de la Cour » qui servent l'Empereur à table, aux cinq fêtes [Sechi-e.].

Les secrétaires du Conseil d'État, le jour d'un grand festin.

Les lutteurs du septième mois [Pour les luttes qui avaient lieu à la fin du septième mois, devant l'empereur, on recrutait des champions dans les provinces.].

Un grand chapeau de femme, par un jour de pluie.

Le timonier, lors d'un voyage en bateau.

78. Choses qui paraissent affligeantes

La nourrice d'un bébé qui pleure la nuit.

Un homme qui a deux maîtresses, et à propos duquel l'une et l'autre se détestent et se jalourent.

Un exorciste qui s'attaque à un démon récalcitrant. Tout irait bien si seulement les bons effets de ses incantations se manifestaient rapidement ; mais s'il n'en est pas ainsi, le malheureux continue stoïquement à prier pour éviter d'être, quelque peine qu'il ait prise, la risée des gens. Cela semble désolant.

Une femme qu'un homme soupçonneux aime ardemment.

Les gens puissants qui vivent dans la maison du Régent, Maire du palais, ne sont jamais sans souci ; pourtant leur sort paraît agréable.

Les gens irrités.

79. Choses enviables

On a essayé d'apprendre un texte sacré ; mais comme on le récite d'une façon très incertaine, en oubliant toujours quelque chose, on lit à maintes reprises les mêmes passages. Cependant, on entend des bonzes, comme il est naturel, et aussi des laïques, hommes ou femmes, qui récitent les Écritures couramment, sans peine. Tout de suite, on se demande quand donc on sera aussi habile.

Lorsqu'on est mal à son aise, qu'on reste couché, on envie extrêmement les gens qui rient, bavardent et se promènent comme s'ils n'avaient aucun souci.

Un jour, l'idée m'étant venue d'aller aux temples d'Inari [Temples shintoïstes, au sud de Kyôto, La fête d'Inari était fixée au premier jour du Cheval du deuxième mois.], je me trouvai harassée alors que j'approchais seulement du sanctuaire central ; mais, sans me laisser abattre, je continuai de monter. Cependant, des gens qui devaient être partis après moi me dépassèrent rapidement, sans paraître fatigués le moins du monde, et arrivèrent au temple les premiers. J'en avais de la jalousie. Cela se passait le jour du Cheval, au deuxième mois. Bien que je me fusse hâtée de partir à l'aube, il était à peu près l'heure du Serpent quand j'atteignis le milieu de la côte. Il faisait de plus en plus chaud, et je me sentais pitoyablement lasse. Comme je me reposais un moment, en pleurant de fatigue et en me demandant même pour quoi faire j'avais pu entreprendre ce pèlerinage tandis qu'il y avait, par le monde, des gens qui ne prenaient pas tant de peine, une femme de plus de trente ans, qui n'était pas en « costume de jarre », mais avait simplement relevé la traîne de ses vêtements, descendit la côte, et dit à des gens qu'elle rencontra sur son chemin : « Moi, je veux accomplir le pèlerinage sept fois ; en voilà déjà trois, et les quatre qui restent ne sont plus rien à faire. Il faut que je sois redescendue à l'heure du Mouton. » C'était une femme à laquelle je n'aurais pas fait attention en un lieu ordinaire ; mais en cet instant, j'aurais souhaité d'être à sa place.

J'envie beaucoup les gens qui ont de bons enfants, que ces derniers soient des hommes, des femmes, ou des bonzes.

Les dames qui ont de superbes cheveux, très longs, et des mèches qui descendent gracieusement sur le front.

J'envie les grands personnages qui sont toujours entourés de serviteurs respectueux.

Les dames qui ont une belle écriture, qui composent de jolies poésies, et dont on parle d'abord, en toutes occasions.

Quand de nombreuses dames se tiennent, attendant ses ordres, devant une personne d'un haut rang, et qu'il faut écrire un message pour l'envoyer à quelqu'un de distingué, on ne peut penser que toutes celles

qui sont là aient une écriture semblable aux traces laissées par les pattes d'un oiseau. Si, pourtant, le maître fait appeler, exprès pour écrire cette lettre, une des dames qui se trouvent dans leur chambre, et lui donne son propre encrier, les autres envient cette femme. Si celle que l'on a choisie parmi les dames de la maison n'est plus une toute jeune personne, elle s'y prend aussi bien que la chose l'exige, même si, vraiment, elle n'a pas cessé depuis longtemps de copier la poésie du « Bac de Naniwa ». D'autres fois, elle n'est pas si novice, et quand il s'agit d'écrire à un haut dignitaire, ou de faire une lettre d'introduction pour une demoiselle que le seigneur envoie au Palais, où cette jeune fille va demander à entrer en service, le maître, et l'Empereur lui-même le premier, veille avec une attention particulière à ce que tout, dans la lettre, soit élégant. Alors les autres dames se réunissent pour plaisanter, pour parler avec jalousie de leur compagne qui écrit.

De même, lorsqu'on apprend à jouer de la harpe ou de la lime, et que l'on est encore peu exercé, on se demande quand donc on jouera aussi bien que telle personne.

La nourrice de l'Empereur, celle du Prince héritier.

Les dames au service de l'Empereur qui sont admises auprès des Nobles Princesses du Palais.

Celui qui a fait construire une chapelle de méditation, et peut prier au soir et à l'aube.

Quand on joue au trictrac, les coups de dés heureux de l'adversaire.

Un saint qui a vraiment cessé de penser au monde.

80. Choses que l'on a grande hâte de voir, ou d'entendre

Les tissus qu'on a teints après les avoir tordus, les étoffes de nuance inégale, toutes celles qui ont des tons divers, obtenus par exemple en liant certaines parties avant la teinture.

On apprend qu'une femme vient d'avoir un enfant, on veut savoir bien vite si c'est un garçon ou une fille. Quand la mère est une dame de qualité, cela va sans dire, et même s'il s'agit d'une pauvre femme, d'une personne du commun, on a grande hâte d'être renseigné.

Le matin du jour où l'on nomme les gouverneurs de province, alors qu'il est encore de bonne heure. On voudrait apprendre même à quelle époque un certain homme que l'on connaît obtiendra sûrement un poste.

La lettre d'une personne aimée.

81. Choses impatientantes

On a envoyé, à une couturière, de l'étoffe pour un vêtement que l'on voudrait avoir tout de suite, et on attend qu'elle l'apporte.

L'humeur dont on est lorsqu'on s'est dépêché pour aller voir quelque spectacle. On se demande avec anxiété : « Est-ce maintenant ? Est-ce maintenant ? » Tout en s'installant dans la tribune, on a les yeux fixés sur le point où doit apparaître le cortège.

Une femme est près d'accoucher, le terme normal passe, et rien ne montre que l'enfant va venir.

Quand on reçoit, d'un endroit éloigné, une lettre d'une personne chère, il est impatientant d'ouvrir la missive, que la colle de riz tient solidement fermée.

En grande hâte on va voir une procession, et l'on se dit « C'est l'heure. » Quand on aperçoit les bâtons blancs que lèvent les hommes de la police, on se sent rongé d'impatience pendant tout le temps qu'il faut à

la voiture pour approcher des tribunes. On voudrait descendre et y courir.

Quelqu'un est là, dehors ; mais on se cache en pensant qu'il ne saura pas qu'on est à la maison. Cependant, il avertit de sa présence une autre personne qui se trouve devant vous, et la prie de l'annoncer.

Quand on a longtemps attendu, avec impatience, la naissance d'un bébé, il atteint à peine son cinquantième ou son centième jour [Ce sont des jours de fête.] que l'on voudrait déjà le voir grand.

Enfiler une aiguille lorsqu'on doit se dépêcher de coudre et que le soir tombe. Mais moi, quand je vois que je vais avoir à faire une chose aussi agaçante, je me saisis d'une partie de l'ouvrage, déjà commencée, où doit se trouver fichée une aiguille enfilée ; je laisse le soin d'en préparer une autre à quelqu'une de mes compagnes. Sans doute parce qu'elle se hâte aussi, elle n'y parvient pas rapidement, et je lui dis : « Allons ! laissez donc cela pour le moment. » Cependant, elle a l'air de penser : « Et pourquoi donc n'arriverais-je pas à enfiler cette aiguille ? » Elle ne peut abandonner les morceaux d'étoffe qu'elle a pris ; à son impatience, s'ajoute de l'aversion pour moi.

On est pressé de partir pour voir quelque chose, qu'il s'agisse d'une fête, d'une procession, de n'importe quoi, ci l'on attend la voiture qu'une autre personne a prise en disant qu'elle en avait besoin, d'abord, pour aller à quelque endroit, mais qu'elle la renverrait bientôt. Quelle impatience ! Une voiture passe sur la grand-route, et l'on se réjouit en pensant que c'est celle qu'on attend ; mais elle s'en va dans une autre direction ! C'est désolant.

C'est encore plus lamentable quand, une pareille chose arrivant lorsqu'on veut aller voir quelque spectacle, on entend dire qu'il est fini.

On s'alarme quand le délivre d'une accouchée tarde à venir.

En voiture, on va chercher les personnes qui doivent aller avec vous voir quelque chose, ou visiter un temple. Mais quand on a fait approcher le véhicule, elles ne se pressent pas d'y monter, vous font attendre. On en est tellement agacé que l'on se sent d'humeur à partir en les laissant là.

On veut se dépêcher d'allumer le feu. Que la braise est longue à s'enflammer !

Quelqu'un vous a envoyé une poésie ; il faut que l'on compose bien vite un « poème en réplique », et l'on reste cependant un moment sans pouvoir rien écrire. C'est bien impatientant !

Pour répondre à un amant, on n'a pas besoin de tant se hâter. Il est néanmoins des cas où l'on doit, naturellement, le faire. D'ailleurs, à plus forte raison, quand il s'agit d'une correspondance ordinaire, soit avec un homme, soit avec une femme, on risque de commettre de désagréables bévues si l'on pense qu'il importe seulement de répondre vite.

La nuit, quand on est mal à son aise, angoissé, on attend avec impatience que le jour vienne.

On s'impatiente aussi, quand on a mis du noir sur ses dents pendant qu'il sèche.

À l'époque où l'on gardait le deuil du défunt Seigneur, l'Impératrice dut quitter le Palais Impérial [Le vingt-huitième jour du sixième mois, en 995.] au moment de la Purification célébrée le dernier jour du sixième mois [La Grande purification.]. D'après les devins, la direction qu'il lui aurait fallu prendre pour aller au palais où sont les bureaux de sa Maison était alors néfaste ; et notre maîtresse se rendit à l'endroit où l'on prépare les repas des nobles personnages, dans le Palais du Conseil d'État. Le soir de son arrivée, il faisait assez chaud, et les ténèbres étaient profondes.

On ne pouvait s'empêcher de trouver le bâtiment très étroit [Sans doute faudrait-il, avant cette phrase, ajouter quelques mots, et lire par exemple : « Le lendemain matin, nous fûmes surprises par l'aspect de l'édifice on ne pouvait s'empêcher... »]. Il était couvert de tuiles, ce qui lui donnait un aspect particulier. On n'y voyait pas, comme dans la plupart des palais, des fenêtres treillissées, mais seulement des stores, suspendus tout autour de l'édifice ; et, contrairement à ce que l'on pourrait penser, cela paraissait merveilleusement joli.

Tous les jours, les dames descendaient dans les jardins pour se divertir. Dans celui qu'il y avait devant

le bâtiment, étaient plantées des hémérocailles, en très grand nombre, qui formaient une haie et dont les fleurs amoncelées attiraient le regard. On avait du plaisir à les voir dans le jardin d'un palais où tout semblait harmonieusement disposé.

La tour où se tiennent les gens qui annoncent les heures s'élevait tout près de notre logement ; charmées d'entendre le son de leur cloche, différent de celui à quoi elles étaient accoutumées, quelques jeunes personnes (un peu plus de vingt) allèrent un jour par là en courant, et montèrent sur cette haute tour.

D'où je me trouvais, je les regardais là-haut, vêtues de jupes d'apparat gris clair, de manteaux chinois, de plusieurs vêtements non doublés de même couleur, et de jupes écarlates. On n'aurait assurément pas pu les comparer tout à fait à des anges, et cependant on eût pensé, en les considérant, qu'elles étaient peut-être descendues des cieux.

Il était amusant aussi d'observer d'autres dames, toutes jeunes comme les premières, mais d'un rang supérieur, qui, ne pouvant prendre part à leurs jeux, levaient les yeux vers elles avec envie.

Quand le soleil fut couché, toutes celles des dames qui n'étaient plus dans la fleur de l'âge profitèrent de ce qu'il faisait sombre pour se mêler aux plus jeunes. Toutes allèrent voir au poste où veillent les gardes du corps, de droite. Sans doute elles y jouèrent, firent tapage et rirent ; il y eut même des gens qui en furent fâchés et déclarèrent : « Voilà des choses que l'on ne doit pas faire. Les dames ont monté où s'assoient les grands personnages, et, aux places des hauts fonctionnaires, elles ont abîmé, en les renversant, tous les paravents [On ne voit guère comment les dames auraient pu faire tout cela dans le poste des gardes. Il s'agirait en réalité du palais où siégeait le Conseil d'État.] » Mais les dames n'en tinrent pas compte.

La nuit, nous couchions devant le store, car il faisait une chaleur accablante, peut-être parce que la maison était très vieille et couverte de tuiles. La vétusté de l'édifice avait une autre conséquence : des scolopendres tombaient toute la journée du plafond ; non loin du palais, il y avait de gros nids de guêpes, et il en arrivait des essaims ; c'était quelque chose d'effrayant.

Chaque jour, des courtisans venaient nous voir ; ils passaient aussi la nuit à parler avec nous, et quelqu'un, en nous entendant, récita : « Qui aurait pensé que, peut-être, dès l'automne, le terrain du Conseil d'État deviendrait, comme il l'est maintenant, un jardin des faubourgs [Allusion possible à un poème chinois. La traduction est fort peu sûre, et peut-être y a-t-il une erreur dans l'original. En changeant une des syllabes, on aurait : « un jardin de musique et de danse », c'est-à-dire : « où l'on se divertirait ».] ? » C'était charmant.

Bien que l'automne fût arrivé [Nous sommes à la fin du sixième mois ou au début du septième ; mais l'année japonaise commençait plus tard que la nôtre, et n'était pas partagée de la même manière.], d'aucun côté ne soufflait un vent frais [Allusion possible à une poésie japonaise.], ce qui était probablement dû à la disposition des lieux. On entendait pourtant la musique des insectes.

L'Impératrice repartit le huitième jour du septième mois. Si les deux étoiles, quand on célébra la fête de la Tisserande, me semblèrent cette fois plus rapprochées que les autres années, c'est sans doute à cause du peu d'étendue qu'avaient le bâtiment et le jardin.

Une fois Tadanobu, le Capitaine et conseiller d'État [Nous sommes au dernier jour du troisième mois. Tadanobu ne fut nommé conseiller d'État que vingt-quatre jours plus tard.], vint nous voir avec le Capitaine de la garde du corps Nobukata ; les dames sortirent sur la véranda, et comme nous parlions de choses et d'autres, je demandai tout à coup : « Quel poème chinois direz-vous, demain ? » Le Conseiller réfléchit un court moment et répondit sans difficulté : « Justement celui où le poète évoque le quatrième mois de ce monde [Poème de Po Kyu-yi. La réponse de Tadanobu rappelle, en même temps que la date du lendemain, celle de la mort de Michitaka.] », ce qui nous charma au dernier point. Bien qu'il s'agit d'une chose passée, il lui en était souvenu, et sa réplique semblait vraiment la plus jolie qu'on pût imaginer. Elle était d'autant plus, remarquable que si les dames n'oublient rien de pareil, il n'en est généralement pas ainsi des hommes, qui se rappellent souvent mal les

poésies même qu'ils ont composées.

Il était bien naturel que les jeunes personnes, derrière le store, et Nobukata, au-dehors, restassent sans comprendre ce que Tadanobu avait voulu dire.

Ce même jour, le dernier du troisième mois, les nombreux courtisans qui se tenaient près de la première porte ouvrant sur le couloir, au Palais Impérial, étaient partis sans faire de bruit, le soir, un par un ; seuls demeuraient le Capitaine sous-chef des chambellans [Tadanobu. Sei lui donne ici le titre qu'il avait réellement à la date indiquée.], le Capitaine de la famille Minamoto [Nobukata.] et un chambellan du sixième rang.

Ils parlaient de tout, récitaient des passages tirés des livres saints, et des poésies japonaises. À un certain moment, le Capitaine sous-chef des chambellans, après avoir dit que la nuit était finie, et qu'ils devaient se retirer, se mit à déclamer le poème : « Ce qui fait la rosée, ce doit être les larmes de la séparation [La séparation du bouvier et de la tisserande. Poème, en chinois, de Sugawara Michizane (845-903).]. » Le Capitaine de la famille Minamoto récitait en même temps que lui, et c'était ravissant. Mais je m'exclamai : « Voilà une tisserande bien pressée [Tadanobu évoque la tisserande au troisième mois, alors que la fête de cette tisserande a lieu seulement au septième.] ! » Le Capitaine sous-chef des chambellans, fort mécontent, répliqua : « J'ai dit cela parce que j'ai ressenti, par hasard, une impression pareille à celle qu'on éprouve en pensant à la séparation des étoiles à l'aurore. Il est désolant de se voir ainsi raillé. Quand, sans y avoir longuement réfléchi, on a parlé de choses comme celle-là dans ce Palais, on ne manque pas de le regretter. » Cependant le plein jour était venu, et Tadanobu ajouta : « Il n'est maintenant plus possible que le dieu de Kazuragi [Ou Katsuragi.] reste ici. » Les trois gentilshommes s'en allèrent en écartant sur leur passage les herbes couvertes de rosée.

Je comptais dire un mot de notre conversation au Capitaine sous-chef des chambellans quand viendrait la fête de la Tisserande ; mais dans l'entre-temps il devint conseiller d'État ; je songeais que je ne pourrais sûrement pas l'apercevoir en cette occasion, je pensais qu'il me faudrait écrire une lettre, et la lui faire porter par un homme du service domestique. Tadanobu vint pourtant le septième jour du septième mois, et j'en fus ravie. Je me disais cependant : « Comprendra-t-il, si je fais allusion à notre entretien de cette nuit-là ? Si je lui en parle vaguement, à l'improviste, il va peut-être incliner la tête d'un air perplexe ; mais s'il ne se souvient pas, je lui rappellerai alors ce qui s'est passé. »

Tadanobu me répondit sans la moindre incertitude, et en vérité je trouvai cela charmant. Je songeais que, pour moi, c'était la curiosité qui m'avait fait me demander, durant des jours, quand viendrait l'occasion de lui parler ; mais comment le Conseiller d'État pouvait-il avoir ainsi préparé sa réplique ?

Le Capitaine de la famille Minamoto, celui qui avait été mortifié avec lui, se trouvait là ; il ne se rappelait rien, et Tadanobu s'étonna : « Ne savez-vous plus comment elle a critiqué ce que je disais, à l'aube, il y a quelque temps ? » Le Capitaine répondit que vraiment il l'avait oublié.

Sans que personne pût savoir ce que nous disions, nous parlions, le Conseiller d'État et moi, en nous servant d'expressions comme « L'homme, c'est Chô Ken [Le Chinois Tchang K'ien, un ministre qui, sous les premiers Han, fut un temps prisonnier des barbares. Il passe pour avoir été le héros de maintes aventures merveilleuses ; mais on ne voit pas ce que son nom pouvait signifier pour Sei et Tadanobu. Le passage, à vrai dire, est fort peu clair. Dans le texte donné par M. Kaneko, on lit qu'ils employaient comme langage secret des termes empruntés au jeu de dames.] », que nous étions seuls à comprendre ; en nous entendant, le Capitaine de la famille Minamoto vint tout près, et nous questionna : « Qu'est-ce donc, qu'est-ce donc ? » Mais je restai muette ; avec dépit, alors, il pria Tadanobu de lui confier, à la fin, le sujet de notre conversation. Comme ils étaient amis, le Conseiller le renseigna. Pour « Il est devenu familier, sans qu'on puisse le trouver insupportable », nous disions : « C'est comme sur la grand-route [Peut-être cela voulait-il dire : « Il est aussi ennuyeux que le mouvement continu des gens et des voitures sur la grand-route » ?] ». »

Les jours suivants, le Capitaine de la famille Minamoto, sachant que je connaissais également ce

langage, attendit avec impatience une occasion où il pourrait l'apprendre de moi. Une fois, il m'appela tout exprès pour me dire : « Y a-t-il ici un jeu de dames ? Que me répondriez-vous si je voulais jouer, moi aussi ? Me laisseriez-vous poser les pions ? Je suis de la même force, à ce jeu, que le Capitaine sous-chef des chambellans. Ne me délaissez pas. – Si j'étais ainsi familière avec tout le monde, répliquai-je, j'aurais sans doute une conduite déréglée [L'original a ici un calembour *sadame* : « régler » et « case fixée » (terme du jeu de go).] ! »

Quand le Capitaine de la famille Minamoto en parla au Conseiller d'État, celui-ci dit que j'avais fait une charmante réponse, et s'en réjouit fort. Les gens comme lui, qui n'oublient pas les choses passées, plaisent aussi beaucoup.

Alors que Tadanobu était pour devenir conseiller d'État, je déclarai un jour devant l'Empereur : « Il récite très bien les poèmes chinois. Hélas ! qui nous dira maintenant la poésie de « Shô parcourant le pays de Kwaikéi, et s'arrêtant devant l'ancien tombeau [Composition en chinois d'Ôe Asatsuna (886-957), où il est question du chinois Siao Yun (vers 550 A. D.), qui, parcourant la province de Kouei-ki, au Tchekiang, visita le tombeau de Ki Tcha, un personnage ayant vécu au VI^e siècle avant J.-C., et resté célèbre pour sa loyauté.] » et les autres ? Qu'il continue donc, pendant quelque temps, à venir nous voir, même s'il doit attendre un peu sa nomination ! » L'Empereur éclata de rire, et répondit : « J'alléguerai ce que vous dites là, et je ne le nommerai pas ! » ce qui nous amusa encore. Cependant Tadanobu devint conseiller d'État, et j'étais toute désolée, quand, un jour, le Capitaine de la famille Minamoto, ayant songé qu'il le valait bien, vint me voir en se pavanant.

Je lui parlai du Capitaine et conseiller d'État, et lui assurai que celui-ci récitait agréablement, d'une façon qui ne ressemblait pas à celle des autres, le poème chinois : « Il n'avait pas encore atteint le terme de trente années [Poème en chinois dans lequel Minamoto Hideakira (début du X^e siècle) cherche à se consoler, par des exemples pris dans l'histoire de la Chine, de voir ses cheveux blanchir à trente-cinq ans.]. » « Pourquoi, repartit le Capitaine de la famille Minamoto, lui serais-je inférieur ? Je me fais fort de le surpasser. » Nobukata se mit à débiter le poème ; mais comme je lui disais que ce n'était pas absolument mauvais, il s'écria : « Quelle pitié ! Et pourquoi donc ne pourrais-je pas déclamer aussi bien que lui ? – Le passage relatif au « Terme de trente années » répliquai-je, Tadanobu le dit avec un charme extrême. » Le Capitaine eut l'air fâché, il partit en riant.

Un peu plus tard, comme Tadanobu était venu au bureau de la garde du corps, Nobukata l'appela spécialement pour lui dire : « Voilà ce que m'a déclaré Sei Shônagon. Apprenez-moi, s'il vous plaît, ce passage. » Le Conseiller, après avoir ri, le lui enseigna.

J'ignorais tout cela lorsqu'un jour, près de ma chambre, j'entendis quelqu'un réciter un poème d'une manière qui rappelait étonnamment celle de Tadanobu. Surprise, je m'écriai : « Qui est-ce donc ? » et le Capitaine de la famille Minamoto, car c'était lui, me répondit en riant : « Je vais vous informer d'une chose merveilleuse. Hier, le Conseiller étant venu pour telle ou telle affaire au bureau, je suis allé le prier de me montrer comment il déclamait ; et aujourd'hui me voici. Eh ! en demandant qui était là, vous n'aviez pas l'air d'avoir trouvé ma récitation désagréable ! » J'étais charmée qu'il eût appris cela tout exprès, et comme je l'entendais répéter justement la poésie dont nous avions, parlé, je sortis pour causer avec lui. « Je dois mon nouveau talent, m'expliqua-t-il, à la bonté du Capitaine et conseiller d'État ; il faut que je me tourne vers l'endroit où il est, et que je me prosterne. »

Souvent, alors même que je me trouvais dans ma chambre, je faisais dire aux visiteurs que j'étais au Palais ; mais après cela, quand j'entendis Nobukata réciter le poème concernant le « Terme de trente années », je répondis toujours que j'étais présente.

Je racontai toute l'histoire à l'Impératrice, ce qui la fit rire.

Un jour d'abstinence au Palais Impérial, le Capitaine de la famille Minamoto me fit porter une lettre

écrite sur du papier épais et élégant ; le messenger était un sous-lieutenant appartenant à la garde du corps, de droite, appelé Mitsu... (Je ne sais plus comment se terminait son nom.)

Je lus : « J'avais l'intention d'aller vous voir ; mais comme c'est aujourd'hui jour d'abstinence, je ne puis le faire. Et le passage : « Il n'avait pas encore atteint le terme de trente années ! » Qu'en pensez-vous ? »

En réponse, j'écrivis et lui envoyai ceci : « Vous avez, je crois, dépassé ce terme vous devez même être arrivé à l'âge qu'avait Shu Bai-shin [Tchou filai-tch'en, un Chinois qui à la fin de sa vie fut gouverneur de province (II^e siècle avant notre ère). Alors qu'il était déjà vieux, sa femme, honteuse de sa pauvreté, voulait le quitter.] quand il instruisait sa femme ainsi que l'on raconte ! » Cette fois encore, le Capitaine Nobukata ressentit de l'humeur ; il répéta, jusque devant l'Empereur, ce que je lui avais écrit, et Sa Majesté, faisant visite à l'Impératrice, lui dit en riant : « Comment Sei Shônagon pouvait-elle savoir une pareille chose ? Nobukata soutient que Shu liai-shin avait quarante-neuf ans lorsqu'il réprimandait sa femme. Il se plaint d'avoir été cruellement raillé. » Je pensai, en apprenant cela, que Nobukata devait avoir perdu l'esprit [Il fallait que Nobukata eût perdu l'esprit pour aller raconter partout que Sei l'avait raillé.].

On appelait « Princesse du Palais de la beauté éminente » l'Epouse Impériale, fille du Premier ministre, président du Conseil d'État qui résidait au Palais de la tranquillité [Fujiwara Kinsue.]. Le Capitaine de la famille Minamoto aimait et fréquentait une des femmes qui servaient cette princesse, la dame Sakyô, fille d'une personne nommée Uchifushi. Les dames parlaient beaucoup de leurs relations, et en faisaient des gorges chaudes. Or, à cette époque [Au deuxième mois de 998.], le Capitaine vint au palais où sont les bureaux de la Maison de l'Impératrice, et où Sa Majesté demeurait alors.

« De temps en temps, j'aurais dû être de garde ici pendant la nuit, nous dit-il ; mais les dames n'ont pas agi convenablement envers moi, et j'ai quelque peu négligé le service du Palais. Si seulement on m'avait mis au poste de garde, j'aurais fait mon devoir avec la plus grande fidélité. » Les dames répondirent que c'était vrai ; mais j'intervins pour répliquer : « En vérité, on aime bien avoir une place où l'on puisse se coucher et se reposer [Ici, jeu de mots sur le nom d'Uchifushi.]. Dans un endroit de cette sorte, vous allez fréquemment, mais ici... » Très gravement, le Capitaine me répondit avec dépit : « Je ne vous dirai plus rien du tout. Je me confiais à vous comme à une amie, et vous parlez là comme s'il était question d'une chose connue, que les gens soient las de répéter. – Voilà, repartis-je, qui est surprenant. Qu'ai-je donc donné à entendre ? Il n'y avait, dans mes paroles, absolument rien qui pût vous faire dresser les oreilles. » Comme je tirais et secouais doucement la dame qui était à côté de moi elle s'écria, en riant aux éclats : « Assurément, vous avez de bonnes raisons pour vous mettre en colère, alors que rien, dans sa remarque, ne devrait vous fâcher ! – Cela encore, s'exclama le Capitaine, c'est Sei Shônagon qui vous l'a fait dire ! » Il semblait furieux. « J'évite soigneusement tout propos qui risque de blesser quelqu'un, repris-je ; et, même, je déteste entendre les gens parler ainsi. » Là-dessus, les dames rentrèrent. Mais plus tard, le Capitaine de la famille Minamoto me dit encore avec aversion : « Vous avez raconté des choses qui m'ont rempli de honte, alors qu'il s'agissait d'un bruit que les courtisans avaient répandu pour faire rire les gens. – En ce cas, répondis-je, il me semble que ce n'est pas à moi seule que vous devriez en vouloir. C'est étrange ! »

À la suite de ces événements, le Capitaine cessa toutes relations avec la dame Sakyô.

Une natte à fleurs, vieille, et dont les bords usés sont en lambeaux.

Un paravent dont le papier, orné d'une peinture chinoise, est abîmé.

Un pin desséché, auquel s'accroche la glycine.

Une jupe d'apparat blanche, dont les dessins imprimés, bleu foncé, ont changé de couleur.

Un peintre [Ou : « Un garde ».] dont la vue s'obscurcit.

Le rideau usé d'un écran.

Un store à tête dont le bord supérieur n'est plus recouvert.

De faux cheveux, longs de sept pieds, qui rougissent.

Un tissu couleur de vigne, teint à la cendre [On employait la cendre pour fixer la couleur.], dont la couleur s'altère.

Un homme qui fut autrefois le héros élégant de nombreuses aventures amoureuses, maintenant vieux et décrépit.

Dans le jardin d'une jolie maison, un incendie a brûlé les arbres. L'étang avait d'abord gardé son aspect primitif ; mais il a été envahi par les lentilles d'eau, les herbes aquatiques.

83. Choses auxquelles on ne peut guère se fier

Un homme, vite rassasié, qui oublie facilement ses amours.

Un gendre qui passe souvent la nuit dehors.

Un chambellan du sixième rang qui a la tête blanche.

Un homme qui ment d'habitude, et qui pourtant a l'air de vouloir veiller avec zèle sur les affaires d'un autre, se charge d'une chose importante.

On a gagné la première partie au jeu de trictrac.

Une personne de soixante, soixante-dix ou quatre-vingts ans est malade, et les jours passent.

Un bateau dont la voile est hissée, quand le vent souffle.

Parmi les sermons, le Sermon ininterrompu [Pourquoi Sei nomme-t-elle ici le Sermon ininterrompu ? M. Kaneko le place dans un chapitre spécial.] me charme.

84. Choses qui sont éloignées, bien que proches

Les fêtes dans les environs du Palais [Sans doute s'agit-il en réalité des fêtes célébrées au palais, et en même temps dans des temples éloignés de la capitale.].

Les relations entre des frères et sœurs, ou des parents, qui ne s'aiment pas.

Le chemin qui serpente dans la montagne de Kurama.

L'intervalle entre le dernier jour du douzième mois et le premier jour de l'an.

85. Choses qui sont proches, bien qu'éloignées

Le Paradis [Allusion à divers textes bouddhiques (comp. une poésie du bonze Sengyô). Quand on est pieux, on atteint bientôt le paradis, si éloigné qu'il soit.].

La route d'un bateau [Sans s'éloigner de la côte, le bateau peut parcourir une longue distance.].

Les relations entre un homme et une femme.

86. Puits

[Dans ce chapitre, Sei énumère non seulement de véritables puits, mais aussi des bassins formés en barrant le cours d'un torrent ou d'une rivière.]

Le puits de Horikane.

Parmi les puits dont l'eau jaillit, celui qui est dans la Montée des rencontres me charme.

Le puits dans la montagne ; on le cite comme exemple, quand on parle de choses peu profondes [Poésie du *Man.yôshû*.], et je me demande quelle est l'origine de cette habitude.

Le puits d'Asuka. Il est amusant qu'on l'ait loué en disant « L'eau y est fraîche aussi [Chanson populaire.]. »

Le puits de Tama. Le puits dont le nom rappelle un lieutenant de la garde du corps. Le puits des cerisiers. Le puits de Kisakimachi [« du quartier de l'impératrice », au palais de Kyôto « du quartier de l'impératrice », au palais de Kyôto.].

Le puits de Chinuki.

87. Gouverneurs de province

Le gouverneur de K'ii. Celui d'Izumi.

88. Vice-gouverneurs qui occupent des postes provisoires

Le vice-gouverneur de Shimotsuke. Celui de Kai. Celui d'Echico. Celui de Chikugo. Celui d'Awa.

89. Fonctionnaires du cinquième rang

Pour les fonctionnaires du Ministère du Protocole, pour les officiers appartenant à la gauche de la garde du Palais, pour les archivistes, le cinquième rang est une chose enviable. Mais les chambellans du sixième rang ne doivent pas le priser autant.

L'homme qui a reçu la coiffure de noblesse, et qui porte maintenant le titre de fonctionnaire du cinquième rang dans un tel service, ou de vice-gouverneur d'une telle province, possède une petite maison au toit de planches, qu'on a entourée d'une clôture neuve, faite de minces planchettes de thuya entrelacées. À côté, se trouve une remise pour les voitures ; comme de nombreux arbres se dressent tout près, devant la maison, on y fait attacher les bœufs, et c'est là qu'on leur donne à manger de l'herbe ou autre chose. C'est détestable.

Où réside le fonctionnaire, le jardin est très bien entretenu, la maison a des stores d'Iyo, faits de roseaux et suspendus, à la file, à des lanières de cuir violet ; on y voit des portes de treillis tapissées de toile. Le soir, cet homme ordonne de fermer solidement la grande porte. Sa position est sans aucun avenir, et tout à fait déplaisante.

Ce qui conviendrait à un fonctionnaire comme celui-là, ce serait d'habiter tout naturellement la maison

de ses parents, ou bien, il va sans dire, celle de son beau-père, pourvu qu'il n'y demeure ni oncle ni frère aîné ; la maison dans laquelle semble manquer la personne qui devrait y vivre ; ou encore le logis, devenu inutile, d'un préfet avec qui ce fonctionnaire était dans de bons termes, et qui est parti pour sa province.

Si le fonctionnaire n'a pas ces ressources, comme les maisons appartenant aux princes, enfants de l'Impératrice douairière ou des Princesses Impériales, sont nombreuses, il sera bien heureux, après avoir obtenu l'emploi qu'il attendait, de trouver un jour ou l'autre un endroit convenable pour se loger.

Quand une femme habite seule, j'aime que la maison soit partout en désordre, et le mur de terre écroulé. S'il y a un étang, je suis ravie qu'il y croisse quantité d'herbes aquatiques. Sans que les armoises fines [Ou : « Sans que les armoises poussent en énorme abondance ».] poussent en abondance dans le jardin, il faut que l'on puisse apercevoir çà et là des herbes vertes sortant du sable. L'aspect désolé du lieu me charme le cœur. Au contraire, je ressens une pénible impression quand je vois trop clairement comment on s'est ingénié pour tout réparer de façon que cela plût aux yeux, et comment la grande porte est solidement fermée.

Il est agréable, pour une dame en service au Palais, d'avoir son père et sa mère, chez qui elle peut demeurer lorsqu'elle est à la campagne.

Quand on loge dans une maison étrangère, où les gens entrent et sortent en foule, où, des chambres du fond, vous arrive le bruit produit par toutes sortes de voix, où le pas des chevaux fait tapage, on se sent triste malgré tout ce tumulte. Cependant, quelqu'un vient parfois vous voir un moment, à la grande porte, soit en secret, soit ouvertement.

« Naturellement, vous dit le visiteur, ne sachant pas que vous aviez quitté la Cour, j'ai omis pendant quelque temps de venir » ; ou bien il veut apprendre quand on retournera au Palais. Si c'est celui qu'on aime, on se dit : « Comment pourrais-je le laisser dehors ? » On lui ouvre la porte ; mais le maître de la maison semble penser qu'on fait trop de bruit, et qu'il est dangereux de laisser la porte ouverte jusqu'au milieu de la nuit. C'est détestable.

« A-t-on fermé la grande porte ? » demande-t-il l'instant d'après ; et le portier répond d'un air ennuyé : « Non, il y a encore quelqu'un dans la maison. – Dès que cet homme sera sorti, fermez tout de suite, ordonne alors le maître ; il y a eu beaucoup de vols par ici ces jours derniers. » C'est très contrariant, et l'ami qui est auprès de vous écoute aussi. Les serviteurs qui ont accompagné ce seigneur doivent rire en voyant les gens de la maison qui sont aux aguets, regardant sans cesse, furtivement, pour savoir si le visiteur est maintenant parti. Quelle sévère réprimande le maître vous fera s'il a entendu ces serviteurs imiter sa voix !

Il est possible que les visiteurs ne montrent pas clairement ce qu'ils pensent, et ne le disent point ; mais des gens qui ne vous aimeraient pas viendraient-ils ainsi vous voir, chaque nuit, sans y manquer ? Pourtant, parmi eux, il en est, au cœur dur, qui s'en vont en déclarant : « La nuit est avancée, peut-être est-il dangereux qu'on laisse ouverte la grande porte. » En vérité, si celui qui est venu a de l'affection pour vous, on a beau le congédier et lui répéter qu'il doit s'en aller bien vite, il laisse la nuit s'écouler. Cependant, le portier passe et repasse, faisant ses rondes ; il paraît tout étonné quand il voit que le jour va poindre, et il grommelle, assez haut pour qu'on l'entende : « Quelle imprudence ! Cette porte, qu'il faudrait tenir close avec un soin extrême, est restée grande ouverte toute la nuit ! » Il ferme la porte, à l'aube, alors que c'est inutile. Comme tout cela paraît déplaisant !

Pour les dames qui sont chez leurs parents, il en va beaucoup mieux. Mais s'il s'agit de beaux-parents [C'est-à-dire : « Si le père est remarié, ou la mère ».], c'est encore pis que chez des étrangers, car on se demande sans cesse ce qu'ils vont penser. La maison d'un frère aîné, d'après ce que j'ai entendu dire, aurait dans le fait

les mêmes inconvénients.

C'est bien agréable quand la grande porte n'est jamais surveillée avec tant de prudence, pas plus au milieu de la nuit qu'à l'aurore ; on peut sortir à la rencontre de celui qui vient vous voir, quelque prince ou quelque seigneur en service au Palais Impérial. On passe la nuit d'hiver en conversations. On laisse relevées les fenêtres de treillis, et après le départ du gentilhomme, on le regarde au loin qui s'en va. C'est encore plus charmant quand il part au matin, à l'heure où la lune pâlie est encore visible. Après que le visiteur s'est éloigné en jouant de la flûte, je ne puis dormir tout de suite ; j'aime à m'assoupir peu à peu, en parlant de lui avec mes compagnes, en disant et en écoutant des poèmes.

C'est ravissant quand la neige, sans être haute, couvre la terre ainsi qu'un léger duvet. C'est charmant aussi lorsqu'elle s'est amassée pour former un épais manteau ; dès le coucher du soleil deux ou trois amies s'assoient autour d'un brasier sur la véranda, près du bord. Pendant qu'elles bavardent, la nuit tombe ; mais elles n'allument pas de lampe dans la chambre, tout illuminée par la blanche lueur que renvoie la neige.

Elles s'amuse à racler les cendres du brasier avec les baguettes de métal, et s'entretiennent de mille choses, émouvantes ou drôles. C'est délicieux.

Au moment où les dames songent que la première partie de la nuit doit être achevée, tout près elles entendent un bruit de pas. Elles s'étonnent et regardent qui vient. C'est un homme que l'on peut voir arriver, de temps à autre, en de pareilles occasions, alors qu'on n'attend pas sa visite. « Je me demandais, dit-il, si vous admiriez cette neige, aujourd'hui ; mais retenu par ceci, par cela, je suis resté toute la journée à tel endroit. » Et les dames, sans doute, lui récitent des poésies comme celle de « l'homme qui viendrait aujourd'hui [Poésie de Taira Kanemori (milieu du X^e siècle).] ». Elles rient, elles parlent avec lui de toutes choses, en commençant par les événements de la journée. Les dames ont sorti un coussin rond ; mais le visiteur, sans le prendre, s'assied au bord de la véranda, en laissant pendre une jambe.

La causerie se prolonge jusqu'à l'heure où l'on entend nommer les cloches de l'aurore, et il semble encore aux dames qui sont derrière le store, comme au seigneur qui est dehors, que la nuit n'a pas assez duré. Avant qu'il fasse jour le courtisan, se disposant à partir, récite le passage où il est question de la neige qui couvre je ne sais quelle montagne [Poème chinois recueilli dans le *Wakanrôishû*]. C'est charmant. S'il n'y avait eu là que des femmes, elles n'auraient pu demeurer ainsi une nuit entière. Aujourd'hui les dames ont pris à bavarder plus de plaisir qu'elles n'en trouvent d'ordinaire ; après que le visiteur les a quittées, entre amies elles parlent de ses façons élégantes.

Au temps de l'empereur Murakami, un jour où la neige formait une couche épaisse, l'Empereur ordonna d'en remplir un plateau fait de bois de saule. On y ficha un rameau fleuri de prunier, et comme la lune était très brillante, le souverain dit à la dame Hyôe, une dame-chambellan : « Composez donc à ce propos une poésie ; qu'allez-vous pouvoir débiter ? » La dame répondit : « C'est le temps de la neige, de la lune et des fleurs [Poème de Po Kyu-yi.] », et l'Empereur en fut extrêmement charmé. « Si elle avait, déclara-t-il, composé un poème, c'eût été fort ordinaire. Mais trouver quelque chose qui convînt aussi bien aux circonstances ! Voilà qui était difficile ! »

Une autre fois, alors que cette même femme l'accompagnait, l'Empereur s'arrêta dans une salle de son palais, à un moment où personne ne s'y trouvait, et comme de la fumée s'élevait du brasier, il dit à la dame : « Quelle est cette fumée ? Allez donc voir ! » Après avoir jeté un coup d'œil, elle revint et récita ce joli poème :

« *Comme je regardais ce qui*

*... Ramait en pleine mer,
... Brûlait sur la braise,
Dans l'Océan,
C'était ... un pêcheur qui revenait
... une grenouille. »
Après la pêche. »*

Une grenouille, en effet, avait sauté dans le brasier, et s'y consumait.

Un jour, la dame Miare no Senshi habilla de jolies poupées, hautes d'environ cinq pouces, qu'elle fit à la ressemblance des pages du Palais. Elle leur lia les cheveux des deux côtés de la tête, les vêtit splendidement d'un habit de cour, et après avoir écrit le nom de chacune de ces poupées, elle les présente respectueusement à l'Impératrice, qui aima beaucoup, surtout, celle que la dame avait appelée Tomo-akira no Ôkimi.

Quand je commençai d'aller au palais de l'Impératrice [Probablement au premier mois de 990.], tant de choses me remplissaient de confusion que je n'en savais plus le nombre ; et j'étais toujours près de pleurer, Aussi n'y allais-je que le soir, tous les jours. Je me tenais derrière le paravent de trois pieds, auprès de Sa Majesté, qui prenait des peintures et daignait me les montrer. Mais malgré toute sa bienveillance, je n'osais pas même avancer la main pour prendre ces feuilles de papier, mon embarras était extrême. « Cette image représente ceci, me disait ma maîtresse ; celle-là est d'une telle manière », et ainsi de suite. Cependant, comme on avait apporté, puis mis sur un plateau à pied, la lampe de la chambre, on pouvait, contrairement à ce que l'on aurait cru, voir tout plus distinctement qu'en plein jour : on distinguait même chaque cheveu. J'étais toute honteuse ; pourtant je me dominais, et je considérais les peintures que l'Impératrice me faisait admirer.

La saison était très froide, et lorsqu'elle me tendait ces images, je voyais à peine ses mains ; mais elles étaient d'une si jolie nuance rose que je les trouvais infiniment belles. Je la regardais de tous mes yeux, me demandant avec étonnement, moi qui arrivais de ma province, comment une telle personne pouvait exister en ce monde.

À l'aurore, quand je me préparais, impatiente, à partir bien vite, l'Impératrice disait : « Le dieu de Katsuragi lui-même, pourrait rester encore un instant. » Et je me rasseyais sur le sol, obliquement par rapport à Sa Majesté, de façon à échapper le plus possible à ses regards. Je n'ouvrais pas seulement la fenêtre de treillis. Une fois, venant près de nous, une dame déclara qu'il fallait ouvrir cette fenêtre ; mais comme une servante, ayant entendu, allait le faire, notre maîtresse lui ordonna d'attendre, et les deux femmes se retirèrent en riant.

L'Impératrice m'interrogeait sur diverses choses, et disait enfin : « Voilà longtemps que vous êtes ici, et vous devez avoir envie d'aller à votre chambre. Partez donc vite ! » Puis elle ajoutait : « Revenez de bonne heure ce soir ! »

Il était tard quand je me traînais hors de la présence de Sa Majesté ; partout les fenêtres étaient ouvertes, et l'on voyait la neige qui couvrait le jardin, ravissante.

Plusieurs fois, l'Impératrice m'écrivit de venir auprès d'elle pendant le jour, en ajoutant que les nuages chargés de neige obscurcissaient tellement le ciel que personne ne me verrait. Comme je n'osais pas obéir aux ordres répétés de ma maîtresse, la dame qui gouvernait notre chambre s'exclama : « Allez-vous toujours rester ainsi enfermée ? Si Sa Majesté vous fait l'insigne faveur de vous admettre en sa présence, elle doit avoir ses raisons. Celle qui ne se rend pas aux désirs de sa protectrice est vraiment détestable. »

Elle me fit partir à la hâte ; je perdais la tête, et j'arrivai, désolée, près de l'Impératrice.

J'étais émerveillée en contemplant la neige accumulée sur les cabanes des veilleurs de nuit [Les gardes qui veillent sur les feux allumés dans les jardins.], si jolie.

Dans la salle où se tenait Sa Majesté, je vis comme à l'ordinaire le brasier carré ; il était tout plein de charbons ardents ; mais personne, à dessein, ne s'était assis à côté. L'Impératrice avait devant elle un brasier rond, fait du bois odorant que produit le pays de Jin [Chen (jap. Jin) est le nom d'une ancienne principauté chinoise.], laqué, semé de points d'or. Des dames d'un haut rang l'entouraient et s'empressaient à la servir. Dans la pièce suivante, se trouvaient d'autres dames assises auprès d'un long brasier rectangulaire, si nombreuses qu'aucun espace ne restait libre entre elles, toutes vêtues de manteaux chinois, dont elles avaient rejeté le collet sur leurs épaules. Je les enviais en admirant comme elles agissaient à leur aise. Elles passaient des lettres à l'Impératrice ; elles se levaient, s'asseyaient sans la moindre gêne ; elles parlaient et riaient. Je me demandais quand donc je pourrais avoir cette désinvolture et me mêler à elles ; et je me sentais remplie de confusion à cette seule pensée.

Il y avait encore, plus près du fond de la salle, trois ou quatre dames qui examinaient ensemble des peintures.

Après un moment, on entendit les voix bruyantes d'avant-coureurs qui faisaient écarter les gens. « C'est, dit quelqu'un, le Seigneur maire du palais [Michitaka.] qui arrive », et chacune prit ce qui lui appartenait, parmi tous les objets dispersés. Je me retirai dans le fond de la pièce, j'avais cependant grande envie de voir un personnage qui devait être si beau, et je regardai furtivement dans la salle par une fente de l'écran. En réalité, c'était le Seigneur premier sous-secrétaire d'État [Korechika.] qui venait d'entrer. La blancheur de la neige faisait ressortir splendidement le violet-pourpre de son manteau de cour et de son pantalon à lacets. Il prit place près d'un pilier, puis déclara : « Hier et aujourd'hui, j'aurais dû rester enfermé pour faire abstinence ; mais il tombait tant de neige que j'étais inquiet à votre sujet... — Je pensais, lui répondit l'Impératrice, qu'il n'y avait plus de chemin [Allusion à la poésie de Kanemori mentionnée plus haut.], et je me demandais comment vous pourriez bien venir. » Le Sous-secrétaire d'État se mit à rire, et répliqua : « Je suis accouru en songeant que, peut-être, vous me trouveriez admirable [Allusion à la poésie de Kanemori mentionnée plus haut.] ! »

Quelle chose pourrait être plus jolie que la manière dont ils parlaient ? Il me semblait que la scène ne devait pas être différente de celles que l'on raconte dans les romans avec force hyperboles. L'Impératrice portait un vêtement blanc sous un autre de damas de Chine, également blanc, et recouvert lui-même de deux manteaux de damas de Chine écarlate, sur lesquels retombaient ses cheveux. Je regardais, en pensant que l'on voyait de pareilles choses dans les peintures ; mais je ne les connaissais pas encore en réalité, je croyais rêver.

Le Premier sous-secrétaire causait et plaisantait avec les dames ; elles lui répondaient sans être gênées le moins du monde, et, lorsqu'il lui arrivait de dire quelque chose de faux, elles le démentaient et discutaient avec lui. J'étais étonnée jusqu'à la stupéfaction devant un spectacle si étrange, et je me sentais rougir sans raison.

Le Premier sous-secrétaire prit quelques fruits, et en offrit à l'Impératrice. Il dut demander qui se trouvait derrière l'écran, et une dame lui répondit sans doute que c'était moi. Il se leva ; je pensais qu'il allait peut-être sortir, quand il vint s'asseoir tout près de l'écran, et m'adressa la parole. Il me parla de choses qu'il se rappelait avoir entendu dire de moi, au temps où je ne vivais pas encore à la Cour. Il voulait savoir si ces choses s'étaient passées vraiment comme on le lui avait raconté. J'avais été confuse alors que, le rideau nous séparant, je le considérais seulement de loin ; mais en cet instant, pendant que nous conversions tous les deux face à face, je me sentais stupide, et il ne me semblait pas que tout ce que je voyais et entendais pût être réel.

Avant que je vinsse à la Cour, il m'était arrivé d'aller admirer le cortège de l'Empereur lorsqu'il sortait de son Palais ; en de telles occasions, le Premier sous-secrétaire avait parfois jeté les yeux, un moment, sur ma voiture ; mais j'avais alors ajusté les rideaux intérieurs, et de crainte qu'il ne pût m'apercevoir au travers, j'avais caché mon visage derrière mon éventail. Je ne pouvais plus me dérober si aisément, et je me demandais comment j'étais entrée dans une carrière pour laquelle mon cœur semblait si peu fait. J'étais trempée de sueur, hors de moi. Qu'aurais-je pu répondre au frère de ma maîtresse ? Il se saisit même de l'éventail que je tenais levé, prudemment, devant moi. Je pensai à la laideur de mes cheveux, qui devaient être répandus en désordre, et j'apparus sans doute véritablement aussi affreuse que je le redoutais. J'espérais que le Sous-secrétaire s'en irait bientôt ; mais il jouait machinalement avec mon éventail, il me questionnait, souhaitant d'apprendre qui en avait peint les ornements, et il ne se hâtait point de partir. Pendant ce temps, je demeurais immobile, la tête baissée ; je gardais ma manche pressée contre mon visage, de telle sorte que, ma poudre blanche s'attachant à mon manteau chinois, je devais avoir la figure tachetée.

L'Impératrice comprit probablement que j'étais, pour sûr, désolée de voir le Premier sous-secrétaire rester aussi longtemps près de moi. « Regardez ceci, lui dit-elle, en lui montrant un billet ; qui l'a écrit ? » Je me réjouissais, espérant qu'il allait me laisser ; mais il répondit : « Donnez-moi ce papier, je verrai. » Comme ma maîtresse le priait de venir auprès d'elle, il répliqua : « Quand Shônagon tient quelqu'un, il ne s'en va pas. »

La plaisanterie était tout à fait dans le goût moderne, mais elle ne convenait ni à nos rangs ni à nos âges respectifs ; j'étais fort mal à mon aise. Cependant, l'Impératrice avait pris un cahier écrit par quelque dame en caractères cursifs, et le regardait. « De qui peut être cette écriture ? demanda le Sous-secrétaire ; montrez donc à cette dame [A Sei.] : je pense qu'elle connaît celle de tout le monde. » Il parlait ainsi, au hasard, simplement pour me faire répondre.

Alors que je me trouvais si embarrassée en présence d'un seul seigneur, un autre arriva, précédé par des coureurs, et vêtu, comme Korechika, d'un manteau de cour. Le deuxième gentilhomme paraissait encore un peu plus splendide que le Sous-secrétaire d'État ; il disait des plaisanteries que les dames louaient, et dont elles s'amusaient en riant. « Et moi aussi, s'écriaient-elles, j'ai vu cette personne faire ceci ou cela... » En les entendant parler ainsi des courtisans, je pensais qu'il devait s'agir de fantômes ou d'anges descendus sur la terre ; et pourtant, plus tard, lorsque je fus accoutumée au service du Palais et que les jours eurent passé, je me suis dit qu'il n'y avait pas là de quoi tant s'étonner. Sans doute les dames elles mêmes que je voyais si peu gênées avaient-elles ressenti la même impression que moi, quand elles étaient arrivées au Palais, après avoir quitté pour la première fois la maison de leurs parents, et pourtant, en faisant leur service, elles avaient dû peu à peu s'y habituer tout naturellement.

L'Impératrice m'adressa quelques mots et me demanda si je l'aimais vraiment. Je m'empressais de lui répondre « Comment pourrais-je ne pas vous aimer ? » quand, justement, quelqu'un éternua très fort du côté de l'office. « Ah ! quelle triste chose ! s'écria Sa Majesté ; c'est que vous me trompiez [L'éternuement passait pour un signe de mensonge. C'était aussi un funeste présage.] Bien... Bien... » puis elle entra dans la salle du fond. Comment aurais-je pu mentir ? Aurais-je, seulement, jamais pu et dire que je l'aimais passablement ? Je songeais que le menteur, c'était le nez dont on avait entendu le bruit. Qui donc avait fait une chose aussi désagréable ? Généralement, cela me déplait ; quand j'ai moi-même envie d'éternuer, je me retiens, et je refoule mon souffle de toutes mes forces. Mais en un pareil moment, à plus forte raison, cela me semblait détestable ; pourtant, comme j'étais encore inexpérimentée, je ne sus rien dire pour me disculper. Cependant le jour était venu, et je me retirai dans notre chambre. Je venais d'y arriver, quand on m'apporta une lettre élégamment écrite sur du papier fin, vert clair. J'y lus ces mots :

« Voici la pensée de l'Impératrice :

*« Comment donc,
Comment aurais je pu
Distinguer le vrai du faux,
S'il n'y avait au ciel le dieu Tadasu,*

Qui reconnaît la fausseté dissimulée [Tadasu, de l'original, est un « mot connexe » ; il faut d'abord l'entendre comme un nom propre, celui du « dieu de l'enquête », et lui donner ensuite le sens d' « examiner, reconnaître, distinguer ».] ? »

À la fois charmée, désolée, j'étais hors de moi, et j'aurais voulu retrouver la personne qui avait éternué la nuit précédente. Je dis à la messagère :

*« Si mon amour pour l'Impératrice était peu profond,
La chose n'aurait rien à voir à cet éternuement ;
Mais il est désolant que je connaisse
Un sort misérable
À cause d'un nez qui fait du bruit. »*

« Veuillez répéter seulement cela à Sa Majesté, plus correctement que je ne vous le dis. Il faut toujours craindre la malédiction du dieu de Shiki [Les magiciens l'invoquaient quand ils voulaient jeter quelque mauvais sort.]. »

Même après avoir envoyé cette réponse, je me demandais encore, avec surprise, comment cet éternuement avait pu se produire juste à l'instant qu'il devait être le plus inopportun.

90. Gens qui ont un air de suffisance

Celui qui éternue le premier, le matin du jour de l'an [On souhaitait longue vie à celui qui éternuait ; mais pourquoi Sei parle-t-elle du jour de l'an ?].

La mine de l'homme qui a fait parvenir au poste envié l'enfant qu'il chérit, alors que de nombreux chambellans étaient en concurrence.

Celui qui obtient le meilleur poste de l'année, quand sont nommés les gouverneurs de province, montre un visage triomphant, encore qu'il réponde : « Quoi donc ! C'est pour moi une étrange disgrâce ! » aux gens qui le félicitent et lui disent : « Vous avez été d'une habileté remarquable, et vous voilà un personnage. »

Et aussi celui qu'un seigneur a choisi pour gendre, parmi de nombreux rivaux, doit se dire : « Moi... »
L'exorciste qui a chassé un démon opiniâtre.

Au jeu de la rime cachée [Il fallait deviner dans un poème chinois le caractère sur lequel un des joueurs avait le doigt.] celui qui, tout de suite, devine quel est le caractère et le fait découvrir.

Lors du concours de tir au petit arc, dans l'un des camps un homme tousse, il est distrait, il s'agite ; mais il domine son impatience, et sa flèche part en ronflant bruyamment. S'il atteint le but, quel air de triomphe !

Au jeu de dames, un joueur cupide ne prend pas garde que la position des pions, dans un endroit du damier, lui assure déjà l'avantage, et il va brouiller le jeu ailleurs. Cependant, c'est de l'autre côté, quand il ne reste plus une case, qu'il prend à son adversaire bon nombre de pions et les ramasse. N'est-ce pas splendide ? Il sourit d'un air fanfaron, il est plus fier de son gain que d'une victoire ordinaire.

Celui qui devient gouverneur de province après avoir longtemps attendu semble radieux. Autrefois vassal de peu d'importance, il pensait, quand on s'oubliait jusqu'à le traiter avec impolitesse et dédain, que c'était fâcheux ; mais il songeait aussi qu'il n'y pouvait rien et, prenant patience, il laissait les jours

s'écouler. Pourtant, maintenant, quand on voit les gens qui étaient ses supérieurs lui témoigner du respect et le flatter en lui disant : « Je vous obéirai en tout », on se demande s'il a été naguère ce vassal. Voici qu'il a des femmes à son service ; du jour au lendemain, il possède des meubles et se pare de somptueux habits qu'on ne lui connaissait pas.

Et lorsque cet homme qui a été fait gouverneur de province devient capitaine de la garde du corps ! Il est altier, il a l'air triomphant, il semble extraordinairement ravi, plus même que ne le serait un jeune homme, noble de naissance, nommé à ce grade.

Une haute fonction est bien encore ce qu'il y a de plus superbe. Quoiqu'un certain homme fût autrefois le même qu'aujourd'hui, on le dédaignait, sans se gêner, alors qu'il était noble du cinquième rang ou qu'il occupait le poste de gentilhomme de la chambre ; mais quand il est devenu deuxième sous secrétaire d'État, ou premier sous-secrétaire, ou ministre, on ne peut s'empêcher d'être absolument pénétré de respect devant lui. Ah ! rien ne saurait vous faire ressentir une plus forte impression ! Étant donné la place qu'il possède, un préfet doit paraître aussi bien imposant. Quand, après avoir administré successivement de nombreuses provinces, il est nommé par exemple sous-gouverneur de Kyûshû, quand il atteint le quatrième rang, et qu'il peut aller de pair avec les hauts dignitaires, c'est un personnage considérable. Cependant après tout, comme cet homme est alors vieux, cela vaut-il quelque chose ? Et puis, y a-t-il beaucoup de gens qui parviennent à ces honneurs ? Les femmes d'une condition moyenne semblent estimer que c'est un bonheur, pour l'une d'elles, de s'éloigner de la capitale, mariée à un gouverneur de province. Il est superbe, quand on est la fille d'un dignitaire ordinaire, de devenir impératrice [On vit pour la première fois pareille chose en 1013, sous le règne de Sanjô : une fille de Fujiwara Naritoki, lequel n'avait été ni maire du palais, ni seulement ministre, parvint à la dignité de kôgô.]. Pourtant, lorsqu'un homme s'élève de lui-même, c'est encore plus magnifique. Et quel air triomphant il a !

Quand passe un prêtre, un des bonzes du Palais, lui trouve-t-on rien de remarquable ? Même s'il lit avec ferveur les Écritures, et s'il a une mine agréable, les femmes le dédaignent, et c'est vraiment pénible. Mais que celui qui était ainsi méprisé devienne évêque ou archevêque, est-il rien qui ressemble à la façon dont les gens, l'esprit troublé, croyant voir en lui l'apparition d'un Bouddha, le révèrent ?

91. Le vent

La tempête.

L'ouragan qui dessèche les arbres, en automne et en hiver. Au troisième mois, la brise qui souffle doucement le soir au crépuscule, annonçant la pluie, me charme le cœur.

Le vent mêlé de pluie qui souffle au huitième et au neuvième mois m'émeut aussi beaucoup. L'averse raie le ciel de traits obliques ; il est amusant de voir les gens mettre par-dessus leur vêtement non doublé, de soie raide, l'habit ouaté qu'ils ont porté tout l'été, auquel la sueur, en séchant, a laissé son odeur. Quand vient le moment où l'on voudrait ôter même le vêtement de soie raide, qu'on trouve trop chaud, il est curieux de se demander quand donc on a pu avoir besoin de se couvrir ainsi.

À l'aube, quand les fenêtres de treillis et les portes à deux battants sont ouvertes, toutes grandes, la rafale entre soudainement, et vous point le visage. C'est ravissant.

Vers la fin du neuvième mois et le début du dixième, le ciel est couvert de nuages, le vent souffle très fort ; les feuilles jaunies des arbres se répandent et font en tombant le même bruit que la pluie : « horo-horo ». C'est d'une mélancolie délicieuse. Ce sont surtout les feuilles du cerisier, de l'aphananthe [*Muku*, un arbre qui ressemble à l'orme.], qui tombent en abondance. Quand vient le dixième mois, les jardins où il y a

beaucoup d'arbres sont superbes.

En automne, le lendemain d'un jour où la tempête a fait rage, on ressent une étrange impression de tristesse. Les clôtures à claire-voie, faites de bambous, les paravents extérieurs sont renversés les uns à côté des autres, et l'aspect du jardin est pitoyable. On est déjà peiné en voyant un grand arbre abattu, dont le vent a rompu les branches. Mais quelle douloureuse surprise, lorsqu'on s'aperçoit qu'après avoir oscillé, il s'est couché, tout de son long, sur les lespédèzes et les valérianes !

Quant le vent, tout à coup, pénètre dans les maisons, par les interstices des fenêtres en treillis, finement tamisé comme si les lattes de ces fenêtres avaient été disposées à dessein, on ne peut croire que ce soit là ce même vent qui soufflait en tempête.

Un matin, je vis une femme vraiment jolie, d'une beauté qui se passait d'artifices, se glisser hors de l'appartement central, et sortir un peu sur la terrasse, en se regardant dans un miroir. Elle portait un vêtement écarlate très foncé, à la surface délustrée, avec, par-dessus, un manteau de tissu couleur de feuille morte, et un autre d'étoffe très légère. Le fracas de la tempête l'ayant empêchée de dormir pendant la nuit, elle avait fait la grasse matinée, elle venait de s'éveiller [Ou : « elle était restée longtemps éveillée ».]. Il était vraiment ravissant de voir retomber sur ses épaules sa chevelure que le vent, soufflant au hasard, dérangeait et gonflait légèrement.

Pendant qu'elle contemplait l'aspect désolé du jardin, arriva une jeune fille qui pouvait avoir dix-sept ou dix-huit ans. Celle-ci n'était pas petite ; mais, en la considérant, on n'aurait pu dire, à la réflexion, que c'était déjà une femme. Elle avait une tunique non doublée, de soie raide, dont la couleur bleu foncé semblait fanée, et qui était toute déchirée et mouillée, sous un vêtement de nuit violet clair. Ses cheveux, égalisés à l'extrémité comme les roseaux dans la plaine, étaient aussi longs qu'elle était grande, et retombaient librement sur la traîne de son vêtement, par le côté duquel on apercevait sa jupe, la seule pièce neuve et brillante de son costume.

Dans le jardin, une petite servante ramassait, pour les entasser, les plantes et les arbustes que le vent avait déracinés, et brisés, ou bien elle les relevait et essayait de les redresser. Une dame qui l'accompagnait regardait cela d'un air d'envie, en se demandant comment faire pour se joindre à ces jeux ; elle aussi était amusante à observer, pour moi qui la voyais par-derrière.

92. Choses charmantes

À travers la cloison, m'arrive le bruit faible d'une voix qui n'est sûrement pas celle d'une servante. En voici justement une qui répond d'une voix juvénile, et semble s'approcher avec un bruissement d'étoffes. Peut-être est-il temps qu'elle serve le repas.

J'entends résonner les baguettes et la cuillère qui s'entrechoquent ; ou bien le bruit que fait en retombant l'anse du vase où l'on met le vin de riz vient frapper mon oreille.

Avec de jolis vêtements d'étoffe foulée, des cheveux qui, sans être en désordre, se répandent sur les épaules.

Le soir, dans une salle superbement ornée, on n'a pas apporté la lampe de la chambre ; mais un feu ardent brûle dans le brasier rectangulaire ; sa clarté fait luire les cordons de l'écran, et briller distinctement les crochets qui servent à maintenir relevé le store à tête.

Il est charmant de voir apparaître, éclairé par le feu qu'on ranime parmi les fines cendres, dans un élégant brasier, un dessin habilement fait [On a dit qu'il s'agissait d'un dessin ornant la paroi du brasier, à l'intérieur.].

Ou encore de voir très distinctement les baguettes qui servent à remuer le feu, mises en croix l'une sur l'autre.

Très tard dans la nuit, après que tout le monde s'est endormi, quelques courtisans continuent cependant à causer dehors, et l'on entend, dans la pièce du fond, le bruit répété des pions que les joueurs de dames remettent dans leur boîte. C'est délicieux.

Une lumière allumée sur la véranda.

J'entends du bruit à travers la cloison ; c'est un homme qui est venu voir en secret une des dames, ils m'ont réveillée au milieu de la nuit. J'écoute ; mais je ne puis distinguer leurs paroles ; le galant rit tout bas, et je me demande, amusée, ce que les deux amis peuvent bien se dire.

93. Iles

L'île d'Uki. Les Quatre-vingts îles. L'île de Taware. Celles de Mizushima, de Matsu-ga-ura, de Magaki, de Toyora, de Tado.

94. Plages

Les plages de Soto, de Fukiage. La longue plage [Nagahama, en Ise.]. Les plages d'Uchide, de Moroyose, de Chisato [« des mille villages », en Kii. Pour contenir tant de villages, elle doit être grande.]. Je m'imagine que la dernière est très vaste.

95. Baies

Les baies d'Ou, de Shiogama [« de la chaudière à sel », en Rikuzen.]. de Shiga, de Nataka, de Korizuma, de Waka.

96. Temples bouddhiques

Les temples de Tsubosaka, de Kasagi, de Hôri.

Quand je songe au temple de Kôya, je me rappelle avec émotion que Kôbô-daishi [Kukai (774-835), plus connu sous son nom posthume de Kôbô-daishi, introduisit au Japon les doctrines de la secte Shingon. C'est lui qui fonda, en 816, le plus ancien des temples situés dans la montagne de Kôya, en Kii.] autrefois y vécut.

Les temples d'Ishiyama, de Kokawa, de Shiga.

97. Les Saintes Écritures

Le Livre où est glorifié le lotus de la Loi ; il va sans dire qu'on doit le mentionner.

Le Livre des mille mains.

Les Dix prières de Fugen [« L'Universellement sage », le patron des bouddhistes qui pratiquent la contemplation.].

Le Livre de la demande.

La Formule magique du Vénérable et victorieux.

Le Grand charme d'Amida.

La Formule magique des mille mains.

98. *Écrits*

Le Recueil des poésies qu'a laissées Haku Rakuten [Po Lo-t'ien (nom littéraire de Po Kyu-yi).].

L'Anthologie chinoise [*Wen-siuan* (jap. *Monzen*), morceaux de genres divers, rassemblés par le prince Siao Tong, vers 530.].

Un placet rédigé par un docteur en littérature.

99. *Bouddhas*

La « Toute-Puissante » [On parle couramment des « six Kwannon », c'est-à-dire des six images que les artistes donnent de la déesse de la pitié : Kwannon aux mille yeux et aux mille mains, K. aux onze visages, ... K. la toute-puissante, représentée avec six bras, et tenant dans une main un joyau magique.], désolée par ce qu'elle voit dans le cœur des hommes, reste pensive, la tête appuyée sur sa main. En la contemplant, on est pénétré d'une émotion sans pareille, et rempli de confusion.

La Déesse aux mille mains, et tous les six aspects de Kwannon [On parle couramment des « six Kwannon », c'est-à-dire des six images que les artistes donnent de la déesse de la pitié : Kwannon aux mille yeux et aux mille mains, K. aux onze visages, ... K. la toute-puissante, représentée avec six bras, et tenant dans une main un joyau magique.].

Le vénérable Fudô [« L'Immuable. »]. Le Bouddha Yakushi [« Le Sage guérisseur. »]. Shaka [Le bouddha Sakya-Muni.]. Miroku [« Le Bienveillant », le bouddha futur.]. Fugen. Jizô [« Entrailles de la terre », le patron des enfants, le dieu compatissant qui secourt les affligés.].

100. *Contes*

[Parmi les ouvrages énumérés, seul le « Conte du creux » nous est parvenu. Nous connaissons à vrai dire un « Conte de Sumiyoshi » ; mais il ne paraît pas, d'après sa forme, qu'on puisse le confondre avec celui dont parle Sei, auquel il doit être bien postérieur.]

Le « Conte de Sumiyoshi ». Le « Conte du creux » et les romans du même genre. « Le changement de palais. » « La femme qui attend la lune. » « Le lieutenant de Katano. » « Le lieutenant du Palais des pruniers. » « Les yeux des gens. » « L'abandon du pays. » « Les arbres ensevelis. » « La branche de pin qui encourage à progresser dans la Voie du Bouddha. »

Dans le « Conte de Komano », j'aime le passage où l'on voit, le héros s'en aller après avoir offert seulement un vieil éventail chauve-souris.

101. *Landes*

Naturellement, je citerai la lande de Saga.

Les landes d'Inabi, de Kata, de Koma, d'Awazu, de Tobuhi, tic Shimeji.

Sans le vouloir, on est amusé par le nom de la lande de Sôke [Ce nom signifie peut-être « respect, révérence »].

Pourquoi donc l'aura-t-on appelée ainsi ?

Les landes d'Abe, de Miyagi, de Kasuga, de Murasaki.

102. Formules magiques

Celle que l'on dit à l'aurore.

103. La lecture des Saintes Écritures

Celle que l'on fait le soir, au crépuscule.

104. Divertissements

Le meilleur moment, pour un concert, c'est la nuit, quand on ne voit pas le visage des gens.

Parmi les jeux, celui de la balle au pied est amusant aussi [C'est-à-dire : « ce jeu est amusant, de même que ceux dont les noms suivent »], bien qu'il ne soit pas agréable à regarder !

Le tir au petit arc. Le jeu de la rime cachée. Le jeu de dames.

105. Danses

La « danse de Suruga », celle de « l'enfant qui cherche ».

Bien qu'il ne soit pas joli, le « ballet de l'arrogance » est très amusant. Les grands sabres que portent les artistes me déplaisent ; et pourtant, j'aime beaucoup cette danse, car j'ai entendu dire qu'en Chine, des ennemis l'auraient exécuter ensemble [Deux généraux chinois de l'État de Tch'ou se disputaient le pouvoir deux siècles avant notre ère. Lors d'une entrevue qu'eurent les adversaires, un partisan de l'un d'entre eux voulut, à la faveur d'une danse du sabre, tuer le rival de son maure ; mais un autre guerrier couvrit de son corps celui qui était menacé.].

La « danse des oiseaux [En agitant des grelots, les danseurs prétendaient imiter le chant du *kalavinka*, l'oiseau immortel des Hindous.] ».

Dans la « danse de la tête tirée [Cette danse rappelait la colère d'une reine de la Chine. On peut comprendre aussi : « de la tête de cheval ».] », les acteurs ont les cheveux épars et font des yeux effrayants ; mais la musique ne laisse pas d'être fort belle.

J'aime la façon dont les deux danseurs, dans le « pas de l'accroupissement », sautent en frappant le sol du genou.

La danse à la coréenne.

106. Instruments à cordes

La guitare, la harpe à treize cordes.

107. Mélodies

L'air du « Parfum de la brise ».

L'air de la « Cloche jaune ».

La fin [Littéralement : « Le presto ».] de l'air des « Parfums ressuscités ».

La mélodie appelée « Le gazouillis du rossignol ». L'air du « Lotus du ministre [Ou : « L'affection de l'époux épris. »] ».

108. Flûtes

Le son de la flûte traversière est très joli. Il semble ravissant quand on l'entend dans le lointain, et qu'il se rapproche peu à peu, ou bien aussi quand on l'écoute d'abord tout près, et qu'il s'affaiblit jusqu'à devenir indistinct, à mesure qu'il s'éloigne.

Qu'il soit en voiture, à pied, ou à cheval, un gentilhomme a toujours une flûte glissée dans son sein ; mais personne ne la voit. Je ne sais rien d'aussi charmant.

Il est surtout très agréable d'entendre une mélodie que l'on connaît déjà ; et il est délicieux encore d'apercevoir, près de son chevet, la flûte oubliée à l'aurore par l'ami qui vous a rendu visite. Quand un galant, après avoir laissé sa flûte chez une dame, a dépêché près d'elle un serviteur, elle lui renvoie cette flûte enveloppée ; le paquet ressemble tout à fait à une « lettre tordue ».

La musique de l'orgue à bouche paraît merveilleuse. On aime à l'écouter, par exemple, lorsqu'on se promène en voiture au clair de lune. Cependant, l'instrument est encombrant et la manière dont on s'en sert est déplaisante. Quelle figure a celui qui en joue ! Mais à ce propos, il faut dire qu'avec la flûte traversière, également, il y a bien des façons de souffler qui n'embellissent pas toujours le musicien.

Le son du flageolet est très fatigant ; et si je le compare à la musique des insectes à l'automne, je trouve qu'il ressemble à celle que fait le « criquet à mors ». Il est désagréable, et l'on ne souhaite pas l'entendre de près. À plus forte raison, le flageolet est-il détestable quand l'artiste joue mal. Je me rappelle pourtant le jour de la fête spéciale, à Kamo. Alors que les musiciens n'étaient pas encore arrivés tout à fait devant l'Empereur, et qu'on ne les voyait pas, ils se mirent à jouer, merveilleusement, de la flûte traversière. On se récriait quand, vers le milieu du morceau, les flageolets se joignant aux flûtes, le son s'enfla de telle sorte que toutes les dames, même celles qui justement s'étaient coiffées avec un soin extrême, sentirent leurs cheveux se dresser. Peu à peu les harpes et les flûtes s'unirent, et la troupe des musiciens et des danseurs arriva devant Sa Majesté. C'était ravissant.

109. Choses à voir

Le cortège de l'Empereur, quand il sort de son palais.

La procession qui revient après la fête de Kamo.

Le pèlerinage que fait le Maire du palais à Kamo, la veille de la fête.

La fête spéciale de Kamo [Au onzième mois, le dernier jour de l'Oiseau.].

Il me souvient d'une de ces fêtes. Ce jour-là, le ciel était couvert, le temps paraissait froid, et la neige se mit à tomber en légers flocons tourbillonnants. Il était ravissant, plus que je ne saurais dire, de la voir répandue sur les fleurs des cheveux [Fleurs artificielles : glycine pour les envoyés impériaux, cerisier ou kerrie pour les danseurs et les musiciens.] et sur les vêtements ornés de dessins imprimés en bleu. On voyait distinctement les fourreaux des grands sabres ; mais bien qu'ils fussent noirs et seulement tachetés de blanc par la neige, ils paraissaient tout blancs ; et l'on aurait pu croire qu'on avait fait briller les cordons qui pendaient des gilets sans manches. Sortant des pantalons blancs, ornés d'impressions bleues, apparaissait l'étoffe foulée des vêtements de dessous, si brillante que l'on s'étonnait en se demandant si c'était de la glace. Tout semblait superbe, et l'on aurait voulu voir, encore un moment, défiler beaucoup de danseurs ; mais quand ce fut le tour des envoyés impériaux, nous les trouvâmes déplaisants, et nous ne fîmes guère attention à eux. Pourtant, comme les fleurs de glycine qu'ils avaient sur la tête retombaient et leur cachaient le visage, on pouvait leur trouver de l'agrément.

Pendant que nous suivions du regard les hommes qui étaient déjà passés, vinrent les musiciens qui devaient jouer pendant les danses. Ceux-ci, d'un rang moins élevé, n'avaient aucune belle apparence avec leurs vêtements de dessous, couleur de saule, et les fleurs de kerrie qu'ils avaient fichées dans leurs cheveux ; mais nous fîmes charmées de les entendre chanter « Le cordon fait avec l'écorce du mûrier, que l'on voit dans le sanctuaire de Kamo [Sei cite une poésie du *Kokinshû*, dans laquelle est mentionné l' « appui-bras », un cordon que les prêtres shintoïstes se passaient autour du cou et s'attachaient aux poignets pour porter le plateau chargé des offrandes. A la vérité, c'est une autre poésie qui était chantée à la fête de Kamo.] », en battant la mesure, très fort, avec leurs éventails.

Est-il rien qui soit comparable au cortège de l'Empereur quand il sort de son Palais ? En le voyant monter dans son palanquin, j'oublie que je suis matin et soir auprès de lui, et je lui trouve la majesté d'un dieu.

Des personnes qui d'habitude ont des fonctions insignifiantes, même les dames du cinquième rang qui accompagnent le Souverain à cheval, me paraissent des personnages considérables, des êtres surnaturels.

Il est superbe de voir les sous-chefs du service des gardes qui tiennent les cordons du palanquin, et les capitaines et lieutenants de la garde du corps qui ouvrent la marche.

La procession, au retour de Kamo, après la fête, fut merveilleusement belle. La veille [C'est-à-dire le jour de la fête, au quatrième mois, le deuxième jour de l'Oiseau.], tout avait été splendide. Sur la grand-route de la Première avenue, large et nette, où les rayons brûlants du soleil nous éblouissaient en pénétrant dans les voitures, nous avons attendu si longtemps l'arrivée du cortège, en nous protégeant avec nos éventails, et en changeant à tout moment de place sur nos sièges, que nos visages se mouillaient d'une sueur disgracieuse. Malgré cela, le jour où revint la procession, nous parûmes de très bonne heure. Nous vîmes des voitures arrêtées près des Temples Urin-in et Chisoku-in. Les guirlandes de roses trémières qui les ornaient étaient fanées. Bien que le soleil fût déjà levé, le ciel était encore couvert, et des coucous se mirent à chanter. Leur voix résonnait très fort ; en les écoutant, je pensais qu'il y avait peut-être là beaucoup de ces coucous dont j'avais attendu bien des fois le chant, la nuit, alors que je m'éveillais et me levais, ne sachant comment je pourrais faire pour les entendre !

Comme j'admirais leur chant, un rossignol y joignit le sien. Sa voix paraissait voilée, on eût dit qu'il

voulait contrefaire les coucous. C'était désagréable, et pourtant c'était amusant aussi.

Pendant que nous restions là, impatientes, nous aperçûmes une troupe de gens vêtus d'habits rouges qui semblaient venir du sanctuaire. Nous leur criâmes : « Qu'y a-t-il ? Est-ce l'heure ? » Ils nous répondirent que l'on ne savait pas encore à quel moment la procession passerait, puis ils s'éloignèrent en emportant le palanquin et la chaise à porteurs [D'où la Princesse consacrée était descendue en quittant le domaine du temple, pour monter dans une voiture à bœuf.].

J'étais charmée en songeant que la Princesse consacrée montait dans ce palanquin ; mais je me demandais avec effroi comment des hommes aussi vulgaires que ces laquais pouvaient l'approcher pour la servir. Nous n'avions pas attendu aussi longtemps que ces gens nous l'avaient fait craindre, quand la Princesse revint du temple supérieur. Les roses trémières, d'abord, et les costumes « vert et feuille morte » formaient un superbe tableau. Cependant les musiciens, des gens appartenant au service des chambellans, avaient légèrement rabattu leur vêtement de dessous, blanc, sur leur habit de dessus, vert-jaune ; on aurait pu se croire devant une haie fleurie de deutzies, et l'on eût pensé que le coucou devait se cacher dans son ombre.

La veille, nous avons vu les jeunes gentilshommes, nombreux dans la même voiture, vêtus de manteaux de cour violets, ou d'habits de chasse, en désordre, qui avaient ôté les rideaux de leur véhicule, et semblaient avoir perdu l'esprit ; mais ce jour-là, pour assister en qualité de convives extraordinaires au festin qui avait lieu au Palais de la Princesse consacrée, ces jeunes seigneurs avaient mis de splendides habits de cérémonie. Graves, ils passaient, chacun dans une voiture, derrière laquelle était monté un petit page, ravissant lui aussi.

Quand le cortège se fut écoulé, il y eut un grand trouble, et je me demandai pourquoi ce tumulte. Chacun voulait s'en aller le premier ; et tous partirent avec tant de hâte que je m'effrayai du danger. Je sortis mon éventail de la voiture pour appeler les hommes d'escorte, et je leur ordonnai : « N'allez pas si vite, faites marcher le bœuf à une allure plus calme. » Mais ils ne tinrent pas compte de mes observations, et n'en pouvant plus, je les forçai d'arrêter dans un endroit où la route était plus large. Dans leur impatience, ils trouvaient cela détestable. Il était pourtant bien amusant de regarder les équipages rivaliser de vitesse. Nous repartîmes après avoir laissé toutes ces voitures prendre une bonne avance. La route me faisait penser à l'un des chemins qui mènent aux villages, dans la montagne, et son charme me prenait le cœur. Des haies de deutzies, à l'aspect sauvage et broussailleux, sortaient de nombreuses branches dont les fleurs n'étaient pas encore complètement épanouies, mais qui semblaient couvertes de boutons. Je fis cueillir quelques rameaux, on les planta çà et là dans les stores de la voiture. C'était joli, bien que, malheureusement, les guirlandes qui ornaient cette voiture fussent fanées.

Comme j'observais, au loin, la route devant nous, il me sembla d'abord que toute la foule ne pourrait pas passer ; mais à mesure que nous approchions, je voyais qu'un pareil encombrement ne se produisait pas, et j'en étais bien contente.

La voiture d'un homme (je ne sais qui c'était) suivait la mienne de très près ; je la regardais, plus heureuse que si personne n'avait été là. Je fus charmée aussi quand cet homme dit, à un carrefour où les deux équipages se séparèrent : « On se quitte à la cime [Poésie de Mibu no Tadamine (867-965), recueillie dans le *Kokinshû*.]. »

Au cinquième mois, il est très agréable d'aller à quelque village dans la montagne.

Les mares d'eau semblent en vérité de simples taches toutes vertes, car leur surface est envahie par d'abondantes herbes qui ne laissent rien voir [Allusion à une ancienne poésie.]. Mais quand on passe lentement, tout droit à travers ces mares, l'eau transparente qui était cachée rejaillit, bien qu'elle ne soit pas très profonde, sous les pas des gens. C'est très joli.

Quand les rameaux des haies qui bordent le chemin à gauche et à droite s'accrochent à la voiture, à l'intérieur de laquelle ils pénètrent, on pense qu'on va bien vite les saisir et les cueillir ; mais soudain ils s'échappent, et l'on regrette d'être déjà trop loin.

Une tige d'armoise, écrasée par la voiture, s'est prise dans la roue qui l'élève à chaque tour ; le parfum qu'elle répand alors, tout près des personnes qui sont dans le véhicule, est aussi une chose délicieuse.

Au plus fort de l'été, à l'heure où l'on prend le frais, le soir, quand la forme des choses devient incertaine, il n'est pas besoin de dire combien j'aime à regarder les équipages des seigneurs, précédés de coureurs qui font écarter tout le monde.

On voit aussi des voitures dans lesquelles sont montés un ou deux hommes d'un rang ordinaire ; ils ont relevé les stores de derrière, et quand ils passent en faisant courir leurs bœufs, on croit ressentir une impression de fraîcheur. À plus forte raison, si j'entends résonner la guitare ou la flûte à l'intérieur de ces voitures, j'ai du regret lorsqu'elles s'éloignent. À ce moment, m'arrive l'odeur qu'a laissée la croupière des bœufs, et bien qu'elle soit étrange, et qu'on n'y soit pas habitué, j'aime cette odeur. C'est insensé !

Quand, dans la nuit noire, la fumée des torches que l'on porte, allumées, en tête d'un cortège, répand un parfum qui vient embaumer les voitures, derrière, c'est très agréable aussi.

Les acores que l'on voit depuis le cinquième jour du cinquième mois, et qui ont duré tout l'automne et tout l'hiver, sont extrêmement pâles et desséchés. Ils sont laids ; mais ils gardent encore un peu du parfum qu'ils avaient le jour de la fête, et quand on les brise en les prenant, cette légère senteur se répand dans l'air. C'est merveilleux.

On avait parfumé convenablement des habits en brûlant de l'encens, on les avait rangés ; mais un jour ayant passé, puis le lendemain, le surlendemain et bien des jours encore, on les avait complètement oubliés. Voilà pourtant qu'on tire ces vêtements des coffres, et qu'on les endosse. La faible odeur qu'ils ont gardée semble plus délicieuse que l'arôme des habits parfumés tout à l'heure.

Quand, lors d'une promenade en voiture, on traverse une rivière à gué, par un beau clair de lune, il est ravissant de voir la surface de l'eau se briser comme du cristal sous les pas du bœuf ; et mille gouttelettes s'éparpiller.

110. Choses qui sont bonnes quand elles sont grandes

Les bonzes, les fruits, les maisons, les sacs à provisions, les bâtonnets d'encre qui garnissent l'écritoire.

Les yeux des hommes. Quand ils sont petits, on dirait des yeux de femme ; mais, d'autre part, s'ils paraissaient aussi gros qu'une cruche de métal, ils seraient effrayants.

Les brasiers ronds, les coquerets, les pins, les pétales de kerrie.

Parmi les chevaux comme parmi les bœufs, il semble que les plus grands soient les plus beaux.

111. Choses qui doivent être courtes

Le fil pour coudre quelque chose dont on a besoin tout de suite.

Un piédestal de lampe.

Les cheveux d'une femme de basse condition. Il est bon qu'ils soient gracieusement coupés court.

Ce que dit une jeune fille.

112. Choses qui sont à propos dans une maison

La cuisine.

La salle où se tiennent les gens qui forment la suite du maître.

Un balai neuf.

De petites tables carrées.

De jeunes servantes, des serviteurs.

Un paravent d'une seule feuille.

Un écran de trois pieds.

Un sac à provisions bien décoré.

Un parapluie.

Un tableau noir où l'on note ce que l'on a peur d'oublier [Ou : « une planche qui sert pour porter les objets ».].

De petites armoires à étages.

Les vases pour verser le vin de riz et pour le faire chauffer.

Une table de hauteur moyenne.

Un coussin rond, garni de paille.

Un corridor coudé à angle droit.

Un brasier rond, orné d'un dessin.

[Le sens de la dernière phrase est douteux, et la traduction incomplète. Peut-être faudrait-il écrire « orné d'un dessin représentant un rossignol sur un bambou ».]

Un jour, comme j'allais à quelque endroit, je rencontrai un homme bien fait qui portait une « lettre tordue » toute fine. Il marchait en se hâtant, et je me demandais où il pouvait se rendre.

Une autre fois, j'aperçus de gracieuses jeunes filles vêtues de gilets qui n'étaient pas très nets, et qui semblaient fanés. Leurs chaussures brillaient, mais les courroies en étaient souillées d'une boue abondante. Elles allaient, portant des objets enveloppés de papier blanc, ou bien des cahiers qu'elles avaient mis dans des couvercles de boîte. J'étais ravie de les voir, et j'aurais voulu les faire approcher pour les regarder à mon aise. Cependant, comme j'appelais, pour la faire entrer, une de ces jeunes filles, qui passait tout près devant la grande porte, elle se montra fort peu aimable, et s'éloigna sans me répondre. On juge, d'après cela, comment pouvait être la personne qui avait cette fille à son service.

Le cortège de l'Empereur, quand il sort de son palais, est une chose superbe ; mais on ressent une impression un peu triste en voyant les hauts dignitaires et les jeunes seigneurs marcher à pied, sans voiture.

La personne qui, voulant assister à quelque spectacle, arrive dans un véhicule pitoyable, grossièrement décoré, me déplaît plus que tout. Passe encore pour aller à un sermon, puisqu'on y va pour effacer ses péchés ; pourtant, même dans ce cas, une telle inélégance ne manque pas de faire, si elle est exagérée, un effet désagréable.

À plus forte raison, ne devrait-on pas voir pareille chose à la fête de Kamo. Sans doute y a-t-il cependant des personnes qui s'y rendent dans des voitures dépourvues de rideaux intérieurs, et qui accrochent, à la place de ces rideaux, leurs vêtements blancs, non doublés, qu'elles laissent pendre.

Déjà, lorsqu'on a fait apprêter soigneusement voiture et rideaux intérieurs en pensant qu'il le fallait ce

jour-là, et que l'on est parti, espérant que ce ne serait pas trop laid, on se demande, si l'on aperçoit un char plus joli que celui où l'on se trouve, pour quoi faire cette autre voiture est venue là ! Ce serait encore bien pis si l'on était dans un véhicule disgracieux ; de quel œil regarderait-on, alors, un élégant équipage ?

Comme une dame sent battre son cœur, à la fête de Kamo, lorsqu'elle voit un des chars occupés par les jeunes princes, qui vont et viennent sur la route, se frayer un passage parmi les autres, puis se mettre à côté du sien !

Une fois, le jour de cette fête, comme je voulais faire arrêter mon char dans un endroit d'où je pusse bien voir le cortège, j'avais pressé mes gens et j'étais partie de bonne heure. Il me fallut donc attendre très longtemps ; je m'étais dans la voiture, je me levais ; mais alors que j'étais lasse de demeurer là, tellement la chaleur m'incommodait [Nous sommes en mai ou au début de juin.], j'aperçus, en regardant vers le Palais de la Princesse consacrée, des courtisans, convives extraordinaires au festin offert dans ce palais, des hommes appartenant au service des chambellans, des censeurs, des « troisièmes sous-secrétaires d'État » et d'autres encore. Tous ces gens venaient en sept ou huit chars qui se suivaient sans interruption, et dont on faisait courir les bœufs. Je m'étonnais en voyant que la procession arrivait, et je fus toute joyeuse.

Les courtisans firent porter des ordres, ils commandèrent qu'on donnât à manger du riz trempé aux hommes qui formaient la tête du cortège. Ceux-ci firent approcher leurs chevaux des galeries, et, de ces tribunes, il descendit des serviteurs qui vinrent tenir par la bride les montures des jeunes gens à la mode pendant que ces derniers mangeaient. C'était une scène ravissante ; mais je me sentis peinée en observant que personne n'accordait un regard à ceux qui n'étaient pas aussi élégants que ces jeunes seigneurs. Ce qui m'amusa encore, ce fut de voir les gens qui avaient tous baissé les stores de leurs véhicules, pendant que passait le palanquin de la Princesse consacrée, les relever précipitamment dès qu'il se fut éloigné.

Comme une voiture venait se mettre devant la mienne, j'adressai d'énergiques remontrances aux serviteurs qui l'escortaient ; mais ils la firent arrêter malgré moi en disant : « Et pourquoi ne pourrait-on pas rester ici ? » J'étais embarrassée, pour leur répondre, et j'ordonnai à une suivante d'aller avertir la personne qui se trouvait dans cette voiture. Quelle chose plaisante !

En voyant arriver, dans un endroit où les véhicules étaient déjà serrés les uns contre les autres, des voitures occupées par des personnages de marque, et, derrière celles-ci, les voitures de leurs serviteurs, très nombreuses, je me demandai, où elles iraient se caser toutes. Mais, à ce moment, les hommes, en tête du cortège, sautèrent à bas de cheval, et firent reculer bien vite celles qui étaient arrêtées. Il était superbe d'admirer la rapidité avec laquelle on plaçait les chars des seigneurs et, à leur suite, ceux des valets. Mais comme les carrioles de peu d'apparence que l'on avait ainsi écartées semblaient pitoyables, pendant qu'on y attelait les bœufs, et qu'elles partaient pour aller chercher où se placer !

On ne pouvait pas être aussi brutal quand il s'agissait de superbes voitures. Parmi toutes celles qui se pressaient il en était de très jolies ; mais il s'en trouvait d'autres qui avaient un air campagnard, étrange. Les personnes qui les occupaient appelaient sans cesse leurs servantes et leur donnaient des bébés à tenir.

Un jour, j'entendis que l'on disait : « Un homme, qui n'avais aucune raison d'y venir, a été vu dans le corridor. Il s'enfuyait à l'aube, et se cachait sous un parapluie que tenait une servante. » J'écoutai d'abord tout tranquillement, mais bientôt je m'avisai qu'il s'agissait d'un ami dont j'avais reçu la visite. Sans doute, celui-ci n'était pas un de ces courtisans qui sont admis en la présence de l'Empereur ; mais il méritait qu'on le regardât, et il ne semblait pas que ce fût un homme auquel on ne pût permettre de venir près d'une dame. Je m'étonnais que l'on eût parlé comme on avait fait, quand quelqu'un m'apporta une lettre de l'Impératrice, et dit qu'il me fallait répondre à l'instant. Impatiente de savoir ce qu'avait écrit ma maîtresse, j'ouvris la missive, je vis représenté un grand parapluie. On n'apercevait rien de la personne qu'il abritait, sauf une main qui tenait ce parapluie ; et sous le dessin étaient ces lignes :

*« Depuis que l'aurore
S'est allumée à la crête*

De la Montagne des trois parapluies. »

[On donnait le nom de cette montagne, comme surnom, aux gardes du corps, et l'homme que l'on avait vu s'enfuir, caché sous un parapluie, était peut-être un de ces gardes.]

Comme l'Impératrice prenait grand intérêt à tout ce qui nous concernait, même aux choses les plus insignifiantes, je me demandais comment je pourrais faire pour qu'elle n'entendît pas ces bavardages désagréables qui me remplissaient de confusion, et voilà que ce faux bruit lui était arrivé [Ou : « voilà que m'arrivait cette plaisanterie ! »] !

J'en étais peinée ; cependant je trouvais à l'histoire un côté plaisant, et dessinant, sur une autre feuille de papier, de la pluie tombant à verse, j'écrivis au-dessous :

*« Ah ! cette pluie, alors que le nom qui annonce qu'il ne pleut pas
À vieilli depuis si longtemps qu'on le répète !*

Il doit ... y avoir, ainsi, des habits mouillés. »

... s'agir d'une fausse accusation. »

[Aux deux vers destinés à compléter ceux qu'elle a reçus de l'impératrice, Sei a joint une phrase où se trouve un calembour, indiqué dans la traduction par les points de suspension.]

J'envoyai ce billet à l'Impératrice, et Sa Majesté, en racontant à Ukon, la fille d'honneur, ce qui s'était passé, daigna en rire.

C'était à l'époque [Au début du cinquième mois de l'an mille.] où l'Impératrice habitait au Palais de la Troisième avenue [La demeure de Taira Narimasa.]. On avait apporté un palanquin chargé d'acores pour la fête célébrée le cinquième jour du cinquième mois, et présenté à Sa Majesté des « boules contre les maladies ». Les jeunes personnes, la Princesse de la Toilette et d'autres dames, ayant préparé de ces boules, les firent attacher par la Princesse Impériale et par le jeune Prince [Osako et Atsuyasu, les enfants de l'impératrice.] aux habits des deux enfants. Il était aussi arrivé, du dehors, d'autres boules très jolies.

Dans un gracieux couvercle d'écritoire, j'étendis une mince feuille transparente de papier vert-jaune, sur laquelle je mis un gâteau de blé vert que l'on avait apporté, puis j'offris ce gâteau à l'Impératrice en disant : « Voici quelque chose qui a traversé la haie [C'est-à-dire : « que l'on apporta du dehors ». Allusion à une poésie.]. »

Sa Majesté, déchirant le papier, en prit un morceau sur quoi elle écrivit :

*« Même le jour
Où tous se hâtent
À la recherche des fleurs
Et des papillons,
Vous, vous connaissez mon cœur ! »*

Je fus ravie.

Un soir, peu après le dixième jour du dixième mois, comme il faisait un superbe clair de lune, quinze ou seize dames du Palais déclarèrent qu'elles allaient se promener et voir le paysage.

Toutes avaient des vêtements de dessus violet foncé, sous lesquels leurs cheveux étaient cachés ; seule, la dame Chûnagon portait un habit empesé, de couleur écarlate, et avait ramené en avant, par-dessus son épaule, les cheveux qui retombaient sur sa nuque. « C'est ridicule ! dirent les autres dames ; ah ! comme elle ressemble au capitaine porte-carquois [Capitaine de la garde du palais.] ! c'est tout à fait lui ! » Elles donnèrent à cette femme le surnom de « capitaine porte-carquois ». Cependant Chûnagon ne s'aperçut pas même que ses compagnes restaient derrière elle et riaient.

Le Capitaine de la garde du corps, Narinobu, était remarquable par la facilité avec laquelle il

reconnaissait la voix des gens. Quand on entend parler de nombreuses personnes réunies en quelque endroit, on ne peut absolument pas, si ce sont des gens que l'on n'a pas l'habitude d'entendre, distinguer leurs voix. Les hommes, en particulier, ne reconnaissent ni les voix ni les écritures ; et pourtant, l'habileté avec laquelle Narinobu distinguait les voix, même celles des personnes qui parlaient très bas, était merveilleuse.

Il n'est personne pour avoir l'oreille aussi fine que le Directeur du Trésor [Fujiwara Masamitsu.]. En vérité, il aurait entendu tomber un cil de moustique !

À l'époque où je logeais dans une chambre située vers la face orientale du palais où sont les bureaux des fonctionnaires qui gouvernent la Maison de l'Impératrice, je conversais un jour avec le Lieutenant du quatrième rang, fils adoptif du Grand Seigneur [Minamoto Narinobu était le fils du prince Mune-hira (ou Okihira), lui-même fils de l'empereur Murakami ; il avait été adopté par Fujiwara Michinaga, dont sa tante maternelle était l'épouse.], lorsqu'une personne qui était à côté de nous dit tout bas à ce lieutenant : « Parlez-nous donc un peu des peintures que l'on voit sur les éventails ! » Mais je lui chuchotai : « Un moment, attendez que ce seigneur [Masamitsu.] s'en aille ! » Alors que celui-là même auquel je m'adressais n'avait pas saisi, et répétait, tendant l'oreille : « Quoi donc, quoi donc ? », le Directeur du Trésor se mit à battre des mains et déclara : « C'est détestable ! Puisque vous parlez ainsi, je ne m'en irai pas d'aujourd'hui. » Nous nous demandions, stupéfaits, comment il avait pu entendre.

Quand j'aperçois un encrier malpropre, poussiéreux, un bâton d'encre que l'on a frotté sans soin et usé d'un seul côté, cela me fait une impression désagréable. Je déteste également voir une personne prendre, avec une pince de bambou, un bâton d'encre qui a beaucoup servi.

On connaît le cœur d'une femme lorsqu'on a regardé son miroir ou son encrier ; il en est de même pour tous les objets dont elle se sert. Quand elle laisse s'accumuler la poussière dans l'écritoire, il n'est rien d'aussi déplaisant.

À plus forte raison, lorsqu'il s'agit d'un homme, aime-t-on à voir sa table à écrire essuyée très proprement. Ce qui convient, si cet homme n'a pas une boîte renfermant plusieurs encriers, c'est une écritoire en deux boîtes qui entrent l'une dans l'autre. Si alors les dessins ornant ces boîtes laquées sont jolis, sans paraître pourtant trop recherchés ; si, encore, l'encrier et les pinceaux sont apprêtés de façon qu'ils attirent les regards, c'est ravissant.

Il est des gens qui se disent : « D'une manière ou d'une autre, c'est aussi bien. » Ils ont une écritoire toute noire, dont le couvercle s'est ébréché d'un côté en tombant ; ils y mettent à peine un peu d'encre, et versent des flots d'eau sur la poussière, si épaisse qu'on l'essuierait difficilement, semble-t-il, en une génération. Le col de la jarre en grès bleu dont ils font usage est cassé, à sa place on voit seulement un trou. Sans le moindre embarras, ils montrent à tous ces choses déplaisantes.

Quand on a pris l'écritoire d'un autre, pour s'exercer à l'écriture [Ou : « pour s'amuser à écrire ».] ou pour faire une lettre, il doit être extrêmement désolant de s'entendre dire : « Ne vous servez pas de ce pinceau. » Si l'on pose tout de suite le pinceau, on semble gêné ; si l'on continue, c'est inconvenant. Les gens savent que telle est mon opinion, et quand je regarde, sans un mot, une dame qui s'est emparée d'un de mes pinceaux, si c'est une de ces personnes qui n'ont pas même une belle écriture, et qui cependant veulent toujours griffonner, elle prend un air bizarre, et, trempant dans l'encre un pinceau que l'usage a très bien durci, elle le laisse s'imbiber abondamment. « Je veux envoyer ceci à quelqu'un », dit-elle ; au hasard elle écrit deux ou trois mots en caractères syllabiques sur le couvercle d'une « longue boîte », puis elle pose en travers de l'encrier, précipitamment, le pinceau dont la tête entre dans l'eau, et qui bascule. C'est quelque chose de détestable ! Et cependant, le dira-t-on ?

C'est lamentable aussi lorsqu'on est devant une personne qui écrit, et qu'elle s'exclame : « Oh ! qu'il fait sombre ! Retirez-vous, s'il vous plaît, au fond de la chambre ! » Ou encore lorsqu'on regarde à la dérobée ce qu'écrit une personne et que celle-ci, s'apercevant de votre indiscretion, s'étonne et vous fait des reproches. Assurément, cela n'arrive pas avec quelqu'un qui vous aime.

Bien qu'une lettre n'ait rien que l'on puisse qualifier d'étrange, c'est pourtant une chose magnifique. Alors qu'on pense avec anxiété à une personne qui se trouve dans une province éloignée, en se demandant comment elle peut aller, on reçoit d'elle un billet ; à le lire, on éprouve la même impression que si l'on se voyait, tout à coup, en face de son amie. C'est merveilleux.

Quand on a expédié une lettre à laquelle on a confié ses pensées, on se sent l'esprit satisfait, même si l'on songe qu'elle pourrait bien ne jamais arriver à destination. Comme j'aurais le cœur triste, et comme je me sentirais oppressée, si les lettres n'existaient pas !

Lorsque, dans une lettre qu'on veut envoyer à quelque personne, on a écrit en détail toutes les choses que l'on avait en tête, c'est déjà une consolation, bien que l'arrivée de la missive puisse être incertaine. Mais à plus forte raison, quand on reçoit une réponse, la joie que l'on goûte semble capable d'allonger la vie ; en vérité, il est sans doute raisonnable de le croire.

113. Relais

Les relais de Nashiwara, de Higure, de Mochizuki, de Noguchi, de Yama. Je me rappelais avoir entendu raconter, au sujet de ce dernier, des faits intéressants, et, comme il s'en est produit d'autres, il est curieux d'en réunir les récits [Phrase obscure.].

114. Collines

Les collines de Funaoka, de Kataoka.

En ce qui concerne la colline de Tomooka [« de la lanière » ; en Yamashiro. Allusion à une poésie.], ce qui me charme, c'est qu'il y pousse de petits bambous.

La colline de Katarai, celle de Hitomi.

115. Sanctuaires shintoïstes

Les sanctuaires de Furu, d'Ikuta, de Tatsuta, de Hanafuchi, de Mikuri.

L'auguste sanctuaire du cryptomère [Le temple de Miwa, en Yamato, était célèbre par le cryptomère qui se dressait près de sa porte Allusion à une poésie de Ki no Tsurayuki (883-946).]. Il est amusant de songer qu'on peut le reconnaître à ce signe [Phrase à double sens. On peut aussi comprendre : « Il est agréable de se dire que la protection du dieu adoré dans ce temple est efficace. »].

Le dieu du sanctuaire de Koto-no-marna [« Le dieu qui exauce les prières telles qu'elles sont faites », temple en Tôtômi. Allusion à une poésie du *Kokinshû*, dans laquelle se trouvent deux « mots connexes ».] mérite bien que l'on s'y fie ; mais il est curieux de penser qu'on ait pu dire, je crois, qu'il exauçait trop facilement les prières.

Le dieu du sanctuaire d'Aridôshi [« La traversée des fourmis », temple en Izumi.].

On rapporte que Tsurayuki, alors qu'il passait près du temple de ce nom, s'aperçut que son cheval était malade. Le poète attribua ce contretemps à l'influence du dieu ; il composa une poésie qu'il lui offrit ; et l'on assure, chose très amusante, que le dieu cessa d'importuner le cheval et le cavalier. Le nom qu'on a donné à ce sanctuaire est-il fondé sur quelque chose de vrai ?

Il y avait autrefois, à ce que l'on raconte, un empereur [L'histoire qui va suivre est en partie fondée sur le « Soûtra de la corbeille des bijoux assemblés » (*Zappôzôkyô*).] qui n'aimait que les jeunes gens, et faisait mettre à mort quiconque avait atteint la quarantaine. Aussi toutes les personnes âgées allèrent-elles se cacher dans les provinces les plus éloignées ; on ne vit plus un vieillard à la capitale. Cependant, il y vivait un homme parvenu au grade de capitaine, un des seigneurs les plus remarquables de l'époque, qui était doué d'un esprit subtil ; et cet officier avait son père et sa mère, âgés tous deux de près de soixante-dix ans. Sachant que même les personnes de quarante ans devaient quitter la ville, ces pauvres gens pensaient que leur propre sort était encore plus effrayant, et la peur leur bouleversait l'esprit. Mais le capitaine aimait beaucoup ses vieux parents, et leur assurait qu'il ne les laisserait jamais partir pour aller vivre au loin, car il ne pourrait rester un seul jour sans les voir. Travaillant en secret chaque nuit, il creusa le sol de sa maison et il y bâtit une demeure dans laquelle il installa ses parents ; il alla, ensuite, les voir régulièrement. Naturellement, il dit aux autorités, comme à tout le monde, que ses parents avaient disparu.

Mais pourquoi donc tout cela ? Cet empereur aurait bien mieux fait de ne pas s'occuper de vieillards qui étaient d'âge à rester chez eux, loin des affaires publiques. Quelle pitoyable siècle !

Le père dont il s'agit devait être, sans doute, un haut dignitaire ou quelqu'un de cette sorte, puisqu'il avait pour enfant un capitaine. Comme il était très habile et savait tout, son fils, malgré sa jeunesse, était aussi très intelligent et très sage ; et l'empereur regardait cet officier comme l'homme le plus distingué de ce temps-là.

Or, à cette époque, l'empereur de Chine rêvait de s'emparer de notre pays en dupant d'une façon ou d'une autre notre souverain. Aussi proposait-il continuellement à ce dernier, pour éprouver sa sagacité, d'embarrassantes questions. C'est ainsi qu'un jour il lui envoya un morceau de bois rond et brillant, gracieusement poli, long d'environ deux pieds, en demandant où en étaient la base et la cime [C'est-à-dire : « quelle extrémité, dans l'arbre d'où on avait tiré cette baguette, était la plus rapprochée du pied ou de la cime ? »]. Comme il n'y avait aucune apparence que l'on pût le savoir, l'empereur du Japon, réfléchissant sur la question, était dans l'anxiété. Le capitaine en fut peiné ; il alla dire à son père ce qui se passait : « Mettez-vous, lui enseigna le vieillard, au bord d'une rivière rapide, et jetez le morceau de bois en travers du courant. Il tournera, l'extrémité qui se dirigera vers l'aval sera celle qui était en haut. Faites-y une marque, et qu'on envoie le bâton à l'empereur de Chine. » Le fils revint au Palais, et parla comme s'il avait lui-même imaginé un moyen de sortir d'embarras. Il dit qu'il allait l'essayer ; accompagné d'une foule de gens, il se rendit au bord de la rivière, y jeta le morceau de bois, et mit un signe à l'extrémité qui était allée en avant.

On expédia le bâton ainsi marqué ; la réponse, en vérité, fut trouvée juste.

Une autre fois, l'empereur de Chine envoya deux serpents longs d'environ deux pieds, qui paraissaient semblables, en demandant lequel des deux était le mâle, et lequel était la femelle. Cette fois encore, personne, absolument, n'arrivait à le savoir. Mais quand notre capitaine alla consulter son père, celui-ci lui dit : « Placez les deux serpents côte à côte, et approchez de leur queue un jeune rameau très fin. Celui qui remuera la queue, ce sera la femelle. » Sans retard le fils, rentré au Palais, suivit ces conseils, et, en effet, un des deux serpents bougea, tandis que l'autre restait immobile. De même qu'on avait marqué, la première fois, une des extrémités du morceau de bois, on fit une marque à la femelle, avant de renvoyer les deux serpents en Chine.

Un long temps s'écoula, puis l'empereur de Chine envoya encore un petit bijou, contourné sept fois, et

percé d'un étroit passage ouvert à ses deux extrémités. Ce bijou était accompagné du message suivant : « Vous y passerez bien un fil ; c'est une chose dont tout le monde vient à bout dans notre pays. » L'adresse des plus habiles artisans ne servit de rien, et à commencer par la foule des hauts dignitaires, tous, sans exception, déclarèrent qu'ils ne savaient comment résoudre la problème. Le capitaine retourna près de son père, et quand il lui eut expliqué ce dont il s'agissait, le vieillard répliqua : « Attrapez deux grosses fourmis, fixez-les aux reins un fil très fin, auquel vous en attacherez un autre plus gros. Mettez ensuite vos fourmis à l'une des deux ouvertures du couloir dont est percé le joyau, puis essayez de les attirer jusqu'à l'autre orifice, que vous aurez enduit de miel. » L'officier vint répéter à l'empereur ce qui lui avait été dit. Quand on eut introduit les fourmis dans le petit couloir du bijou, elles sentirent l'odeur du miel, et, en vérité, elles allèrent bien vite sortir par l'ouverture qui était à l'autre bout.

Après qu'on eut envoyé à l'empereur de Chine le joyau avec le fil qu'on y avait passé, il se dit que les habitants du pays où se lève le soleil étaient intelligents, et il renonça à proposer d'autres questions. L'empereur du Japon pensa que le capitaine qui l'avait tiré d'embarras était un homme étonnant ; il lui demanda : « Que ferai-je pour vous ? À quel rang vous élèverai-je ? » Mais l'officier répondit : « Ne me donnez aucune fonction ni aucun rang. Daignez seulement permettre qu'on aille chercher les vieux parents qui sont allés se cacher bien loin, et faites-leur la grâce de les laisser vivre à la capitale. » L'empereur déclara que la chose était bien facile ; et tous les parents, quand ils apprirent qu'ils pouvaient revenir, se réjouirent extrêmement. Le capitaine fut nommé ministre.

Peut-être le père est-il, plus tard, devenu un esprit. Une nuit, le dieu d'Aridôshi apparut à des gens qui étaient allés en pèlerinage au temple connu sous ce nom, et il leur parla. On m'a raconté qu'il leur avait demandé :

*« Y a-t-il au monde personne qui puisse ignorer
Qu'on appela ce temple la « traversée des fourmis »
Parce qu'on avait passé un fil
Dans un bijou contourné
Sept fois ? »*

[On ignore où Sei a trouvé cette poésie.]

116. Choses qui tombent du ciel

La neige. La grêle.

Je n'aime pas le grésil ; mais quand il s'y mêle de la neige, toute blanche, c'est joli.

La neige est merveilleuse lorsqu'elle s'est accumulée sur un toit fait avec l'écorce du thuya.

Lorsque la neige a déjà commencé à fondre, ou quand il n'en est pas tombé beaucoup, elle entre dans tous les interstices des tuiles, et on voit le toit, noir ici, et ailleurs tout blanc. C'est ravissant !

J'aime les ondées et la grêle quand elles tombent sur une maison couverte de planches.

J'aime aussi la gelée blanche sur un toit de bois ou dans un jardin.

117. Le soleil

Le soleil couchant. Sur la crête des monts, derrière lesquels il vient de disparaître, on voit encore une

lueur rouge, et les nuages s'étendent en fines traînées teintées de jaune clair. J'en ai le cœur charmé.

118. *La lune*

La lune pâlie de l'aurore.

La lune me charme encore quand son mince croissant apparaît sur la cime des montagnes, à l'orient.

119. *Les étoiles*

Les Pléiades. L'étoile du Bouvier. L'étoile du matin. L'étoile du soir.

Si seulement il n'y avait pas d'étoiles filantes, ce serait encore mieux [Le mot traduit par « étoiles filantes » pourrait l'être par « étoiles des rendez-vous nocturnes ».].

120. *Les nuages*

Les nuages blancs, pourpres, noirs, me ravissent. Les nuages chargés de pluie, que le vent chasse.

J'aime voir aussi, à la pointe du jour, les nuages sombres, qui peu à peu blanchissent. Dans une poésie chinoise, on a parlé, je crois, de la teinte qui disparaissait à l'aurore [Poème de Song Yu (environ trois cents ans avant notre ère), recueilli dans le *Wen-sivan*.]. C'est bien joli encore lorsqu'un nuage mince couvre la face brillante de la lune !

121. *Le brouillard*

La brume sur la rivière.

122. *Choses tumultueuses*

Les étincelles.

Des corbeaux, sur un toit de planches, mangent le riz qu'on a mis là, en offrande aux dieux, avant le repas des bonzes.

La foule des fidèles qui font retraite, le dix-huit de chaque mois, au temple de Kiyomizu [En Yamashiro, au sud-est de Kyôto. Il est dédié à « Kwannon aux mille mains ».]. Quand la nuit tombe, à l'heure où les lumières ne brillent pas encore, il vient, de tous côtés, des gens qui se rassemblent.

À plus forte raison, quel tumulte dans une maison quand le maître arrive, revenant d'un endroit éloigné, d'une autre province par exemple !

On dit qu'un incendie a éclaté, tout près, mais le feu ne s'est pas étendu. Quel tapage !

Quand un spectacle est terminé, les voitures qui repartent en confusion.

123. Choses négligées

La tenue des dames dont les cheveux sont relevés. L'envers d'une ceinture de cuir dont l'endroit est orné de dessins chinois.

La conduite d'un saint religieux [Il ne se soucie pas de l'opinion des gens.].

124. Gens qui s'expriment de façon inconvenante

Les gens qui disent les litanies de la déesse Miya no nie [Divinité shintoïste qu'invoquait à certaines époques le chef de chaque famille pour lui demander d'en éloigner les calamités. Cette prière n'avait pas l'élégance de celles que faisaient les prêtres.].

Les rameurs d'un bateau.

Les gardes du corps chargés de veiller lorsque le tonnerre gronde [Littéralement : « Les gardes du poste du tonnerre ».].

Les lutteurs.

125. Gens qui prennent des airs savants

Les enfants d'aujourd'hui, à trois ans.

Les femmes qui invoquent les dieux pour obtenir la guérison d'un enfant, ou font les pratiques magiques qui le purifieront des souillures et le délivreront du mal. La sorcière demande qu'on lui apporte, de la maison du malade, tout ce qu'il lui faut. Elle prépare les objets qui lui seront nécessaires quand elle fera ses invocations ; pour cela, elle place l'une sur l'autre quantité de feuilles de papier, qu'elle se met en devoir de couper avec un couteau tout émoussé. On dirait que ce couteau ne pourrait pas même trancher une seule feuille, et, en se servant d'un pareil instrument, la femme peine à tel point qu'elle en a la bouche serrée, tordue. Elle plie des papiers d'offrande à nombreuses dentelures [Sei parle sans doute ici du *go-bei*, cette baguette dressée, d'où pendent des rubans de papier curieusement pliés et découpés, et qui est l'objet principal du culte shintoïste.], et les suspend à des baguettes de bambou qu'elle coupe. Et quand elle a tout apprêté avec la gravité convenable à une chose divine, elle agite ces papiers d'offrande, elle invoque les dieux en prenant un grand air de science.

Puis elle raconte : « Le prince Un Tel, le jeune prince de tel palais, était bien bas ; mais je l'ai guéri aussi vite que si j'avais effacé son mal ; et on m'a donné force présents. On avait fait venir tous ceux qui entendent quelque chose à la guérison des malades ; mais ils n'avaient obtenu aucun résultat ; et maintenant c'est moi, la femme, qu'on appelle dans des cas semblables. Aussi, quelles faveurs j'ai reçues ! » Il est amusant d'entendre parler cette femme.

Une maîtresse de maison, de basse classe, prend aussi des airs savants. C'est déjà drôle quand son mari est stupide, mais elle trouverait le moyen de donner des leçons à un homme vraiment intelligent.

126. Hauts dignitaires

Le Seigneur qui dirige la Maison du Prince héritier.
Les commandants des divisions de gauche et de droite de la garde du corps.
Un vice-premier sous-secrétaire d'État.
Un vice-deuxième sous-secrétaire d'État.
Un conseiller d'État, capitaine de la garde du corps.
Un dignitaire du troisième rang, capitaine de la garde du corps.
Le Vice-directeur de la Maison du Prince héritier.
Un conseiller d'État, gentilhomme de la chambre.

127. Seigneurs de noble famille

Le Censeur sous-chef des chambellans.
Le Capitaine de la garde du corps, sous-chef des chambellans.
Un vice-capitaine de la garde du corps.
Un seigneur du quatrième rang, lieutenant de la garde du corps.
Un censeur-chambellan.
Un chambellan, troisième sous-secrétaire d'État.
Le Sous-directeur de la Maison du Prince héritier.
Un chambellan, capitaine de la garde impériale.

128. Prêtres bouddhistes

Les maîtres de la Règle.
Les bonzes du Palais.

129. Femmes

Une « deuxième fille d'honneur ».
Une « troisième fille d'honneur ».

130. Palais et maisons nobles où servent des dames

Le Palais de l'Empereur.
Celui de l'Impératrice.
Le service de la Princesse Impériale, fille de l'Impératrice.
Celui des Princes du sang, dignitaires du premier rang.

J'aimerais servir la Princesse consacrée de Kamo, bien que ses péchés soient grands [A cause de ses fonctions, la grande prêtresse du temple shintoïste de Kamo devait commettre de nombreuses infractions à la loi bouddhique.]. Celle

surtout qui a présentement cette dignité est une superbe princesse.

Le service de l'Épouse Impériale, mère du Prince héritier.

131. Gens à propos desquels on se demande si leur aspect aurait autant changé, supposé qu'ils fussent, après avoir quitté ce monde, revenus dans un autre corps

Une personne ayant servi au Palais comme simple dame, et qui est devenue la nourrice de quelque prince. Elle ne porte pas de manteau chinois, et il est inutile qu'elle prenne le soin de mettre une jupe d'apparat. Cependant, vêtue simplement d'une robe blanche, elle couche à côté du jeune prince, elle se tient avec lui derrière l'écran. Elle appelle les dames, elle en fait ses servantes, elle les envoie à sa chambre lorsqu'elle a quelque chose à faire dire ou bien elle fait porter des lettres. Elle agit avec un air d'autorité que l'on ne saurait décrire.

Quand un des employés inférieurs attachés au service des chambellans devient lui-même chambellan, c'est pour lui un avancement superbe. On ne dirait pas que c'est le même homme qui portait sur son dos une harpe, au onzième mois de l'année précédente, à la fête spéciale de Kamo, et quand on le voit aller de compagnie avec les fils de nobles, on se demande, émerveillé, quelle est sa position. Les hommes venus d'un autre service, qui ont été nommés chambellans, jouissent des mêmes avantages ; mais on ne les admire pas tant.

Un jour, la neige avait déjà couvert le sol d'un épais manteau ; elle tombait encore, quand je vis passer des hommes du cinquième et du quatrième rang. Ils avaient de fraîches couleurs et un air juvénile. Comme ils étaient en costume de garde de nuit, ils avaient retroussé leur habit de dessus, très joli, sur lequel on apercevait la marque laissée par leur ceinture de cuir. Ils portaient des pantalons à lacets, d'une teinte violette que le contraste avec la blancheur de la neige faisait resplendir et paraître plus foncée. Ceux qui n'avaient pas de gilet écarlate en portaient un qui était d'une couleur de kerrie très voyante, et qui dépassait un peu leur vêtement de dessus. Ces hommes avaient des parapluies qu'ils tenaient ouverts ; Mais comme le vent soufflait très fort, les flocons les atteignaient obliquement, et ils venaient en courbant un peu le dos. La neige, toute blanche, couvrait jusqu'aux extrémités de leurs bottes ou de leurs chaussures basses. C'était un charmant spectacle !

Un matin, on avait ouvert de très bonne heure la porte à coulisse du corridor. Des courtisans, quittant le Palais Réservé, venaient de la longue galerie qui se trouve auprès de la salle où l'Empereur prend ses bains. Leurs manteaux de cour et leurs pantalons à lacets étaient fanés, tout déchirés ; ils s'efforçaient de faire rentrer leurs vêtements de dessous, de diverses couleurs, qui sortaient par les accrocs. Comme ils allaient dans la direction du poste du nord, au moment de passer devant la porte ouverte, ils tirèrent, pour cacher leur visage, le ruban de leur coiffure en travers.

132. Choses qui ne font que passer

Un bateau dont la voile est hissée.

L'âge des gens.

Le printemps, l'été, l'automne et l'hiver.

133. Choses que les gens ignorent le plus fréquemment

La vieillesse de leur mère. Les jours néfastes [Outre le cinquième jour, que l'on croyait néfaste, d'autres, désignés par les noms de tels ou tels « troncs » et différents pour chaque mois, passaient pour l'être aussi.].

Au cinquième et au sixième mois, vers le soir, on voit passer des enfants vêtus de rouge qui ont coupé des herbes vertes, fines et gracieuses. Ils ont de petits chapeaux de paille, et ils marchent en tenant dans chacune de leurs mains une grosse poignée de ces herbes. Sans y prendre garde, on est ravi.

Une fois, alors que j'étais en route pour aller en pèlerinage au temple de Kamo, j'aperçus dans les champs une foule de femmes. En guise de chapeaux de paille, elles portaient des coiffures qui ressemblaient à des plateaux neufs. On les entendait chanter, on les voyait se baisser, puis se relever. Sans paraître rien faire, elles allaient seulement à reculons, lentement, et je me demandais en quoi pouvait consister leur travail.

Mais comme je les regardais, charmée, je compris les paroles de leur chanson, extrêmement impolies à l'égard du coucou, et j'en fus attristée.

« Ah ! coucou, disaient-elles ; ah ! toi, mauvais drôle ! Tandis que toi, tu chantes, moi je suis dans la rizière ! »

À peine avais-je entendu ce chant, qu'une de mes compagnes s'exclama [Peut-être est-ce Sei elle même qui parle.] : « Quelles sont ces femmes ? Elles ont dit, je crois, que le coucou chantait trop fort [Allusion possible à une poésie.] ? Ce sont des gens qui dédaigneraient l'adolescence de Nakatada ! »

Ceux, justement, qui déclarent le coucou inférieur au rossignol me paraissent incapables de sentiment, et tout à fait détestables.

Le rossignol ne chante pas la nuit, et c'est grand dommage Tout ce qui chante la nuit est ravissant. Il est vrai qu'il n'en est pas ainsi pour les enfants.

J'allais, vers la fin du huitième mois, en pèlerinage au temple d'Uzumasa [En Yamashiro, à l'ouest de Kyôto.] ; en chemin, je regardais la campagne. De nombreux hommes travaillaient bruyamment dans les rizières couvertes d'épis. C'était la moisson. « Ah ! me disais-je, quelles sont vraies les paroles du poète : « On arrachait les jeunes pousses de riz [Pour les repiquer. Poésie du *Kokinshû*.], et déjà si peu de temps après... » Hélas ! c'est la vérité, le riz que j'ai vu planter il y a quelques mois, en me rendant à Kamo, me fait pitié à présent. »

Cette fois-là, il n'y avait pas de femme parmi les paysans. Ceux-ci prenaient d'une main les tiges encore vertes, surmontées des épis tout dorés, puis les coupaient de l'autre en usant d'une faucille, ou de je ne sais quel instrument. La facilité avec laquelle ils semblaient travailler m'émerveillait ; je me sentais tentée de me joindre à eux. Je ne savais comment ils faisaient. Il était charmant de voir tous les hommes, alignés, qui dressaient les gerbes, les épis en haut.

Ces moissonneurs avaient des huttes d'une forme étrange.

134. Choses très malpropres

Une limace.

Un balai qui a servi à nettoyer un mauvais plancher.

Les bols communs, dans lesquels mangent les courtisans au Palais Impérial [Vases laqués, dont l'enduit s'écaillait sans doute.].

135. Choses excessivement effrayantes

Le tonnerre qui gronde la nuit.

Un voleur qui a pénétré, nuitamment, dans la maison voisine. Si c'est dans celle où l'on habite soi-même qu'il s'introduit, on a tellement peur qu'on perd la tête et qu'on ne sait plus ce qui arrive.

136. Choses qui donnent confiance

Quand on est malade, les prières et les pieux exercices [Littéralement : « la pratique de la Loi ».] que font de nombreux bonzes pour votre guérison.

Lorsqu'une personne chère est malade, les consolations et les encouragements de quelqu'un en qui l'on a vraiment confiance.

Être auprès de ses parents lorsqu'il arrive quelque chose de terrible.

Avec beaucoup de préparatifs, quelqu'un adopte un gendre mais après très peu de temps, celui-ci ne revient plus. Et voici que le gendre et le beau-père se rencontrent dans un endroit où tous deux étaient obligés d'aller. Ne pensera-t-on pas que c'est une chose pitoyable ?

Certain jeune homme, qu'avait pris pour gendre un des puissants du jour, restait parfois un mois entier sans faire seulement une rapide visite chez son beau-père. À la fin, il cessa complètement d'y venir. Tout le monde, dans la maison, disait de lui pis que pendre ; la nourrice de la jeune femme et les personnes de cette sorte souhaitaient à l'infidèle tous les malheurs. Cependant, au premier mois de l'année suivante, il fut nommé chambellan. « Ah ! s'écria-t-on avec force tapage, les gens doivent penser que c'est stupéfiant, et se demander comment il a pu obtenir ce poste, étant donné qu'il est dans de mauvais termes avec son beau-père ! » L'écho de ces rumeurs dut arriver aux oreilles du gendre.

Or, un jour du sixième mois, alors qu'une foule d'auditeurs se pressaient dans un endroit où un prêtre faisait les « Huit Instructions », ce gendre devenu chambellan était là. Il portait un pantalon de dessus en soie damassée, un vêtement de dessous rouge foncé [*Suôgasane*. En réalité, le rouge foncé était la couleur de la doublure, le tissu étant blanc brillant.] une casaque courte et sans manches, de couleur noire, le tout extrêmement joli. Cet homme se trouvait tout près de la femme qu'il avait délaissée ; il aurait pu accrocher le cordon de sa casaque à la « queue de milan [La partie postérieure de chacune des longues pièces de bois qui formaient les brancards, et qui dépassaient en arrière la caisse de la voiture.] » de la voiture qu'elle occupait.

« De quel œil doit-elle le voir ? » se disaient avec pitié, dans leur voiture, celles des dames qui s'étaient aperçues de la chose. Plus tard d'autres personnes, auxquelles on en parla, s'exclamèrent : « Il est demeuré là, indifférent ! » Mais l'homme, à ce qu'il sembla, n'en vit pas mieux combien la situation de sa femme était pénible, et ne se soucia point de ce que les gens pouvaient penser.

Parmi les choses, encore, qui sont les plus tristes du monde, on doit citer la peine que l'on éprouve quand on se sent détesté. Quel est l'insensé qui aimerait d'être un objet de haine pour quelqu'un ?

Cependant, qu'elles soient au Palais, en service, ou bien parmi leurs parents et leurs frères et sœurs, telles personnes sont naturellement aimées, telles autres ne le sont pas. C'est tout à fait désolant.

Non seulement chez les gens bien nés, comme il va sans dire, mais encore chez ceux de la basse classe, les enfant choyés par leurs parents attirent l'attention. On en fait grand cas, on les chérit. S'ils sont plaisants à voir, on pense que leurs parents ont raison, et l'on se demande comment on n'aimerait pas ces enfants. Mais quand ceux-ci n'ont rien de particulièrement agréable, on se dit : « Si ces gens les trouvent charmants, c'est bien parce qu'ils sont leurs parents ! » C'est lamentable.

Il n'est rien d'aussi agréable, je pense, que de se voir aimé de tout le monde, de ses parents, de ses maîtres, et même de toutes les personnes avec lesquelles on a l'habitude de converser familièrement.

Les hommes sont aussi d'une humeur extraordinaire, bizarre. Il est vraiment étrange de les voir délaisser une personne très jolie, et en prendre une laide pour femme.

Un homme ayant ses entrées au Palais Impérial devrait choisir et aimer la plus belle parmi toutes les filles de bonne maison. Si même, à cause du haut rang de celle qui l'a charmé, il peut craindre de ne pas l'obtenir, qu'il voue son existence à la conquête de cette femme ! Souvent, quand un homme a entendu vanter la beauté d'une jeune fille, il s'en éprend, au besoin sans l'avoir vue, et ferait tout pour la posséder. Comment est-il possible, d'autre part, qu'un homme puisse aimer une personne qui passe pour laide même aux yeux des autres femmes ?

Il peut arriver qu'une dame dont le visage soit très joli, et dont l'esprit soit agréable aussi, envoie à cet homme une poésie gracieusement écrite, et composée avec goût. Il se contente alors de lui adresser une réponse prétentieuse, il ne vient pas auprès d'elle. La dame pleure ; cependant il dédaigne celle que ses larmes rendent charmante, pour aller voir une autre femme qui ne la vaut pas. La conduite de cet homme est stupéfiante, elle irrite même ceux qui n'ont pas à en souffrir, et la famille de la dame, voyant cela, doit être désolée. Mais lui, au sujet de qui l'on se tourmente, il n'a pas le moindre souci de cette affliction.

La sympathie est la chose du monde que je trouve la plus belle. Il va sans dire que cela est vrai à propos des hommes mais ce l'est aussi pour les femmes.

Bien que ce soient là des mots prononcés sans trop y songer, et non des paroles empressées, venues du fond du cœur, on fait plaisir aux gens lorsqu'on déclare, à propos d'un ennui qu'ils ont eu : « C'est malheureux » ; ou bien, s'il leur est arrivé une chose lamentable : « En vérité, quelle douleur ce doit être ! » Ces paroles de compassion semblent plus agréables à la personne intéressée quand elles lui sont répétées que lorsqu'elles lui sont dites directement. Dans le premier cas, cette personne se demande comment elle pourrait faire voir à celle qui a témoigné de la sympathie pour elle combien elle en fut touchée ; elle y pense toujours.

S'il s'agit d'une personne que l'on doit, sans faute, aimer et visiter, l'intérêt qu'on lui marque est une chose obligée, aussi n'y attache-t-elle pas une importance particulière. Mais si c'est quelqu'un à qui l'on n'est pas forcé de montrer tant d'affection, une réponse aimable de sa part vous charmera.

Il n'en coûte point d'avoir ces attentions, et cependant on ne voit jamais les gens s'en soucier.

Généralement, il semble malaisé de trouver quelqu'un, homme ou femme, qui ait bon cœur, et qui soit vraiment sans défaut. Et pourtant, il doit y avoir beaucoup de telles personnes !

Ceux qui se fâchent parce qu'on a fait des racontages à leur sujet ont bien peu de sens. Comment serait-il possible qu'on n'en fît pas ? Y a-t-il des gens qui espèrent pouvoir censurer sévèrement les autres, tout en laissant dans l'ombre leurs propres défauts ? Pourtant, la médisance paraît à la personne qui en est l'objet une chose détestable, et, sans doute, quand elle apprend qu'on l'a critiquée, hait-elle d'instinct celle

qui a mal parlé d'elle. Un pareil sentiment ne lui donne aucun charme. Si celle qui a dit du mal de moi est une amie que je ne pourrais la chasser de ma pensée, je réfléchis, j'ai pitié, je supporte ma peine en silence. Mais si je ne l'aime pas il faut que je parle, et que l'on rie à ses dépens.

Les traits qui charment particulièrement dans le visage d'une personne semblent toujours jolis et merveilleux, même si on les voit bien des fois. Pour une peinture c'est différent : si on l'a vue souvent, on n'y fait plus attention, et bien que le paravent à côté duquel on s'assied d'habitude soit orné de splendides peintures, on n'y jette pas un coup d'œil.

Le visage d'une personne est vraiment une jolie chose. Même dans un objet qui est laid, on trouve toujours un point agréable à regarder. Il est triste de penser qu'il en pourrait aller pareillement pour une laide figure [Il vaut mieux que rien, dans un laid visage, n'attire l'attention ; si les yeux sont beaux, on regrettera davantage, alors, que la bouche soit mal faite.].

137. Choses qui rendent heureux

On trouve un grand nombre de contes qu'on n'a pas encore vus. Ou encore, on a lu le premier volume d'un roman passionnant, et l'on découvre le second. Il peut se faire, du reste, qu'on soit déçu.

Quelqu'un a déchiré une lettre, puis a jeté les morceaux ; on en trouve beaucoup qui se suivent.

On a fait un songe horrible. On se demande quel malheur il présage, on a la poitrine brisée par l'effroi ; mais le devin vous explique que ce rêve ne signifie rien. On est ravi.

De nombreuses dames entourent leur maîtresse, une personne d'un haut rang, et celle-ci raconte quelque chose, soit une histoire du temps passé, soit un événement qu'elle vient d'apprendre, et dont le bruit court présentement dans le monde. Tout en parlant, elle regarde particulièrement une des dames : quel bonheur pour celle-ci !

On m'annonce qu'une personne chère est malade. Si elle demeure dans un endroit éloigné, il va sans dire que je suis inquiète, et même si elle habite, comme moi, à la capitale, je me demande avec anxiété comment elle va, je suis désolée. Mais quelle joie lorsque je reçois la nouvelle de sa guérison.

Je suis heureuse quand on vante une personne que j'aime, ou lorsqu'un haut personnage, en parlant d'elle, montre qu'il ne la trouve point déplaisante.

Au sujet d'une chose ou d'une autre, on a composé une poésie, ou bien on a envoyé un poème à quelqu'un en réponse à celui qu'il vous avait adressé ; les gens qui ont entendu vos vers les louent, et prennent note de ce jugement flatteur [Ou « les louent et en prennent note »]. Bien que je n'aie pas encore eu l'occasion de la goûter, j'imagine aisément quelle joie on doit alors ressentir.

Une personne avec laquelle on n'est pas intimement lié a parlé d'une chose ancienne que l'on ignore ; mais on apprend ce dont il s'agit en l'entendant dire par une autre, et l'on est bien heureux. Lorsqu'on découvre plus tard cette vieille poésie dans quelque livre et que l'on se dit, amusé : « C'était tout simplement celle-ci », on pense avec plaisir à la personne qui vous a renseigné.

Je suis heureuse quand je me suis procuré du papier de Michinoku, du papier blanc, épais, de fantaisie, et même du papier ordinaire, s'il est blanc et net.

Une personne devant laquelle je suis gênée me demande le commencement ou la fin d'une poésie, et justement je m'en souviens. Quoiqu'il s'agisse de moi, il m'est permis de dire que c'est ravissant.

Il est vrai qu'en bien des occasions, quand on m'interroge, je ne puis rien répondre, ayant perdu tout souvenir des choses même que je me rappelle d'ordinaire.

Je cherche un objet qu'il me faut trouver tout de suite, et je le découvre.

J'ai complètement égaré un livre que j'ai besoin de consulter sur-le-champ ; je le cherche en dérangeant à plusieurs reprises quantité de choses, et je finis par le trouver. Je suis transportée de joie.

Lorsqu'on est vainqueur dans un concours [Concours de bouquets, tournois de poésies composées sur un sujet donné, etc.], dans n'importe quelle lutte, comment ne serait-on pas ravi ?

Je suis heureuse aussi quand je parviens à confondre une personne toute pleine d'elle-même, et dont le visage respire la vanité. J'ai encore plus de joie lorsqu'il s'agit d'un homme que si j'ai affaire à une de mes compagnes. Il est amusant de voir que cet homme est dans une continuelle anxiété à mon sujet, dans la crainte d'une repartie malicieuse que je ne saurais manquer, pense-t-il, de lui faire. Pourtant, quel plaisir j'ai aussi à endormir lentement sa méfiance, en prenant un air tout à fait indifférent, en feignant de ne songer à rien !

Tout en pensant que je dois, ainsi, mériter le châtiment du Ciel, je me réjouis lorsqu'un malheur arrive à une personne que je déteste.

C'est une joie encore de voir que le peigne pour mettre dans ses cheveux, que l'on a fait faire, semble joli.

Je suis heureuse du bonheur qui échoit à une personne que j'aime, plus que du mien même.

Un jour, j'arrivai près de l'Impératrice alors qu'une foule de personnes étaient réunies autour d'elle, serrées les uns contre les autres. Je m'assis donc au pied d'un pilier, à quelque distance de ma maîtresse ; mais celle-ci m'aperçut et m'appela. Tout le monde s'écarta pour me laisser passer ; je m'approchai, ravie.

Un autre jour, comme de nombreuses dames entouraient l'Impératrice, je dis à propos de quelque chose dont elle avait parlé : « Parfois le monde m'irrite et m'ennuie ; certes il me semble impossible de vivre un instant de plus. Je voudrais m'en aller et me perdre je ne sais où ; mais si, alors, je mets la main sur du joli papier ordinaire, très blanc, sur un bon pinceau, sur de l'épais papier blanc de fantaisie, ou sur du papier de Michinoku, je me sens disposée à rester encore un peu sur cette terre, telle que je suis. Et aussi, quand je regarde, après l'avoir étalée, une natte verte, finement tressée, bordée d'une étoffe dont les dessins noirs se détachent nettement sur le fond blanc, je crois que vraiment, je ne pourrais jamais chasser le monde de ma pensée ; je trouve même la vie précieuse. » L'Impératrice me répondit en riant : « Vous vous consolez avec bien peu de chose. Comment était donc celui qui contemplait la lune sur la Montagne de la tante abandonnée [Poésie du *Kokinshû*. Pour la montagne dont il s'agit et la légende que son nom rappelle.] ? »

Les dames qui m'avaient entendue déclarèrent aussi : « Voilà une prière très facile à faire, pour éviter le mal ! »

Quelque temps après, je séjournais à la campagne, et toutes sortes d'idées mélancoliques me passaient par la tête, quand je reçus de l'Impératrice, en un paquet, vingt cahiers de superbe papier. Sa Majesté me faisait dire de revenir, et m'écrivait : « Si je vous envoie ce papier, c'est que je me rappelle ce que vous contiez l'autre jour. Mais comme il semble d'une qualité inférieure, vous n'y pourrez sans doute pas copier l'Écriture de longue vie [*Jumyôkyô*, un texte bouddhique.]. » Je fus transportée d'allégresse. Ainsi, elle avait gardé la mémoire de quelques paroles que j'avais moi-même complètement oubliées. Si une personne ordinaire m'avait témoigné autant d'intérêt, j'aurais déjà été ravie ; mais à plus forte raison, une telle attention de la part de l'Impératrice n'était pas, je pense, une chose à laquelle je dusse naturellement m'attendre.

La joie me troublait l'esprit, et comme je ne me sentais pas en état de répondre convenablement, j'écrivis ces simples mots :

*« Par la grâce
De la Déesse révéérée,
Dont j'ose à peine parler,
je vivrai sûrement
Aussi longtemps que la grue. »*

[« dont j'ose à peine parler » est un « mot d'appui » de « déesse », qui s'applique ici à l'impératrice. La grue est un emblème de longévité.]

J'ajoutai : « Veuillez demander à Sa Majesté si ce ne serait pas trop espérer », puis j'envoyai ma lettre. C'était une dame d'un rang inférieur, employée à l'office, qui était venue m'apporter le cadeau de ma maîtresse ; je lui donnai un vêtement vert-jaune, sans doublure.

Ravie, je m'empressai de faire, avec le papier que j'avais reçu, un cahier de notes, et, en vérité, j'eus tant de plaisir que j'oubliai mes ennuis, et que je me sentis charmée au plus profond du cœur.

Deux mois [« Deux jours », dans le texte de M. Kaneko.] plus tard, un homme habillé de rouge arriva, portant une natte, et dit seulement : « Voici. » Une servante sortit en demandant avec humeur : « Quel est cet individu ? En voilà un sans-gêne ! » Mais le messenger lui laissa la natte ; il partit, et comme j'ordonnais à la fille de l'interroger pour savoir d'où venait ce présent, elle me répondit que l'homme n'était plus là, puis elle apporta la natte dans la maison. Cette natte avait été faite avec un soin particulier, elle ressemblait à celles qui servent pour les hauts personnages, et avait une très jolie bordure d'étoffe. Je me disais en mon cœur : « Oui, ce doit être cela [C'est-à-dire : « Ce doit être l'impératrice qui m'envoie cette natte. »] ! » Cependant je n'étais sûre de rien, et j'envoyai quelqu'un à la recherche du messenger ; celui-ci avait disparu, tout le monde s'étonnait et riait ; mais comme on ne trouvait pas cet homme, il était inutile de dire aux gens pourquoi je désirais le voir. « Si c'est par erreur, pensais-je, qu'il m'a apporté la natte, il reviendra de lui-même. » J'aurais volontiers envoyé une servante chercher des renseignements dans l'entourage de l'Impératrice ; mais je songeais : « Qui donc aurait pu faire une telle chose par mégarde ? C'est, assurément, ma maîtresse qui en avait donné l'ordre. » Cette pensée me ravissait. Deux jours s'écoulèrent sans que j'entendisse parler de rien ; je ne doutai plus, et je fis dire à la dame Sakyô : « Voilà ce qui m'est arrivé ; avez-vous eu vent d'une pareille histoire ? Apprenez-moi secrètement ce qui en est, et si vous n'avez rien vu, ne laissez soupçonner à personne ce que je vous ai demandé. » « Il s'agit, me répondit Sakyô, d'une chose que l'Impératrice a faite en prenant le plus grand soin pour que le secret fût gardé ! Surtout, ne dites jamais, même plus tard, que c'est moi qui vous en ai parlé. »

Heureuse de voir ma supposition vérifiée, j'écrivis une lettre, que j'envoyai mettre en cachette sur la balustrade, au palais de l'Impératrice ; mais la messagère était si troublée qu'aussitôt après l'avoir posée, elle fit tomber cette lettre sur un escalier, en la balayant avec sa manche.

Vers le dix du deuxième mois [Ou plutôt vers le vingt. En 994.], le Seigneur maire du palais [Michitaka. C'est lui qui, en 990, fonda le temple Shakuzenji, dans le centre de .Kyôto.] fit lire, en offrande, la Collection des Saintes Écritures dans le temple appelé Shakuzenji, installé dans le Palais de la prospérité de la Loi. Comme la Douairière et l'Impératrice devaient assister à cette cérémonie, ma maîtresse se rendit au Palais de la Deuxième avenue vers le premier jour du deuxième mois. La nuit était très avancée quand nous arrivâmes, et j'avais une telle envie de dormir que je me couchai sans faire attention à rien.

Quand je me levai, le lendemain matin, alors que le soleil brillait déjà splendidement, je vis que tout était très propre, tout neuf et élégamment disposé, à commencer par le store qui paraissait accroché de la veille. Charmée, je me demandais combien de temps [Sei s'émerveillait de la rapidité avec laquelle on avait aménagé le palais.] il avait fallu pour orner la salle, pour apporter et installer les « lions » et les « chiens de Corée ».

Il y avait, au bas de l'escalier, un cerisier haut d'environ dix pieds, couvert de fleurs merveilleuses. « Ah ! me dis-je, cet arbre est fleuri de bien bonne heure ; les pruniers, eux, doivent être maintenant en

pleine floraison ! » En les admirant, je remarquai que les fleurs du cerisier étaient sans doute artificielles ; mais leurs nuances ne le cédaient pas à celles de véritables corolles. Quelle habileté il avait dû falloir pour les faire ! Il m'était pénible de penser, en regardant ces fleurs qu'elles seraient flétries s'il venait à pleuvoir.

Comme le palais avait été construit sur un terrain précédemment occupé par beaucoup de petites maisons, on n'y pouvait pas encore admirer les arbres du jardin ; mais l'édifice lui-même avait une élégance qui charmait l'âme. Le Seigneur maire du palais arriva. Il portait un pantalon à lacets fait d'une étoffe façonnée, gris bleuâtre, un manteau de cour, couleur de cerisier, avec seulement trois vêtements écarlates.

Les dames, et je dois d'abord nommer l'Impératrice, portaient les costumes les plus jolis du monde, d'étoffes couleur de prunier rouge, foncée ou claire, les unes façonnées, les autres ornées de dessins en relief. Tous ces vêtements resplendissaient. Les dames avaient aussi des manteaux chinois vert tendre, ou couleur de saule, ou couleur de prunier rouge.

Le Maire du palais vint s'asseoir auprès de ma maîtresse, et s'entretint avec elle. Je les contemplais, j'aurais voulu que chacun de ceux qui vivaient en dehors du Palais pût voir, au moins d'un furtif regard, les façons charmantes qu'avait l'Impératrice en répondant à son père ; justement les manières que l'on eût souhaitées.

En considérant toutes les dames alignées, le Seigneur dit à l'Impératrice : « Que pourriez-vous avoir encore à désirer ? Vraiment, je vous envie, quand je vois toutes ces jolies personnes assises côte à côte autour de vous. Il n'en est aucune qui soit d'une petite naissance. Ce sont toutes des filles de bonne maison. Leur dévouement me touche, et vous devez traiter avec bienveillance les dames de votre suite ; mais, en vérité, comment peuvent-elles, connaissant le cœur de Votre Majesté, entrer si nombreuses à votre service ? Vous êtes d'une avarice tellement indigne ! Bien que je vous serve, moi, avec un zèle extrême depuis que vous êtes au monde, vous ne m'avez pas donné un seul vieux vêtement. Pourquoi irais-je raconter cela par-derrière ? »

Toutes les dames riaient, amusées, et le Maire du palais reprit : « Je parle sérieusement ; il est honteux que vous puissiez rire ainsi, en pensant que je dis des sottises ! »

Pendant qu'il plaisantait, arriva du Palais Impérial je ne sais quel « troisième fonctionnaire » du Protocole, messenger du Souverain. Le Seigneur premier sous-secrétaire d'État [Korechika.] prit la lettre qu'il apportait, et la donna au Seigneur maire du palais. Celui-ci, l'ayant dénouée, s'exclama : « Oh ! la ravissante lettre ! Si j'en avais la permission, je l'ouvrirais et la lirais. » Mais il parut craindre d'avoir été impertinent, et présenta la missive à l'Impératrice, en disant : « Je vous rends grâces. » Il était ravissant de voir avec quelle précaution Sa Majesté tenait cette lettre sans l'ouvrir. Une dame sortit, de la chambre de l'angle, un coussin destiné à l'envoyé de l'Empereur ; trois ou quatre autres étaient assises près de l'écran derrière lequel se tenait l'Impératrice. « Je m'en vais par là faire préparer une récompense pour le messenger », annonça le Maire du palais ; après son départ, notre maîtresse lut la lettre de son Époux, puis elle écrivit la réponse sur du papier couleur de prunier rouge, de la même teinte que son costume. Je me disais, avec regret, que probablement personne au monde n'aurait pu s'imaginer, sans la voir, combien elle était belle. Le Seigneur maire du palais ayant déclaré que ce jour différait des autres, le messenger reçut de sa part un cadeau on donna aux dames des « vêtements longs et étroits », couleur de prunier rouge, outre les costumes de cérémonie. Il y avait là diverses choses à prendre avec le vin de riz, et l'envoyé impérial aurait pu s'enivrer ; mais il dit au Seigneur premier sous-secrétaire d'État : « L'Empereur, accompagné d'un superbe cortège, doit sortir aujourd'hui du Palais ; il faut que j'aille l'escorter. Permettez, Monseigneur, que je me retire. »

Les jeunes princesses, filles du Maire du palais, étaient délicieusement parées ; leurs costumes couleur

de prunier rouge ne semblaient pas moins jolis que ceux des autres dames. La troisième d'entre elles, celle qui est présentement intendante du service de la Toilette [Peut-être la troisième fille de Michitaka dirigea-t-elle le service de la Toilette avant la quatrième.], était plus grande que la deuxième princesse [Genshi.], et volontiers on l'eût appelée « Madame ». La Noble Dame, épouse du Maire du palais, vint aussi ; mais on tira l'écran, les jeunes personnes nouvellement arrivées, ne purent la voir ; elles en furent attristées.

Les dames se rassemblèrent pour discuter à propos des costumes de cérémonie et des éventails qu'elles auraient le jour des Offrandes. Comme elles rivalisaient d'élégance dans leurs projets, l'une d'elles s'exclama : « Pourquoi donc me donnerais-je tant de peine ? J'irai telle que je serai. » Mais les autres lui répondirent avec dépit : « Voilà bien, comme toujours, notre originale ! » Beaucoup de personnes se retirèrent à la nuit, et comme elles allaient faire leurs préparatifs pour le jour des Offrandes, notre maîtresse ne voulut pas les retenir.

La noble épouse du Maire du palais revint tous les jours, même la nuit. Les jeunes princesses venaient aussi, et il n'y avait pas peu de monde auprès de l'Impératrice. C'était charmant. Chaque jour, un messenger arrivait du Palais Impérial.

Pendant, les nuances des fleurs, sur le cerisier qui se trouvait devant le palais, n'avaient pas embelli, et les rayons du soleil en avaient même flétri, abîmé les corolles. Quel désolant spectacle ! Un matin, après une nuit de pluie, ces fleurs ne ressemblaient plus à rien. Je m'étais levée de bonne heure, et je m'écriai quand je les aperçus : « Elles sont moins jolie que les visages de ceux qui se séparèrent en pleurant [Allusion à une poésie.] ! » L'Impératrice m'entendit, et s'étonna : « En vérité, il m'a semblé cette nuit qu'il pleuvait ; je me demande comment est le cerisier ! »

À ce moment, de la demeure du Seigneur maire du palais, arrivèrent en foule des gens de sa Maison et des serviteurs. Ils vinrent rapidement au cerisier, qu'ils arrachèrent et abattirent. Il était bien amusant de les entendre dire, tout en renversant l'arbre : « Le Seigneur nous avait ordonné de venir secrètement, et d'emporter ce cerisier pendant qu'il ferait encore sombre. Le jour est déjà levé, c'est bien incommode. Vite, dépêchons-nous ! »

J'aurais voulu, si ces gens avaient été des personnes bien élevées, leur demander s'ils avaient pensé au vers de Kanezumi [On ignore à quelle poésie de Minamoto Kanezumi (mort vers 985) Sei se réfère ; mais il en est une, du bonze Sôsei (environ 850 à 900), recueillie dans le *Gosenshû*, dont elle pourrait se rappeler.] : « S'il parle, il parlera. » Mais je leur criai seulement : « Qui êtes-vous donc, vous qui volez ces fleurs ? Les choses vont sans doute se gâter ! » Ils se mirent à rire, et se sauvèrent de plus belle, en traînant l'arbre.

Aussi bien, le Seigneur maire du palais avait eu, certainement, une idée ravissante. En regardant le jardin, je songeai que si on avait laissé là ce cerisier, il n'y aurait eu aucun charme à voir les fleurs mouillées se recroqueviller en séchant, et se coller aux rameaux. Puis je rentrai.

Il vint un homme, envoyé par le service du mobilier, qui ouvrit la fenêtre de treillis, puis une femme de l'office domestique, qui nettoya la chambre. Quand ils furent partis, l'Impératrice se leva et demanda, en remarquant que les fleurs avaient disparu : « Ah ! quelle stupéfaction ! Où sont allées ces fleurs ? En vous entendant parler de voleurs, à l'aube, je m'étais dit qu'ils cueillaient peut-être seulement quelques rameaux ! Avez-vous vu qui a fait cela ? – Non, répondis-je, la nuit était encore sombre, et je ne voyais pas bien ; mais j'apercevais dans le jardin des formes blanchâtres ; j'ai parlé parce que je pensais, avec inquiétude, que sans doute on cassait les branches fleuries. – Et cependant, reprit en souriant ma maîtresse, pourquoi des voleurs auraient-ils emporté ce cerisier ? Ce doit être le Seigneur, mon père, qui donna l'ordre à ses gens de l'arracher en secret. – Non, répliquai-je encore, assurément les choses ne se sont pas passées de cette façon, je crois plutôt que la brise printanière a tout fait ! » Sa Majesté repartit : « Si vous parlez de la sorte, c'est pour dissimuler la vérité. Les fleurs n'ont pas été volées. C'est parce qu'il avait plu à verse [Poésie de Hitomaro.]... »

Qu'une personne comme l'Impératrice eût tout deviné, cela n'avait rien de merveilleux ; et pourtant c'était superbe.

Je pensai que lorsque le Seigneur maire du palais arriverait, il trouverait sans doute hors de saison mon visage du matin [Jeu de mots sur le nom de la plante appelée *asagao*.], défait par le sommeil, et je rentrai dans le fond de la salle.

Dès qu'il fut là, le Seigneur s'étonna : « Les fleurs ont disparu ! Comment les a-t-on laissé voler ainsi ? Ah ! les dames faisaient la grasse matinée, elles ne se sont aperçues de rien ! – Cependant, lui dis-je à voix basse, j'aurais cru volontiers que vous aviez été au courant de cette affaire avant moi ! » Il entendit aussitôt, et répondit en riant aux éclats : « C'est ce que j'avais pensé ; une autre, en sortant, n'aurait rien remarqué du tout ! je m'étais dit que vous seule, ou Saishô, pourriez soupçonner quelque chose ! – Il me semblait bien, déclara l'Impératrice, avec un délicieux sourire, que la disparition de ces fleurs vous était due. Pourtant Sei Shônagon l'attribuait à la brise printanière. » Puis elle récita gracieusement, comme elle eût débité un poème :

« Vous avez dit là, Seigneur,

Un mensonge.

Maintenant, il est temps, je pense,

De cultiver le champ de la colline. »

[Il ne s'agit pas d'une véritable poésie ; mais l'impératrice a pu penser à des vers où Tsurayuki parle de fleurs dont on ne saurait sans mentir attribuer la chute à la brise.]

C'était ravissant, et le Maire du palais s'exclama : « Hélas ! je suis fâché qu'on ait vu mes serviteurs. Quand je pense que je leur avais fait tant de recommandations ! Il est vraiment pitoyable d'avoir chez soi des gens aussi stupides. » « Dire, sans avoir réfléchi, que la brise printanière avait fait tomber ces fleurs, c'était trouver à propos un agréable artifice », ajouta-t-il ; puis il récita, lui aussi, les paroles relatives au champ de la colline. « Oui, répliqua l'Impératrice en souriant, bien que ce fussent seulement quelques mots tout simples, l'idée, pour sûr, était charmante. Mais, quelle apparence aurait eu, sans vous, le jardin ce matin ? »

Le petit jeune seigneur [Le fils de Korechika. Il n'avait alors guère plus de deux ans, et l'on peut s'étonner de la remarque que va noter Sei.], ayant entendu, s'écria : « Quoi qu'il en soit, Sei Shônagon avait vu tout de suite ce qui arriverait, elle avait dit que si la pluie mouillait ces fleurs, elle auraient un aspect détestable. » Il était amusant de voir l'air désolé que prit le Maire du palais [Michitaka regrettait que Sei eût pensé avant lui à la fragilité des fleurs artificielles.].

Et puis, vers le huit ou le neuf, je m'en allai. « Restez encore un peu, me répétait ma maîtresse, attendez que le jour des Offrandes soit plus proche » ; je partis cependant.

Un jour, vers midi, alors que le soleil brillait avec un merveilleux éclat dans le ciel serein, l'Impératrice m'envoya ce message : « Le cœur des fleurs est-il ouvert ? Qu'allez-vous me dire ? » je lui répondis : « Bien qu'il soit encore trop tôt pour parler de l'automne, cette fois il me semble, dans la nuit, que je m'élève vers vous [Sei, après l'impératrice, cite un poème de Po Kyu-yi.]. »

Le soir où l'Impératrice partit pour le Palais de la Deuxième avenue [Vers le premier jour du deuxième mois, en 994.], comme on ne leur avait pas dit, d'avance, dans quelle voiture chacune d'elles devrait prendre place, toutes les dames se précipitèrent pour monter, chacune voulant être la première. C'était détestable, et, trois de mes compagnes et moi, nous disions en riant : « Avec cette façon de monter dans les chars, quel tumulte ! C'est tout à fait comme le jour où l'on va voir le retour de la procession, après la fête de Kamo ; toutes ces femmes perdent la tête et risquent de tomber. C'est un spectacle bien déplaisant. Mais laissons-les faire ; s'il nous est impossible d'aller à la Deuxième avenue, faute de voiture où nous puissions

monter, notre maîtresse l'apprendra naturellement ; elle nous en enverra bien une. »

Nous ne bougions pas, et, cependant, devant nous, les autres dames se pressaient en foule pour monter bien vite. Lorsque toutes furent assises dans les voitures, celles-ci partirent, et un fonctionnaire de la Maison de l'Impératrice voulut savoir s'il ne restait plus personne. Nous répondîmes que nous étions encore là ; il s'approcha pour demander quelles dames avaient parlé. Quand il eut entendu nos noms, il s'étonna : « Voilà qui est bien étrange, je pensais que toutes étaient maintenant dans les voitures ! Mais pourquoi êtes-vous si en retard ? On allait, à présent, faire monter les servantes de l'Office Impérial qui portent les ustensiles. Vraiment, c'est extraordinaire ! » Voyant qu'il faisait approcher une voiture, je lui dis : « S'il en est ainsi, laissez d'abord monter les servantes comme vous en aviez l'intention ; nous les suivrons. » Mais, après m'avoir écoutée, il répondit : « C'est singulier ! Quel mauvais caractère vous avez ! » Nous montâmes.

La première voiture qui vint après celles où les autres dames avaient pris place était, en vérité, la voiture qu'auraient dû occuper les servantes. Nous riions de voir comme elle était sombre, mal éclairée par une mauvaise torche.

Nous atteignîmes ainsi le Palais de la Deuxième avenue. Le palanquin de l'Impératrice était arrivé de bonne heure, et l'on avait tout préparé pour le séjour de notre maîtresse. Sa Majesté ayant ordonné qu'on nous appelât, de jeunes dames, Sakyô, Kosakon et d'autres, regardaient toutes celles qui venaient ; nous n'étions pas là. Cependant, à mesure que les dames descendaient de voiture, quatre chaque fois, elles allaient se rassembler autour de l'Impératrice, et celle-ci demandais : « Comment se fait-il que Sei Shônagon ne soit pas parmi vous ? » Mais personne ne le savait.

Enfin, quand toutes les dames furent descendues, les jeunes personnes qui nous cherchaient finirent par nous apercevoir ; elles nous dirent : « Pourquoi arrivez-vous si tard, alors que Sa Majesté parle de vous avec tant d'impatience ? » Pendant qu'elles nous conduisaient près de l'Impératrice, je regardais, tout en marchant, et j'admirais combien peu de temps il avait fallu pour que notre maîtresse se trouvât, dans ce palais, comme dans une demeure où elle eût habité depuis des années. « Pour quelle raison, nous demanda Sa Majesté, ne vous montriez-vous pas, tandis que je pressais ainsi tout le monde de questions à votre sujet ? » Comme je ne répondais rien, l'une des dames qui étaient venues avec moi dit en riant aux éclats : « Impossible de faire autrement. Comment des personnes qui se trouvaient dans la dernière voiture auraient-elles pu arriver de bonne heure ? Nous avons même failli ne pas pouvoir monter dans celle-ci ; mais les servantes de l'Office Impérial ont eu pitié de notre embarras ; elles nous l'ont laissée. Il y faisait sombre et c'était lamentable. – L'homme qui s'occupait des voitures est vraiment bizarre, déclara l'Impératrice ; mais aussi, pourquoi n'avez-vous rien dit ? Une personne ignorant les usages aurait pu hésiter à parler ; mais l'une de vous, Uemon par exemple, eût dû le faire. – Pourtant, répliqua la dame que notre maîtresse venait de nommer, quel besoin avaient-elles toutes de courir, chacune voulant dépasser les autres ? » En l'écoutant, je pensais que ses paroles devaient déplaire aux dames qui nous entouraient.

« Était-ce donc se conduire en personnes respectables, reprit l'Impératrice, que de monter en voiture en se bousculant ainsi, d'une façon malséante ? S'il y avait eu, pour les équipages, un ordre fixé d'avance, tout se serait passé convenablement, et cela aurait mieux valu. » Elle paraissait ennuyée, restait pensive. « Sans doute, dis-je alors pour excuser nos compagnes, sont-elles parties avant nous parce qu'elles étaient fatiguées de nous attendre, pendant que nous étions dans nos chambres. »

Un soir, je me rendis au Palais de la Deuxième avenue [Nous avons vu que Sei, vers le huit ou le neuf du deuxième mois, avait quitté le Palais de la Deuxième avenue, où sa maîtresse était depuis huit jours, pour aller à la campagne.] ; on disait en effet que l'Impératrice devait quitter ce palais le lendemain pour aller au Temple Shakuzenji, où serait faite, en offrande, la lecture des Saintes Écritures.

Ce soir-là, je regardai furtivement dans la chambre qui se trouve vers la face septentrionale du Palais du Sud [Où résidait Michitaka.]. Posées sur des plateaux à pied, des lampes y étaient allumées ; je vis des groupes de deux, trois ou quatre amies qui se tenaient derrière des paravents. Il y avait aussi des dames derrière l'écran. D'autres encore ne s'étaient point pareillement isolées : elles cousaient toutes ensemble, mettaient des vêtements en piles, fixaient des cordons de ceinture à des jupes d'apparat, ou bien, comme il va sans dire, se fardaient. Celles qui arrangeaient leurs cheveux le faisaient avec tant de soin qu'en les regardant, je songeais que je ne verrais sans doute, après la journée du lendemain, rien d'aussi joli.

« Il paraît, me dit une dame, que l'Impératrice doit partir à l'heure du Tigre. Pourquoi n'êtes-vous pas venue plus tôt ? Quelqu'un a envoyé un éventail pour vous, et a fait demander ce que vous deveniez. » Je pensai que je devais rester là et attendre, pour le cas où ma maîtresse partirait réellement à l'heure du Tigre ; j'avais donc mis mon costume de cérémonie, quand la nuit s'éclaircit. Le soleil se leva, et j'entendis annoncer que l'on ferait approcher les équipages de la chambre située sous l'appentis à la chinoise de l'aile occidentale. C'était là que nous monterions en voiture. Toutes les dames allèrent vers le corridor ; celles qui étaient entrées depuis peu de temps au service de l'Impératrice, encore inexpérimentées, semblaient fort gênées.

Comme le Seigneur maire du palais habitait l'aile de l'ouest, notre maîtresse y était aussi. Elle avait voulu voir tout d'abord les dames que l'on ferait monter en voiture ; derrière le store se trouvaient, côte à côte, l'Impératrice, la Princesse du Palais de la belle vue, la troisième et la quatrième princesse [Les quatre filles de Michitaka.], la noble épouse du Maire du palais, et les trois sœurs cadettes de cette dernière.

À droite et à gauche de la voiture, se tenaient le Premier sous-secrétaire d'État et le Capitaine de la garde du corps, dignitaire du troisième rang [Korechika et Takaie.]. Ils roulaient les stores, relevaient les rideaux intérieurs, et ils aidaient les dames à monter. Nous étions toutes rassemblées en un groupe compact, et chacune aurait pu s'y cacher ; mais ils nous appelaient l'une après l'autre, en suivant une liste écrite, et ils faisaient monter quatre personnes dans chaque voiture.

En allant vers celle où je devais prendre place, je me trouvais horriblement embarrassée. Je puis dire, en vérité, que je me sentais effarée, que mon trouble était manifeste ; mais ce sont là seulement des mots ordinaires et insuffisants. Parmi tous les yeux qui nous regardaient, derrière le store, ceux de l'Impératrice me voyaient aussi ; je songeais que peut-être elle me jugeait déplaisante, et ma désolation n'avait point de bornes. J'étais mouillée de sueur, il me semblait que mes cheveux, si bien apprêtés, se dressaient. Quand je fus enfin passée [Devant le store qui cachait l'impératrice, sa mère, ses sœurs et ses tantes. A propos du dernier mot, notons qu'il y a sans doute une erreur dans l'original : l'épouse de Michitaka n'avait qu'une sœur cadette.], j'éprouvai une extrême confusion en apercevant, près de la voiture, les deux princes, si gracieux, qui nous regardaient tout souriants. J'étais comme en un rêve, et cependant j'arrivai sans tomber jusqu'à la voiture. Il n'y avait pas là, je pense, de quoi prendre un air fin ; mais... !

Quand toutes les dames furent montées, on tira les véhicules dehors, on les mit sur la grand-route de la Deuxième avenue, les brancards sur des tréteaux ; et j'admirai tous ces chars rangés comme à l'occasion d'une fête. Je me disais que sans doute ceux qui nous voyaient pensaient comme moi, et je sentais mon cœur battre.

Il arriva, en foule, des gens du quatrième, du cinquième et du sixième rang qui s'approchèrent des voitures et nous parlèrent en affectant des manières recherchées. À commence par le Seigneur maire du palais, tous les hommes, courtisans ou gens de rang inférieur, allèrent d'abord à la rencontre de la Douairière.

C'était seulement après le passage de celle-ci que devait partir l'Impératrice, et je craignais d'avoir à rester là fort longtemps, impatiente, quand apparut le cortège que nous attendions, alors que le soleil était un peu haut dans le ciel.

Nous vîmes venir quinze chars, y compris celui de l'Impératrice douairière. Quatre étaient occupés par des religieuses. Ils suivaient la voiture chinoise de la Douairière, qui ouvrait la marche. Par la portière ouvrant derrière chacun de ceux où se trouvaient les nonnes, on apercevait leurs chapelets de cristal de roche, leurs étoiles couleur d'encre claire, leurs vêtements. C'était superbe. Elles n'avaient pas relevé les stores. On voyait pourtant des rideaux intérieurs, d'une teinte violet clair, un peu plus foncée vers les bords.

Ensuite venaient les dix voitures occupées par les dames d'honneur ordinaires. Celles-ci étaient très élégamment vêtues de manteaux chinois couleur de cerisier, de jupes d'apparat violet clair ou, pour la plupart, écarlates, et de vêtements de dessus faits d'une soie serrée, non assouplie.

Bien que le soleil fût très brillant, une brume s'étendait sur le vert clair du ciel. Cependant, les nuances des costumes de cérémonie que portaient les dames se rehaussant l'une l'autre, ces costumes semblaient encore plus jolis que les manteaux chinois faits, de toutes sortes d'étoffes merveilleuses, et le spectacle était d'une infinie beauté.

Le Seigneur maire du palais, avec tous ceux des gentilshommes de sa maison qui l'escortaient, accueillirent respectueusement la mère du Souverain. Quel merveilleux spectacle ! Tout le monde, en les voyant, faisait tapage. Sans doute eux-mêmes trouvèrent-ils jolies, aussi, nos vingt voitures alignées.

« Si encore l'Impératrice partait bientôt... », pensais-je en l'attendant. Mais le temps passait, je me demandais quelle pouvait être la raison de ce retard, et je m'impatiençais, lorsque à la fin huit « demoiselles de la Cour » vinrent, montées sur des chevaux que des laquais conduisaient par la bride. Il était ravissant de voir ondoyer au vent leurs jupes d'apparat, d'un bleu plus foncé vers la bordure, leurs rubans de taille et leurs ornements d'épaule. Parmi ces femmes, il y en avait une, appelée Buzen, qui était l'épouse du médecin Shigemasa. Comme elle portait une jupe à lacets [*Sasbinuki.*], de tissu couleur de vigne [Pourpre clair.], on la distinguait nettement des autres, et le Premier sous-secrétaire d'État du puits de la montagne [*Michiyori.*] dit en riant : « Shigemasa a donc droit aux couleurs du Palais Impérial ? »

Les « demoiselles de la Cour », qui se suivaient à cheval, s'arrêtèrent toutes les huit, et, à ce moment, le palanquin de notre maîtresse arriva. Nous avions trouvé superbe le cortège de l'Impératrice douairière, mais il n'était pas comparable au sien. Le soleil radieux du matin était haut dans le ciel, les feuilles des arbres brillaient avec un magnifique éclat, et tout semblait splendide, jusqu'aux couleurs étincelantes des rideaux qui garnissaient le palanquin. On tendit les cordes de celui-ci, puis il partit. Les rideaux s'agitaient doucement. Les dames affirmaient qu'elles sentaient en vérité leurs cheveux se dresser, tant elles étaient remplies d'admiration. Certes, elles ne mentaient point en parlant du désordre de leur coiffure ; mais, plus tard, celles qui n'avaient pas de vilains cheveux durent se lamenter, au sujet de ce désordre, plus qu'il n'eût convenu [Elles en profitèrent pour attirer l'attention sur leur chevelure.]. La majesté du spectacle me stupéfiait ; je me demandais comment il était possible, cependant, que je fusse tous les jours, pour la servir, auprès d'une princesse comme l'Impératrice, et j'étais moi-même pénétrée de respect.

Dès que fut passé le palanquin de Sa Majesté, on mit dans les voitures des serviteurs les tréteaux qui supportaient les brancards des nôtres. Puis on attela rapidement les bœufs, et nous suivîmes le palanquin impérial. Il n'est pas possible de dire combien nous étions fières et ravies.

Au moment où l'Impératrice arriva au Temple Shakuzenji, des musiciens, près de la grande porte, jouèrent des airs coréens et chinois, et des acteurs exécutèrent les danses du « lion » et du « chien de Corée ». Le son de l'orgue à bouche et le bruit du tambour étaient si forts que je perdais la tête. Je me demandais dans quel pays du Bouddha j'avais pu être transportée ; il me semblait que je montais au ciel en même temps que le vacarme de cette musique.

Quand le cortège fut entré dans la cour, je vis qu'il y avait là toutes sortes de pavillons de brocart, fermés par des stores verts tout neufs, et entourés de rideaux. Tout cela était si joli que, vraiment, on

n'aurait pas cru voir des choses de ce monde. On fit approcher les voitures de la tribune où déjà l'Impératrice avait pris place. Comme au départ, les seigneurs Korechika et Takaie étaient présents, et ils nous dirent de descendre bien vite. J'avais été très gênée au moment de monter en voiture, et là encore je rougissais un peu. Cependant, j'admirais le Premier sous-secrétaire d'État [Korechika.], beau à ravir, portant un vêtement de dessous dont la très longue traîne semblait embarrassante. Il releva le store de notre char et nous pria de nous hâter. Mes cheveux postiches, que j'avais, apprêtés avec tant de soin, étaient en désordre sous mon manteau chinois, et cela devait sembler étrange. Comme il faisait si clair qu'on pouvait voir même combien nos cheveux étaient noirs ou rouges, je me désolais, et je ne pus descendre tout de suite. « Que la dame qui est à l'arrière de la voiture passe d'abord ! » dis-je. Mais peut-être celle-ci pensait-elle comme moi, car, s'adressant au Premier sous-secrétaire, elle murmura : « Daignez vous éloigner. Vous avez pour nous trop d'attentions. – Ah ! que vous êtes timides ! » répondit-il en riant, et il se retira ; cependant, comme nous descendions. Avec peine, il se rapprocha pour me dire : « Je suis venu parce que l'Impératrice avait ordonné qu'on vous fît descendre en secret, sans que les gens comme Munetaka pussent vous voir. C'est une chose toute simple. »

Après nous avoir aidées à sortir de la voiture, il me conduisit près de l'Impératrice. J'étais pénétrée de reconnaissance en songeant que ma maîtresse lui avait fait de telles recommandations à mon sujet.

Quand nous arrivâmes devant Sa Majesté, j'aperçus environ huit dames, descendues des premières voitures, qui étaient allées se mettre au bord de la véranda, d'où l'on devrait bien voir la cérémonie. L'Impératrice était assise sur une plate-forme à deux degrés, hauts, peut-être, le premier d'un pied, le second de deux pieds.

« Je vous ai amené Sei Shônagon, dit le Premier sous-secrétaire d'État, et personne ne l'a vue. – Où est-elle ? » demanda l'Impératrice, puis elle sortit devant l'écran.

Bien qu'elle n'eût pas changé de vêtements, et qu'elle portât encore son manteau chinois, elle paraissait merveilleusement belle. Son habit écarlate de soie foulée semblait-il donc une chose seulement passable ? Ce qui me charmait surtout, c'était d'admirer son vêtement de dessous, en damas de Chine, couleur de saule ; ses cinq vêtements, de dessus, couleur de vigne, recouverts d'un manteau chinois rouge ; et sa jupe d'apparat faite d'« œil-d'éléphant [Légère étoffe chinoise, de soie, semée de points d'or et d'argent.] », recouvrant une gaze de Chine ornée d'impressions bleues. Les couleurs de tous ces tissus étaient si jolies qu'on ne pouvait, semblait-il, absolument rien leur comparer.

« Qu'avez-vous pensé en me voyant, moi et ma suite ? » demanda ma maîtresse. Je lui répondis que tout m'avait paru superbe ; mais ce n'étaient là que des mots ordinaires, insuffisants pour exprimer ce que j'avais ressenti. Elle reprit ensuite en riant : « Avez-vous trouvé le temps long avant l'arrivée de mon cortège ? Si j'ai tant tardé, c'est que le directeur de ma Maison [Michinaga.] s'était dit que s'il portait, pour m'accompagner, le vêtement de dessous qu'on lui avait vu lorsqu'il escortait la mère de l'Empereur, les gens ne manqueraient point de le critiquer. Il avait donc ordonné qu'on lui fit tout exprès un autre vêtement de dessous, et nous avions attendu que celui-ci fût prêt ! Quelle originalité ! » Le jour était pur, il faisait très clair où nous étions, et, en cet instant, j'apercevais, un peu plus distinctement que de coutume, la ligne qui partageait les cheveux de l'Impératrice, légèrement déviée vers l'ornement posé sur son front. C'était ravissant, et je ne saurais dire comme j'en avais le regard attiré.

Deux écrans de trois pieds, formant un angle droit, séparaient l'endroit où j'étais de la véranda où se trouvaient les sept ou huit dames dont j'ai parlé. Derrière ces paravents, il y avait une natte dont la bordure suivait le seuil, et sur laquelle on voyait assises la dame Chûnagon, fille du commandant de la garde impériale Tadagimi, oncle du Seigneur maire du palais, et la dame Saishô, dont le grand-père paternel était le ministre de gauche qui résidait au Tomi no koji [Fujiwara Akitada, le « ministre de gauche qui résidait au Palais du petit chemin de la fortune »]. L'Impératrice, ayant regardé de ce côté, dit : « Puisque vous êtes par là,

Saishô, allez donc jeter un coup d'œil dans la salle où sont les courtisans. » Mais Saishô comprit que notre maîtresse voulait me faire venir auprès d'elle, et répliqua « Nous sommes ici trois personnes [Sans doute veut-elle dire que Sei, qui vient d'arriver et n'est pas encore assise, aurait fait plus rapidement qu'elle d'aller voir ce qui se passe dans la salle voisine.], cela doit bien se voir. S'il en est ainsi... » murmura l'Impératrice ; puis elle m'ordonna d'approcher. Voyant cela, une des dames qui étaient assises plus bas chuchota : « On dirait un page admis dans les appartements impériaux. Peut-on croire que cela doive nous faire rire ? » et une autre répondit : « C'est plutôt le valet d'un cavalier [La dame, voyant que Sei est à côté de Saishô, fait allusion au titre porté par le père de celle-ci, lequel dirigeait l'une des deux divisions que comprenait le service des écuries.] » Quel honneur c'était pour moi, cependant, de regarder la cérémonie, assise auprès de Sa Majesté ! Dire moi-même une pareille chose, c'est me vanter ; et puis, en ce qui concerne ma maîtresse, les gens qui savent naturellement tout, et trouvent partout à critiquer, blâmeront peut-être vilainement son auguste Personne d'avoir, sans réflexion, daigné accorder son amitié à une femme de ma sorte. Sa bonté pour moi était excessive ; mais comment pourrais-je taire une chose qui mérite toute ma reconnaissance ? En vérité, l'amitié que me témoignait l'Impératrice était sans doute plus grande que celle qu'on aurait pu s'attendre à lui voir accorder à quelqu'un de ma condition.

Nous pouvions admirer, d'où nous étions, la tribune de l'Impératrice douairière et celles des divers personnages.

Le Seigneur maire du palais arriva ; tout d'abord il se dirigea vers la tribune de l'Impératrice douairière, il y resta un moment, puis il vint de notre côté. Les deux Premiers sous-secrétaires d'État et le Capitaine de la garde du corps, dignitaire du troisième rang [Michiyori et Korechika, Takaie.], se trouvaient là ; le Capitaine n'avait pas changé de costume en quittant le poste de la garde du corps, il portait au dos l'arc et le carquois. C'était tout à fait la tenue qui convenait, et l'on avait du plaisir à le regarder. Une foule de courtisans, de gens des quatrième et cinquième rangs, venue à sa suite et composant son escorte, étaient assis côte à côte.

Dès qu'il fut entré dans la galerie de l'Impératrice, le Maire du palais jeta les yeux sur nous. Toutes les dames d'honneur, et jusqu'à la Princesse de la Toilette, portaient des jupes d'apparat et des manteaux chinois. Quant à la noble épouse du Seigneur maire du palais, elle avait mis, sur sa jupe d'apparat, un vêtement de dessus.

« Ah ! dit le Maire du palais, quel joli spectacle ! On croirait voir un tableau. Mais n'allez pas dire plus tard qu'aujourd'hui vous avez été incommodées par vos habits ! Que la troisième et la quatrième princesse débarrassent l'Impératrice de sa jupe d'apparat. La maîtresse, ici, c'est elle. Le poste de la garde du corps est installé devant la galerie ; est-ce donc là une chose ordinaire, et cela n'indique-t-il pas suffisamment la position éminente de Sa Majesté ? » Le Maire du palais versait des larmes de joie, et tous ceux qui voyaient cette scène, en pensant qu'il avait vraiment raison de se réjouir, sentaient leurs yeux se mouiller.

Cependant, le Maire du palais remarqua mon manteau chinois, fait de cinq étoffes superposées, couleur de cerisier rouge, et il s'exclama : « Ces jours derniers, nous nous sommes trouvés, soudainement, très embarrassés parce qu'il manquait un costume de bonze. Il aurait fallu vous emprunter le vôtre. Si le cas se reproduisait, supposé encore que vous ayez retaillé un habit religieux pour vous faire un manteau, nous viendrions vous le demander. » Tout le monde se mit à rire et le Seigneur premier sous-secrétaire d'État [Korechika], qui se tenait un peu en arrière, et qui avait entendu, dit alors : « Sans doute est-il question du manteau que porte l'évêque Sei Shônagon ? » Ce n'était qu'un mot ; mais il ne manquait pas de charme.

Le Seigneur évêque [Ryûen, le quatrième fils de Michitaka. Il n'avait alors que quinze ou seize ans.] avait une robe de légère étoffe rouge, une étole violette, une veste d'un violet très clair et un pantalon à lacets. On l'aurait pris pour un de ces saints qui sont près de parvenir à la suprême illumination [Un *bodhisattva* (jap. *bosachi*, *bosatsu*).] ; et il

était bien amusant de le voir se mêler aux dames. Les gens riaient en disant : « Quelle inconvenance ! Aller ainsi parmi les dames au lieu de rester avec les prélats, et de garder une attitude majestueuse ! »

Matsugimi était auprès de son père, le Seigneur premier sous-secrétaire d'État, et quelqu'un nous l'amena [Pour la phrase qui précède, le texte traduit est celui que donne M. Kaneko.]. Il portait un manteau de cour fait d'un tissu couleur de vigne, une veste de damas foulé violet foncé, un vêtement de dessus couleur de prunier rouge. Comme d'ordinaire, il y avait là une foule de gens du quatrième et du cinquième rang. On fit entrer l'enfant parmi les dames, dans la galerie de l'Impératrice. Mais, je ne sais à la suite de quel accident, Matsugimi commença de pleurer et de crier. C'était tout à fait ravissant.

La cérémonie s'ouvrit. On mit, dans des fleurs artificielles de lotus rouge, les cahiers de la Collection des Saintes Écritures, un dans chaque fleur ; puis les prêtres et les laïques, les hauts dignitaires, les courtisans et les gens de condition inférieure, ceux du sixième rang et je ne sais qui encore, passèrent tous, portant ces fleurs. J'étais, en les voyant, pénétrée de respect.

Ensuite se déroula, autour du Bouddha, la grande procession circulaire des bonzes ; puis le prêtre directeur des chants arriva, ce fut la prière pour les morts, suivie, après un moment, de danses.

À la fin de la journée, mes yeux, fatigués d'avoir regardé tant de choses, me faisaient mal. Un ancien chambellan, dignitaire du cinquième rang, apporta une lettre de l'Empereur. On mit un tabouret devant la tribune de l'Impératrice ; et en vérité, il était superbe aussi de voir le messenger assis sur ce tabouret, attendant que notre maîtresse daignât lui donner une réponse.

Vers le soir, arriva Norimasa, le « troisième fonctionnaire » du Protocole. « L'Empereur, dit-il, ordonne que son Épouse revienne tout de suite, cette nuit, au Palais Impérial, et m'a chargé d'escorter l'Impératrice. » Norimasa ne repartit pas, il attendit Sa Majesté. Celle-ci déclara pourtant qu'elle irait au Palais Impérial seulement après avoir regagné, d'abord, le Palais de la Deuxième avenue ; mais il vint encore un censeur du service des chambellans, porteur d'un message envoyé par le Souverain au Seigneur maire du palais. Ce dernier, après avoir lu, dit qu'il fallait obéir aux ordres de l'Empereur, et notre maîtresse dut se préparer à rentrer au Palais Impérial.

De la galerie de l'Impératrice douairière, des serviteurs apportèrent à Sa Majesté des billets comme celui où il était question de la chaudière à sel de Chika [« Bien que la chaudière à sel de Chika soit proche, lit-on dans une ancienne poésie, le goût du sel n'arrive pas aux gens. » Ici, quoique l'impératrice et la mère du souverain soient près l'une de l'autre, elles ne se rencontrent pas. On trouve dans la poésie en question des jeux de mots sur *Shiogama* (nom propre de lieu et « chaudière à sel ») et sur *Chika* (nom propre de lieu et « proche »).] et de jolis présents ; et ensuite des messagers allèrent d'une tribune à l'autre. C'était splendide.

À la fin de la cérémonie, la mère de l'Empereur se retira mais, cette fois, elle fut accompagnée par la moitié seulement des fonctionnaires appartenant à sa Maison et des hauts dignitaires.

Cette nuit-là, les suivantes des dames, ignorant que l'Impératrice revenait au Palais Impérial, et pensant qu'elle irait au Palais de la Deuxième avenue, allèrent toutes à ce dernier endroit. Elles attendirent et attendirent encore sans voir venir leurs maîtresses. Cependant la nuit s'avavançait. Au Palais Impérial, les dames attendaient elles-mêmes ces femmes qui devaient leur apporter des vêtements de nuit ; mais rien n'apparaissait. Les dames avaient froid dans leurs beaux habit neufs qui n'adhéraient pas au corps, elles parlaient avec aversion et colère de leurs suivantes ; cela ne servait de rien. À l'aube, quand les femmes arrivèrent, les dames s'écrièrent : « Comment pouvez-vous avoir si peu d'esprit ? » Pourtant, elles avouèrent que les suivantes avaient raison, quand celles-ci eurent expliqué ce qui s'était passé, en parlant vite et toutes ensemble, comme pour réciter les Saintes Écritures. Il plut le lendemain de la cérémonie, et le Seigneur maire du palais dit à l'Impératrice : « Par cette pluie qui a, pour tomber, attendu ce jour, on juge des mérites que j'ai eus dans un monde antérieur. Comment voyez-vous cela ? »

Il pouvait, à juste titre, être fier en son cœur.

138. Choses vénérables et précieuses

Le Bâton de pèlerin des neuf articles [*Kujôsbakujô*, un texte bouddhique que récitaient les pèlerins. Après chaque article, ils agitaient leur bâton.].

La prière pour les morts que l'on dit après avoir invoqué le Bouddha.

139. Chansons

« Le portail près duquel se dresse le cryptomère [Poésie du *Kokinshû*.]. »

Les chants qui accompagnent la danse sacrée [La *kagura*.] sont jolis aussi.

Les chants à la mode d'aujourd'hui, longs et compliqués.

Les airs populaires, quand ils sont bien chantés.

140. Pantalons à lacets [*Sasbinuki*.]

Les pantalons violet-pourpre, vert tendre.

En été, j'aime les pantalons violets.

Au plus fort des chaleurs, les pantalons auxquels on a donné la couleur des insectes de l'été [Probablement, ici, les cigales.] ont un aspect frais.

141. Habits de chasse

Les habits dont la teinte rappelle le clou de girofle, clairs.

Ceux dont l'envers est blanc comme l'endroit.

Ceux qui sont rouge sombre, ou qui ont la couleur des aiguilles du pin.

Les pantalons qui sont de la nuance des feuilles vertes, ou du cerisier, ou du saule, ou encore de la glycine verte.

Pour les vêtements des hommes, toutes les couleurs sont belles.

142. Habits sans doublure

Les vêtements blancs.

Quand on est en tenue de cérémonie, il est élégant de porter, quelques instants, un vêtement sans doublure, un gilet d'écarlate. Cependant, si la couleur du vêtement non doublé que l'on porte est jaunie, c'est tout à fait déplaisant. Certains mettent aussi des habits de couleur brillante ; mais, pour un homme comme pour une femme, c'est encore lorsque le vêtement sans doublure est blanc que tout le costume semble le plus joli.

143. Choses mauvaises

Il est très mauvais d'employer des expressions vicieuses. Un seul mot suffit pour montrer à celui qui l'entend s'il parle avec une personne médiocre, ou distinguée, ou vulgaire. Comment cela se peut-il ? La chose étant ainsi, on a beau se dire que l'on a intérêt à s'exprimer correctement, on ne peut pas exceller en tout. Comment savoir toujours ce qui est bien et ce qui est mal ?

Quoi qu'il en soit, je ne veux pas m'occuper de l'opinion des autres. Ici, me semble-t-il, je dis seulement les choses telles qu'elles me viennent à l'esprit. On entend des gens qui, dans des phrases comme « J'ai dit ce qui m'ennuyait, et j'ai l'intention de faire faire cela », omettent la syllabe « de », et disent seulement : « J'ai l'intention dire, j'ai l'intention partir pour la campagne [Le texte paraît incomplet. Nous devrions lire par exemple : « On entend des gens qui, dans des phrases comme « j'ai dit ce qui m'ennuyait, et j'ai l'intention de faire faire cela » ou « j'ai l'intention de dire » ou encore « j'ai l'intention de partir pour la campagne », omettent la syllabe « de », et disent seulement « j'ai l'intention faire faire cela, j'ai l'intention dire, j'ai l'intention partir pour la campagne ». Erreur des copistes ?]. » C'est précisément une grosse faute. Il est superflu d'ajouter qu'on ne doit pas, à plus forte raison, employer ces tournures en écrivant.

Inutile de dire combien c'est désagréable lorsqu'un roman est écrit d'une manière défectueuse. C'est tellement pénible que l'on a pitié de la personne qui l'a copié.

La façon de faire des gens qui ajoutent en note : « Ceci est à corriger », ou : « Ce passage est donné tel qu'il est dans l'exemplaire original », est extrêmement déplaisante.

J'ai entendu aussi certaines gens qui expliquaient : « C'est en notant les points critiquables que je me suis trompé. » Tous ceux qui les ont écoutés ont probablement dit, après cela : « On les verra sans doute, un de ces jours, demander [La traduction est douteuse. En adoptant le texte donné par M. Kaneko, nous aurions : « Il y a aussi des gens qui disent *hitetsu* (pour *hilotsu*) *kuruma ni* (dans une seule voiture), et il semble que tout le monde dise *mitomu* au lieu de *motomu* (demander). »] à tout le monde où sont ces passages erronés ! »

Il peut arriver qu'un homme, à dessein, ne châtie pas son langage, et se serve, à l'occasion, d'une expression tout à fait commune. On ne trouve pas cela mal ; mais on méprise les gens qui emploient les tournures défectueuses de leur parler provincial.

144. « Vêtements de dessous »

En hiver c'est la couleur « azalée » que je préfère.

J'aime aussi les habits de soie brillante et les vêtements dont l'endroit est blanc et l'envers rouge sombre.

En été j'aime le violet, le blanc.

145. Montures d'éventails

Avec un papier vert-jaune j'aime une monture rouge.

Avec un papier violet-pourpre, une monture verte.

146. Éventails en bois de thuya

J'aime les éventails sur lesquels on ne voit aucun dessin, et ceux qui sont ornés d'une peinture chinoise.

147. Divinités shintoïstes

Les dieux de Matsu-no-o.

Celui de Yawata [Hachiman, ou Yawata (« Huit bannières »), est vénéré à Iwashimizu. Il appartient à la fois au bouddhisme et au shintoïsme et son histoire est très obscure, bien que les Japonais l'identifient constamment, depuis le IX^e siècle, avec l'empereur Ôjin (201 à 310, *sic*).]. On est rempli de vénération quand on pense qu'il aurait été le souverain de ce pays. Quel superbe spectacle, lorsque l'Empereur sort de son Palais, monté dans le palanquin orné de « fleurs d'oignon [Ces ornements ont en réalité la forme d'un oignon.] », pour aller en pèlerinage au temple de ce dieu !

Les dieux d'Oharano comme, il va sans dire, ceux de Kamo, sont augustes.

Les dieux d'Inari ; ceux de Kasuga m'inspirent un profond respect.

Le nom seul du Palais Sahodono [« Palais d'aide et de protection ». Peut-être est-ce là un autre nom du temple de Kasuga.] me charme.

Un jour, au temple de Hirano, je remarquai un bâtiment vide et je demandai à quoi il servait. On me répondit que l'on y abritait la châsse du dieu ; je fus remplie d'admiration. La haie sainte [*igaki*, pour *imi-gaki* « la haie de la pureté, de l'abstinence ».] était couverte d'un épais manteau de lierre que l'automne avait teint de toutes sortes de nuances rougeâtres [Ce « lierre » (*tsuta*) qui rougit à l'automne n'est, il va sans dire, pas le nôtre.] ; me rappelant la poésie de Tsurayuki : « En automne, malgré qu'elle en ait [Poésie de Tsurayuki, recueillie dans le *Kokinshû*.] », je restai un long moment à contempler ce lierre.

Le dieu de Mikumari [« du partage des eaux », dans la montagne de Yoshino, en Yamato.] me ravit.

148. Caps

Les caps de Karasaki, d'Ika, de Miho.

149. Maisons

Une maisonnette ronde.

Une maisonnette comme celles que l'on voit au pays d'Azuma [Le nom d'Azuma désignait la partie orientale de la grande île. On appelait *azuma-ya* une maisonnette carrée, couverte de lambeaux d'écorce de thuya qui retombaient aux quatre coins.].

J'aime beaucoup entendre annoncer l'heure au Palais Impérial. Lorsqu'il fait très froid, vers le milieu de la nuit on est réveillé par un bruit de souliers ; les pas traînants se rapprochent : « kobo-kobo », et le veilleur, après avoir fait résonner la corde de son arc, annonce d'une voix distinguée : « Je suis Un Tel, d'une telle maison. Voici l'heure. « le Bœuf, trois » ou « le Rat, quatre [C'est-à-dire : « le troisième quart de l'heure du Bœuf, le quatrième quart de l'heure du Rat ». A chacun des quatrièmes quarts, on inscrivait l'heure sur un tableau fixé à un poteau près du Palais pur et frais. Après avoir fait résonner la corde de son arc pour éloigner les esprits mauvais, le veilleur se nommait, puis annonçait

l'heure. Cette annonce était accompagnée d'un nombre variable de coups de gong (neuf pour l'heure du Rat, huit pour l'heure du Bœuf).] » ; puis on l'entend fixer le tableau de l'heure au poteau. C'est ravissant.

Les hommes qui ont gardé les habitudes de leur province disent : « Le Rat, neuf ; le Bœuf, huit ». Mais quelle que soit l'heure, c'est toujours à « quatre » que l'on accroche le tableau.

Que ce soit à midi, quand le soleil brille splendidement, ou bien très tard dans la nuit, quand on suppose qu'il doit être l'heure du Rat, c'est très amusant lorsque le Souverain fait appeler auprès de lui les courtisans.

Vers le milieu de la nuit, je suis charmée d'entendre la flûte de l'Empereur.

Narinobu, le capitaine de la garde du corps, est le fils du Prince Impérial, ancien ministre de la guerre, qui s'est fait bonze. Il est d'agréable tournure et, de plus, son esprit est charmant. Je m'imagine quelle peine dut ressentir la fille de Kanesuke, le gouverneur d'Iyo, lorsque Narinobu la laissa, et qu'elle dut suivre son père qui partait pour sa province.

Sans doute, ayant appris qu'elle devait s'en aller à l'aurore, il est venu près d'elle, le dernier soir, et il est reparti à l'aube, à l'heure où la lune pâlisait au ciel. Comme il devait être gracieux en manteau de cour !

Autrefois, ce seigneur venait continuellement me voir et disait les pires choses des gens dont nous parlions. Il y avait alors une dame de l'Impératrice qui était toujours très scrupuleuse lorsqu'elle devait jeûner ou faire une retraite, et que l'on appelait par son nom de famille [C'est-à-dire que le nom de sa famille ou plutôt, comme on va le voir, celui de ses parents adoptifs, entrait dans la composition de son « nom de cour » (*yohi-na*).]. Elle avait été adoptée par des gens dont le nom était Taira ou quelque chose d'analogue, et on la nommait ainsi ; mais les jeunes dames avaient l'habitude de l'appeler par son nom de famille originel, ce qui les faisait rire. Cette femme n'avait aucun charme particulier ; son surnom était Hyôbu. Bien qu'il fût difficile de lui trouver un attrait quelconque, elle était pourtant toujours disposée à se glisser parmi les gens, à se mêler à eux. Un jour qu'elle avait agi de la sorte en présence de l'Impératrice, Sa Majesté déclara qu'une telle conduite était inconvenante ; mais, par malice, personne n'en avertit la dame.

J'habitais à cette époque [Peut-être au huitième mois de l'an mille.], avec Shikibu no Omoto, dans une chambre que l'on avait installée au Palais de la Première avenue. Jamais nous ne faisons venir personne qui nous déplût, et nous restions là, nuit et jour, dans un joli petit cabinet situé sous un appentis, tout juste en face de la grande porte de l'est. L'Impératrice elle-même avait l'habitude de s'y rendre, pour voir les alentours.

Un soir, Sa Majesté avait dit que toutes les dames devraient dormir dans ses appartements, et nous nous étions couchées toutes deux, Shikibu no Omoto et moi, dans la chambre abritée sous l'appentis du sud, quand on frappa très fort à notre porte.

Nous fûmes d'accord pour trouver cette visite ennuyante, et nous fîmes semblant de dormir ; mais bientôt, comme on m'appelait à grands cris, l'Impératrice ordonna : « Holà ! Faites-la donc lever ; elle feint sans doute de dormir ! » La dame Hyôbu, dont je parlais tout à l'heure, vint alors et voulut m'éveiller ; cependant je paraissais toujours endormie, elle sortit en déclarant que je ne m'étais pas réveillée du tout ; sans plus de façons, elle s'assit à la porte, et se mit à causer avec le visiteur.

Je pensai d'abord que leur conversation durerait peu de temps ; mais la nuit était très avancée qu'ils bavardaient encore.

Il me semblait que l'interlocuteur de Hyôbu devait être le Vice-capitaine [Narinobu.] ; de quoi, pourtant, pouvaient-ils parler aussi longuement ? Je ne faisais cependant que rire en secret ; et comment l'auraient-ils su ? Ils passèrent la nuit à causer, jusqu'à l'aurore ; puis l'homme s'en retourna.

« Ce seigneur, pensais-je en riant, s'est montré là bien désagréable ! S'il revient un autre jour, je ne lui adresserai pas la parole ; mais que se sont-ils dit pendant toute une nuit ? » À ce moment la dame, ouvrant la porte à coulisse, entra dans notre chambre.

Le lendemain matin, alors que nous parlions dans la pièce située sous l'appentis, où nous avions coutume d'être, Hyôbu nous entendit et s'approcha pour me dire : « L'homme qui vient voir une dame un jour qu'il pleut très fort est digne de compassion. Même si, pendant des jours, il l'a laissée dans l'inquiétude, et s'il lui a causé de la peine, elle devrait, en le voyant arriver avec ses vêtements mouillés, oublier le tourment qu'elle a souffert. » Je me demandais pourquoi cette femme me prêchait, et je songeais : « Supposé que j'ai vu un homme la nuit dernière, l'avant-dernière, la précédente et toutes les nuits, sans exception, depuis quelque temps ; s'il vient encore cette nuit, sans être arrêté par une pluie battante, je me dirai qu'assurément il n'a pas voulu rester séparé de moi, même une seule nuit, et sa constance devra me toucher. Au contraire, si un homme que je n'ai pas vu depuis des jours, et qui m'a laissée vivre dans l'incertitude à son sujet, vient justement me voir dans une pareille occasion, je penserai qu'il n'aurait pu agir de la sorte s'il avait pour moi un sentiment sincère. Il faut croire que les gens diffèrent d'opinion là-dessus. »

Narinobu aime à fréquenter une femme [Sei elle-même.] qui connaît les choses pour les avoir vues et pour y avoir réfléchi, et qui lui semble bienveillante ; mais comme il fréquente aussi beaucoup d'autres amies, et qu'il a, de plus, sa propre épouse, il ne peut me faire visite très souvent. S'il était venu par un temps si affreux, c'est peut-être parce qu'il avait espéré que la chose me serait rapportée, qu'il serait loué. Et pourtant, s'il n'avait absolument aucune affection pour moi, il songerait sans doute : « Quel besoin ai-je donc de faire de pareilles combinaisons pour qu'elle me voie ? »

Quoi qu'il en soit, quand il pleut, l'ennui m'accable, je ne me souviens plus du ciel pur qui me réjouissait la veille, tout me chagrine ; même si je me trouve dans l'endroit le plus splendide de la superbe galerie du Palais, je n'en ressens aucun plaisir. Naturellement, quand je suis dans une maison qui est loin d'être aussi belle, je souhaite plus ardemment encore de voir la pluie cesser bientôt. Rien ne m'amuse, rien ne me charme.

Au contraire, je suis ravie quand me rend visite, au clair de lune, un ami qui, admirant ce beau ciel, s'est souvenu de moi après dix jours, vingt jours, un mois, ou peut-être une et, à plus forte raison, sept ou huit années. Alors même que je suis dans un endroit où il est très difficile de recevoir des visites, où l'on craint toujours les regards, je ne manque pas, sans que nous nous asseyions seulement, de dire quelques mots à cet ami, je le prie de revenir ; et si je puis le garder auprès de moi, il faut que je le retienne.

Quand je contemple le clair de lune, je pense à ceux qui sont au loin, et il n'est pas d'autre moment où je me rappelle aussi bien les choses du passé : les choses tristes, les joyeuses, celles que j'avais trouvées plaisantes. C'est comme si je venais de les voir. Le « Conte de Komano » ne me charme point ; il est écrit dans un style antique, et l'on n'y trouve guère de passages intéressants. Cependant, quand je me rappelle l'ancien temps, sous la lune, j'aime à prendre mon éventail chauve-souris vermoulu, et à rester sur la véranda, en récitant le poème du « Cheval qui a vu autrefois [Poésie du *Gosensbû*.] ».

C'est peut-être parce que je suis d'avance persuadée que la pluie est ennuyeuse ; toujours est-il que s'il pleut, même un instant, je trouve cela détestable.

Que la pluie vienne seulement à tomber : les cérémonies où se presse le monde élégant, les fêtes qui auraient dû amuser, et les solennités qui auraient été superbes, n'ont plus aucun charme.

Il n'est pas besoin de dire combien je le regrette ; et pourquoi donc devrait-on s'émerveiller devant ces gens qui arrivent chez vous, tout trempés de pluie, et qui se répandent en lamentations ? À la vérité, le « lieutenant de la cave », que détestait le lieutenant de Katano [Personnages du « Conte de la cave ». Quel que fût le temps, le « lieutenant de la cave » venait chaque nuit voir son amie, et il dut une fois laver ses chaussures toutes boueuses.], me plaît, bien qu'il soit accouru près de sa dame alors qu'il pleuvait. Mais c'est parce qu'il était venu aussi la nuit d'avant et, déjà, la nuit précédente. À son grand déplaisir ses chaussures, qu'il avait nettoyées, auront dû

se salir de nouveau. S'il n'était pas venu ainsi, chaque nuit, qu'aurait-il fait d'admirable en arrivant sous la pluie ?

Quand un ami vient me voir une nuit où le vent souffle en tempête, je pense que je puis croire à son affection, et je ne manque point d'être charmée.

Je suis ravie qu'on me fasse visite lorsqu'il neige. Il va sans dire que c'est agréable quand j'attends, cachée, en me disant : « M'aura-t-il oubliée [Allusion possible à une poésie du *Man.yôshû*.] ? » Même dans un endroit où il n'est pas du tout besoin de mystère, je suis toujours charmée à l'extrême de recevoir un ami dont la froide neige a trempé le vêtement, que le visiteur porte un habit de chasse, un habit de dessus, ou bien un costume vert-jaune de chambellan, sans qu'il soit utile de parler d'un manteau de cour. Aurait-il la courte robe verte que l'on voit aux gens du sixième rang, celle-ci ne pourrait me déplaire, dès qu'elle serait mouillée par la neige.

Autrefois, les chambellans portaient toujours le vêtement vert-jaune quand ils allaient la nuit chez une dame, et lorsque cet habit était trempé de pluie, avant d'entrer ils le tordaient ; on m'a conté, du moins, quelque chose comme cela. Mais maintenant, il semble bien qu'ils ne le mettent point, même pour venir en plein jour, et ils n'ont tous qu'une courte robe verte. Qu'ils étaient beaux, pourtant, les costumes vert-jaune, et surtout ceux que portaient les chambellans appartenant à la garde [Sei parle des lieutenants de la garde qui étaient en même temps chambellans du sixième rang.] ! Quand ils sauront ce que j'ai dit, pourra-t-il se trouver des gens qui n'aillent point par la pluie, vêtus de l'habit vert-jaune [Ou : « qui cesseront d'aller voir leur amie quand il pleuvra ».] ?

Une nuit où la lune était très claire, un messenger avait mis, dans la chambre située sous l'appentis, une lettre écrite sur du papier rouge, écarlate, d'une ravissante nuance.

« Je veux seulement, avait-on écrit, vous demander comment vous trouvez cette nuit, et je n'ai rien d'important à vous communiquer. » Ce qui me charmait, c'était de lire cette lettre à la clarté de la lune. S'il avait plu, aurais-je eu tant de plaisir ?

Un ami qui m'écrivait constamment me dit un jour : « Pour quoi donc continuer nos relations ? Inutile à présent de parler davantage. Maintenant, c'est fini ! » Le lendemain, il ne me donna pas signe de vie ; quand vint l'aurore [Allusion possible à une poésie du *Kokinshû*.], contre l'habitude, je ne vis point de lettre, et je sentis qu'il me manquait quelque chose. « Voilà, m'écriai-je, de la ponctualité ! » La journée passa. Le jour suivant, il pleuvait très fort ; à midi je n'avais encore rien reçu, et je déclarai : « Il m'a complètement chassée de sa pensée. » Mais le soir, au crépuscule, alors que j'étais assise au bord de la véranda, un enfant, abrité sous un parapluie, m'apporta une lettre que j'ouvris et lus avec encore plus de hâte qu'à l'ordinaire. Elle contenait ces mots : « La pluie qui fait monter l'eau [Ancienne poésie ?] », et c'était plus joli que si l'on avait composé, pour me les envoyer, quantité de poésies.

Un jour, rien n'avait fait prévoir, dans la matinée, qu'il dût neiger. Cependant, le ciel clair se couvrit tout à coup de nuages sombres, et la neige tomba en épais flocons qui obscurcissaient le paysage. Je sentis mon cœur se serrer ; je voulus regarder au-dehors. Avant que j'en eusse eu le temps, la neige s'était accumulée en un blanc manteau. Elle tombait encore en abondance. Soudainement, je vis paraître un homme appartenant à la maison de quelque seigneur ; il était élancé, très élégant, et s'abritait sous un parapluie. Il entra par la grande porte dans la cour de la maison voisine, et je le vis, amusée, remettre une missive. C'était une « lettre nouée » ; on avait écrit sur du papier de Michinoku, très blanc, ou sur un épais papier blanc de fantaisie ; comme l'encre qui avait servi à tracer le sceau s'était trouvée fortuitement gelée [Sei ne craint pas d'exagérer, ou peut-être pense-t-elle, en même temps qu'au froid, à l'émotion probable de celui qui a écrit.], les traits paraissaient plus grêles à la fin. Quand la dame à laquelle cette lettre était adressée l'eut ouverte, je remarquai qu'à la place du nœud, le papier, serré auparavant en un mince rouleau, était tout

plissé. L'encre semblait très foncée en certains endroits, et claire ailleurs ; les lignes d'écriture, pressées, couvraient les deux faces du papier. La dame lisait et relisait longuement, et bien que je ne fusse pas à côté d'elle, j'avais du plaisir à la regarder en me demandant ce que pouvait contenir sa lettre. Je fus encore plus intriguée quand je la vis sourire en déchiffrant quelque passage ; mais, éloignée comme je l'étais, je pouvais seulement penser que tel caractère plus noir que les autres devait être celui-ci ou celui-là.

Une dame au charmant visage, et dont le front est ombragé par de longs cheveux, vient de recevoir une lettre, à la brune. Sans doute était-elle trop impatiente de la lire pour prendre le temps d'allumer une lampe. Avec deux baguettes, elle a tiré du brasier rond un morceau de charbon ardent ; à la lueur de cette braise, elle parcourt sa lettre et semble peu sûre de ce qu'elle lit. Je la regarde avec ravissement.

150. Choses magnifiques

Le commandant de la garde du corps qui fait écarter les gens avant le passage de l'Empereur.

La lecture du « Livre sacré du paon [*Kujakukyô*, un texte bouddhique.] ».

Parmi les prières, celle des « Cinq grands Vénérables [Dieux du bouddhisme, qui chassent les démons.] ».

Un chambellan, « troisième fonctionnaire » du Protocole, quand il marche lentement sur la grand-route, le jour de la fête des chevaux blancs.

Lors de la réunion d'abstinence à la Cour [Du huitième au quatorzième jour du premier mois. On faisait maigre, et des bonzes lisaient les Écritures.], les capitaines de la garde du Palais, de gauche et de droite, auxquels on a donné des vêtements de tissu imprimé.

La « Lecture sacrée » au Palais, aux deux saisons.

L'« Auguste prière du Roi vénérable et victorieux [Ce fragment fait défaut dans le texte donné par M. Mizoguchi. On le trouve dans celui de M. Kaneko. Il s'agit, comme à la ligne suivante, d'un texte bouddhique.] ».

L'« Auguste prière du Prospère et glorieux ».

Quand l'orage gronde très fort, les gardes, au poste du tonnerre, sont extraordinairement effrayants. Les commandants, capitaines et lieutenants de la garde du corps, de gauche et de droite, se tiennent contre les fenêtres de treillis, devant le Palais Impérial [C'est-à-dire le Palais pur et frais. Pour le « poste du tonnerre »], pour protéger Sa Majesté. C'est magnifique. Dès que le calme sera revenu, les commandants ordonneront à leurs hommes d'entrer dans le Palais pur et frais, ou de se retirer.

Le paravent dont les peintures représentent les paysages de la « Description originale de la terre [Un ouvrage chinois.] ».

Il a un nom auquel j'aime à penser. Le paravent sur lequel sont figurées les scènes de l' « Histoire des Kan [Le *Han-chou* (ou plus précisément le *Ts'ien-han-chou*, » Histoire des premiers Han », dû à Pan Kou (39 à 92).] ».

Il est connu pour le caractère héroïque de ses peintures. Le paravent que décore la suite des mois [Un paravent orné de peintures représentant les cérémonies qui avaient lieu chaque mois au palais.] est joli aussi.

Après avoir fait un long détour pour éviter de marcher dans une direction néfaste, on revient chez soi, dans la nuit profonde. Comme le froid est très vif, tous les hommes d'escorte baissent le menton. On finit par arriver, on approche le brasier rond. C'est superbe quand on y trouve un grand feu, sans la plus petite place noire ; mais la braise que l'on retire de dessous les fines cendres, et qui se ranime, vous fait un

plaisir extrême.

On est assis près du feu ; on bavarde, et s'il s'éteint, on n'y fait pas même attention ; mais qu'une autre personne vienne, mette du charbon dans le brasier et rallume le feu, on trouvera cela très désagréable. Cependant, si elle place soigneusement les charbons tout autour du brasier, et met le feu au centre, c'est bien. Si elle ramène tous les tisons enflammés vers le bord, et fait, des nouveaux charbons, une pile sur quoi elle place ensuite ces tisons, c'est tout à fait déplaisant.

Ce jour-là, une neige épaisse couvrait le sol ; contre l'habitude, on avait baissé les fenêtres de treillis, et les dames, rassemblées autour de l'Impératrice, attisaient le feu dans le brasier carré, tout en bavardant.

« Shônagon, me demanda ma maîtresse, comment est donc la neige sur le pic de Kôro [Le mont « Brûle-parfum ». Allusion à un poème de Po Kyu-yi que les anciens Japonais goûtaient fort, et qu'avait imité, en chinois, le célèbre Sugawara Michizane (845-903). On y trouve ce passage : « La neige, sur le pic de Hiang-lou (jap. Kôro), je la vois en relevant le store de bambou. »] ? » Je relevai la fenêtre et je roulai le store bien haut. Sa Majesté sourit ; toutes les autres dames connaissaient comme moi la poésie à laquelle j'avais pensé ; certaines l'avaient même traduite en vers japonais. Pourtant, elles n'avaient pu s'en souvenir sur-le-champ.

« Vraiment, dirent les gens, Sei Shônagon est la personne qu'il faut pour servir une Impératrice comme la nôtre ! »

Les jeunes garçons qui secondent les magiciens savent à merveille ce qu'ils ont à faire. Quand son maître est allé, par exemple, effectuer une purification, les gens écoutent l'acolyte lire les prières, et trouvent cela tout naturel. Il s'élance sans bruit ; avant même qu'on lui ait ordonné d'asperger d'eau claire le visage du malade, il sait, pour les avoir faits bien des fois, quels pas et quels gestes conviennent. Son maître n'a pas besoin de lui dire le moindre mot. Cela me rend envieuse, et je pense que je voudrais bien avoir à mon service des domestiques aussi intelligents.

J'étais allée une fois, au troisième mois [En 992.], à la petite maison d'un ami, dans l'intention d'y faire une retraite d'abstinence. Les arbres du jardin ne méritaient guère d'attention ; mais, parmi eux, j'en remarquai un auquel les gens donnaient le nom le saule. Il n'avait pas l'élégance des arbres que j'étais habituée à entendre appeler ainsi ; ses feuilles étaient larges, il me parut déplaisant. « On croirait que ce n'est pas un saule ! » dis-je. Mais on me répondit qu'il y avait aussi des saules comme celui-là ; et regardant cet arbre, je pensai :

« Ah ! la maison

Où les sourcils que forment les feuilles des saules,

En s'étalant

Avec présomption,

Déshonorent le visage du printemps ! »

[*Maya*, de l'original, peut signifier « cocon », et s'appliquer aux bourgeons duveteux du saule ; mais il signifie également « sourcil », et il vaut mieux l'entendre ainsi, car « sourcil » et « visage » sont deux « mots connexes ».]

Cette fois-là, étant donné l'aspect de l'endroit où je m'étais retirée, je m'ennuyai de plus en plus et, vers le milieu du deuxième jour, j'étais d'une humeur telle que j'aurais voulu revenir aussitôt au Palais.

À ce moment je reçus, de la part de ma maîtresse, un billet que je lus, ravie. Sur du papier vert tendre, la dame Saishô avait copié, d'une très gracieuse écriture, cette poésie de l'Impératrice :

« Comment ai je pu,

Sans vous, passer

Le temps écoulé ?

*Ah ! ces deux jours d'hier et d'aujourd'hui,
Que j'ai vécu dans l'inquiétude. »*

Saishô, d'elle-même, avait ajouté : « Il me semble, aujourd'hui déjà, que vous êtes partie depuis mille années [Allusion à une poésie où l'on trouve un jeu de mots sur *matsu*, « pin » et « attendre »]. Revenez bien vite, au plus tard demain à l'aurore ! » Ces seuls mots de la dame paraissaient bien faits pour me charmer ; à plus forte raison, j'étais loin d'être indifférente à la forme aimable du poème qu'avait composé notre maîtresse. Cependant, je ne songeai pas que ma réponse était destinée à Sa Majesté, j'écrivis :

*... « Ah ! ces vers composés en pensant à l'ennui que je pouvais ressentir
... « Ah ! en quelle triste contemplation je restais perdue
En un pareil endroit,
Alors que ce jour de printemps
Vous semblait si long à passer,
À vous qui étiez au-dessus des nuages [C'est-à-dire au palais impérial.]. »*

et, pour Saishô : « Peut-être, avant que finisse cette nuit, vais-je faire comme le lieutenant [Sans doute le lieutenant de Fukakusa, le héros d'un récit en vogue au temps de Sei. Une coquette lui avait dit qu'elle croirait à son amour quand il serait venu cent nuits devant sa porte. Il mourut la quatre-vingt-dix-neuvième nuit.] ! »

Je revins au Palais le lendemain, à l'aube et l'Impératrice déclara : « Votre réplique d'hier, dans laquelle vous disiez que les jours semblaient trop longs, m'a paru fort déplaisante [Sei paraissait, dans sa réponse, se soucier surtout d'elle-même.]. Toutes les dames l'ont beaucoup critiquée. » J'étais désolée ; mais j'avais assurément mérité ces blâmes.

Alors que je faisais une retraite au temple de Kiyomizii, j'écoutais un jour la musique bruyante des cigales, quand un messenger spécial de l'Impératrice m'apporta une lettre que Sa Majesté avait écrite sur du papier de Chine, teinté de rouge :

*« Si vous avez compté toutes les fois qu'a résonné,
Au crépuscule, la cloche
Du temple, près de la montagne,
Vous devez savoir depuis combien de jours
Mon cœur soupire. »*

« Et pourtant ! Quel séjour d'une durée sans pareille vous faites là-bas ! »

Comme, cette fois-là, en partant pour ce voyage [*Tabi*, de l'original, est traduit par « fois » et par « voyage »], j'avais oublié d'emporter du papier convenable, j'écrivis ma réponse sur un pétale de lotus [Une fleur artificielle.] pourpre, et je l'envoyai à ma maîtresse.

Le vingt-quatre du douzième mois, l'Impératrice fit faire l'« Énumération des noms des Bouddhas ». Il devait être plus de minuit quand les assistants se retirèrent après avoir écouté le bonze qui dirigeait la récitation des Saintes Écritures pendant la première veille. Ils s'en allèrent dans la nuit, vers leur demeure ou bien vers quelque rendez-vous secret ; pour moi, je revins en voiture avec d'autres personnes, et le trajet me parut fort agréable.

La neige qui tombait depuis quelques jours avait ce matin-là cessé, le vent soufflait violemment. De merveilleuses pendeloques de glace étincelaient. Par-ci, par-là on voyait le sol noir, aux endroits que la neige ne cachait pas.

Cependant, toutes revêtues d'un blanc manteau où les rayons de la lune, pâlie par l'aurore, ne laissaient pas un coin d'ombre, les misérables cabanes des pauvres gens semblaient elles-mêmes ravissantes. On

eût pensé que leurs toits étaient d'argent, et volontiers j'aurais pris les glaçons pour des tiges de cristal, les unes longues, les autres courtes, partout suspendues à dessein. Je n'en saurais dire le charme.

Notre voiture n'avait pas de rideaux intérieurs, les stores étaient relevés tout en haut, et la lumière pénétrait jusqu'au fond. C'est ainsi que je pus voir une dame qui portait sept ou huit vêtements violet clair, prunier rouge, blanc... et, par-dessus, un manteau violet foncé dont le lustre éclatant resplendissait sous la lune.

À côté de cette délicieuse personne, était assis un courtisan, dont j'admirais le pantalon à lacets de tissu façonné, couleur de vigne, et les nombreux vêtements blancs. Des étoffes jaune d'or comme la kerrie, d'autres écarlates, débordaient de ses manches ; le cordon fixé à son manteau de cour, tout blanc, était dénoué ; il avait ouvert bien grand, et rejeté sur ses épaules, le haut de ce manteau, découvrant ainsi largement ses autres habits. Une de ses jambes, sur laquelle retombait le bas du pantalon à lacets, sortait, en avant, de la voiture, et les gens, si quelques-uns nous rencontrèrent en chemin, durent trouver à cela beaucoup de grâce. Comme la dame, craignant la trop vive clarté de la lune, s'était glissée, pour se cacher, au fond de la voiture, le courtisan la tira vers la lumière. On la vit distinctement, et tout le monde rit [Ou, dans le texte donné par M. Kaneko : « On la vit distinctement, toute troublée. »]. C'était bien amusant ! Le gentilhomme, ensuite, nous charma en récitant plusieurs fois le poème chinois : « Sous l'intense clarté, la campagne semble couverte de glace [Poème de Kong Tch'engyi (seconde moitié du IX^e siècle).]. » J'aurais voulu rester en voiture toute la nuit, et je regrettais d'être déjà près d'arriver.

Quand des dames en service au Palais, se trouvant ensemble à la campagne, parlent avec admiration de leurs maîtres, et se racontent mutuellement toutes sortes de choses à propos du Palais et de ses alentours, au sujet des gentilshommes, il est amusant pour le maître de la maison où elles séjournent de les entendre causer ainsi de ses propres seigneurs.

Je voudrais habiter une maison spacieuse et jolie. À côté de moi logerait, il va sans dire, ma famille, et je souhaiterais d'y voir aussi une personne capable de converser un peu avec moi : une dame en service au Palais.

Lorsqu'il nous plairait, nous nous réunirions pour causer, pour nous entretenir des poésies que les gens auraient composées, et de toutes choses. Chacune apporterait à l'autre les lettres qu'elle aurait reçues ; nous les lirions ensemble, et nous écririons ensemble les réponses.

Si une personne venait me faire une visite de bonne amitié, je l'inviterais à entrer dans la maison, joliment ornée ; si, par exemple, la pluie l'empêchait de repartir, je la traiterais gracieusement.

Quand l'amie qui habiterait avec moi irait au Palais, je m'occuperais avant qu'elle s'en aille de tout préparer pour elle, et ensuite j'agis à ma guise pour lui envoyer ce qu'il lui faudrait.

Tout ce qui touche à l'existence des personnes bien nées me charme. Peut-être ai-je là une étrange pensée !

151. Gens qui imitent ce que font les autres

Les gens qui bâillent.

Les enfants.

Les gens de peu, lorsqu'ils sont impudents.

152. Choses auxquelles on ne peut s'abandonner

Les gens qui passent pour mauvais. Et pourtant, ils semblent plus francs que certains autres dont on connaît la bonté.

Aller en bateau.

Je fis un jour une promenade en mer. Le soleil était radieux, et la surface de l'Océan, merveilleusement calme, semblait une étoffe lustrée, vert clair, que l'on eût partout étendue. Les jeunes dames ne paraissaient pas avoir la moindre crainte. Elles portaient simplement un gilet ; elles maniaient les rames avec les gens de notre suite, en chantant à l'envi. C'était ravissant, et nous aurions bien voulu montrer ce spectacle à quelque personne d'un haut rang.

Tout en songeant ainsi, nous allions, quand le vent se mit à souffler violemment. La mer, agitée soudainement par la tempête, devint mauvaise. Nous étions sans pensée ; vraiment, à voir les vagues bondir par-dessus le bateau pendant tout le temps que nous mimes à gagner, en forçant de rames, l'endroit où nous devons aborder, on n'aurait jamais cru que c'était là cette mer si tranquille un instant auparavant.

Si l'on y réfléchit, on voit que les gens qui vont en bateau sont loin d'être méprisables. Ceux qui ont à naviguer à la rame, montés dans un frêle esquif, ne méritent point qu'on les dédaigne, même si la profondeur de l'eau sur laquelle ils voguent n'est jamais très grande ; et ils le méritent bien moins encore, ces bateliers qui vont sur une mer dont on ne connaît pas le fond, profonde peut-être de mille brasses, et qui courent, sans aucun souci du danger, dans leurs barques si chargées que l'eau n'est qu'à un pied du bord ! On pense que le moindre faux pas suffirait pour les précipiter dans l'abîme.

On s'émerveille aussi lorsqu'on observe des mariniers qui jettent dans leur bateau, avec un bruit sonore, cinq ou six énormes sapins ayant deux ou trois pieds de tour.

Les gens d'un haut rang vont en bateaux couverts. Cependant, si ceux qui restent au fond de la cabine ont quelque sécurité, ceux qui se trouvent près du bord ont le vertige.

Comme les cordes retenant les rames, que les bateliers ont attachées, et dans lesquelles ils ont tranquillement passé leurs avirons, me semblent peu solides ! Si un de ces liens se rompait, qu'arriverait-

il ? Soudain le rameur tomberait et s'enfoncerait dans les flots ; et pourtant, ces cordes si importantes ne sont jamais très grosses.

Une fois, j'étais montée dans une de ces embarcations, dont la cabine, très jolie, avait des stores à tête transparents, une porte à deux battants et des fenêtres de treillis. Cependant, ce bateau ne semblait pas si lourd que la plupart de ceux de sa sorte, et l'on y était tout à fait comme dans une petite maison. Une peur extraordinaire me prenait quand je regardais les autres barques. Vraiment, celles qui étaient au loin ressemblaient absolument à des feuilles de bambou que l'on eût fait flotter, éparpillées sur la mer.

Quand nous arrivâmes au port, dans tous les bateaux brillaient des lumières, et le tableau était ravissant. Le lendemain matin, à l'aube, je fus émue en voyant les bateliers qui partaient à la rame, montés dans ces tout petits canots que l'on appelle des allèges, et, c'est vrai, « derrière ces barques, les blanches vagues disparaissaient sans laisser de trace [Poésie japonaise de Mansei (VIII^e siècle).] ».

Il me semble, après tout, que les gens d'un rang passable ne devraient pas aller en bateau. On a du reste assez de raisons pour être effrayé quand on se contente de voyager à pied. Pourtant ; quoi qu'il arrive, on est alors toujours sur la terre ferme, et c'est là, je pense, une chose bien faite pour donner de la confiance.

Les pêcheuses qui plongent dans la mer ont un bien triste métier ! On se demande ce qu'elles feraient si la corde attachée à leur ceinture venait à se rompre. Si c'étaient seulement des hommes qui fissent leur besogne, on trouverait la chose possible ; mais à des femmes, il doit falloir un courage au-dessus du commun. Pendant qu'elles travaillent, les hommes sont dans leurs barques, et, tout en chantant à pleine voix, ils avancent et laissent flotter sur la mer la corde faite avec l'écorce du mûrier. Sans doute ne s'inquiètent-ils pas du grand danger que courent les femmes ! Quand les pêcheuses veulent revenir à la surface, elles tirent sur la corde. Alors les hommes se précipitent pour la saisir, ils l'amènent à eux avec une hâte bien compréhensible. Vraiment, les gens qui voient seulement ces femmes, à bout de souffle, s'appuyer sur le bord du bateau, sentent leurs paupières se mouiller ; on est stupéfait, au point de n'en pas croire ses yeux, quand on regarde les hommes qui vont çà et là, sur la mer, après avoir laissé les pêcheuses s'enfoncer dans l'eau. Ce ne sont pas, je suppose, des choses que l'on puisse jamais s'attendre à voir.

Un lieutenant appartenant à la garde du Palais, de droite, et dont les parents étaient déplaisants [Probablement parce qu'ils étaient vieux.], avait l'âme assez basse pour penser qu'il éprouvait de la honte chaque fois qu'on les voyait, et, en venant de la province d'Iyo à la capitale, il les précipita dans la mer. Les gens, ayant appris ce qui s'était passé, demeuraient tristes et stupéfaits. Cependant, le quinzième jour du septième mois, cet homme dit qu'il allait célébrer la fête des morts en l'honneur de ses parents défunts, et après l'avoir vu se hâter de faire ses préparatifs, le chanoine Dômei [Fils de Michitsuna, le frère aîné de Michitaka. Il était renommé pour son talent poétique.] composa cette poésie :

*« Quelle pitié c'était
De voir cet homme
Célébrer la fête des morts
Après avoir précipité ses parents
Dans l'Océan ! »*

[Quand on sait que la piété filiale passe pour être en Extrême-Orient le premier des devoirs, on est surpris par la conduite du lieutenant et par l'indulgence de ceux qui l'entourent.]

Quand je me rappelle ces quelques vers, je suis remplie d'émotion.

Autre anecdote : on avait appris à la Dame [Une princesse de la famille Fujiwara, qui écrivit le « Journal d'une libellule ». Elle fut la mère de Michitsuna (le seigneur d'Ono), et la grand-mère de Dômei, que Sei vient de nommer.], mère du Seigneur d'Ono,

que les « Huit Instructions » avaient été prêchées au Temple Fumonji, et, le lendemain de la cérémonie, comme une foule de gens se trouvaient rassemblés au Palais d'Ono, jouant de la musique et composant des poésies, la Dame improvisa, dit-on, ce poème :

« Hier,
On acheva
De couper le bois à briller.
Aujourd'hui, le manche ... de la cognée
... d'Ono
Pourra ici. »

[En même temps qu'à la légende de Wang Tche, l'auteur de la poésie fait allusion à un passage du « Soûtra du Lotus » qu'on lisait dans les « Huit Instructions ».]

J'en suis émerveillée.

En lisant ces pages où je rappelle, l'une après l'autre, deux poésies, on pourra croire que je venais d'entendre celles-ci quand je les ai notées.

Autre chose encore : Les paroles de la princesse [Izushi, fille de l'empereur Kwammu (782-805). Pour Narihira.], mère de Narihira, écrivant à son fils qu'elle désirait toujours plus ardemment le voir, m'émeuvent et me ravissent. Je m'imagine ce qu'il dut penser quand il eut ouvert et lu la lettre de sa mère.

J'ai noté dans mon cahier une poésie que j'avais trouvée jolie. Une servante la lit et la récite à tort et à travers. Cela m'attriste.

Et quand j'entends quelqu'un lire un poème tout d'une traite sans prendre garde à la mesure !

Quand une servante loue un homme médiocre, et dit qu'il est merveilleusement aimable, cela ne manque pas de le rabaisser aussitôt dans l'esprit des gens. Contre toute attente, on estime davantage celui qu'elle blâme.

Même pour une femme, il est mauvais de recevoir les éloges des servantes.

Et puis, quelle pitié n'est-ce pas d'entendre ces personnes qui, tout en louant quelqu'un, ont des mots malheureux !

Un soir [Entre le huitième mois de 992 et le huitième mois de 994.], le Seigneur premier sous-secrétaire d'État vint au Palais ; il parla de littérature avec l'Empereur. La conversation dura, comme à l'ordinaire, jusqu'à une heure avancée de la nuit, et les dames qui se tenaient aux côtés de Leurs Majestés se retirèrent, une ou deux s'en allant à la fois. Quand elles furent toutes couchées, à l'abri des regards derrière le paravent ou l'écran, je résistai à l'envie de dormir qui me prenait, et je restai là, seule des dames.

Le veilleur annonça le quatrième quart de l'heure du Bœuf. « L'aurore est venue », murmurai-je pour moi-même. Mais le Premier sous-secrétaire dit à l'Empereur : « Voici la nuit qui s'achève, il est trop tard, maintenant, pour que Votre Majesté rentre dans ses appartements » « Korechika n'a pas songé qu'il fallait dormir, me dis-je hélas ! pourquoi a-t-il ainsi parlé ? » S'il y avait eu d'autres dames avec moi, j'aurais pu exprimer ma pensée ; on n'eût pas reconnu ma voix parmi les leurs.

L'Empereur, s'appuyant contre un pilier, s'assoupit. « Regardez-le, chuchota le Premier sous-secrétaire à l'Impératrice, est-il possible que Sa Majesté s'endorme à cette heure, maintenant qu'il fait jour ? – En vérité », répliqua ma maîtresse en riant ; mais l'Empereur n'entendit pas même ce rire.

Cependant, une jeune fille, au service d'une des femmes qui gouvernent les domestiques, ayant attrapé un coq, l'avait caché, en déclarant qu'elle l'emporterait le lendemain chez elle. Je ne sais comment la

chose se fit, mais un chien découvrit et poursuivit l'oiseau, qui s'enfuit jusqu'à l'extrémité de la galerie avec force cris terrifiants. Tout le monde fut réveillé. L'Empereur lui-même, s'éveillant en sursaut, s'écria : « Qu'est il arrivé ? » Le Premier sous-secrétaire d'État répondit en déclamant le poème chinois : « La voix surprend, dans son sommeil, le monarque éclairé [Poésie recueillie dans le *Wakanrôishû*. Le mot « coq » y figure, et Korechika la cite donc bien à propos.]. » Il récitait à merveille ; c'était un régal de l'entendre, et moi-même, qui, toute seule, sentais le sommeil alourdir mes paupières, j'ouvris mes yeux tout grands. L'Impératrice, charmée, elle aussi, déclara : « Voilà qui est dit fort à propos ! » Quelle jolie chose, encore, qu'une telle louange !

La nuit suivante, l'Empereur avait regagné ses appartements, et, vers minuit, étant sortie dans la galerie, j'appelai quelque servante, quand le Premier sous-secrétaire me demanda ! « Allez-vous à votre chambre ? Je vous accompagnerais ! » Je suspendis à un paravent ma jupe d'apparat et mon manteau chinois, puis je partis avec lui.

Il faisait un merveilleux clair de lune. Le manteau de cour que portait le Premier sous-secrétaire paraissait d'une blancheur éclatante, et, pendant qu'il marchait, ses pieds s'embarrassaient dans le bas de son pantalon à lacets, trop long de moitié. À un moment, il me retint par la manche, en disant : « Ne tombez pas ! » et comme il me guidait, je l'entendis réciter : « Alors que le voyageur marche encore à la clarté mourante de la lune [Poème chinois, de Kia Tao (777-841). Dans ce poème encore, il est question d'un coq : celui qui chante à la barrière de Han-kou.]. » J'étais, de nouveau, ravie à l'extrême, et le Premier sous-secrétaire s'exclama : « Vous vous enthousiasmez trop pour ces sortes de choses », puis il se mit à rire. Et pourtant ! comment n'aurais-je pas goûté le charme d'une poésie dite aussi joliment ?

Un jour, nous étions dans la chambre de la Princesse de la Toilette avec Mama, la nourrice de l'Évêque [Ryûen.] lorsqu'un homme s'approcha de la terrasse de bois. Il semblait près de pleurer. « Un horrible malheur m'est arrivé, nous dit-il, et je ne sais à qui me plaindre. » Comme nous lui demandions de quoi il parlait, il répondit : « Une affaire m'avait forcé à quitter ma demeure pour quelque temps, et, pendant mon absence, ma misérable maison a brûlé. Depuis quelques jours, je vis comme le bernard-l'ermite, en me glissant chez les autres [L'infortuné emploie une expression fort vigoureuse, qu'on traduirait beaucoup plus exactement par « fourrer la partie postérieure de son individu chez les autres ».]. Le feu a pris dans une maison où les gens des écuries impériales emmagasinent du foin ; il s'est communiqué à la mienne. Une haie, seule, séparait les deux bâtiments, et un jeune domestique qui dormait dans ma chambre a bien failli périr ; on n'a pas sauvé la moindre chose. »

Après l'avoir entendu, tout le monde éclata de rire, jusqu'à la Princesse de la Toilette, et j'écrivis ces quelques vers :

... « *Même votre chambre à coucher*
... « *Même Yodono, votre pays,*
Ne pourrait, sans doute, demeurer,
Quand le ... feu, au printemps,
... *soleil, au printemps,*
Est si fort qu'il ... brûle
... *fait pousser*
Le fourrage impérial ! »

« Donnez-lui ça », dis-je à la nourrice, en jetant à cette femme le papier sur lequel j'avais écrit. Après avoir ri bien fort, elle le remit à l'homme, et lui déclara : « La personne qui est là vous fait ce présent ; sans doute l'avez-vous apitoyée en racontant l'incendie de votre maison. »

« Qu'est-ce que ce ruban de papier, demanda le pauvre hère, et que me vaudra-t-il ? » La nourrice lui répondit de le lire d'abord. « Comment ferais-je ? Répliqua-t-il ; aucun de mes deux yeux n'en est capable [Il ne sait pas lire.]. - Montrez ce papier à quelqu'un, repartirent alors les dames ; Sa Majesté nous a envoyé dire de venir sur-le-champ, et nous nous rendons bien vite à son palais. Quelle inquiétude pourriez-vous avoir encore, après qu'on vous a donné une chose aussi précieuse ? » Toutes se mirent à rire comme des insensées.

En allant près de l'Impératrice, nous nous demandions :

« Aura-t-il fait voir ce papier à quelqu'un ? Comme il sera furieux quand il aura regagné son village ! » Lorsque nous fûmes arrivées devant Sa Majesté, Mama lui raconta l'histoire, et il y eut encore force rires. L'Impératrice, elle-même, rit en nous disant : « Comment pouvez-vous être aussi folles ? »

Je m'imagine un jeune homme qui a perdu sa mère. Son père, resté seul, l'aime tendrement ; mais une nouvelle épouse, désagréable, est arrivée dans la maison et, depuis ce temps, le fils ne peut plus entrer dans les appartements de son père. Il a chargé sa nourrice, ou bien une servante de la défunte dame, de soigner les vêtements qu'il porte. Il loge dans l'aile occidentale ou orientale du manoir, au besoin dans une chambre d'amis, très jolie, avec des paravents et des écrans ornés de peintures qui sont elles-mêmes remarquables. Personne ne se plaint de son service à la Cour, et tous sont ses amis. Il charme jusqu'à l'Empereur ; Sa Majesté le mande continuellement. Elle aime qu'il vienne faire de la musique avec elle. Pourtant, ce jeune homme est toujours triste ; il semble que rien au monde ne le contente. Il doit avoir pour le libertinage un penchant singulier. Il a seulement une sœur cadette, mariée à un haut dignitaire qui chérit son épouse comme une femme dont on ne saurait trouver la pareille. À cette sœur, le jeune homme confie toutes ses pensées ; il bavarde avec elle, et c'est là sa consolation.

Je ne sais qui a pu dire : « Il n'est pas de manteau pour l'Évêque Jôchô [Au contraire de Suisei, Jôchô était très grand.], ni de gilet pour le seigneur Suisei. » Mais c'est bien amusant.

Quelqu'un m'ayant demandé, une fois, s'il était vrai que je devais aller en Shimotsuke, je répondis :

« Ah ! l'armoise

De la montagne à laquelle

Je n'avais pas pensé le moins du monde !

Qui vous annonça ... qu'elle croissait au village

... qu'il en était ainsi à propos

D'Ibuki ? »

[Dans la province de Shimotsuke, près de la montagne d'Ibuki, est récoltée l'armoise qu'on emploie pour les cautères et dont le nom, *mogusa*, a donné le français « moxa ». Outre le calembour qu'indique les points de suspension dans la traduction, on trouve dans l'original deux exemples du procédé qui consiste à employer des « mots connexes ».]

Une dame du Palais entretenait d'amicales relations avec un homme, fils du gouverneur de Tôtômi ; mais elle apprit qu'il était au mieux avec une autre femme, en service au même palais qu'elle. La dame montra du ressentiment à son ami ; elle voulut qu'il jurât en prenant son père, le gouverneur, à témoin. « On vous a fait là un affreux mensonge, assura-t-il, je n'ai jamais vu cette personne, même en rêve. » Ayant entendu dire qu'elle demandait ce qu'elle devait lui répondre, je composai pour elle cette réplique :

« Jurez, seigneur,

Par ... le gouverneur

... le dieu

De Tôtômi !

N'avez vous jamais vu

... *Le pont de Hamana ?* »

... *Le bout des doigts de celle femme.* »

[Aux cinq derniers mots, rien ne correspond dans l'original. Ils ont été ajoutés pour justifier l'emploi du mot « bout », lequel, de même que « pont », traduit le japonais *harki*. Le pont de Hamana, en Tôtômi, a été cité plus haut.]

Un jour, je conversais avec un homme, dans un endroit qui n'était guère commode pour un rendez-vous, quand il me dit : « Je n'ai pas du tout le cœur en repos ; comment cela se fait-il ? » Je lui répondis :

« *Dans la Montée des rencontres,*

On n'a jamais le cœur en repos,

Car on craint

Que quelqu'un ne voie l'eau

Du puits jaillissant. »

[Le nom de la Montée des rencontres rappelle les rendez-vous tels que celui dont parle Sei. La poésie contient en outre deux « mots-pivots » : *bashiri*, « palpiter, bondir (ne pas être en repos) » et « jaillir » ; *mi*, « eau » et premier terme du composé *mi-tsukuru*, « apercevoir ».]

153. Manteaux de femmes

J'aime les couleurs claires. La couleur de la vigne, le vert tendre, la teinte « cerisier », la nuance « prunier rouge », toutes les couleurs claires sont jolies.

154. Manteaux chinois

J'aime le rouge, la couleur « glycine ». En été, je préfère le violet ; en automne, la teinte « lande desséchée »

155. jupes d'apparat

J'aime les jupes sur lesquelles sont dessinés les coraux de la mer. Les jupes de dessus.

156. Vestes

Au printemps, j'aime la nuance « azalée », la teinte « cerisier ».

En été, j'aime les vestes « vert et feuille morte », ou « feuille morte ».

J'aime les étoffes violet-pourpre, les blanches, celles où l'on a tissé des feuilles de chêne dentelé sur un fond vert tendre. Les tissus couleur de prunier rouge sont jolis aussi, mais on en voit tant que j'en suis fatiguée, plus que de toute autre chose.

158. Dessins des damas

J'aime les dessins qui représentent la rose trémière, l'oseille des bois.
Les étoffes à fond grêlé me plaisent.

En été, je trouve élégants les gens qui portent des habits d'étoffe légère dont une manche, seule, est longue [Cette curieuse mode s'explique par l'habitude qu'avaient les dames, en voiture, de laisser retomber une manche en dehors du véhicule. Plus cette manche était longue, plus l'effet semblait joli.], mais cette mode n'est pas sans inconvénient ; quand on a mis, l'un par-dessus l'autre, de nombreux vêtements, ils se trouvent entraînés d'un côté, on est mal habillé ; quand on porte des habits garnis d'ouate, épais, ils s'ouvrent sur la poitrine, d'une façon très disgracieuse.

Ce ne sont pas là des vêtements que l'on puisse mettre en même temps que les autres. Après tout, les vêtements que l'on porte depuis l'Antiquité, bien coupés, sont jolis.

J'aime les habits dont les deux manches sont longues. Cependant, pour une dame du Palais, en costume de cérémonie, de tels vêtements doivent être embarrassants. Pour les hommes, aussi, qui ont beaucoup de vêtements superposés, il y aurait sans doute, si ces habits étaient coupés inégalement, un côté trop lourd.

Il semble que tous les jolis costumes de cérémonie et les vêtements d'étoffe légère soient maintenant portés de cette façon.

Les vêtements que l'on peut voir porter aujourd'hui par les personnes de condition sont du reste, il faut bien le dire, tout à fait incommodes.

Un jeune noble, d'une figure agréable, me semble très laid dès qu'il revêt le costume qui convient au vice-président de la Haute Cour de Justice. Ah ! qu'il est pénible de voir en cette tenue de jeunes seigneurs comme le Capitaine de la garde du corps, fils du Prince Impérial [Minamoto Yorisada, fils du prince Tamehira.] !

159. Les maladies

Le mal d'estomac [L'original est moins précis, et l'on peut comprendre : « maladies des poumons, du cœur, de l'estomac »].

Les tourments causés par un esprit mauvais.

Les maux de pieds.

Les malades qui perdent tout appétit sans que l'on puisse soupçonner où est leur mal.

Je vis un jour une jeune fille de dix-huit ou dix-neuf ans, dont la superbe chevelure, aussi longue qu'elle-même était grande, semblait abondante jusqu'à l'extrémité. Cette jeune fille était gracieusement potelée, son teint resplendissait de blancheur. On voyait qu'elle avait un charmant visage ; mais elle souffrait d'une terrible rage de dents. Les cheveux qui retombaient sur son front étaient tout trempés de

larmes. Sans même faire attention au désordre de sa chevelure, elle appuyait sa main contre sa joue rouge, et, dans cette posture, elle était ravissante.

Je vis aussi, au huitième mois, une dame qui portait, avec un vêtement blanc sans doublure, une jolie jupe souple, et qui avait jeté sur ses épaules un manteau d'une fraîche couleur d'aster. Quelque chose, dans la poitrine, la faisait terriblement souffrir, et les dames du Palais, ses compagnes, venaient aux nouvelles tour à tour. Il y avait aussi des gens qui s'informaient, sans avoir l'air d'être vraiment inquiets : « Ah ! quelle triste chose ! A-t-elle déjà ressenti ces douleurs ? » L'ami de cette femme, lui, se désolait sincèrement en pensant combien la maladie était, grave. C'est quand ses relations avec la dame sont restées secrètes que l'amant craint le plus les regards. Le malheureux s'approche, mais n'ose venir trop près de celle qu'il aime ; il est à la fois gracieux et touchant de le voir, rongé d'inquiétude.

La dame avait de longs cheveux superbes, noués en un chignon. Elle se soulevait sur sa couche en se plaignant de nausées ; bien qu'elle fît pitié, je la trouvais gracieuse et distinguée.

L'Impératrice, elle-même, avait appris que cette femme était malade, et avait choisi, pour l'envoyer auprès d'elle, le bonze ayant la voix la plus agréable, parmi ceux qui lisent les Saintes Écritures. Aussi de nombreuses dames, désirant voir ce qu'il allait faire, étaient-elles venues visiter leur amie, et comme rien ne les cachait pendant qu'elles écoutaient la lecture sacrée, le bonze, tout en lisant, regardait continuellement de leur côté.

Je pense qu'il aura mérité le châtiment du Ciel.

16o. Choses désagréables

La pluie, un jour où l'on sort, où l'on va visiter un temple.

La voix d'une de mes servantes arrive, très faible, à mon oreille et je l'entends dire : « Moi, ma maîtresse ne m'aime pas, c'est Une Telle qui est la favorite du moment ! »

Une personne, que je trouve encore un peu plus désagréable que toute autre, soupçonne les gens à tort, leur témoigne une aversion sans motif, et semble se croire la plus intelligente du monde.

Un enfant dont la nourrice était méchante. Ce n'est pas la faute de cet enfant ; mais on pense que, justement, il fut élevé par une pareille femme, et c'est peut-être pour cela qu'on ne l'aime pas.

D'une voix rude, la nourrice dit à son maître : « Croyez-vous donc que ce jeune seigneur vaille moins que tous vos autres fils ? Vous le détestez ! » Apparemment, l'enfant ne sait pas combien cette femme est mauvaise. Il la demande, crie et fait tapage. C'est là, sans doute, quelque chose de déplaisant. Il arrive souvent aussi, semble-t-il, quand l'enfant est devenu un homme, que la nourrice, constamment occupée de lui, et toujours empressée à se mêler des affaires de celui qu'elle a élevé, lui nuise au lieu de lui être utile [Ou : « ... élevé, fasse bien des choses à moitié. »].

Bien que je lui réponde froidement, une personne que je trouve ennuyeuse, et que je déteste, reste à côté de moi, et m'accable de prévenances. Si je dis que je ne suis pas très bien, elle vient coucher plus près de moi qu'à l'ordinaire, elle me donne quelque chose à manger, elle se montre pleine de compassion. J'ai beau regarder tout cela d'un œil indifférent, elle s'attache à moi, elle m'adule, elle se met en quatre pour me servir.

Les hommes ne devraient jamais prendre de nourriture dans les chambres des dames du Palais auxquelles ils rendent visite. C'est extrêmement inconvenant. Les dames qui les invitent à le faire sont elles-mêmes très détestables. Si son amie s'obstine à lui répéter qu'avant de bavarder avec elle, il doit

d'abord accepter ce qu'elle lui présente, un galant ne peut se mettre la main sur la bouche d'un air de dégoût, ni détourner le visage, et, pour sûr, il mangera là. Même quand un homme vient s'installer chez moi, complètement ivre, lorsque la nuit est près de toucher à son terme, je ne lui donne absolument rien, je ne lui offre pas seulement du riz trempé. Si cet homme pense, après cela, que je n'ai pas été bonne, et s'il ne revient pas, tant pis !

Quand je suis à la campagne, pendant un congé, si l'on apporte quelque chose, de la salle du fond, pour l'offrir à un visiteur, comment pourrais-je m'y opposer ? Je n'en suis, pourtant, pas moins fâchée.

Alors qu'on est dans sa loge, au temple de Hase, il arrive que des gens de la basse classe restent assis côte à côte, devant vous, cependant que les traînes de leurs costumes viennent se fourrer dans vos vêtements. Ils vous témoignent là, vraiment, bien peu d'égards ! Un jour, j'eus un désir extrême de visiter ce temple, et j'y allai faire un pèlerinage. Après avoir, avec beaucoup de peine, gravi les degrés de l'escalier de poutres [L'escalier, fait de troncs d'arbres équarris, qui conduisait au temple.], tandis que m'assourdissait le fracas effrayant de la rivière, j'étais entrée bien vite dans ma loge, impatiente de contempler l'auguste visage du Bouddha, quand je vis des gens ressemblant aux insectes à manteau de paille, vêtus d'étoffes grossières, et tout à fait déplaisants, qui se levaient, s'asseyaient, s'inclinaient profondément. J'aurais voulu, d'une poussée, les renverser.

Près des places réservées aux personnes d'un haut rang, il y a toujours des serviteurs qui ne laissent pas les gens se mettre devant elles ; mais les personnes d'une condition ordinaire ne peuvent guère empêcher qu'on les incommode.

Si vous faites venir le bonze auquel est confié le soin de tout ce qui vous concerne durant votre séjour au temple, et si vous le priez de parler aux gens qui vous gênent, il se borne à leur dire quelque chose comme : « Vous autres, là-bas, retirez-vous donc un peu ! » Mais il est à peine parti que vous êtes aussi ennuyé qu'avant.

161. Choses difficiles à dire

Quand on transmet un long message, envoyé par une personne quelconque ou par un prince, il est très difficile de tout répéter dans l'ordre, du commencement à la fin. La réplique à ce message est tout aussi malaisée à rapporter.

La réponse que l'on doit faire à la lettre d'une personne avec laquelle on n'est pas libre.

Un homme apprend fortuitement que l'un de ses enfants, maintenant arrivé à l'âge d'homme, a commis une faute à laquelle on ne se serait pas attendu de sa part. Combien le père éprouve de difficulté, lorsqu'il est en face de cet enfant, à lui dire ce qu'il pense !

Les costumes de cour que portent les gens des quatrième et cinquième rangs me semblent plus jolis en hiver, et c'est en été que j'aime le mieux celui dont se revêtent les gens du sixième rang. Il en va de même pour les tenues qu'on leur voit lorsqu'ils veillent la nuit, au Palais [Ou : « ... sixième rang. Même lorsqu'on leur voit le costume qu'ils mettent pour veiller la nuit au Palais, il serait désirable que tous, hommes... »].

Il serait désirable, je crois, que tous, hommes et femmes, eussent un extérieur distingué.

Il est des femmes qui sont maîtresses de maison ; mais qui donc, parmi celles qui vivent loin de la Cour, sait dire si telle chose est bonne et telle autre mauvaise ? Cependant, s'il vient chez l'une d'elles, pour apporter quelque lettre, une personne connaissant bien les usages, cette dernière lui apprendra sans doute tout naturellement ce qui convient. À plus forte raison, les dames du Palais, qui vivent dans le

monde, sont placées mieux que n'importe qui pour le savoir. Et devraient-elles jamais être comme le chat descendu par terre [Comme un chat qui, en descendant d'un toit sur le sol, a perdu tout prestige.] ?

La façon dont mangent les charpentiers est stupéfiante. À l'époque où l'on construisit, après l'achèvement du nouveau palais, le bâtiment qui se trouve situé à l'est de celui-ci, comme une aile, je m'étais assise, une fois, à la face orientale du Palais, pour regarder des charpentiers qui mangeaient, assis côte à côte. D'abord, ils saisirent les vases de terre non vernissée, dans lesquels on leur donna la soupe, comme s'il leur avait tardé de la voir apporter ; ils ne firent qu'une gorgée du bouillon. Ensuite, après avoir à peine pris le temps de jeter les pots de côté, ils dévorèrent complètement les légumes. Je les regardais, en me disant qu'ils n'auraient pas besoin du riz, quand ils le firent disparaître en un clin d'œil. Comme les deux ou trois hommes qui étaient là se conduisirent tous pareillement, il faut croire que telle est l'habitude des charpentiers. Ah ! quelles façons grossières !

Que l'on parle de choses ordinaires, ou que l'on raconte une histoire du temps passé, la personne qui réplique étourdiment, et qui rend confus ce que disent les autres, est tout à fait détestable.

Une nuit du neuvième mois, en un certain endroit, une dame appelée, si je me souviens bien, Naka no Kimi, avait reçu la visite d'un ami, homme de talent, dont on vantait l'esprit extrêmement distingué, bien qu'il ne fût pas fils de quelque illustre famille. Ils se séparèrent avant l'aube, alors que le paysage, baigné d'une merveilleuse clarté, semblait délicieux sous la lune. « je voudrais qu'après mon départ, songeait l'homme, le souvenir de nos adieux vînt encore la charmer » ; il n'était point de mots tendres que le galant ne murmurât à son amie. Enfin il la quitta ; en l'accompagnant du regard, elle pensait : « Sans doute est-il parti tout de bon maintenant ! » Je ne saurais dire combien la scène était gracieuse. L'homme, cependant, après avoir feint de s'éloigner, revint et resta caché, serré contre un écran du jardin, dans l'ombre. « Je vais lui montrer que je suis encore là », se disait-il, lorsque la dame récita le poème : « Seulement pendant le temps que dure la pâle lune, à l'aurore [Poésie de Hitomaro.] », et jeta vers lui un regard furtif. Il avait à peine reculé de cinq pouces, quand il fut surpris par la clarté de la lune qui brillait dans le ciel comme une lampe allumée ; il raconta plus tard qu'en voyant cette lumière, il avait senti qu'il devait se retirer, et qu'il était parti sans faire de bruit.

Il arrive parfois qu'une dame du Palais, pour venir à la Cour ou pour aller chez elle, emprunte une voiture. Le propriétaire du véhicule le prête d'un air aussi aimable que s'il avait eu justement l'intention de le proposer ; mais les garçons bouviers malmènent le bœuf, et crient plus grossièrement qu'ils ne font avec ceux qu'ils conduisent d'ordinaire ; ils le poussent, ils veulent qu'il coure très vite, et la dame en ressent une impression bien désagréable. Les coureurs qui accompagnent la voiture semblent excédés ; ils grommellent : « Comment pourrions-nous rentrer, même si l'on presse le bœuf de la sorte, avant une heure avancée de la nuit ? » À les entendre ainsi, la dame peut soupçonner ce que pensait aussi leur maître ; elle ne croit pas qu'elle aura recours à lui, une autre fois, même si elle avait besoin d'un véhicule pour une affaire urgente.

Il n'est peut-être, pour faire exception, que la voiture du seigneur Naritô [Takashina Naritô, un cousin de Takako, l'épouse de Michitaka.]. Qu'une dame y monte au milieu de la nuit ou à l'aurore, cela n'y change rien, et je ne pense pas qu'aucune de celles qui l'ont empruntée ait jamais éprouvé le moindre ennui. Sans doute Naritô a-t-il dûment stylé ses serviteurs ? Quand il rencontre en chemin la voiture d'une dame, qui s'est engagée dans quelque fondrière, et dont les bouviers s'emportent parce qu'ils ne peuvent la tirer de là, Naritô va jusqu'à envoyer ses gens aider les conducteurs dans l'embarras, et battre le bœuf attelé à cette voiture. On peut donc croire qu'à plus forte raison, il a soigneusement averti ses serviteurs de ses désirs touchant la politesse avec laquelle ils doivent escorter les personnes qui empruntent son équipage.

Un jeune célibataire, friand d'aventures amoureuses, a passé la nuit je ne sais où ; il est rentré à l'aurore. Il vient de se lever mais il paraît encore tout endormi. Pourtant, il attire à lui une écritoire, frotte minutieusement le bâton d'encre et commence d'écrire une lettre [A celle qu'il vient de quitter.]. Il ne laisse pas courir son pinceau comme s'il ne prenait guère d'intérêt à ce qu'il fait ; au contraire, il s'applique à bien dessiner les caractères, et il est gracieux avec ses habits négligemment étalés. Sur ses vêtements de dessous, blancs, il porte des manteaux couleur de kerrir et d'écarlate. Tout en regardant de temps en temps, avec émotion, un vêtement sans doublure, blanc, tout frippé, que lui a prêté son amie, il achève d'écrire sa missive ; puis au lieu de la confier à la servante qui est devant lui, il se lève à dessein, lui-même, pour appeler celui de ses jeunes pages qu'il croit le plus capable de faire sa commission. Il lui dit d'approcher ; en chuchotant quelques mots, il lui donne la lettre, et, après le départ du messenger, il reste longtemps à le regarder s'éloigner ; il murmure doucement les passages des Saintes Écritures qui peuvent attirer sur lui, en l'occasion, la faveur du Ciel.

Comme on le prie de passer dans la salle du fond, où sont préparées l'eau chaude pour les mains et la bouillie de riz, il y entre, et s'appuyant sur un bureau, il parcourt quelque livre. Il est charmant de l'entendre lire à haute voix les endroits qui lui plaisent.

Après qu'il s'est lavé les mains, et qu'il a revêtu un manteau de cour, sans mettre, toutefois, de pantalon à lacets, le gentilhomme récite de mémoire quelques lignes d'un vieux recueil [L'original a ici *roku* (un ouvrage où sont expliquées les doctrines d'une secte bouddhique).] ; et, en vérité, à l'entendre on est pénétré d'un saint respect. Mais voici le messenger de tout à l'heure qui revient ; sans doute était-il allé tout près seulement ; il fait comprendre à son maître, par ses grimaces, qu'il apporte une réponse. C'est grand-pitié de voir alors le jeune homme cesser soudain sa récitation et appliquer toute son attention à lire le billet qu'on lui remet.

On admire parfois cette gracieuse scène : un jeune seigneur, d'une agréable figure, passe à cheval ; il porte un très joli costume : manteau de cour, habit de dessus ou casaque de chasse, dont les manches paraissent, à leur ouverture, gonflées par celles de nombreux vêtements de dessous. Sans arrêter sa monture, ce cavalier tend à un serviteur qui l'accompagne une « lettre tordue », que l'homme prend en levant les yeux vers son maître.

C'était une maison entourée d'un vaste jardin, et dont le devant était ombragé par de grands arbres. Les fenêtres de treillis des faces orientale et méridionale étaient levées ; ainsi l'on pouvait voir, par toutes les baies, l'intérieur de l'habitation, à l'aspect frais et aéré.

Un écran de quatre pieds avait été dressé dans la salle principale ; on avait placé devant cet écran un coussin rond, sur lequel s'était assis un bonze qui pouvait avoir un peu plus de trente ans. Ce prêtre n'avait pas une figure désagréable ; il portait un brillant costume d'apparat : une robe couleur d'encre claire, avec une étole de fine soie. Tout en maniant un éventail de teinte clou de girofle, il récitait la « Formule magique des mille mains [Tirée du « Soûtra des mille mains » (*Yenjukyô*).] ».

Quelque personne de la maison était, sans doute, cruellement tourmentée par un esprit mauvais, car je vis une jeune fille, grande et forte, sortir en se traînant de la chambre du fond, et je pensai qu'elle devait se trouver là pour recevoir en elle le démon que les exorcismes forceraient à quitter la malade. Elle avait de superbes cheveux et portait un vêtement non doublé, de soie raide, avec une longue jupe claire.

Quand elle se fut assise devant un écran de trois pieds, dressé à côté du prêtre, ce dernier se tourna vers l'extérieur ; il tendit à cette femme une toute petite massue de prière, brillante ; puis il commença de lire les paroles magiques, d'une voix saccadée, en fermant les yeux. On était, à l'entendre, pénétré de respect ; de nombreuses dames, sans se dérober aux regards, se tenaient là, contemplant la scène. Un long temps n'était pas écoulé, quand la jeune fille se mit à frissonner, puis se pâma. En voyant se produire peu

à peu l'action divine à mesure que le bonze disait la formule, on se sentait pris d'une religieuse terreur. Derrière la femme, qu'ils éventaient doucement, se trouvaient son frère aîné, un jeune homme, vêtu d'un manteau, qui venait d'arriver à sa majorité [Il avait environ quinze ans.], mais avait encore la sveltesse de l'adolescence, et quelques amis. Tout ceux qui étaient réunis là semblaient remplis de vénération ; mais, pourtant, si cette jeune fille avait eu ses facultés normales, comme elle se serait sentie troublée, honteuse, en se voyant ainsi exposée aux yeux de tous ! On savait qu'elle ne souffrait pas elle-même, pourtant ses plaintes et ses gémissements lugubres faisaient pitié ; une amie de la personne malade eut la charmante pensée de venir s'asseoir près de l'écran et de remettre un peu d'ordre dans les vêtements de cette femme.

À ce moment, on annonça que la patiente allait un peu mieux ; de la cuisine, plusieurs jeunes dames apportèrent de l'eau chaude et diverses choses. Pendant le peu de temps qu'elles mirent à accomplir leur office, l'inquiétude les gagna ; elles revinrent après avoir remporté bien vite la bassine. Elles avaient de jolis vêtements non doublés, des jupes d'apparat, violet clair, qui n'étaient pas encore fanées le moins du monde. C'était ravissant.

À l'heure du Singe, l'exorciste, après avoir fort malmené l'esprit mauvais et lui avoir fait demander grâce, le renvoya. « Ah ! s'exclama, en se réveillant, la jeune fille qui avait aidé le bonze à chasser le démon ; quelle chose stupéfiante ! Je croyais être derrière l'écran, et me voici devant. Qu'est-ce qui a pu se passer ? » Elle semblait confuse et répandit ses cheveux sur son visage pour le cacher ; elle allait se glisser à l'intérieur de la maison, quand le prêtre, la retenant un instant, murmura quelques mots de prière, et lui demanda : « Comment vous sentez-vous ? Vous voilà tout à fait rassérénée ! » avec un sourire qui me parut ajouter encore à son embarras.

Le bonze prit alors congé en déclarant : « J'aurais voulu rester un moment de plus ; mais voici arrivée l'heure [Il doit s'agir de l'heure à laquelle, le soir, ce prêtre dit le *nembutsu*, c'est-à-dire répète une formule signifiant « je t'adore, ô Bouddha Amitâbha ».]... », et il allait se retirer quand les assistants lui répondirent pour l'arrêter : « Attendez un peu, nous voudrions vous offrir quelque chose. »

Comme il se disposait à partir, cependant, en grande hâte, une personne (je pense que c'était une fille noble de la maison) sortit en se traînant de l'appartement intérieur et lui dit, sans s'éloigner du store qui fermait cet appartement : « Votre visite, qui nous a comblés de joie, a été si efficace que le mal paraît maintenant apaisé. Pourtant, avant votre arrivée, il semblait que la patiente aurait beaucoup de peine à le supporter. Le maître de céans vous envoie mille remerciements. Soyez assez bon pour revenir demain encore faire vos prières, quand vous en aurez le loisir. »

Le bonze répondit : « Nous avons affaire, il me semble, à un démon fort rancunier, je crois qu'il vous faut continuer à veiller sans négligence. Je me réjouis du soulagement que mes soins ont pu procurer à la malade. »

Après ces quelques mots, le prêtre s'éloigna si majestueusement que tous les assistants crurent voir un Bouddha descendu sur la terre.

Il est agréable d'avoir à son service de jolis petits pages ayant de longs cheveux, des valets qui sont plus grands, mais dont la superbe chevelure étonne les gens qui ont remarqué leur barbe déjà poussée, et, aussi, pour les travaux pénibles, quantité de solides gaillards qui semblent toujours occupés.

Avoir tous ces domestiques, être considéré comme un personnage dans toutes les bonnes maisons, voilà, il me semble, un sort désirable, même pour un bonze ! On peut supposer quelle joie doivent ressentir les parents de l'homme assez fortuné pour posséder tout cela.

Quelqu'un dont l'habit a la couture du dos tirée sur le côté.

Les gens qui allongent un grand cou hors de leur collet, rabattu sur leurs épaules.

La voiture d'un haut dignitaire, dont les rideaux intérieurs paraissent sales.

Les gens qui amènent des enfants chez des personnes auxquelles ils font seulement de rares visites.

Un jeune garçon portant un pantalon et chaussé de hautes sandales ; mais cela, c'est à présent la mode !

Des dames, en « costume de jarre », qui marchent en se hâtant.

Un bonze qui fait l'office de devin, et met [Ou bien : « Un bonze ou un devin qui met... ».] une coiffure de papier pour exécuter les pratiques magiques de purification.

Une femme maigre, laide, ayant la peau brune, qui porte une perruque.

Une pareille femme qui fait la sieste avec un homme barbu et décharné. Quel joli spectacle croyaient-ils donc offrir en s'étendant ainsi en plein jour ? Si c'était la nuit, il n'y aurait rien à redire ; alors, les gens ne peuvent apercevoir votre figure ; ils sont d'ailleurs tous couchés, on n'a donc pas besoin de rester sur pied de crainte qu'ils ne vous trouvent laid en vous voyant dormir.

Si tous ceux qui ne sont pas beaux se levaient de bon matin, cela vaudrait mieux pour les yeux des gens.

Les très jolies femmes, quand elles s'éveillent après avoir fait la sieste, en été, paraissent encore un peu plus gracieuses qu'à l'ordinaire ; mais celles dont la figure est médiocre ne manquent pas d'avoir, alors, la peau luisante, le visage bouffi de sommeil, et même, si le hasard ne les favorise pas, les joues tordues. Ah ! quand deux personnes qui viennent de faire la sieste côte à côte se regardent mutuellement, elles se sentent lasses de vivre !

Lorsqu'une personne ayant la peau brune porte un vêtement sans doublure, de soie raide, c'est très laid. Pourtant, bien qu'un habit non doublé, de soie assouplie, soit tout aussi transparent, on ne trouverait pas mal que cette personne en eût un. Si le premier vêtement déplaît, c'est peut-être qu'il laisse voir le nombril [Le deuxième vêtement était rouge, il ne laissait pas voir la peau brune.].

Le soir tombe, et je ne puis plus tracer les caractères. D'ailleurs mon pinceau est usé. Je voudrais pourtant, avant de terminer, ajouter ces quelques lignes : dans ces mémoires, écrits pendant les heures où retirée chez moi, loin du Palais, je m'ennuyais et me croyais à l'abri des regards, j'ai rassemblé des notes sur les événements qui s'étaient déroulés devant mes yeux et sur les réflexions que j'avais faites en mon âme. Comme ils renferment des passages où l'on trouverait, me disais-je, que j'avais manqué de réserve, trop bavardé, ou consigné des remarques fort désagréables pour les gens, je me proposais de cacher avec soin mon cahier. Hélas ! quelqu'un l'a découvert, et je n'ai pu retenir mes larmes.

Un jour, le Ministre du centre [Korechika.] ayant apporté à l'Impératrice toute une liasse de papier, Sa Majesté demanda : « Que faudrait-il écrire là-dessus ? On a déjà copié, par ordre de l'Empereur, le livre des « Mémoires historiques [Che-ki (jap. Shiki) par Sseu-ma Ts'ien (environ 145 à 80 avant J.C.). On y trouve l'histoire de la Chine depuis la plus haute antiquité.] ». — Moi, dis-je alors, je ferais de ces feuilles un carnet de chevet. — Eh bien, prenez-les ! » répondit ma maîtresse. Elle me donna tout ce qu'elle avait reçu, et je me mis en devoir d'employer complètement cette inépuisable quantité de papier en y notant les faits étranges, les choses du passé, les autres, quelles qu'elles fussent. J'ai donc très souvent laissé courir mon pinceau sans beaucoup d'attention. Règle générale, j'ai rapporté ce que j'avais observé de curieux dans le monde ; mais j'ai choisi, de même, ce qui me semblait de nature à montrer la splendeur des hommes, et j'ai parlé encore des poésies, des arbres, des herbes, des oiseaux et des insectes. Aussi bien, on pourrait me critiquer et dire : « C'est encore pis que l'on ne craignait, et sa médiocrité apparaît, manifeste ! » J'avais songé : « Comme j'ai simplement jeté sur le papier, pour me distraire, les idées qui m'étaient venues spontanément, dans la solitude, estimera-t-on, au moins, que mon ouvrage est d'une qualité ordinaire, lorsqu'il sera mêlé aux

autres ? » Et voici que les gens, après l'avoir parcouru, se sont exclamés : « Il y a de quoi rendre honteux tous les écrivains ! » J'en étais fort surprise. À la vérité, si l'on considère la question sous un certain point de vue, on pensera sans doute qu'ils avaient raison. Je trouve bien ce que le monde déteste, et mal ce qu'il loue ; on peut facilement, par là, juger de mon caractère. Quoi qu'il en soit, une seule chose me peine : c'est que mes notes aient vu le jour.

À l'époque [Le chapitre qui suit ne se trouve que dans une des éditions anciennes ; on peut penser qu'il a été ajouté par un copiste.] où le Capitaine de la garde du corps, de gauche [Minamoto Tsunefusa. Il fut nommé gouverneur de la province d'Ise au douzième mois de 995, et occupa ce poste jusqu'au douzième mois de l'année suivante.], était encore gouverneur d'Ise, il vint me voir à la campagne. Je voulus lui offrir une natte que j'aperçus près du bord de la véranda ; mais mon cahier se trouvait justement posé sur cette natte, et je l'attirai avec elle. Hors de moi, j'eus beau me précipiter pour le saisir ; Tsunefusa le prit et l'emporta sur-le-champ ; il me le rendit seulement beaucoup plus tard. C'est, je pense, à la suite de cet accident que débuta la carrière de mon livre.

TABLE des MATIERES

INTRODUCTION.

Note sur la transcription des mots japonais

Les noms propres.

Le calendrier, les heures dans l'ancien Japon.

L'œuvre de Sei Shônagon.

LES NOTES DE CHEVET.

1. *Au printemps, c'est l'aurore...* Les saisons.

2. *Les époques.*

3. *Le premier jour de l'an.*

Le septième jour, les « jeunes plantes », les « chevaux blancs ».

Le huitième jour.

Le quinzième jour, la « bouillie de la pleine lune ».

L'époque où l'on nomme les préfets.

Le troisième jour du mois.

L'époque de la fête de Kamo.

4. *Choses particulières.*

Réflexions sur la vie des bonzes et des exorcistes.

Séjour de l'impératrice dans la maison de l'intendant Narimasa.

La porte trop étroite.

Visite nocturne de Narimasa.

Comment s'exprimait Narimasa.

Narimasa vient voir Sei.

La chatte et le chien.

Réflexions sur le temps qui convient en divers jours de l'année.

Les fonctionnaires nouvellement promus.

Le chérie et l'évêque Jôshô.

5. *Montagnes.*

6. *Pics.*

7. *Plaines (voir aussi chapitre 101).*

8. *Marchés.*

9. *Gouffres.*

10. *Mers.*

11. *Bacs.*

12. *Tombes impériales.*

13. *Édifices.*

Au Palais pur et frais.

L'empereur En'yû et ses courtisans.

L'étude du « Recueil ancien et moderne ».

L'empereur Alurakami et l'épouse impériale.

Réflexions sur le sort des dames du Palais.

14. *Choses désolantes (cf chapitres 17, 46, 49, 160, 162).*

15. *Choses dont on néglige souvent la fin.*

16. *Choses que l'on méprise.*

17. *Choses détestables* (cf chapitres 14, 46, 49, 160, 162)
Séjour de l'empereur au Petit Palais de la Première avenue ; la leçon de musique.
Choses détestables (suite) ; le langage incorrect (cf chap 143)
Autres choses détestables.
18. *Choses qui font battre le cœur* (cf chap (54, 57).
19. *Choses qui font naître un doux souvenir du passé* (cf chap 61, 65, 82).
20. *Choses qui égayent le cœur* (cf chap 42, 137).
Les prédicateurs.
Réflexions sur les gens qui vont écouter les sermons : les anciens chambellans, les jeunes nobles, les femmes.
Retraite au temple de Bôdai.
Les Huit Instructions de la Profession bouddhique, au Palais de Koshirokawa.
Au septième mois, la chaleur extrême.
Scène matinale, après le départ d'un galant.
21. *Fleurs des arbres*.
22. *Étangs*.
23. *Fêtes*. La fête du cinquième mois.
24. *Arbres*.
25. *Oiseaux*.
26. *Choses élégantes* (cf chap 45).
27. *Insectes*.
L'agrément de la sieste, au septième mois.
28. *Choses qui ne s'accordent l'a*.
Dans un couloir du Palais.
Choses qui ne s'accordent pas (suite).
L'office domestique.
L'utilité d'une escorte.
Le censeur sous-chef des chambellans Fujiwara no Yukinari.
À la fin du troisième mois, le manteau trop chaud.
L'empereur et l'impératrice réveillent Sei.
Yukinari surprend Sei.
L'appel au Palais.
Minamoto no Masahiro (voir p. 137)
Comment il convient d'appeler les dames.
Les avantages de l'embonpoint.
Comment les domestiques doivent être habillés.
Promenade en voiture ; choses vues au passage.
29. *Cascades*.
30. *Rivières*.
31. *Ponts*.
32. *Villages*.
33. *Herbes*.
34. *Recueils de poésies*.
35. *Sujets de poésies*.
36. *Fleurs des herbes*.
37. *Choses peu rassurantes* (cf chap 83, 152).
38. *Choses que l'on ne peut comparer*.

Le charme des nuits d'été.
Les délices des matins d'hiver.
Les visiteurs doivent avoir des laquais bien stylés.

39. *Choses rares.*

La nuit au Palais impérial, les visites.
Le jour de la répétition musicale, avant la fête spéciale de Kamo.
Séjour de l'impératrice au palais où sont les bureaux de sa Maison. Les allées et venues des courtisans.
Scène dans le jardin, un matin.

40. *Choses qu'il ne valait pas la peine de faire.*

41. *Choses dont on n'a aucun regret.*

42. *Choses qui paraissent agréables* (cf chap 20, 137).

Le paravent qui représente l'enfer. Le concert.
Le capitaine de la garde du corps, sous-chef des chambellans, Fujiwara no Tadanobu écoute des racontages et se brouille avec Sei.
Tadanobu écrit à Sei, qui lui répond.
Le « frère aîné » de Sei.
Tadanobu vient voir Sei.
Sei, en congé, voudrait éviter les visites.
Sei se brouille avec le sous-chef du service des réparations, Tachibana no Norimitsu.

43. *Choses qui semblent éveiller la mélancolie* (cf chap 63).

L'impératrice rappelle Sei.
Les deux religieuses mendiante.
La montagne de neige.
Un message de la princesse consacrée.
La montagne de neige (suite).

44. *Choses splendides* (cf chap 66, 150)

45. *Choses qui ont une grâce raffinée* (cf chap 26).

Les danseuses de la Cinquième fête.
Choses qui ont une grâce raffinée (suite).
Le Palais à l'époque de la Cinquième fête.
La répétition des danses.
La guitare sans nom.
Les instruments de musique du Palais.
Après le concert ; la guitare de l'impératrice.
La nourrice de l'impératrice part pour la province de Hyûga.

46. *Choses contrariantes* (cf chapitres 14, 17, 49, 160, 162).

L'impératrice au Palais du sud ; la couture trop vite faite.
Choses contrariantes (suite).
Querelle d'amoureux.

47. *Choses gênantes* (cf chap 62).

48. *Choses qui frappent de stupeur* (cf chap 71).

49. *Choses pénibles* (cf chapitres 14, 17, 46, 160, 162).

Pendant l'abstinence du cinquième mois.
Les dames vont en voiture entendre le coucou.
La nuit du Singe. Sei refuse de prendre part à un concours de poésie.
Sei veut être préférée.

L'éventail du deuxième sous-secrétaire d'État Fujiwara no Takaie.

L'esprit et la mauvaise écriture de Fujiwara no Nobutsune.

La princesse du Palais de la belle vue entre au palais du prince héritier et vient voir l'impératrice.

Le rameau de prunier défleuri.

Les flocons de neige, pétales qui s'éparpillent au vent.

50. *Choses qui sont loin du terme.*

Minamoto no Masahiro (cf chap 28).

51. *Barrières.*

52. *Bois.*

Le dernier jour du quatrième mois. Le bac du fleuve Yodo.

53. *Sources chaudes.*

54. *Choses que l'on entend parfois avec plus d'émotion qu'à l'ordinaire* (cf chap 18, 57).

55. *Choses qui perdent à être peintes.*

56. *Choses qui gagnent à être peintes.*

57. *Choses qui émeuvent profondément* (cf chap 18, 54).

Les pèlerins de Mitake.

Choses qui émeuvent profondément (suite).

Un pèlerinage au temple de Hase.

58. *Choses qui paraissent pitoyables.*

59. *Choses qui donnent une impression de chaleur.*

60. *Choses qui font honte.*

61. *Choses sans valeur* (cf chap 19, 65, 82).

Les prières, la formule magique de l'Oeil des Bouddhas.

62. *Choses embarrassantes* (cf chap 47).

Au retour du temple de Yawata, l'empereur rend ses devoirs à sa mère.

Splendeur du maire du palais Fujiwara no Michitaka.

La rosée matinale dans le jardin, au neuvième mois.

Les « jeunes plantes », l'« herbe sans oreilles ».

Au deuxième mois, l'examen, l'adoration de Confucius.

Yukinari envoie à Sei des « gâteaux carrés ».

Les tablettes des chambellans.

Les noms des vêtements.

Le dix du neuvième mois, cérémonie à l'intention du défunt maire du palais.

Tadanobu propose à Sei de renouer leurs relations.

Yukinari quitte Sei, une nuit, très tard. Échange de lettres.

Au cinquième mois, Sei rappelle le surnom du bambou.

Un an après la mort de l'empereur En.yû, on abandonne les habits de deuil. Poésie reçue par la dame

Tôzammi.

63. *Choses qui remplissent l'âme de tristesse* (cf chap 43).

64. *Choses qui distraient dans les moments d'ennui.*

65. *Choses qui ne sont bonnes à rien* (cf chap 19, 61, 82).

66. *Choses qui sont les plus belles du monde* (cf chap 44, 150).

La fête extraordinaire d'Iwashimizu. Festin, musique, danses.

La danse sacrée, après le retour de la fête spéciale de Kamo.

Les danses à la fête de Kamo.

Le danseur défunt.

Danse au Palais, après la fête spéciale d'Iwashimizu.

Après la mort du maire du palais, l'impératrice demeure au Petit Palais de la Deuxième avenue. Sei reste à la campagne.

Sei se rend auprès de sa maîtresse ; racontages des dames à son sujet.

Sei reste à l'écart ; l'impératrice lui envoie un pétale de kerrie.

Sei revient près de l'impératrice.

Histoire du concours d'énigmes.

Le dix du premier mois ; un jeune garçon cueille des rameaux de pêcher.

Les joueurs de trictrac.

Les joueurs de dames.

67. *Choses effrayantes (cf chap 74, 135).*

68. *Choses qui semblent pures.*

69. *Choses qui paraissent malpropres (cf chap 76, 134).*

70. *Choses qui semblent vulgaires.*

71. *Choses qui remplissent d'angoisse (cf chap 48).*

72. *Choses ravissantes (cf chap 92).*

73. *Choses sans retenue.*

74. *Choses dont le nom est effrayant (cf chap 67, 135).*

75. *Choses qui n'offrent rien d'extraordinaire au regard, et qui prennent une importance exagérée quand on écrit leur nom en caractères chinois.*

76. *Choses qui ont un aspect sale (cf chap 69, 134).*

77. *Occasions dans lesquelles les choses sans valeur prennent de l'importance.*

78. *Choses qui paraissent affligeantes.*

79. *Choses enviables.*

Pèlerinage aux temples d'Inari.

Choses enviables (suite).

80. *Choses que l'on a hâte de voir ou d'entendre.*

81. *Choses impatientantes.*

Séjour de l'impératrice au Palais du Conseil d'État ; les amusements des dames.

Visite de Tadanobu et de Minamoto no Nobukata.

La tisserande pressée.

Tadanobu et Sei se servent d'un langage secret ; dépit de Nobukata.

Tadanobu est nommé conseiller d'État.

Nobukata se flatte de l'égaliser dans la récitation des vers.

Sei envoie à Nobukata une lettre qu'il trouve blessante.

Les amours de Nobukata et de la dame Sakyô.

82. *Choses qui ne servent plus à rien, mais qui rappellent le passé (cf chap 19, 61, 65).*

83. *Choses auxquelles on ne peut guère se fier (cf chap 37, 152).*

Le Sermon ininterrompu.

84. *Choses qui sont éloignées, bien que proches.*

85. *Choses qui sont proches, bien qu'éloignées.*

86. *Puits.*

87. *Gouverneurs de province.*

88. *Vice-gouverneurs qui occupent des postes provisoires.*

89. *Fonctionnaires du cinquième rang.*

La maison d'un fonctionnaire.

La demeure d'une femme seule.

Les ennuis d'une dame du Palais qui habite dans une maison étrangère.

Nuit de neige.

La neige, la lune et les fleurs : anecdote du temps de l'empereur Murakami.

Autre anecdote : la grenouille brûlée.

Les poupées.

Arrivée de Sei à la Cour.

L'éternuement malencontreux.

90. *Gens qui ont un air de su nonce.*

91. *Le vent.*

Scène matinale après une nuit de tempête. Une jeune femme contemple l'aspect désolé du jardin.

92. *Choses charmantes* (cf chap 72).

93. *Iles.*

94. *Plages.*

95. *Baies.*

96. *Temples bouddhiques.*

97. *Les Saintes Écritures.*

98. *Écrits.*

99. *Bouddhas.*

100. *Contes.*

101. *Landes* (cf chap 7).

102. *Formules magiques.*

103. *La lecture des Saintes Écritures.*

104. *Divertissements.*

105. *Danses.*

106. *Instruments à cordes.*

107. *Mélodies.*

108. *Flûtes.*

L'orgue à bouche. Le flageolet.

109. *Choses à voir.*

La fête extraordinaire de Kamo.

Le cortège de l'empereur (cf chap 112).

Le retour de la procession, après la fête régulière de Kamo.

Les promenades en voiture au cinquième mois.

Les voitures qui passent, les soirs d'été.

Parfums retrouvés.

Le gué au clair de lune.

110. *Choses qui sont bonnes quand elles sont grandes.*

111. *Choses qui doivent être courtes.*

112. *Choses qui sont à propos dans une maison.*

Rencontres.

Le cortège de l'empereur (cf chap 109).

Les voitures à la fête de Kamo.

Le parapluie d'un galant.

Séjour de l'impératrice au Palais de la Troisième avenue avant la fête du cinquième mois.

La dame qui ressemblait au capitaine porte-carquois. Comment Minamoto no Narinobu reconnaissait

la voix des gens.
L'oreille fine du directeur du Trésor Fujiwara no Masamitsu.
Écritoirs.
Ceux qui écrivent et ceux qui les regardent.
Les lettres.

113. Relais.

114. Collines.

115. Sanctuaires shintoïstes (cf chap 147).

Histoire du sanctuaire d'Aridôshi.

Les questions de l'empereur de Chine.

116. Choses qui tombent du ciel.

117. Le soleil.

118. La lune.

119. Les étoiles.

120. Les nuages.

121. Le brouillard.

122. Choses tumultueuses.

123. Choses négligées.

124. Gens qui s'expriment de façon inconvenante.

125. Gens qui prennent des airs savants.

126. Hauts dignitaires.

127. Seigneurs de noble famille.

128. Prêtres bouddhistes.

129. Femmes.

130. Palais et maisons nobles où servent des dames.

131. Gens à propos desquels on se demande si leur aspect aurait autant changé, supposé qu'ils fussent, après avoir quitté ce monde, revenus dans un autre corps.

Des hommes passent sous la neige.

Des courtisans, quittant le Palais à l'aube, cachent leur visage.

132. Choses qui ne font que passer.

133. Choses que les gens ignorent le plus fréquemment.

Au cinquième et au sixième mois, des enfants passent, le soir.

En route, en allant au temple de Kamo ; les paysannes dans les rizières.

En chemin, en allant au temple d'Uzumasa ; la moisson du riz.

134. Choses très malpropres (cf chap 70, 76).

135. Choses excessivement effrayantes (cf chap 69, 74).

136. Choses qui donnent confiance.

Le gendre indifférent.

La haine et l'affection.

L'étrange caractère des hommes.

La sympathie.

La médisance.

Le charme d'un visage.

137. Choses qui rendent heureux (cf chap 20, 42).

La faveur de l'impératrice est une douce chose.

Petites consolations.

L'impératrice envoie à Sei vingt cahiers de papier.

L'impératrice envoie à Sei une natte.

Vers le premier jour du deuxième mois, l'impératrice se rend au Palais de la Deuxième avenue.
Le cerisier couvert de fleurs artificielles.
Arrivée du maire du palais.
Le cerisier (suite).
Sei quitte le Palais de la Deuxième avenue.
Les dames trop pressées de monter en voiture.
Sei revient au Palais de la Deuxième avenue.
Départ pour le temple Shakuzenji.
Le cortège de l'impératrice douairière.
Le cortège de l'impératrice.
Arrivée au temple Shakuzenji.
Le manteau de Sei.
La cérémonie au temple Shakuzenji (offrande de la Collection des Saintes Écritures).
L'impératrice revient au Palais Impérial.
Les suivantes des dames d'honneur attendent leurs maîtresses au Palais de la Deuxième avenue.

138. Choses vénérables et précieuses.

139. Chansons.

140. Pantalons à lacets.

141. Habits de chasse.

142. Habits sans doublure.

143. Choses mauvaises. Le langage incorrect (cf chap 17).

144. « Vêtements de dessous ».

145. Montures d'éventails.

146. Éventails en bois de thuya.

147. Divinités shintoïstes (cf chap 17).

148. Caps.

149. Maisons.

L'annonce de l'heure au Palais.

Ce que l'on entend le jour et la nuit : l'empereur appelle les courtisans, il joue de la flûte.

Le capitaine de la garde du corps Minamoto no Narinobu.

Narinobu vient voir Sei, qui ne le reçoit pas. Il converse avec la dame Hyôbu.

Les visites des jours de pluie.

Les visites au clair de lune.

Les inconvénients de la pluie.

Les visites quand le vent souffle, quand il neige.

Au clair de lune, on apporte une lettre.

Rupture et réconciliation.

Sous la neige, un serviteur apporte un message.

Une dame lit une lettre, à la brune.

150. Choses magnifiques (cf chap 44, 66).

Le poste du tonnerre.

Les paravents.

Comment on doit allumer le feu.

La neige sur le pic de Kôro.

Les acolytes des magiciens.

Le saule aux feuilles trop larges.

Une retraite ennuyeuse.

Une retraite au temple de Kiyomizu.

Le vingt-quatre du douzième mois, Sei revient en voiture d'une cérémonie bouddhique. La campagne

sous la lune.

Loin du Palais, les dames d'honneur parlent de leurs maîtres.

La maison que Sei voudrait habiter, et la vie dont elle rêve.

151. *Gens qui imitent ce que font les autres.*

152. *Choses auxquelles on ne peut s'abandonner* (cf chap 37, 83)

Une promenade en bateau.

Les marins.

Les bateaux.

Le port.

Les pêcheuses.

Le lieutenant mauvais fils.

Le manche de la cognée (poésie).

La mère d'Ariwara no Narihira.

Les servantes récitent à tort et à travers.

Les servantes nuisent à ceux qu'elles louent.

Une nuit au Palais. Le coq échappé.

Dans le jardin, la nuit, avec le premier sous-secrétaire d'État Fujiwara no Korechika.

L'homme dont la maison a brûlé.

Le jeune homme qui n'a plus de mère.

Le manteau du géant et le gilet du nain.

L'armoise de Shimotsuke (poésie).

La dame du Palais et le fils du gouverneur de Tôtômi.

La Montée des rencontres (poésie).

153. *Manteaux de femmes.*

154. *Manteaux chinois.*

155. *Jupes d'apparat.*

156. *Vestes.*

157. *Tissus.*

158. *Dessins des damas.*

Les vêtements qu'il est élégant de porter.

Le costume que revêt le vice-président de la Haute Cour de Justice.

159. *Les maladies.*

Le mal de dents.

La malade et les visiteurs.

Le bonze distrait.

160. *Choses désagréables* (cf chapitres 14,17, 46, 49, 162).

Au temple de Hase, les importuns.

161. *Choses difficiles à dire.*

Les costumes de cour.

Hommes et femmes doivent avoir un extérieur distingué.

Le repas des charpentiers.

L'étourdi.

Les adieux du galant, sous la lune, à l'aurore.

Les voitures que l'on emprunte.

Le jeune célibataire.

Un jeune homme passe à cheval.

Le bonze qui chasse les esprits mauvais, et son aide.

Les domestiques qu'il faut avoir.

162. *Choses désagréables à voir* (cf chapitres 14,17, 46, 49, 160).

Conclusion.

Comment les notes de Sei furent publiées.

TABLE DES MATIÈRES.